

**LE**  
**CONSERVATEUR**  
**SUISSE.**

## CHEZ LE MÊME LIBRAIRE

**TABLES**, ou comptes faits, pour la réduction de l'argent de France en argent de Suisse, et celui de Suisse en argent de France, suivant les deux usages. Idem, pour les écus de 34 batz et demi et pour ceux de 39 et demi, un vol. in-12, 5 batz.

**Statistique du Canton de Vaud**, contenant sa Constitution et toutes les indications utiles à ses habitans et aux étrangers; précédée d'une notice historique et chronologique; par F. R., 1 vol. in-12; 1 fr. 5 bz.

**Atlas** pour l'ouvrage ci-dessus, contenant la carte du Canton, le plan de Lausanne et de ses environs; les vues de Lausanne, d'Ouchi et des principaux établissemens et lieux remarquables, etc.; un volume, 3 fr.

**Bibliothèque populaire à l'usage de la jeunesse vaudoise**, tome I, contenant **MAÎTRE PIERRE**, ou le savant de village, par Brard, un vol. in-12, 4 batz.

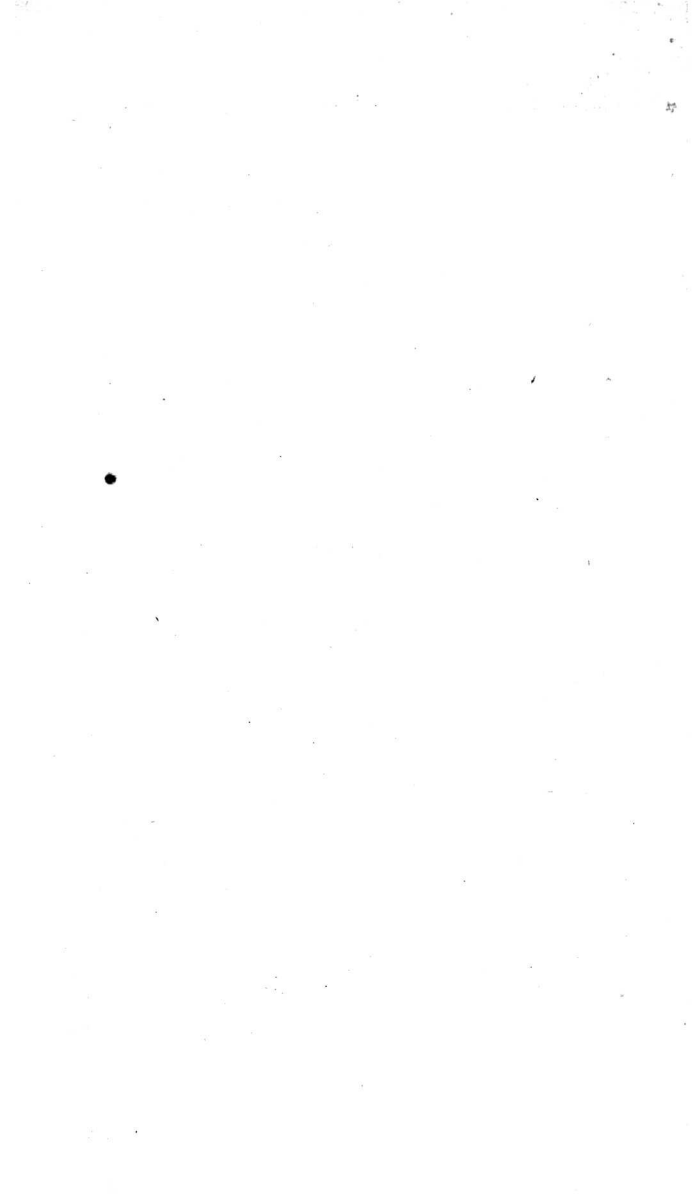


LE  
**Conservateur Suisse,**  
OU  
RECUEIL COMPLET  
DES ETRENNES  
**HELVÉTIENNES.**

TOME IX.

---

**A LAUSANNE,**  
AU DÉPÔT<sup>A</sup> BIBLIOGRAPHIQUE  
de Benjamin CORBAZ Libraire.  
M D CCC XXIX.



**I.****ORIGINE DE SCHAFFOUSE.**

Dans le commencement du XI<sup>e</sup> siècle, une épaisse forêt couvrait les environs de la grande chute du Rhin : seulement, sur un éclairci de sa rive droite, quelques cabanes formaient un hameau habité par de pauvres bateliers, dont la seule occupation était de passer les voyageurs d'un bord à l'autre et de décharger les bateaux descendus du lac de Constance, qui ne pouvaient naviguer plus bas à cause de la cataracte. Ce hameau, très-chétif dans son origine, était situé là où le fleuve reçoit les eaux du Durach, qui tantôt est un faible ruisseau, tantôt un torrent impétueux. Le géographe de Ravenne l'appelle Ascapha, d'un mot latin qui signifie une nacelle : plus tard, il prit, des bateaux qui s'y arrêtaient, le nom allemand de Schiffhausen (maison des bateaux).

Eberhard, fils d'Eppo, comte de Nellenbourg, possédait une partie du Hegau et du Klettgau, dans la montueuse contrée qui s'abaisse des sources du Danube vers l'endroit où le Rhin se détache du lac de Constance ; c'était un seigneur du plus haut rang : issu par les femmes

du sang royal , il avait d'immenses richesses , comptait de nombreux et puissans vassaux , et jouissait d'un grand crédit à la cour des Empereurs. Né en 1004 , il reçut d'un prêtre romain , nommé Léopold , une éducation aussi bonne qu'on pouvait la donner à cette époque : il se distingua dans les exercices et dans les expéditions chevaleresques de son siècle , et , jeune encore , il épousa Idda , fille d'un comte de Kirchberg : il en eut six fils , dont deux périrent dans les combats , en suivant les drapeaux de l'empereur Henri III : le troisième mourut dans son enfance : le cadet fut destiné à être l'héritier et le soutien de sa maison : des deux aînés qui restaient , l'un fut archevêque de Trèves et l'autre abbé de Rheinau.

Entré dans sa 47<sup>e</sup> année , Eberhard se dégoûta tout-à-coup des pompes de la grandeur : fatigué des scènes bruyantes de ce théâtre d'illusions qu'on appelle le monde , il résolut de quitter le siècle ; mais il voulut laisser un monument utile et durable de son passage sur la terre ; et , d'après les principes de la dévotion de son tems , il chercha à sanctifier ses richesses , et ne trouva pas de meilleur moyen que d'en consacrer une partie à fonder un monastère : plein de cette idée , il s'en fut d'abord à

Rome consulter le Pape Léon IX , qui était son parent, et n'eut pas de peine à obtenir son approbation. De retour à son château de Nellenbourg ; le comte se trouva fort embarrassé sur le choix de la place où il bâtirait : on lui en proposait plusieurs dans ses vastes domaines ; et il ne savait pour laquelle se déterminer. Dans son incertitude , il alla visiter un solitaire de sa connaissance : c'était un habitant du pays qui , long-tems batelier sur le Rhin, s'était fait dans sa vieillesse un petit ermitage au centre de la forêt voisine de Schiffhausen. Cet homme simple, bienfaisant, et de mœurs exemplaires , jouissait de la considération publique ; on venait de toutes parts le consulter , et l'on se trouvait également bien de ses conseils. Eberhard , après s'être recommandé à ses prières , lui demanda son avis sur le local dont le choix l'embarrassait ; le vieux ermite exigea quelques jours pour y penser ; et quand le comte revint dans sa cellule, il lui dit : « Monseigneur ! j'ai songé l'autre nuit que je voyais sortir , du lieu même où nous sommes maintenant assis, un arbre couleur de feu , qui , peu à peu , grandit , monta vers le ciel , et me parut enfin se couronner d'une brillante croix d'or. » Il n'en fallut pas davantage..... Eberhard se décida sur-

le-champ pour un emplacement qu'un signe aussi remarquable indiquait à ses vœux, et ne tarda pas à y jeter les fondemens d'une église. A peine les travaux étaient commencés, que Léon IX, allant en Allemagne, s'arrêta chez son parent, visita son église naissante, et en consacra le maître autel, le 23 août 1052 : alors le comte redoubla d'activité; il s'entoura des plus habiles ouvriers, et confia la direction de cette bâtisse à son ancien précepteur, Léopold, qui passait pour bon architecte. Douze ans furent employés à construire un vaste monastère et une superbe église, dans laquelle il y avait, en l'honneur des XII apôtres, 12 autels, 12 chapelles, 12 colonnes de 18 pieds de haut, 12 cloches, etc. Le 1<sup>er</sup> novembre 1064, jour de la fête de tous les saints, Eberhard fit la dédicace de son monastère, au milieu d'un nombreux concours de nobles, de prêtres et de peuple, avec une magnificence digne de son zèle et proportionnée à ses richesses. Romuald, évêque de Constance, assisté des abbés de St. Blaise, de Veingarten, d'Einsidlen, de Rheinau, de Pfeffers et de Peterhausen, le consacra au Sauveur, à la bienheureuse vierge Marie, à l'archange Michel et à tous les saints, à cause de la fête du jour. Les plus anciennes chartres l'appellent l'église du

Sauveur ; postérieurement , il prit et conserva le nom de l'abbaye de Tous-les-Saints.

Le comte avait fait venir du couvent de Hirschau , célèbre par la régularité de sa discipline, douze moines de l'ordre de St. Benoît, qui représentaient les XII apôtres, et qui élurent pour premier abbé un des leurs nommé Sigfrid : en le voyant prendre le bâton abbatial , Eberhard l'exhorta , d'après ce mot du Sauveur : « Pais mes agneaux », à conduire ses frères comme un bon berger conduit son troupeau , afin , faisant allusion au nom du lieu , que ce fût désormais Schaffhausen (maison de brebis) , nom qui prévalut dès-lors sur celui de Schiffhausen (maison de bateaux). Ce qu'il y a de vrai , c'est que l'abbaye de Tous-les-Saints eut d'abord une brebis dans son sceau et dans sa bannière ; et un bélier est encore actuellement les armes de Schaffouse.

Ce n'était pas assez d'avoir bâti et peuplé ce couvent, il fallait encore le doter ; et c'est ce que fit Eberhard, avec beaucoup de libéralité : il lui accorda des privilèges très-lucratifs ; il lui donna des terres de tout genre de culture , en champs, prés et vignes, avec un grand nombre de métairies en plein rapport sur les pentes et au pied du Randenberg ; il lui céda tous ses droits réga-

liens sur le hameau de Schaffouse et le territoire qu'il lui annexa. Bientôt il fit un second voyage à Rome pour les intérêts de son abbaye; il la recommanda au Pape Alexandre II, et en obtint qu'elle ne relèverait que du Saint-Siège; privilège très-estimé dans ce siècle et les suivans, par lequel tout couvent qui en jouissait ne prenait aucun avoué, se gouvernait sans le concours d'aucun seigneur laïque, et choisissait son propre abbé, sans avoir besoin d'autre chose que de la confirmation du Souverain Pontife.

Après un dernier voyage de dévotion à St. Jaques-de-Compostelle, Eberhard entra lui-même dans le monastère qu'il avait fondé et doté; il y fit ses vœux et y passa encore quelques années dans la prière, dans l'étude et dans la pratique des bonnes œuvres : il y mourut en odeur de sainteté l'an 1075, âgé de 71 ans, et fut canonisé dans la suite. On ne célèbre plus, il est vrai, sa fête à Schaffouse depuis la réformation; mais s'il n'y est pas vénéré dans les églises, son nom n'en est pas moins cher aux Schaffousois, et obtiendra toujours dans leur cœur un culte de reconnaissance. A l'exemple de son mari, Idda renonça également au siècle, se construisit une chapelle dans le voisinage de l'abbaye, s'y renferma le reste de ses jours, et y fit, en 1083,



année de sa mort , jeter les fondemens d'un couvent de femmes dédié à Ste. Agnès.

Bientôt le hameau de Schaffouse prit de rapides accroissemens : plusieurs familles vinrent bâtir des maisons dans les prairies qui entouraient le couvent ; une partie de la population du bourg voisin d'Emmenthal s'y transporta et s'y établit. La noblesse de Souabe fit de grandes largitions aux religieux : Burcard , fils et héritier d'Eberhard , confirma les riches donations de son père , en ajouta de nouvelles , et renouça solennellement , tant pour lui que pour ses descendans , à tout droit de patronage et de protection sur l'abbaye indépendante de Tous-les-Saints. Les progrès du lieu furent tels , qu'on apprend , par des chartres du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle , que le monestère logeait et nourrissait 300 personnes , que Schaffouse était devenu un bourg composé de plusieurs rues , et protégé par 12 tours , ayant une monnaie , un péage , des foires fréquentées , des artisans de tous les métiers , 9 tavernes pour la bière , 2 cabarets pour le vin , etc. Ce bourg devint enfin ville , et ville impériale , après qu'il eut été environné de murailles , en 1243. Tout , en effet , concourait à favoriser son agrandissement , le passage du Rhin , très-actif sur ce point , où l'on bâtit un pont vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle , l'arrivée des

marchandises par le lac de Constance , la nécessité de les décharger à Schaffouse , devenu l'entrepôt d'un grand commerce de transit , et surtout l'esprit de piété qui , à cette époque , peuplait le voisinage des églises et des couvens.

On pourrait dire, sans doute, que la ville de Schaffouse doit son existence à un songe, et son nom à un jeu de mots.... mais nous aimons mieux faire observer que , dans ces tems d'ignorance, d'anarchie et d'oppression , un monastère procurait à la contrée dans laquelle il était situé trois avantages d'un grand prix : le premier était de répandre des lumières , parce que chaque couvent avait une école dans laquelle les jeunes gens , tant ceux qui se destinaient à la vie monastique que ceux qui se vouaient aux armes ou aux affaires des cours et de l'administration , venaient apprendre tout ce qu'on enseignait alors. Le second avantage était de favoriser l'agriculture , parce qu'à la prière, les anciens religieux joignaient , par leur règle même, le travail des mains ; et que si un prince voulait défricher , fertiliser et civiliser un coin de ses états , tant sauvage fût-il , il n'avait qu'à y placer un cloître. Enfin , les abbayes jouissaient presque toujours de la paix et de la sûreté, pour elles et leurs ressortissans, tandis que la violence

et la guerre désolaient habituellement les possessions des seigneurs séculiers. Ces avantages sont sans doute incontestables ; et quoique les couvens aient leur mauvais côté , comme toutes les institutions humaines , on ne saurait nier qu'ils n'aient eu leur bon côté , surtout dans le X<sup>e</sup> siècle et les deux suivans : nos chroniques nationales montrent à chaque page combien l'ancienne Suisse , et par conséquent la Suisse actuelle , leur a d'obligation , par les vastes défrichemens qu'ils ont opérés , par la foule d'hommes instruits et utiles qui ont été élevés et instruits dans les cellules des enfans de St. Benoît , par la civilisation des vallées les plus reculées des Alpes et du Jura. On pourrait prouver par ces mêmes annales , que plus de 40 de nos villes , bourgs et villages , maintenant florissans , doivent leur naissance à un ermitage , à une église , à un couvent , qui y attira et y fixa une colonie d'agriculteurs. Notre grand historien Muller , qui , lui-même , était de Schaffouse (et l'on peut s'en rapporter à son impartialité sur ce point) , convient de bonne foi de l'utilité des sociétés religieuses , rend justice à leurs travaux , et dit en propres termes : « Le clergé bâtit plus » en Helvétie que n'avaient détruit les légions » romaines ; il soumettait les peuples à Dieu ,

» tandis que celles-ci ne faisaient que les asser-  
 » vir au joug des Césars (tome 2 , p. 252). Les  
 » cloîtres remédièrent aux maux qu'avaient cau-  
 » sés les armes (tome 1 , p. 334). Les ermites  
 » et les évêques de ce temps furent, pour la plu-  
 » part, mis au rang des saints : leur sort fut celui  
 » des héros et des demi-dieux de la Grèce :  
 » ceux-ci domptèrent les bêtes féroces ; ceux-là  
 » adoucirent les mœurs sauvages des barbares.»  
 (tome 1 , p. 247). P. B.

---

## II.

### COMBAT DE STANZSTADT.

ON croit généralement que les hostilités entre les trois premiers cantons et la maison d'Autriche ne datent que de 1315 , et que Morgarten fut le premier champ de bataille où ils se mesurèrent à forces bien inégales ; mais on se trompe. Après que les Suisses eurent chassé les baillifs d'Albert et démoli les châteaux de ces petits tyrans , ils prévirent qu'ils seraient bientôt attaqués , et prirent en conséquence leurs mesures avec autant de prudence que d'union : on répara de suite les anciens murs de défense (Landweri) qui fermaient le territoire de Schweitz ; on éleva des tours de garde à Rothen-

thurm , à Arth , à Schornau , à Brunnen , à Alpnach ; on fit des fossés , des abatis , des retranchemens dans les divers défilés par lesquels l'ennemi pouvait pénétrer : on ferma d'une double estacade de pieux la rade de Stanzstadt ; et, sur la langue de terre qui s'avance du village dans le lac , on bâtit un petit fort , où l'on mit un détachement de 15 hommes , chargés spécialement de veiller à la sûreté de la côte : on convint de signaux pour donner l'alarme en cas d'agression , et l'on se promit un secours prompt et mutuel au premier danger. Comme l'Autriche avait coupé les vivres aux trois cantons , en leur fermant les marchés de Lucerne , de Zug et de Zurich , où ils achetaient les blés qui leur manquaient , ils en tirèrent du Milanais et en obtinrent le libre transit des Grisons , des Vallaisans et des habitans du pied du Gothard.

Lucerne , qui n'était pas encore entré dans la Confédération , fut obligé , vers le milieu de l'an 1313 , de recevoir une garnison autrichienne : son commandant fit construire deux grandes barques garnies d'un rebord de madriers fort épais , de six pieds de haut , qui pouvaient porter chacune 200 hommes : elles étaient destinées à faire des descentes sur les côtes d'Uri et d'Unterwald. Quelques-unes de ces tentatives abou-

tirent à piller et à incendier des hameaux sans défense ; mais la plupart furent bravement repoussées par les Confédérés , toujours sur leurs gardes contre ces pirates. Le 1<sup>er</sup> février 1314 , trois cents tant autrichiens que volontaires lucernois s'embarquèrent sur ces deux bâtimens , traversèrent le lac par une nuit obscure et cinglèrent vers Stanzstadt : la garde , qui les avait aperçus du haut de la tour , en avertit tout de suite les habitans , et la nouvelle s'en répandit promptement dans les villages et les hameaux voisins , où chacun courut aux armes pour se porter sur le point menacé. Cependant les Autrichiens ne presumant point être découverts et n'apercevant d'ailleurs aucun mouvement , débarquèrent avec sécurité au pied de la tour , y amarrèrent leurs barques et marchèrent sans bruit sur le village , dont ils croyaient les habitans plongés dans le sommeil. Il y avait dans l'étage supérieur de la tour un moulin à bras à l'usage de la petite garnison ; celle-ci prit la meule et jeta cette lourde masse du haut des murs sur l'une des barques , qui fut enfoncée et coulée à fond. Entrés dans le village , les Autrichiens , à leur grande surprise , furent vigoureusement reçus par les habitans , qui avaient eu le tems de s'armer et de se réunir , et qui étaient

d'ailleurs favorisés par l'obscurité de la nuit et la connaissance des localités. Quoique en nombre bien inférieur, ils tinrent ferme, pour donner aux secours qu'ils attendaient le tems d'arriver. En effet, à tout moment accouraient de petits détachemens des lieux voisins pour les soutenir et les renforcer : enfin les Autrichiens, après un engagement très - meurtrier qui leur coûta un bon nombre des leurs, prirent le parti de se retirer, et ils auraient fait leur retraite et se seraient embarqués sur le bâtiment qui leur restait, si, dans ce moment, une barque d'Uri, portant une centaine d'hommes, n'était arrivée : ce renfort inattendu leur ferma le passage du lac et décida l'affaire. Alors le combat recommença : après une vive résistance, les Autrichiens furent enfoncés ; la plupart furent tués sur la place ; quelques-uns se noyèrent dans le lac, et ceux qui échappèrent aux massues et aux piques des Confédérés mirent bas les armes, demandèrent quartier, et furent faits prisonniers, contre la coutume des Suisses, qui n'en faisaient jamais ; mais comme ils reconnurent plusieurs lucernois parmi les vaincus, par égard pour des voisins qu'ils avaient de bonnes raisons de ménager, ils leur sauvèrent la vie. Comment donc ce secours d'Uri arriva-t-il si à propos ? voici ce qu'on

peut inférer à cet égard du récit de nos diverses chroniques, tant imprimées que manuscrites : les Autrichiens n'avaient pu tenir leur entreprise si secrète qu'un paysan lucernois n'en eût connaissance dans la journée qui précéda l'embarquement : ce paysan, qui aimait les Confédérés, trouva le moyen d'en donner promptement avis à un homme sûr du canton d'Uri ; ce dernier fit une telle diligence que les habitans de Sissiken, Fluelen et autres lieux voisins de l'Unterwald purent s'embarquer et arriver, à force de rames, sur le théâtre du combat avant qu'il fût décidé. Les habitans de Stantzstadt ne crurent pouvoir mieux reconnaître un service aussi important qu'en donnant aux braves Uraniens la barque autrichienne, encore amarrée à la tour de la rade. Les Lucernois, instruits du mauvais succès de l'entreprise, procurèrent une suspension d'armes et envoyèrent des députés à Stantz pour traiter de la rançon de leurs concitoyens ; et quand cette rançon eut été stipulée et payée, ils ramenèrent les prisonniers dans leur ville, 12 jours après qu'ils en étaient sortis pour cette expédition malheureuse, qui coûta environ 200 hommes aux agresseurs et une cinquantaine aux Suisses.

La barque qui avait amené les Uraniens s'appelait l'Oie, et celle qu'ils enlevèrent aux enne-



mis s'appelait le Renard. Ces noms donnèrent lieu à des quolibets et à des bons mots très-désagréables aux Lucernois et aux Autrichiens. Suivant l'ancien usage, le combat de Stantzstadt fut bientôt mis en chanson populaire ; les bateleurs suisses en firent retentir les deux rivages du lac des Waldstätten, et jusqu'aux enfans répétaient ce refrain : « *Cette fois, ce n'est pas le Renard qui a pris l'Oie ; c'est l'Oie qui a pris le Renard.* »

C'est donc à Stantzstadt que la Confédération, encore au berceau, fit ses premiers exploits : ce n'était que le prélude du triomphe éclatant qu'elle remporta à Morgarten le 15 novembre de l'année suivante (1315). Stantzstadt prospéra depuis cette époque, et devint un joli bourg, assez commerçant, d'environ 800 habitans ; son port et sa douane recevaient toutes les marchandises destinées au bas Unterwald : mais il devait avoir son heure fatale... Cette heure arriva le 9 septembre 1798, jour qu'une colonne de l'armée de Schauenbourg, commandée par le général Foy, brûla, après les avoir pillés, tous les villages du bas Unterwald, à l'exception du bourg de Stantz. Et pourquoi ce traitement ? Parce que cette petite peuplade refusait le mode de gouvernement que le directoire de Paris vou-

lait lui donner , et que les compatriotes d'Arnold de Winkelried avaient pris les armes pour le maintien de cette antique liberté, que ce héros avait scellée de son sang à Sempach. Environ 300 Unterwaldois succombèrent glorieusement comme lui, en résistant, sur le sol natal, à l'oppression des Français, sans compter plus de 100 femmes et une quarantaine d'enfans, qui furent brûlés ou massacrés avec la dernière barbarie par des soldats furieux d'une résistance aussi vigoureuse qu'inattendue. Maintenant Stantzstadt commence à se relever de ses ruines; mais il lui faudra encore bien des années avant que de recouvrer sa prospérité précédente.

---

### III.

#### PREMIER TRAITÉ DE PAIX

ENTRE LA COURONNE DE FRANCE ET LE CORPS  
HELVÉTIQUE.

Après cet héroïque combat de St. Jaques, livré entre les Français et les Suisses, le 26 août 1444, aux portes de Bâle (voyez en les détails dans le Conservateur, tome 1, p. 70-80) le Dauphin, qui, depuis, régna sous le nom de Louis XI, comprit, par la perte de 10,000 hommes, que son armée avait essuyée dans ce premier engagement avec une avant-garde des cantons, ce

que lui coûteraient de nouvelles batailles, soit qu'il tentât de pénétrer plus avant en Suisse, soit qu'il se bornât à entreprendre le siège de Bâle, où le concile était alors assemblé : il satisfit sans doute sa vanité en faisant frapper de suite une médaille, en souvenir de ce combat, dont il s'appropriait tout l'honneur ; mais il écouta bientôt après sa raison, en faisant la paix avec une nation qu'il était venu attaquer, sans qu'elle l'eût jamais provoqué. — Déjà le 28 août, le concile lui envoya une députation de deux cardinaux, à laquelle s'adjoignirent le bourgmestre et six sénateurs de Bâle, pour moyennner un prompt accommodement : il y consentit volontiers, en réservant l'approbation de son père, le roi Charles VII ; celui-ci l'ayant accordée, un traité de paix perpétuelle fut conclu et signé, le 23 octobre suivant, à Einsisheim en Alsace. Voici la teneur littérale de ce traité, traduit, pour la première fois, du mauvais latin dans lequel il fut rédigé, et dont les prolixes détails et les inutiles répétitions ne surprendront que ceux auxquels le style des anciennes chancelleries n'est pas familier.

« Louis, premier-né du roi des Français, dauphin du Viennois, à tous ceux qui les présentes verront, salut. Comme pour appointer et

amener bonne paix et amitié entre nous et les hommes, tant ecclésiastiques que séculiers, nobles, bourgeois, habitans et sujets des villes et communes de Bâle, Berne, Lucerne, Soleure, Uri, Schwitz, Unterwalden, sur et sous la forêt, Zug et Glaris, ainsi que tous leurs alliés et confédérés, nous aurions commis et établi par lettres-patentes précédentes, pour notre procuré, aux fins de conclure, notre fidèle conseiller et magnifique maître-d'hôtel, Gabriel de Bernetier, auquel nous aurions donné plein-pouvoir et autorité, par mandat spécial, de faire appointment et pacification, de se concerter avec les sus-nommés, à teneur de certains articles dressés après notre délibération et celle des gens de notre conseil; conférant au dit Gabriel le pouvoir de conclure en notre nom la dite pacification et amitié entre nous et les susdits: lesquelles choses, comme cela est parvenu à notre connaissance, ont été faites, appointées et accordées de notre part par le dit Gabriel, juxte et selon les articles prédits, desquels et de tout cet appointment, suit la teneur de mot à mot. »

« Au nom de la Sainte et Indivisible Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Amen !

« Comme la nature humaine, souillée par la chute de nos premiers parens, a subi un tel affaiblissement dans la faculté de la mémoire,

qu'elle oublie bientôt ce qui n'y est pas profondément gravé , il est nécessaire d'employer l'écriture pour perpétuer le souvenir des choses passées; nous donc les soussignés , Gabriel de Bernetier , maître-d'hôtel et lieutenant en Dauphiné du sérénissime prince et seigneur monseigneur le dauphin du Viennois , premier-né du très-chrétien prince et seigneur monseigneur Charles, roi des Français, comme vrai, légitime et indubitable procuré et député spécial et général (en telle sorte cependant que la spécialité ne déroge point à la généralité, ni la généralité à la spécialité) et délégué, nommément par un mandat plein et libre du dit seigneur Dauphin pour traiter des choses sous-écrites , tant en son nom qu'en celui de son procuré , d'une part , — et entre André Ospernell , grand tribun , Frédéric Schilling et Henri Albisen , de Bâle ; le chevalier Hoffmeister , avoyer , Rodolph de Ringoldingen et Pierre de Vaberen , de Berne ; Pierre Goldschmidt , avoyer , et Egloff Etterlin , de Lucerne, Hermann de Spiegelberg , avoyer , et Bernard de Mahlrein , de Soleure ; Henri de Beroldingen , d'Uri , Werner Heimer , de Schweitz , Jean Furer d'Unterwald sur la forêt, et Jennings Zeniderst , d'Unterwald sous la forêt ; Jodoc Spieler, de Zug ,

et Henri Wuest , de Glaris ; vrais , légitimes et indubitables syndics , procurés et députés spéciaux et généraux ( sans toutefois que l'un des deux déroge à l'autre ) des dites magnifiques communes , spécialement délégués pour traiter en leur nom des choses ci-après écrites d'autre part.

Nous désirons rendre notoire à tous et à un chacun , par suite de ceci , des choses qu'il leur importe bien connaître , savoir que le sus-nommé seigneur Dauphin serait venu hostilement depuis peu de tems , sur les frontières de l'Allemagne , et notamment près de la ville de Bâle , et que par le conflit de leur armée et de la nôtre , se seraient élevées des disputes et des querelles non petites entr'eux et nous , d'où s'en seraient suivis des deux parts , massacres d'hommes , déprédations , pillages , incendies et autres maux grands , énormes et innombrables , de manière que si , avec le secours du Très-Haut , on n'y portait remède en tems convenable , il serait à craindre qu'il n'en pût arriver , par la suite , de plus grands maux et périls , lesquels , nous , les prédits syndics et procurés ci-devant nommés par commandement de nos seigneurs et supérieurs prédits , désirons prévenir , autant qu'il sera en notre pouvoir et que faire le saurons : réfléchissant que la voix du Seigneur crie : « *Je*

*vous donne ma paix , je vous laisse ma paix* , et qu'il est écrit autre part : « *Où est la paix , là est Dieu* » , nous avons avisé à terminer et à éteindre entièrement les dites guerres , discordes et difficultés , avec l'aide du Dieu Tout-Puissant , et par la diligente entremise des vénérables et très-excellens personnages Jean de Bachenstein , de Zagrab , auditeur apostolique du sacré palais , et Jean Figlioli , prévôt de l'église de Gratz , l'un et l'autre docteurs des décrets de la chambre apostolique et orateurs du saint concile général , représentant l'Eglise universelle , légitimement assemblé par le St. Esprit , à Bâle , ainsi que des excellens et respectables seigneurs François de Thomas , chevalier et docteur en droit , président des audiences générales du duché de Savoie , et Jean de Champion , conseiller et maître-d'hôtel de l'illustre prince et seigneur Louis , duc de Savoie , tous deux orateurs du prédit duc de Savoie ; établissant paix et concorde perpétuelle de la manière qui suit :

I.<sup>o</sup> Que le sus-nommé Dauphin , très-illustre prince et seigneur , pour l'accroissement de l'honneur de la haute couronne de France , et à l'instante requête des sus - nommés orateurs et députés du saint concile , veut bien vivre en toute amitié et bienveillance , en

bonne intelligence et sincère affection avec les nobles communes ci-devant nommées et avec tous leurs sujets, confédérés et alliés , quel que soit leur état et prééminence, fussent-ils décorés des dignités de duc ou de comte , singulièrement avec l'illustre prince et seigneur Louis , duc de Savoie , et les généreux seigneurs Jean , comte de Fribourg et de Neuchâtel , et Jean , comte d'Arberg , seigneur de Valengin , ainsi qu'avec les villes de Bienne et de Neuveville, et tous et un chacun des citoyens ; sujets, ressortissans d'icelle , de manière que dès à présent et à l'avenir soient et demeurent inviolablement bonne paix et concorde entre les dites communes , pareillement avec leurs confédérés ci-devant nommés et leurs citoyens, sujets et habitans , quels qu'ils soient, et entre le dit seigneur Dauphin et ses gens, quels qu'ils soient , aussi bien que ceux qui se sont joints à lui pour le servir et l'aider à l'occasion de la guerre entreprise contre les dites communes , comme s'il ne les avaient point attaquées ;

II°. Que le dit Sgr. Dauphin donnera sûreté , paix et sauve - garde aux dites communes , à leurs confédérés et alliés , à leurs citoyens,



sujets et habitans, tant ecclésiastiques que séculiers , pour leurs habitations, châteaux, terres, possessions, biens meubles et immeubles quelconques, de manière qu'ils ne soient ni faits prisonniers, ni attaqués, ni molestés en aucune façon, et qu'il ne leur advienne aucun dommage ni empêchement, par lui, par ses gens ci-devant nommés, ou par qui que ce soit de ses adhérens, fauteurs et alliés.

III°. Que les citoyens, sujets, marchands, nobles, et habitans quelconques des dites communes et des dits seigneurs, aussi bien que de leurs confédérés, de quelque condition, état, dignité et grade qu'ils soient, pourront, sans être molestés de fait ni de parole, aller, venir, et séjourner en toute sûreté, eux et tout ce qui leur appartient, dans les domaines, terres et juridictions du prince très-chrétien Mgr. le roi de France et de Mgr. le Dauphin, et passer à travers leurs gens, tant armés que sans armes, cavaliers, fantassins et autres, quels qu'ils soient.

IV°. Que le dit seigneur Dauphin fera ensorte, que les nobles qui ont attaqué la ville de Bâle et les autres communes sus-mentionnées et dont les noms seront spécifiés, par

manière de garantie, demeurent bons et bienveillans amis des dites communes et de leurs sujets et confédérés , du moins ceux qui voudront lui obéir en cela : quant à ceux, quels qu'ils soient , qui refuseraient d'obéir en ce point au dit seigneur Dauphin, le dit seigneur assistera les dites communes contre eux et leur fera la guerre:

- V. Que le même seigneur Dauphin pourvoira de la manière la plus sûre que faire se pourra , que dans les châteaux, habitations et autres lieux que le même seigneur Dauphin possède ou possédera dans la suite , tant en deçà qu'en delà du Rhin , ou par les gens qui y demeurent ou qui s'y rendent , il ne soit causé, ni directement ni indirectement, aucun dommage , préjudice ou perte aux dites communes , à leurs confédérés , alliés et sujets , à ceux qui y habitent , qui y vont ou qui en viennent, dans leurs personnes et dans leurs biens ; mais que tous et un chacun des dites communes et de leurs confédérés, citoyens , sujets , ou gens dont ils ont la garantie , puissent, en toute liberté et sécurité , aller , venir et retourner , voyager , trafiquer et exercer leur vocation , où que ce soit , sans aucun empêchement ni molestation de qui que ce puisse être.

VI°. Que le dit seigneur Dauphin, sous prétexte et à l'occasion de cette paix et concorde rétablie, ne pourra, avec son armée, entrer, traverser, s'arrêter ou séjourner dans et sur les lieux, domaines, territoires et juridictions de dites communes, sous la réserve néanmoins qu'il sera licite aux ambassadeurs, pèlerins et marchands du très-chrétien prince et seigneur Mgr. Charles, roi des Français, et du sérénissime prince et seigneur Mgr. le dauphin de Viennois, d'entrer, de s'arrêter, de demeurer, d'aller et venir dans et sur les territoires, districts, juridictions, terres, eaux, passages et rivages de dites communautés et de leurs confédérés, sans qu'ils puissent être molestés en leurs personnes et en leurs biens. En réciprocité, sera loisible aux ambassadeurs, marchands et pèlerins des dites communes d'entrer, s'arrêter, demeurer et repasser dans et sur les territoires, terres, passages d'eau et rivages des dits seigneurs, roi de France et Dauphin, sans être nullement empêchés ou molestés en leurs biens, et cela sans aucune fraude à leur égard.

VII°. Que si, par hasard, ou de telle autre manière quelconque, arrivait le contraire des articles ci-devant conclus, le prince, pour

sa part , promet et offre d'en faire une réparation juste et convenable et de réintégrer et de remettre tout sur l'ancien pied, ou, si le mal est irréparable, d'y remédier par une amende et un dédommagement convenables.

VIII°. Que les susdites communes vivront pareillement en affection sincère et bonne intelligence et amitié avec le seigneur Dauphin, et promettront sûreté et indemnité à sa haute seigneurie, à ses gens et à leurs adhérens, et que si, par quelqu'un d'eux, il en arrivait autrement, ils seront tenus également à dédommagement et réparation.

IX°. Attendu que le seigneur Dauphin a offert sa médiation et entremise pour procurer une bonne trêve, paix et concorde, entre l'illustrissime seigneur d'Autriche, les nobles et la commune de Zurich, d'une part, et les dites communes et leurs confédérés d'autre part, il est toujours prêt à y concourir, toutefois avec le consentement et assentiment des deux parties, et dans la meilleure forme que faire se pourra, sous la condition réservée, que si telle trêve, paix et concorde, ne pouvait se moyennier avec le consentement des parties, cependant tous les articles ci-dessus arrêtés resteront et demeureront en force, sans dol ni fraude quelconque.

X°. Quant aux seigneurs et autres personnes qui sont au saint concile de Bâle ou ceux qui y sont attachés , de même que ceux, quels qu'ils soient, qui s'en retirent ou qui s'y rendent, le prédit seigneur Dauphin les assure que, ni par lui ni par ses gens, il ne leur sera causé ni perte ni dommage, en leurs personnes et en leurs biens, ni apporté aucun empêchement; de quoi il leur donnera ses lettres de sauf-conduit en bonne et due forme.

XI°. Que le dit seigneur Dauphin arrangera et procurera que tous et un chacun des capitaines qu'il a présentement à son service, jureront dès ce jour sur les Saints Evangiles de Dieu, de ratifier et tenir à perpétuité pour ferme la présente pacification, avec toutes ses clauses, points et articles, de n'y jamais contrevenir eux-mêmes, en tout ou en partie, ni y faire contrevenir par d'autres, sous quel prétexte et subterfuge que ce soit : pareillement, tous et un chacun des capitaines, que le dit seigneur Dauphin pourrait à l'avenir avoir ou prendre à son service, devront tout de suite et immédiatement après leur engagement, jurer et tenir ce qui est déclaré plus haut, mettant entièrement

de côté tout empêchement et contradiction, sans aucun dol ni fraude.

**XII°** Qu'enfin , moyennant tous et chacun des articles ci-dessus arrêtés , il y aura paix , concorde , amitié et bienveillance sincère et bonne intelligence entre le sus-nommé seigneur Dauphin, ses gens et autres, dont mention est faite ci-dessus, et entre les dites communes de la ligue des Confédérés, et qu'ainsi seront censées et tenues pour éteintes et abolies toutes et chaque difficulté, injure ou querelle, qu'elles soient anciennes ou récentes, d'une des parties à l'égard de l'autre ; tellement qu'à l'avenir il n'en soit plus fait mention. Que si, par hasard, ou par quelque cause ou occasion que ce soit, on contrevenait au présent accommodement, en un ou plusieurs de ses articles et points, pour cela cette paix et concorde ne sera point censée rompue ; mais la partie qui y aura contrevenu sera tenue de donner à l'autre une juste satisfaction, et cette paix restera et demeurera en son entier, et chaque partie mettra de côté toute espèce d'usage, de coutume et d'observance, par lesquelles la concorde pourrait être troublée de droit et de fait, écartant soigneusement toute interprétation sinistre, prétexte, dol et fraude quelconque.

« Nous donc, Louis, dauphin du Viennois, savoir faisons qu'après bonne et mûre délibération avec les gens de notre conseil, nous aurions agréé et ratifié tous et un chacun des prédicts articles, clauses et chefs arrêtés, appointés et accordés de notre part par le dit Gabriel, lesquels tous nous approuvons et confirmons, à teneur des présentes et de mot à mot, sans y rien ajouter ni retrancher, et promettons, pour nous et les nôtres, sur la foi et serment de notre corps et parole de fils de roi, de tenir, garder et observer la dite paix et tout ce qu'elle porte; sans que jamais nous ayons la volonté d'y contrevenir aucunement, de fait, de parole, ou de quelque autre manière. En témoignage des prémisses, nous y apposons et faisons apposer notre grand sceau, et nous les signons de notre propre main. Donné à Einsisheim, le 24<sup>e</sup> jour du mois d'octobre, l'an du Seigneur mille quatre cent quarante et quatre (1444). »

LOUIS.

Par le seigneur Dauphin en son conseil, où se trouvaient présens les seigneurs de Bueil, de Châtillon, d'Estissac, de Malicorne, de Fontaine, de Boisrogues, et plusieurs autres.

Ce traité, base des relations du Corps Helvé-

tique avec la couronne de France, fut ratifié par un traité subséquent, dans lequel fut compris Zurich, rentré dans la Confédération, et signé par le roi Charles VII, le 7 février 1452. Le Dauphin ayant succédé à son père, confirma les traités précédens, par lettres du 27 novembre 1463 : il conclut, le 23 septembre 1470, avec les huit cantons, qu'il appelle les *Liges de la haute Allemagne*, un accord par lequel il s'engage à ne point aider le duc Charles de Bourgogne contre les Suisses ; et réciproquement les Suisses promettent de ne point aider le dit duc contre le roi. Le 2 janvier 1474, le même Louis XI signa un nouveau traité d'alliance plus étroite et de secours mutuel avec les huit anciens cantons, Soleure et Fribourg, dans lequel furent stipulées les conditions auxquelles les Suisses entreraient au service de France, à titre d'alliés ; enfin, en 1479, ce roi, qui voulait s'attacher encore plus étroitement les Suisses, se fit recevoir bourgeois de Zurich, de Berne, de Lucerne et de Fribourg.



---

# IV.

## FRAGMENS

### DES

## VOYAGES DU PRÉSIDENT

## DE THOU.



QUAND on nous dit qu'un personnage marquant a passé par notre pays, nous sommes très-curieux d'apprendre quels lieux il a visités, quelles gens il a vus, quel jugement il a porté de telle ou telle chose : la même curiosité s'exerce sur ceux qui ont anciennement visité notre patrie, et nous aimons à savoir ce qu'ils y ont fait, ce qui y a fixé leur attention, ce qu'ils ont dit de nos devanciers : c'est pour cela que nous publions deux fragmens de l'historien de Thou, mort en 1617, dont chacun connaît le mérite et les ouvrages. Sans être fort piquans, ils auront au moins l'attrait de la nouveauté pour la plupart des lecteurs : ils sont traduits littéralement de la vie de ce grand homme, écrite par lui-même en latin, et dans laquelle il parle toujours de lui à la troisième personne : il a fallu y joindre quelques notes, presque toujours nécessaires à l'intelligence des voyages faits dans les siècles précédens.

*Premier Fragment.*

De Thou ayant conduit, en 1579, son frère aîné aux eaux de Plombières, profita de cette occasion pour visiter une partie de la Souabe et de la Suisse, et vint d'Augsbourg, par Memmingen et Lindau, à Constance.

« Ceux qui font le tour de ce lac ne peuvent avoir la vue plus agréablement occupée; ce sont des côtes couvertes de vignes, qui descendent par une pente douce, sur les deux rives, et qui, répétés dans les eaux, forment une brillante perspective; de là, suivant le bord du Rhin, il passe par Stein, par Schaffouse, l'un des principaux cantons de la Confédération Helvétique, par Lauffenbourg, par Rheinfelden; dans tout ce trajet, le fleuve forme avec grand bruit des cataractes très-élevées et se précipite dans son lit, jusqu'à Bâle des Rauraques, où il commence à devenir navigable. Il s'arrêta quelques jours dans cette dernière ville et y mit son tems à profit : comme il avait des lettres de recommandation de François Pithou (1) pour Théodore Zwinger (2) et pour Basile Amerbach (3), ce dernier, homme très-poli et très-officieux, ne quitta point de Thou : avant tout, il lui montra, dans sa propre maison, la bibliothèque d'Erasme, ses manuscrits, sa collection de médailles antiques

et quelque argenterie qu'Erasme avait léguées à son père : entr'autres pièces , il fit apporter un globe terrestre d'argent , précieux par l'élégance de sa ciselure , qu'avait fait un orfèvre Zuricois ; pendant qu'il le regarde avec curiosité , le globe s'ouvre par le milieu : on remplit de vin les deux hémisphères ; et , selon la coutume de la nation , on porte la santé de de Thou (4). De là , il fut conduit à la bibliothèque publique , dans laquelle on conserve , en manuscrit , la plupart des Commentaires de Proclus et d'autres grecs , sur Platon et Aristote. Il visita aussi Félix Platter , docteur en médecine , logé dans une grande et agréable maison (5) , où il le reçut fort amicalement , et lui montra , dans son écurie , un élan (*alce*) : c'est un animal de la grandeur d'un mulet de Toscane ou d'Auvergne , ayant un poil hérissé , de couleur jaunâtre , un corps ramassé sur de longues jambes , la corne du pied fendue comme celle d'une biche , mais plus grande. Il lui fit voir également un rat de montagne , vulgairement appelé marmotte , de la grandeur d'un gros chat , renfermé dans une cage de bois ; comme il avait passé l'hiver sans manger , cet animal était encore tout engourdi. Platter avait aussi la collection des fossiles de Conrad Gessner , venue de Zurich dans une armoire , telle qu'elle

est gravée à la tête d'un de ses livres, et qui contenait beaucoup de raretés , grand nombre de jeux de la nature et une foule d'insectes peu communs , que de Thou examina à loisir avec une grande curiosité, aidé d'Amerbach , qui s'y entendait très - bien : il alla saluer Théodore Zwinger, dans sa maison , dont les principaux ornemens étaient plusieurs inscriptions de sa composition , genre dans lequel il excellait (6). Il se rendit aussi dans la librairie de Pierre Perna, de Lucques ; ce vieillard était si vigoureux qu'il travaillait encore lui-même à son imprimerie(7). Enfin , après avoir remercié Amerbach de toutes ses politesses , il partit de Bâle , et entra , sur le soir , à Mulhouse (8) , où il y avait ce jour-là une foire très-fréquentée : devant la ville est une grande plaine , où se rassemble une multitude de gens de tout âge et de tout sexe , chancelant çà et là , ou tombant de leurs chevaux et de leurs ânes ; ici les femmes soutiennent leurs maris ; là les filles leurs pères , peu fermes sur leurs montures ; l'étranger croit se trouver au milieu d'une armée de corybantes et de bacchantes. L'intérieur des hôtelleries est tout plein de buveurs : les jeunes filles qui servent les tables , versent le vin très-adroitement dans les verres vides , avec une sorte de vase à long

col; elles invitent les convives à boire, en les agaçant par mille plaisanteries; elles-mêmes leur font raison, et, après être sorties un moment dans une cour attenante, elles reviennent continuer leur service. Ce spectacle, plaisant et nouveau pour de Thou, se prolongea bien avant dans la nuit, jusqu'à ce qu'il put obtenir une chambre avec un poêle, de l'hôte, souvent et inutilement demandé, tant il était occupé à servir ses chalands; il fallut prendre patience: ce qu'il y avait de plus singulier, c'est qu'au milieu de cette bacchanale, de ce bruit, de ces chocs d'ivrognes, tout se passait sans dispute ni rixe. Le lendemain, il prit sa route, par un village voisin des sources de la Moselle, pour retourner à Plombières.

*Second Fragment.*

En 1589, c'est-à-dire dix ans après ce premier voyage, de Thou est envoyé en Italie avec Schomberg, pour le service du roi Henri III, contre la Ligue; il voit Gênes, Venise, Padoue, Mantoue, Vérone et Bresse. « Laisant à gauche Bergame et Chiavenne, il se rendit chez les Grisons; après avoir traversé la Valteline, renommée pour ses excellens vins, production très-étonnante dans une contrée au milieu des Alpes (9), il dîna à Tirano, et vint coucher à

Puschiavo (10); de là , il fallut gravir de hautes montagnes , entre lesquelles est l'Abnoba , d'où le Rhin se précipite , avec un bruit effrayant (11), pour venir à Coire , capitale des Grisons , et décorée d'un évêché : il visita sa cathédrale , située à peu de distance de la ville , édifice chétif et négligé , parce que celui qui a cet évêché , n'y résidant pas , se contente du titre de prince et de percevoir les revenus. Quant à la cure d'ames , elle est peu de chose dans un pays de protestans , comme le sont la plupart des habitans des Trois Ligues. Ce fut à Coire que de Thou , mieux instruit , apprit les succès de Henri IV , et qu'il composa , en vers latins , son *Oracle de la Seine*. Au sortir de Coire , de Thou et les gens de sa suite s'embarquèrent , avant le lever du soleil , sur un lac voisin (12); ce lac étant ceint de tous côtés de montagnes très-hautes et très-escarpées , est sujet , quand les vents soufflent , à des tempêtes dangereuses , comme le lac de Garde , et qui exposent ceux qui y passent à faire naufrage : il s'en fallut peu que de Thou et sa suite ne l'éprouvassent à leurs dépens..... le tems était pluvieux ; la barque n'était que de sapin ; le patron y avait reçu très-imprudemment un allemand avec son cheval ; cet animal , effrayé par le choc des ondes et s'abattant à tout moment ,

des jambes de derrière , risquait d'autant plus de faire chavirer le bâtiment , que la pluie et le vent ne faisaient qu'augmenter : il n'y avait moyen d'aborder nulle part , parce qu'un revêtement de rochers à pic d'une hauteur immense bordait la côte sans interruption. Tout le monde était dans une grande consternation , qui fut à son comble lorsque le pilote , ayant abandonné le gouvernail , avertit chacun de pourvoir comme il pourrait à sa sûreté. Nicolas Rapin , fils d'un père du même nom , qui s'est assez fait connaître dans ces dernières guerres par ses talens et son courage , était auprès de M. de Thou ; ce jeune homme , très-brave et très-bon nageur , mettant bas sa cuirasse et son pourpoint , se tint prêt à sauter dans le lac , et invita de Thou à se tenir ferme sur son dos et à se jeter à l'eau avec lui ; l'assurant qu'il le mettrait en sûreté sitôt que la hauteur du rivage permettrait d'aborder quelque part , ou qu'il périrait le premier. Dans cette extrémité , et n'ayant plus d'espoir que dans la bonté du ciel , ils aperçurent à quelque distance une caverne creusée dans le roc ; aussitôt ils ordonnèrent au pilote de diriger sur ce point la barque , qui commençait à faire eau ; et mettant tous la main à l'aviron pour forcer le vent , les voyageurs , trempés de pluie , sautèrent enfin sur des bas-fonds rocaill-

lieux , emportant ce dont chacun eut la force de se charger ; bien déterminés , s'il le fallait , à rester là dans l'eau jusqu'à la ceinture et à y attendre la fin de la tempête. Heureusement qu'il y avait dans ces rocs une rampe avec des espèces de pas taillés de distance en distance : quoiqu'ils fussent presque tous en bottes et en manteau , que la montée fût très-roide , et que la pluie et le vent les battissent avec violence , ils ne laissèrent pas de gravir assez lentement un espace d'un mille pour gagner la hauteur (13) ; fort surpris de rencontrer , chemin faisant , un chariot attelé de bœufs qui descendait par ce précipice ; non loin du sommet était une auberge , où ils firent sécher leurs vêtemens sur le poêle , et leur joie fut aussi grande qu'inespérée de pouvoir s'y remettre de la frayeur d'un danger aussi éminent , et des travaux d'un chemin aussi fatigant ; après-dîner , comme ils n'avaient point de chevaux , il fallut bien marcher à pied , par une route fangeuse et glissante , pour gagner un gîte distant de deux milles , à la tête du lac de Zurich (14), personne cependant ne se plaignit des désagréments de cette mauvaise route , tant on était encore plein de l'idée du péril auquel on venait d'échapper. Le temps étant devenu beau , ils vinrent par le lac , très-agréablement , en



deux jours à Zurich ; et ils eurent un grand plaisir à voir cette ville, dès les anciens tems la première de la Suisse et si féconde en hommes illustres dans les sciences : on montra à de Thou les chétives maisons qui avaient servi de berceau à Conrad Gessner , à Gaspard Wolf et à Josias Simler (15). Jean-Guillaume Stuck , homme officieux et très-attaché à la France, lui fit voir tout ce qu'il y avait de remarquable dans la ville (16). De là , de Thou se rendit à Soleure ; comme il en approchait, il trouva, à 500 pas en avant des portes, Nicolas Brulart de Silleri , assis sous un tilleul, au bord du chemin. Il ne pensait guère à lui dans ce moment , il le reconnut , et , mettant aussitôt pied à terre , ainsi que ses gens , il courut l'embrasser tendrement comme un intime ami , et passa quelques jours dans son hôtel avec lui. A cette époque on travaillait avec chaleur à conclure un traité entamé entre le duc de Savoie et les Bernois , et il était à craindre qu'il ne nuisît extrêmement aux intérêts du roi, s'il était ratifié par le serment des bailliages, qu'on allait assembler à ce sujet, selon l'usage des peuples de ce pays. Les cinq cantons catholiques, gagnés par des intrigues étrangères , en pressaient la conclusion, et la Ligue, pour veiller à ses intérêts, leur avait en-

voyé Léon Lescot de Clermont , conseiller au parlement de Paris. Comme il était fort des amis de de Thou , Silleri jugea à propos que celui-ci demandât une conférence pour tâcher , pendant qu'il n'y avait encore rien de décidé , d'entra-ver cette affaire , en faisant naître quelque difficulté ; mais , sans qu'il fût besoin de son entremise , la chose arriva d'autre part : les ministres protestans , qui désapprouvaient hautement cette alliance , animèrent tellement , par leurs sermons , le peuple du pays-de-Vaud , que les députés venus de Berne pour recevoir leur serment furent non-seulement obligés de se retirer sans avoir rien fait , mais de se mettre en sûreté par une prompte fuite : il s'agit même de demander qu'on informât contre eux , comme contre des traîtres et des criminels de lèse-majesté ; cet événement délivra Silleri d'une grande inquiétude (17). De Thou ayant pris congé de l'ambassadeur , passa le mont Jura , et vint à Bâle avec les colonels suisses qui avaient quitté Schomberg à Orange , et qui , ayant achevé de régler leurs affaires domestiques , retournaient à l'armée du nouveau roi pour lui présenter leurs services : car , après la mort de Henri III , Nicolas Harley de Sanci avait été envoyé en Allemagne par son successeur pour faire de nouvelles

levées. De Thou apprit à Bâle que Théodore Zwinger et Basile Amerbach, avec lesquels il s'était lié dix ans auparavant, étaient morts pendant ces guerres. Durant son second séjour en cette ville, il fut quelquefois entendre les leçons de Jaques Gryncœus (18), parent du fameux Simon, qui y lisait publiquement l'histoire de Sleidan. Comme ce professeur avait fréquenté les cours des princes d'Allemagne, il y avait appris beaucoup d'anecdotes dignes d'être connues qui avaient échappé à Sleidan, et qu'il racontait avec élégance. — De là, par la Franche-Comté, de Thou s'en alla du côté de Langres, etc.

### NOTES.

(1) François Pithou, né à Troie, en 1544, mort en 1621, savant jurisconsulte et littérateur, entretenait de Paris une correspondance suivie avec la plupart des savans de Bâle, de Zurich et de Genève.

(2) Théodore Zwinger, né à Bâle, en 1533, mort, en 1588, professeur de médecine, est connu par son immense érudition, par plusieurs ouvrages de médecine, par son Théâtre de la vie humaine et sa Méthode Apodémique, excellent manuel pour apprendre la manière de voyager avec fruit.

(3) Basile Amerbach, né à Bâle, en 1534, fut un très-habile jurisconsulte : ses manuscrits intéressans sont dans la bibliothèque de l'université : après avoir

été long-tems professeur de droit et avoir rempli avec succès plusieurs commissions diplomatiques très-déli-cates, il mourut en 1591. M. de Thou se trompe donc lorsqu'il dit qu'il n'était plus en vie quand il repassa à Bâle, en 1589. Son père, Boniface Amerbach, qui avait desservi la même chaire avant lui, était l'intime ami d'Erasme, qui l'institua son héritier. Il ne garda de cet héritage que la bibliothèque, les manuscrits, quelque argenterie et une collection de médailles, augmentée par des antiques qu'il tira des fouilles d'Augst (collection achetée dans la suite par l'université). Il employa noblement le reste à secourir des savans indigens, et des jeunes gens à talens qui n'avaient pas le moyen de faire leurs études, et à doter d'honnêtes bâloises, selon le vœu du testateur.

(4) Ce globe était un présent fait à Erasme, et n'était pas le seul dans son genre. L'Escarbot, dans son Tableau de la Suisse, livre rare et curieux imprimé en 1618, dit qu'au renouvellement de l'alliance de Zurich avec la France, en 1614, on fit de grandes fêtes à Zurich à M. de Castille, ambassadeur du roi, et il ajoute : « La Seigneurie lui voulut faire présent » d'un grand et puissant bœuf aux cornes dorées ; » mais ils trouvèrent meilleur de lui offrir un globe » terrestre doré, lequel se divise en deux coupes, pour » boire joyeusement et copieusement. » (Voyez le Conservateur Suisse, tome II ; p. 376 et suiv.)

(5) Félix Platter, né à Bâle, en 1536, mort en 1614, professeur de médecine, jouissait et dans sa patrie et dans l'étranger de la réputation la plus étendue et la

mieux méritée, par ses nombreuses et brillantes cures : il établit à Bâle le premier jardin botanique ; il acheta le cabinet minéralogique de Conrad Gessner , et l'augmenta considérablement : la Médecine Pratique, en 3 volumes, plusieurs fois réimprimée, est un des meilleurs ouvrages sortis de sa plume infatigable. (Voyez le singulier compte de ses revenus dans le Conservateur, t. VI, page 139 et s.)

(6) Théodore Zwinger, dont il est parlé plus haut, note 2, n'avait d'autre tapisserie que des inscriptions en hébreu, en grec, en allemand, dont plusieurs étaient très-ingénieuses : il fallait quelques heures pour lire cette docte maison : les amateurs trouveront une partie de ces épigraphes dans la Basilea sepulta de Tonzola (page 400 et s.)

(7) Pierre Perna était d'une bonne famille de Lucques ; forcé dans sa jeunesse d'émigrer pour cause de religion, il vint à Bâle et y établit une imprimerie, dont les belles presses ont publié plusieurs ouvrages classiques ; cet homme, digne successeur des Oporin, des Froben, des Petri, des Bischoff, honora l'art typographique par son savoir et ses vertus ; il mourut en 1582.

(8) Mulhouse était alors une ville de Suisse ; depuis le commencement du XVI<sup>e</sup> siècle elle a appartenu au Corps Helvétique par ses alliances, et ce n'est que depuis la révolution française que cette ville, enclavée dans l'Alsace, a suivi le sort de cette province, et reconnaît le même souverain.

(9) Les vins de Valteline, dont une partie passe

les Alpes pour abreuver les cantons voisins , jouissent de toute ancienneté d'une brillante réputation : Pline , Suétone , Martial les citent avec éloge ; l'empereur Auguste les préférait à tous les autres vins , et Virgile , qui a si bien chanté les dons de Bacchus , en dit , dans le second livre de ses Géorgiques :

Et quo te carmine dicam

Rhetica? . . . . .

(10) Puschiavo , ou Pusclau , est une commune des Grisons située au pied de la Bernina , et sur le revers des Alpes qui fait face à l'Italie ; elle occupe une vallée de 6 lieues de long , qui débouche dans la Valte-line , et qu'embellit un lac pittoresque d'environ 2 lieues de circuit : le grand bourg de ce nom , placé sur une route très-marchande , fait un commerce actif. Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle , un nommé Landolf y établit une imprimerie ; de ses presses sortit entr'autres , en 1571 , la première édition du Nouveau Testament , traduit en langue romantsche par le savant Jaques Biveron , de Samada en Engadine : une seconde édition , très-bien soignée , a paru à Bâle en 1812. Le pays Grison est le seul de nos XXII Cantons où l'on trouve trois langues ; sur 73 mille et quelques cents habitans , il y en a 26500 qui parlent allemand , 10000 parlent italien ; et 36600 romantsch. Cette langue , peu connue , se divise elle-même en deux dialectes distincts , celui de l'Oberland , dans la Ligue haute , et celui de l'Engadine , dans la Ligue baddée ; ce dernier s'appelle vulgairement le ladino. On a des livres imprimés et le culte divin se fait dans

l'un et l'autre dialecte, si différens qu'un Engadin ne s'entend pas avec son compatriote de Dissentis ou d'Ilanz.

(11) Les sources du Rhin, mieux connues à présent, sont bien éloignées du lieu dont de Thou fait sortir ce fleuve. L'Abnoba n'est point dans les Alpes ; c'est l'ancien nom d'une montagne de la Forêt-Noire, dans le pays de Furstenberg, en Souabe ; et c'est à ses pieds que le Danube prend sa source, dans la cour du château de Donau-Eschingen. Il était également mal informé, quand il dit que presque tous les Grisons sont protestans, puisque, par un recensement fait il y a peu d'années, on a trouvé qu'il y avait dans ce canton environ 28600 catholiques ; c'est-à-dire au-delà du tiers de sa population actuelle.

(12) Ce lac, que de Thou ne nomme pas, et qu'il fallait alors nécessairement traverser pour aller de Coire à Zurich, est celui de Wallenstadt, de 4 lieues de longueur, le plus dangereux des lacs de la Suisse par son encaissement entre des parois de rochers continus, par son manque de rade pour aborder, et par les furieuses tempêtes auxquelles il est sujet : de sages réglemens pour la navigation préviennent, autant que possible, les naufrages, autrefois plus fréquens ; ils défendent aux barques de partir quand certains vents soufflent ; ils prescrivent la côte qu'il faut longer ; ils ordonnent qu'aucune embarcation ne pourra servir plus de trois ans, etc.

(13) Cette espèce d'escalier dans le roc, monte du bord du lac au village d'Auf-ammon (Mons amœnus

dans les vieilles chartes), situé sur un charmant plateau, d'où l'on a une vue magnifique sur la contrée environnante et les hautes alpes qui la couronnent : il est, ainsi que le suivant, dans le district d'Uznach, au canton de St. Gall.

(14) Ce gîte, dont notre voyageur ne rappelle pas le nom, est probablement Schemerikon, près de Raperschwyll, ancien et grand village, fréquenté des voyageurs, qui y prennent des bateaux pour aller à Zurich par un lac aussi pacifique que celui de Walenstadt est orageux.

(15) Conrad Gessner, surnommé le Plin de l'Allemagne, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici ses talens, ses connaissances et ses ouvrages. — Gaspard Wolf, mort, en 1601, médecin comme lui, et son successeur dans la chaire de physique à Zurich, était l'élève et l'ami de Gessner; celui-ci étant à son lit de mort, en 1564, lui vendit sa bibliothèque, lui légua son herbier et ses manuscrits botaniques, et le chargea de les rédiger pour en faire part au public. — Josias Simler, professeur de théologie à Zurich, mort en 1571, habile historien et géographe, a fait plusieurs ouvrages estimés : deux sont restés classiques pour nous et ont été imprimés dans le *The-saurus historiæ helveticæ*, sa République des Suisses, traduite en cinq langues, sitôt qu'elle eut paru, et sa Description du Vallais et des Alpes.

(16) Jean-Guillaume Stuck, professeur de théologie à Zurich, mort en 1607, est bien connu par ses travaux littéraires : celui de ses ouvrages qui lui fit le plus



d'honneur dans le monde savant , et qui offre une riche mine exploitée depuis par des littérateurs étrangers, bien qu'ils n'aient pas daigné le citer, est : *Antiquitates Convivales* (folio ; Zurich 1583) ; on estime aussi ses Commentaires sur le périple d'Arrien.

(17) Cette anecdote, inconnue à la plupart de nos historiens, et dont les détails sont très-intéressans, dépasse les bornes d'une note ; en conséquence , nous la réservons pour l'article suivant (n<sup>o</sup> V).

(18) Jean-Jaques Grynœus , né à Berne, en 1540 , mort, en 1617 , à Bâle , où il était tout à la fois professeur de théologie, grand-doyen et gymnasiarque ; malgré les occupations nombreuses de ces trois charges, son biographe nous dit : « Avant et après son voyage de Heidelberg, il fit des leçons d'histoire gratuitement, sans avoir jamais reçu une obole , et il avait souvent dans la foule de ses auditeurs, des princes, des comtes, des barons, des nobles , qui fréquentaient à cette époque l'université de Bâle. » Il fut aveugle les cinq dernières années de sa vie , et malgré sa cécité il faisait régulièrement ses leçons ; il était petit-neveu de Simon Gryneus , mis au nombre des réformateurs et professeur à Bâle, où il mourut de la peste, en 1541. Cette savante famille des Grynœus est maintenant éteinte , ainsi que celles des Amerbach, des Bauhin, des Platter, des Zwinger, qui toutes ont honoré la ville et l'université de Bâle , par le grand nombre de gens de lettres qu'elles ont produit. On doit rendre la même justice aux familles Bernouilli, Battier, Buxtorf, Fæsch , Huber, Iselin, Thourneisen, Wettstein , qui y fleurissent encore de nos jours , et dont chacune a produit plusieurs professeurs célèbres , soit aux académies étrangères , soit à celle de leur ville natale,

## V.

## TRAITÉ DE NYON.

(1589).

LA guerre s'était rallumée, en 1588, entre Charles-Emmanuel, duc de Savoie, et les Genevois, qui défendaient avec un courage plus grand que leurs moyens, une indépendance achetée par les sacrifices du plus généreux patriotisme ; les Bernois, soit pour conserver leurs conquêtes, soit pour empêcher Genève de succomber dans une lutte aussi inégale, avaient joint leurs armes aux siennes : la campagne de 1589, mêlée de succès et de revers, ne décidait rien, et les deux partis sentaient également le besoin de la paix. Le Duc craignant de perdre une seconde fois le Chablais, fit faire quelques ouvertures au colonel d'Erlach, qui commandait à Thonon ; celui-ci les fit passer à Berne : quoiqu'on les trouvât insuffisantes et captieuses, on crut cependant devoir envoyer à Evian, de la part du sénat, Ulrich de Bonstetten et Jérôme d'Erlach, qui y restèrent cinq semaines sans rien conclure, parce que le conseil du Duc ne cherchait qu'à gagner du tems. L'échec des troupes savoyardes, battues le 26 juillet à St. Joire, par l'avoyer Jean de Watteville, déterminâ le

Duc à faire de nouvelles propositions au colonel de Bonstetten , qui les communiqua de suite à ses supérieurs . Il y avait alors deux partis dans les conseils de Berne : le plus nombreux, appuyé par la bourgeoisie voulait absolument que le Duc reconnût l'indépendance de Genève et qu'elle fût la base de toute négociation ultérieure ; l'autre parti, plus faible en nombre, mais composé des hommes les plus puissans et les plus accrédités de la république , voulait la paix : fatigué de cette guerre toujours renaissante, voyant l'état épuisé par les dépenses qu'elle exigeait, ne recevant aucun secours de la France , malgré ses promesses, il désirait un prompt accommodement, et croyait en avoir fait assez pour Genève , qui, contre leur avis, continuait les hostilités , et voulait à peine consentir à une suspension d'armes. Le Duc cherchait à *désunir les Bernois de Genève*, selon l'expression de Guichenon , et sa politique tendait à ce but par les manœuvres les plus adroites. Le 23 septembre, des conférences furent ouvertes à Nyon , malgré le refus des Genevois d'accéder à aucune proposition contraire à leur liberté. Peu de tems auparavant, le syndic Michel Roset, qui s'est immortalisé par les services éminens rendus à sa patrie, fut voir le colonel de Bonstetten , et lui

dit.: « Prenez bien garde de ne nous point faire  
 » de mal , si vous faites la paix. » Le Bernois  
 lui répondit : « Vous pouvez être assuré qu'il y  
 » a de bonnes têtes qui me commandent, et que  
 » j'ai à cœur le bien de votre ville. » = « Voi-  
 » là de belles paroles , répliqua le syndic ; mais  
 » quand on fit la trêve, si mes Seigneurs avaient  
 » été avertis , ils se seraient opposés au fort de  
 » Ste. Catherine, qui nous porte grand préju-  
 » dice. » De Nyon , Roset courut à Berne pour  
 demander ou qu'on ne fit pas la paix , ou que  
 Genève y fût comprise comme état libre : il y  
 trouva plusieurs membres des conseils très-mal  
 disposés , entr'autres l'avoyer de Watteville, qui  
 lui dit sèchement : « Vous avez tant fait que  
 » vous nous avez rendus vos ennemis ; passez-  
 » vous de nous , et nous nous passerons bien de  
 » vous ; vous avez écrit des faussetés ; je le prou-  
 » verai. J'ai souhaité que Genève fût canton ;  
 » mais cette ville a cru que nous la trahissions. »  
 Sur quoi Roset lui dit pour l'appaiser : « Sei-  
 » gneur Avoyer ! si vous avez désiré de si bon-  
 » nes choses , nous vous prions de nous les pro-  
 » curer , afin que si les fols font des folies , les  
 » sages les corrigent. »

Convaincu de l'inutilité de sa mission à Ber-  
 ne , où il fut même menacé et obligé de deman-

der sûreté pour sa personne , Roset se rendit à Zurich : il y fut mieux reçu ; on lui témoigna la part que l'on prenait aux dangers de sa patrie ; mais il ne put obtenir pour le moment ni hommes , ni argent , ni vivres , trois choses dont Genève avait le plus pressant besoin.

Après des conférences qui durèrent plusieurs jours , auxquelles les députés Genevois ne purent être admis , le congrès de Nyon stipula le traité suivant :

- I. Que bonne paix et amitié sera entre son Altesse et les Seigneurs de Berne et leurs estats ; et moyennant ce , sont abolis tous actes d'hostilités , commis d'une part et d'autre , sans que pour cet égard puisse estre faicte recherche quelconque par les particuliers ny autres ; ains demeureront les dictes actes d'hostilités et prises de meubles , depuis la guerre jusqu'à la tresve dernière , pour non faicts et advenus , et se rendront tous prisonniers de guerre d'une part et d'autre , sans aucune rançon.
- II. D'autant que , durant les troubles de guerre et d'hostilité , les subjects des dictes terres , bailliages de Chablais , Geix et Ternier auraient , après qu'ils furent envahys , assisté et favorisé aux dictes sieurs de Berne , et pour

ce regard encouru la male grâce de sa dicte Altesse, ce néanmoins requis et supplié par les dits Sgrs. de Berne, qui les auroient à ce faire reCOMMANDÉ de ne leur imputer mauvaise affection, leur a esté librement accordé par sa dicte Altesse, désirant de les gratifier, et a esté expressément en ce traité de paix, dict, conclud et arresté que tous les subjects en général des dicts trois bailliages, qui ont esté employés par les dicts Sgrs. de Berne, ou autres, au service des dictes guerres, soit personnes de commandement, ou officiers, ou simples soldats, qui ayent porté les armes contre sa dicte Altesse, et qui ne se trouveroient attaincts de félonie, ou lèze-majesté, ou autre que de port des dictes armes, seront indifféremment et sans exception pardonnés et restitués en leurs personnes et en leurs biens : et s'il se trouve présentement ou à l'advenir, qu'ils se voulussent retirer hors des dicts bailliages pour venir résider rière les estats des dicts Sgrs. de Berne, ils puissent aussy jouir de leurs dicts biens; les admodians, arrentans ou vendans à leur bonne volonté, et d'en retirer les deniers sans aucun empeschement ny difficulté, pourveu qu'ils vivent et se comportent,

comme est porté par l'article XV de l'alliance du précédent traité de paix. Et le mesme sera observé pour le regard des subjects desdicts Sgrs. de Berne, se voulant retirer après la guerre passée , riére les estats de son Altesse.

III. Pour ce , que pour gagner les cœurs des subjects , les princes chrétiens n'ont point accoutumé de les forcer en leurs consciences , j'açoit qu'elle ait désiré d'establi la religion Catholique Ap. et R. aux dicts trois bailliages , ce néanmoins sa bénignité et mansuétude , animant à la requeste des dicts Sgrs. de Berne , ses très-chers alliés et confédérés , en contemplation aussi , que les sujets des trois Bailliages , auraient desjà dès longtemps par lettres du dict feu Duc , père de sa dicte Altesse , exercé la religion de laquelle ils faisoient profession avant les présents troubles de guerre : a esté dict , conclud et arrêté , que l'exercice de la dicte religion se fera et aura lieu , librement et seurement , assavoir en trois paroisses de chaque Bailliage de Tonnon , de Geix , et en une paroisse au Bailliage de Ternier , tant seulement , à la nomination de sa dicte Altesse , le tout sous l'entretènement des ministres et diacres à leur

mode, et ayes payement de leurs pensions, tels qu'ils ont reçu cy-devant, sans aucune diminution.

IV. Et finalement pour ce que la pluralité des subjects des dicts trois bailliages, sont pour le jourd'hui espars ça et là, s'estans retiré et abandonné leurs maisons, pour crainte des dangers et afflictions que la guerre apporte après soi, qu'aussy en partie par la crainte de la dicte Altesse, contre laquelle ils auraient porté les armes, il a esté expressément conveneu que, suivant l'article général cy-dessus, ils seront contraincts de se retirer en leurs maisons, par publications et affiches ès lieux où il conviendra, notamment ceux qui se sont retirés à Genève, et ce dans quinze jours de la dicte publication, à peine d'estre punis et décheus du bénéfice de pardon, sauf ceux qui voudront habiter rière les estats des dicts seigneurs de Berne, comme sus est dict.

Faict à Nion ce premier Octobre 1589, selon l'ancienne supputation, et selon la nouvelle, l'unzième du dict mois : signé Bêat Louis de Mullinen, avoyer. — Abram de Graffenried — le colonel Louis d'Erlach — et le boursier Vincent Dachselhoffer.



Ces députés écrivirent ensuite aux Genevois d'accéder à ce traité , de ne plus croire pouvoir résister à un prince aussi puissant que le Duc , et de lui rendre le *vidomnat* qu'il prétendait exercer dans leur ville , leur déclarant qu'en cas de refus , ils n'avaient plus à attendre aucun secours des Suisses.

Sacrifiés par le traité de Nyon à leur plus grand ennemi , les Genevois ne furent jamais plus près de leur perte , et jamais peut-être ils ne se montrèrent plus dignes de la liberté : loin de perdre courage , ils continuèrent avec vigueur la guerre contre les troupes du Duc qui bloquaient leur ville ; ils envoyèrent de tous côtés pour solliciter protection et secours ; ils dépêchèrent incessamment à Brulart de Sillery, ambassadeur de France auprès des Cantons , Joseph Duchesne , qui , après avoir été premier médecin de Henri IV , s'était retiré dans leur ville , et ils déclarèrent qu'ils n'entendraient à aucun accommodement sans avoir consulté le roi , qui , depuis peu , par une lettre très-amicale , les avaient assurés de sa bienveillance et de ses bons offices : ils savaient bien qu'il importait à la France que leur ville ne tombât pas entre les mains de la Savoie , alors unie avec la Ligue , contre laquelle Henri IV était en guerre.

Sillery, instruit par Duchesne du traité de Nyon , mit tout en œuvre pour en empêcher la ratification : le 18 octobre , il écrivit de Soleure aux conseils de Berne la lettre suivante :

*Magnifiques Seigneurs !*

J'étois toujours attendant de vos nouvelles , suivant l'assurance qu'il vous a plu me donner par plusieurs de vos lettres , et très-expressément par deux que j'ai reçues de vos Seigneuries depuis mon dernier voyage , par lesquelles vous m'avez entièrement assuré qu'il ne serait rien traité ni conclud au préjudice du service de sa majesté , et sans que j'en fusse premièrement adverty , y ajoustant mesme ces mots , *et sans mon advis*. Ces dernières promesses si expresses ont esté cause que je ne vous ai point voulu importuner , prenant confiance entière en icelles , et qu'auparavant j'auroys moyen de m'acquitter de mon debvoir et vous proposer ce que j'estimois être convenable ; mais d'autant que ceci pourroit être à l'aventure oublié par faute d'estre représenté , je vous supplie, Messieurs ! vous en souvenir et me faire ce bien , qu'avant de rien arrester , je puisse entendre ce qui aura été proposé en l'assemblée de Nyons ; non que je me voulusse entremettre de ce qui vous touche en particulier , sinon pour vous y souhaiter

tout bien et prospérité et y servir autant qu'il  
 me seroit possible ; mais d'autant que le service  
 de sa Majesté est grandement intéressé en ce fait,  
 lequel importe semblablement au repos, hon-  
 neur , et seureté de tous Messieurs des Lignes ,  
 et particulièrement à vos alliés de Genève , d'y  
 bien penser et employer vos prudences , pour  
 priser et examiner sagement toutes les suites et  
 conséquences d'un tel affaire , lesquelles vous  
 sauriez mieux vous représenter : seulement vous  
 prieray-je de bien considérer le tems et la sai-  
 son , l'esprit et l'intention de ceux avec qui vous  
 traictez , pour ne vous laisser surprendre et abu-  
 ser. Vous considérerez aussi , s'il vous plaît, les  
 qualités et différences d'ung Roy de France et  
 d'ung Duc de Savoye, et vous trouverez je m'as-  
 seure que l'amitié des Rois de France vous a esté  
 et vous sera toujours , Dieu aydant, très-utile  
 et très-honorable , et que la ruyne de son ser-  
 vice et de son royaume , laquelle on poursuyt  
 principalement par ce traicté ne vous peut ap-  
 porter que dommage. Je vous supplie aussy  
 avoir égard et compassion de vos alliés de Ge-  
 nève ; qui demeureront misérablement aban-  
 donné à la courtoisie de leurs ennemis ; vous ju-  
 gez bien par votre prudence , que la conserva-  
 tion de ceste ville ne vous importe pas moins

qu'aux habitans d'icelle. Je vous supplie pour Dieu , ne l'abandonner et prendre de bonne part ce que mon devoir m'oblige de vous représenter, tant pour le service du Roy mon maistre , que pour le désir que j'ai de vostre bien et réputation , à quoi je désire servir avec pareille ardeur que les plus affectionnés de vos bourgeois en ceste intention.

Les Bernois , sans parler du traité de Nyon ; répondirent vaguement à l'ambassadeur qu'ils ne feraient jamais rien contre les intérêts du roi ; et il apprit indirectement que le Grand Conseil, en le ratifiant, réserverait l'alliance de la France, pourvu qu'elle n'entreprît rien contre la Savoie.

Bientôt éclata un mécontentement général à l'occasion de ce traité ; la bourgeoisie de Berne, les sujets des pays allemand et romand, les cantons réformés , disaient hautement qu'il était pernicieux pour Genève , déshonorant pour Berne , dangereux pour tous ses alliés, et souverainement désagréable à tous les états protestans d'Allemagne. Plusieurs jeunes gens de la ville et de la campagne se promenaient dans les rues de Berne portant au col des chaînes d'oignons, par allusion aux chaînes d'or que quelques magistrats avaient reçues , disait-on , de

l'ambassadeur d'Espagne : celui-ci, de concert avec le député de la Ligue, faisait jouer en Suisse les ressorts de la plus adroite politique, pour détacher la Confédération des intérêts de Henri IV, et y avait réussi chez tous les cantons catholiques, à l'exception de Soleure. On accusait publiquement à Berne l'avoyer de Vatteville de favoriser la Savoie et de s'être laissé gagner par un seigneur de sa famille, qui jouissait alors d'un grand crédit à la cour du Duc : ces inculpations, vraies ou fausses, occasionèrent un jour un tumulte si violent que de Vatteville crut devoir céder à l'orage : il sortit secrètement de la ville, et se retira à Bienne, d'où il ne tarda pas à envoyer sa démission de la charge d'avoyer, dans laquelle il fut remplacé par Abram de Graffenried, l'un des députés qui avaient signé le traité de Nyon : élection qui, pour le moment, ne fut pas agréable au plus grand nombre. Les cantons de Zurich, Bâle et Schaffouse, très-incertains sur ce qu'il y avait à faire, et désirant mieux connaître l'état des choses, envoyèrent des députés à Genève, avec l'ordre d'aller ensuite auprès du Duc et d'offrir leur arbitrage : ces députés passèrent à Soleure et communiquèrent leurs instructions à Sillery ; ce dernier les trouva très-favorables aux Genevois et leur con-

seilla de ne point paraître à la cour du Duc , crainte d'être les dupes des artifices de son conseil ; en effet , ils n'allèrent qu'à Genève , d'où ils écrivirent à son Altesse que leur traité d'alliance avec la France ne leur permettait pas de se rendre auprès d'un prince en guerre avec cette couronne. Ce refus fut fort désagréable au Duc , qui augurait bien de leur voyage. « Voya-  
 » ge , dit Sillery , qu'ils avaient pratiqué avec  
 » grand artifice ; lequel néanmoins fut très-uti-  
 » le : d'autant que les dicts ambassadeurs ayant  
 » veu le cœur et le courage et l'estat des affai-  
 » res de ceux de Genève , ensemble l'intention  
 » des ennemis , jugèrent que le secours y serait  
 » bien employé et qu'avec peu de moyens , ils  
 » pourraient faire de grands exploits. »

Sur les nouvelles instances de Sillery , les Bernois lui accordèrent de renvoyer la ratification du traité de Nyon jusqu'à la prochaine diète des cantons réformés ; et peu après ils reçurent la lettre suivante , qui en rappelle une précédente à laquelle ils n'avaient pas répondu.

Jean Cazimir , par la grâce de Dieu , comte palatin du Rhin , tuteur et administrateur de l'électorat palatin , et duc de Bavière , etc. , notre amiable salut !

Honorables , sages , et singulièrement aimés !

Encore que nous ne doubtons point que vous n'ayez bonne souvenance de ce que nous vous escrivismes du dix huitiesme jour de septembre dernier passé , touchant la soudaine retraicte de vos gens de guerre , et l'accord inopinément faict avec le Duc de Savoie ; ensemble de la remontrance que par mesme moyen nous vous faisons de ne point abandonner vos alliés de Genève ; si est-ce qu'en cas que nos lettres ne vous fussent esté rendues , nous vous en envoyons derechef copie. Et cependant en confirmation et continuation du bon vouloir que nous vous portons , nous ne pouvons céler , ores que nous ne doubtons point que vous n'en soyez desja bien informés , comme de plus en plus il se parle de cette affaire çà et là , presque par toutel'Europe , avec toute mocquerie et sans aucun respect , par pasquins (1) et par nouvelles , non sans faire beaucoup de tort à la réputation qu'avec tant de braves faicts , vos prédécesseurs et vous avez dès long-tems acquise. Pour nostre particulier , nous estimions pour lors , et encores avons-nous ceste opinion , que cette ridiculeuse retraite ne devoit estre rejetée sur vous , mais principalement attribuée à peu de personnes , auxquelles auroit été par vous commis la charge principale de vos gens de guerre , qui se seroient laissé gai-

gner par corruptions , ainsy qu'il advint au dernier voyage de France, entre lesquels B.... en est fort accusé : et à ceste fin nous voulons bien aussy communiquer ce que nous receusmes hier d'un personnage digne de foy , qui n'a point accoustumé de nous escrire des mensonges ; par là vous apprendrez les discours qui se font en Italie, sur cette dernière corruption : vous en ayant bien voulu advertir , afin que par vos prudences vous advisiez aux moyens de réparer ceste infamie , à conserver le bon nom de vos prédécesseurs , et vos alliés et confédérés en bonne volonté ; et encores que ce ne soit à nous à vous ordonner les moyens de ceste réparation , si est ce qu'il nous semble, qu'elle ne se peult faire par aultre voye plus propre , qu'en procédant au chastiment méritoire , contre ceux qui honteusement se sont laissé corrompre et aveugler par présent, et par ce moyen obscurcissent non seulement votre bonne renommée, mais par conséquent mettront et précipiteront , avec le tems , l'estat commun de la religion et le bien de vostre République propre en un très-grand danger : retranchant en outre l'accord et contrat inconsiderément faict, et en assistant de votre ayde et faveur vos alliés de la ville de Genève ; à la conservation de laquelle , comme estant une



clef et boulevard, vous n'avez que trop d'intérêt, pour le bien et prospérités de vos pays. Oultre que ceci importe semblablement au général des Liges, il servira principalement à maintenir vostre honneur et réputation, asseurer vos dicts pays et la liberté de la Religion et estat politique, et vous fera d'ailleurs renommer envers tous vos amis et associés de la Religion; cependant nous vous supplyons de prendre ceste nostre remontrance en la mesme bonne part qu'elle procède de nous, qui vous fesons toujours offre de la continuation de nostre bonne volonté.

Ecrit à Heidelberg, le unzième Nov. 1589.

Cette lettre d'un prince puissant et respecté donna beaucoup à penser aux Bernois : Sillery leur envoya Vigier, son interprète, dont les sages représentations ouvrirent les yeux de plusieurs magistrats sur le danger de leurs liaisons avec la Savoie; et quand le Duc demanda la ratification du traité, le grand conseil déclara qu'on ne passerait point outre, avant d'avoir consulté les sujets du canton, et que les articles arrêtés à Nyon et toute la correspondance relative seraient communiqués aux assemblées générales des communes pour avoir leur avis.

Le syndic Roset étant retourné à Berne au

commencement de 1591 , y trouva un changement favorable dans les opinions : il eut dans cette ville une conférence avec les députés des communes de l'Argovie et de l'Oberland , qui lui dirent que , fidèles au serment de l'alliance qu'ils avaient jurée avec Genève , ils n'abandonneraient jamais leurs alliés , qu'ils étaient prêts à prendre les armes pour marcher à leur secours et qu'ils avaient d'ailleurs des chartres et des privilèges , d'après lesquels leurs Seigneurs de Berne ne pouvaient faire , sans leur consentement , aucun traité avec les princes étrangers. Sitôt que l'on sut que Berne voulait consulter les communes , les ministres , tant ceux du pays allemand que du pays romand , tonnèrent dans toutes les chaires contre le traité de Nyon : ils montrèrent qu'il tendait à la ruine des Protestans ; qu'abandonner Genève serait trahir les sermens les plus sacrés ; qu'en le faisant , le canton s'exposerait à la malédiction du ciel et au mépris de toute l'Europe. Le grand - doyen de Berne , *Jean Fedminger* , ne craignit pas de dire , en prêchant dans la cathédrale , qu'il valait mieux s'exposer aux plus grands dangers , que de permettre une alliance avec la maison de Savoie , qui se montrait l'ennemie la plus acharnée de la religion réformée , et qu'aucun bon

Suisse ne pouvait la conseiller , encore moins la ratifier. Ces prédications contribuèrent beaucoup à éclairer le peuple sur ses vrais intérêts dans des conjonctures aussi difficiles , et donnèrent le coup de mort au traité de Nyon et aux espérances de la Savoie.

Ce fut en février-1591 que les communes furent consultées : le gouvernement envoya à cet effet des membres des deux conseils pour convoquer ce que l'historien Stettler appelle des *Landsgemeinde* , et il y en eut dans l'Argovie , dans l'Emmenthal , dans l'Oberland , dans le Sibenthal , à Berthoud , à Wangen , à Arberg , à Nidau , etc. ; partout le peuple refusa de ratifier le traité de Nyon ; plusieurs communes demandèrent une enquête contre ceux qui l'avaient incompétemment signé , comme étant des traîtres et des criminels de lèze-majesté dignes d'une punition exemplaire , et , dans le même tems , le sénat découvrit qu'environ 5000 jeunes gens de la capitale , des villes et des campagnes s'étaient associés pour faire une levée de boucliers , et marcher contre la Savoie au secours de Genève. Persuadé que le peuple du Pays-de-Vaud serait plus favorable à ses anciens maîtres , le parti du Duc espérait un tout autre résultat des assemblées des communes ro-

mandes ; mais il fut également trompé dans son attente et déjoué dans ses manœuvres. Les Vaudois, voisins de Genève, et témoins des dangers et du courage de ses habitans, tenaient beaucoup à cette république naissante, et étaient tellement animés contre la Savoie, qu'on criait dans les rues, dans les tavernes, devant les maisons de quelques personnages suspects : « *A la potence les amis de la croix blanche.* On choisit dans chaque bailliage trois ou quatre hommes des plus considérables pour recueillir les avis des villes et des communes de la campagne ; elles furent unanimes pour rejeter le traité de Nyon. Leurs députés en donnèrent connaissance au grand conseil de Berne, sur la fin de février, par une lettre qui commence comme suit : « Très-  
 » honorés et souverains Seigneurs ! Vos très-  
 » humbles et obéissans sujets, en remerciant  
 » bien humblement VV. EE. de l'honneur et  
 » de la satisfaction qu'ils reçoivent de l'opinion  
 » qu'elles ont de leur fidélité, et de ce qu'elles  
 » les ont cru capables de dire leur sentiment  
 » sur une affaire autant importante qu'est l'ac-  
 » ceptation ou le refus de la pacification préten-  
 » due par S. A. de Savoie ; les suppliant de  
 » prendre en bonne part ce que, unanimement  
 » et selon le peu de jugement qu'il a plu à Dieu

» de leur donner, ils prennent la liberté de re-  
 » présenter a ce sujet à VV. EE. ; etc.

Sitôt que Sillery eut appris le refus des communes et leur fidélité aux traités qui les liaient à la couronne de France et à Genève, il se rendit à Berne, demanda une audience au conseil souverain, s'y présenta avec les députés de Zurich, Bâle et Schaffouse. Voici la note que cet habile négociateur lut d'abord en français ; et fit lire ensuite en allemand par son interprète Vigier :

« Sa Majesté est bien informée que les ennemis tentent toutes les voyes et employent tous les artifices pour diviser ses bons amis et alliés, à les destourner de son amitié, pour de ceste division penser tirer profit au dommage des ungs et des autres. Elle a estimé que vous en devez estre advertis pour vous garder d'estre abusez par telles ruses, demeurans fermes et constans, et toujours semblables à vous mesmes : et pour ce qu'ilz savent que leur mauvaise intention estant découverte seroit en horreur à tous gens de bien, ilz taschent de la dissimuler, et essayent par voyes obliques ce qu'ilz n'oseroient ouvertement entreprendre.

J'ai ci-devant représenté à vos seigneuries, Magnifiques Seigneurs ! aulcunes considérations

sur les articles proposez à Nions, pour vous faire connoître la vérité de leurs intentions, qui est de surprendre à vostre sincérité, et par le moyen d'un nouveau traité, vous faire contrevenir à plusieurs autres précédens, et par ces artifices respendre leur semence de division entre vous mesmes et tous vos bons amis et alliez, desquels la foy et bonne volonté vous est plus sincère et plus assurée, estant liez avec vous de religion, de voisinage et d'ancienne amitié, et ne seroit raisonnable, pour parvenir à ceste nouvelle alliance incertaine et mal assurée, rompre la bonne intelligence que vous avez avec les plus confidens amis et alliez.

Vous avez cy-devant, par plusieurs traittés, votre louable déportement assez tesmoigné de quelle importance vous recognoissez la conservation de la ville de Genève pour vostre repos et seureté, et de tout l'Estat de Messieurs des Liguës. Sans vouloir entrer plus avant en considération des autres raisons qui vous ont excitez et doibvent persuader de vous employer, comme vous avez toujours faict, pour le bien de la dicte ville et des habitans d'icelle, on voudrait vous contraindre d'abandonner entièrement vos dicts alliez de Genève, afin de faire place à Monsieur de Savoye et lui parer la voye

pour parvenir à ses vieilles prétentions. Mais le principal but de toute ceste pratique , est de nous despouiller et vous aussy de la mutuelle et bonne intelligence qui a esté et sera éternellement, Dieu aydant , entre les Roys et la couronne de France et vos Seigneuries , en vertu des traittés de paix et d'alliance , lesquelz on prétend de rendre inutiles. Et d'autant que les partizans d'Espagne et de Savoye recognoissent l'intégrité de vos consciences et l'injustice de leurs prétentions , ils taschent de vous surprendre et engager par les nouveaux traittez , et le vous faire passer devant les yeux insensiblement.

Considérez , je vous supplie , Magnifiques Seigneurs ! que par cette prétendue alliance on voudroit vous engager de prendre en vostre protection le pays de Savoye , et que ceste protection n'est désirée ne prétendue que contre le Roy mon maistre , lequel vous sçavez estre indignement provoqué par l'injuste usurpation du marquisat de Saluce , et d'avoir d'ailleurs plusieurs et justes prétentions sur les pays du Duc de Savoye , lesquelz pays , comme il est notoire , sont environnés , par la pluspart , des pays de France , le surplus des terres du Roy d'Espagne , ou de voz seigneuries , et d'autres de Messieurs les Liges et de Vallais. Il ne demande point

vostre protection contre vous-mesmes, ne contre messieurs vos alliés des Lignes , aussi peu contre le Roy d'Espagne, son beau-père : il faut doncq par nécessité qu'elle fût désirée et par vous accordée contre le Roy mon maistre, encores qu'il ne soit nommé, et par cette ruze on prétend engager vos Seigneuries dans l'infraction des traittés de paix et d'alliance que vous avez avec Sa Majesté.

Or pour ce que je suis trop asseuré de vostre cœur et droite intention ; et que nul de vous n'a jamais pensé d'enfreindre , ni donner atteinte à ceste alliance et moyens encores à présent qu'il a pleu à Dieu nous donner un si grand Roy , lequel , pour ses rares vertus, il semble avoir choisi et conduit par la main pour l'establir en son trosne à la confusion de ses ennemis, je ne m'estendrai pour vous persuader comme ceste alliance , sur toute autre , vous peut estre en ce tems très-utile et très-honorable , et que vous la devez priser et honorer plus que jamais : je me contenteray de vous suplyer , si tant est que vous fussiez délibérez d'entrer plus avant dans ce nouveau traitté , qu'il vous plaise de faire adjouster que la protection du pays de Savoye est par vous accordée, fors et excepté con-



tre le Roy de France , vostre meilleur amy , allie et confédéré.

Vous cognoistrez lors, Magnifiques Seigneurs ! le fond de leur intention ; comme par la seule lecture de ces nouveaux articles et des traittés de paix et d'alliance que vous avez avec Sa Majesté , vous jugerez, je m'asseure , qu'il seroit impossible de faire compastir choses si contraires, comme je vous pourrois monstrier manifestement s'il en estoit besoing. Je n'entreray point en considération des autres inconveniens desquelz infailliblement seroit suivie ceste prétendue alliance, pour ce que par vos singulières prudences vous saurez mieux vous les représenter. Il me suffira de vous dire, que s'il plaît à vos Seigneuries généreusement se rendre par l'advis de vos bons amis et alliez , j'espère en Dieu que , dans peu de tems , vous obtiendrez une paix honorable et bien assurée , de laquelle sans doute vous serez recherchez.

J'espère en la bonté Divine qu'elle vous assistera de la grâce de son Saint Esprit pour prendre résolution digne de vostre vertu , bénira vos actions et intentions pour les diriger à sa gloire, à vostre bien et réputation , et au contentement de toutes gens de bien. »

Déjà ébranlé par le refus des communes , le

grand conseil ne put résister aux remontrances de Sillery , appuyées de celles des députés des trois cantons réformés ; il refusa donc , à une grande majorité , de ratifier le traité de Nyon ; et il écrivit le lendemain la lettre suivante au duc de Savoie :

*Très-illustre Seigneur !*

Parce que cy-devant, tant par nos lettres que par nos députés , a esté remonstré à vostre Altesse, elle aura entendu les raisons pour lesquelles ne pouvions passer à la solemnisation des traictés de paix et d'alliance dernièrement projetés à Nyon, entre Messieurs vos ambassadeurs et les nostres, sans préalablement les avoir communiquées à nos subjects en leurs communes , et estre asseurés de leur adveu ; lesquelles à ces fins ayant faict convoquer, nous les avons trouvés presque tous concordablement, pour plusieurs et bonnes considérations, ne vouloir consentir à une telle forme de paix et alliance , estimant surtout n'être raisonnable que , pour vostre honneur, nous nous précipitions aux reproches et mauvaises grâces de tous nos très-chers et féaux alliés et autres nos bons amis et voisins de nostre religion : estant donc là-dessus solennellement assemblés pour prendre résolution finale, deue et meure considération de tou-

tes circonstances , nous avons concordablement  
cogneu mieux valoir céder au tems , et nous dé-  
porter des dicts traictés de paix et d'alliance, que  
de nous veoir si avant et en tant de lieux enga-  
gés de nostre honneur et bonne réputation , et  
au danger de quelque esmotion dangereuse et  
intestine partialité ; servant , quelques de vos  
lettres escrites en Italie et les propres gens de  
vostre cour , de grand argument pour persuader  
que vostre intention soit autre qu'elle n'a esté  
proposée. Par quoy , par vigueur des présentes,  
déclarons et signifions à vostre Altesse ; que ne  
pouvons ni ne voulons passer à la dicte solemni-  
sation , ains attendons que de vostre part et des  
nostres , les dicts traictés , en la forme et termes  
qu'ils sont couchés , doivent estre cassés , nuls  
et révoqués , en attendant vostre réconciliation  
avec Sa Majesté Très-Chrestienne , par laquelle  
nos alliés de Genève et nous aurons chemin ou-  
vert de tant plus seurement et honorablement  
faire le mesme avec vostre dicte Altesse , à la-  
quelle cependant offrons toute bonne voisinan-  
ce et correspondance , libre commerce et traficq  
rière nos Estats , et de ne l'inquiéter ne moles-  
ter rière les siens par armes ny autrement , tan-  
dis qu'elle fera le semblable envers nous , les  
nostres et ceux qui nous attouchent. Et s'il plaist

à vostre Altesse que sur ce soit dressé quelque accord ou mode de vivre non préjudiciablement à la couronne de France, ny à nos alliés de Genève, nous sommes très-contents de nous y conformer et démonstrer par effect que la prédicte résignation des traictés de paix et alliance, n'est point de rentrer en guerre contre vostre Altesse, ny pour la chercher en ses Estats, tandis qu'elle s'abstiendra des nostres et de nos adjoints; ains seulement pour contenter nos dicts alliés et subjects, et pour garantir et maintenir nostre honneur, nous asseurant que vostre Altesse par sa clémence et particulière bonne résolution envers nous et la conservation de nostre Estat, ne veut et n'entend que pour quelques ses avantages et proffits particuliers, nous soyons exposés à une altération de bonne volonté de tous nos autres bons et féaux amis, voire à une esmotion intestine, comme dict est; ains qu'avecques nous elle prie le Tout - Puissant, lui plaise, par sa prudence, nous fournir les moyens pour avoir une telle paix, qui soit à son honneur et gloire, et au contentement des bons amis de vostre Altesse et des nostres; priant pour fin vostre Altesse ne vouloir prendre en mauvaise part ceste nostre déclaration, et de n'en tirer occasion d'altérer ses bonnes grâces envers nous, es

quelles nous estant humblement recommandés, avec offre de bonne voisinance et autres services possibles , supplyons le Créateur qu'il vous donne , très-illustre Seigneur ! en santé , bonne et longue vie. De Berne, ce troisieme Mars , stile ancien , mille-cinq-cent-nonante.

De vostre Altesse les bien affectionnés à luy faire plaisir et service , les petit et grand Conseil de la ville de Berne (2). »

Ainsi finit l'affaire du fameux traité de Nyon. Le gouvernement bernois montra sa sagesse en consultant les communes et en refusant , d'après leur avis, de le ratifier ; les peuples de son pays furent satisfaits et tranquillisés ; les cantons réformés en témoignèrent leur joie ; l'ambassadeur fut remercié d'avoir fait triompher les intérêts de son roi ; Genève fut rassurée et redoubla d'efforts pour affermir son indépendance, enfin consolidée par la paix signée à Vervins , le 2 mai 1598. L'avoyer de Vatteville présenta à son souverain un mémoire justificatif, d'après lequel il fut reconnu pleinement innocent des inculpations que ses ennemis avaient forgées contre lui ; mais , fatigué des affaires publiques , il s'en éloigna volontairement et se retira dans ses terres , où il finit ses jours dans l'obscurité d'une douce retraite , en 1604.

P. B.

## NOTES.

(1) On donnait alors le nom de pasquin à ce que nous appelons aujourd'hui caricature ; à cette époque il en parut une qui représentait un ramoneur menant en laisse , au milieu d'un champ de raves , un ours emmuselé avec une chaîne faite de doublons d'Espagne et se laissant enlever l'aigle et la clef de Genève par une troupe de marmottes. On l'attribua à un jeune secrétaire de l'ambassade française à Soleure , qui , probablement , ne la fit point sans l'aveu de Sillery.

(2) Toutes les pièces officielles de cet article étaient conservées dans la bibliothèque du roi et faisaient partie d'un recueil in-folio de manuscrits sur la Suisse , qui contenait en grand détail les négociations de Sillery pendant son ambassade à Soleure. Une copie de ce recueil existait dans la bibliothèque de M. Simon Vanel de Milsonneau à Paris ; et c'est de cette dernière que M. de Zurlauben les fit transcrire pour en enrichir ses Collections diplomatiques , si précieuses à notre histoire nationale. On peut consulter aussi un abrégé des curieuses négociations de Sillery , de 1587 à 1593 , dans la Bibliothèque de l'histoire Suisse de feu Monsieur G. E. de Haller (tome V , n° 605 , p. 172 à 198 , en allemand).



## VI.

## ANECDOTES NUMISMATIQUES.

## I.

LA plus ancienne médaille helvétique est une médaille d'argent, dessinée par Claude Bouteroue dans ses Recherches curieuses des Monnaies de France (Paris, folio, 1666 ; p. 81), et reproduite dans l'édition d'Orose par Havercamp, Leyde 1738, p. 386. D'un côté est une tête en profil armée d'un casque écaillé, avec : COIOS ; au revers, est un cheval libre, avec : ORCITIRIX. Il est évident qu'elle est d'Orgetorix, de ce chef helvétique qui devait conduire sa nation dans les Gaules, qui prépara son expédition, et qui, accusé d'aspirer à la tyrannie, se tua lui-même, l'an 692 de Rome, soixante ans avant J. C. ; cette médaille, dont on ne connaît que l'exemplaire de Bouteroue, apprend que *Coios* (le Caius des Latins) était le prénom d'Orcitirix, dont César, dans ses Commentaires, fait Orgetorix ; elle fut frappée, soit à l'occasion du mariage de sa fille avec Dumnorix, chef des Æduens, soit pour la donner aux gens de sa faction comme un signe de ralliement. Ne pourrait-on pas présumer avec raison qu'elle contribua à la perte de

cet ambitieux ; que , dans la dénonciation portée contre lui , on la présenta comme un acte de souveraineté , et que la nation , très-jalouse de sa liberté , y vit une preuve qu'il voulait s'emparer du pouvoir suprême ? On sait , par le récit de César , que , s'il eût succombé à cette accusation , il eût été brûlé vif ; que son affaire , portée devant le conseil de son canton , n'y fut pas jugée , parce que l'accusé , qui était l'homme le plus riche des Helvétiens , avait amené pour l'assister dans sa cause , non-seulement ses esclaves , au nombre de 10,000 , mais encore ses cliens et ses débiteurs ; et que , prévoyant que , dans l'assemblée générale de sa nation , où la chose fut renvoyée , il serait infailliblement condamné , Orgetorix prévint son supplice par une mort volontaire , qui n'empêcha point la malheureuse émigration des Helvétiens , deux ans après.

## II.

Pendant la peste de 1348 , qui emporta 14000 personnes dans la seule ville de Bâle , on y frappa des médailles analogues à la circonstance ; c'étaient de véritables *memento mori* , qu'on s'envoyait mutuellement en présent : elles portaient , d'un côté , trois roses ; de l'autre , une tête de



mort d'où sortait un épi , emblème de la résurrection ; la devise était : **HODIE MIHI , CRAS TIBI** (aujourd'hui mon tour, demain le vôtre). Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle , un médailliste bâlois nommé Fechter , enchanté de cette image , la reproduisit dans de nouvelles pièces funéraires , avec quelques accessoires avantageux : la tête de mort pose sur deux ossemens , à côté d'un rosier dont les fleurs sont les unes fraîches, les autres fanées : une clepsydre renversée est sur l'exergue ; la devise est un jeu de mots allemand qui revient à ceci : aujourd'hui vivant, demain mort (**HEUTE ROTH , MORGEN TODT**).

### III.

La destruction de l'avant - garde des 1600 suisses au combat de St. Jacques, fut , malgré la perte énorme qu'essuya l'armée du Dauphin, un sujet de triomphe pour le roi son père : Charles VII, en souvenir de cet événement, fit frapper une médaille ; d'un côté, le buste du monarque en cuirasse , couronné de lauriers , avec : **CAROLUS VII. D. G. FRANC. REX CHRISTIANISS.** (Charles VII, par la grâce de Dieu , roi très-chrétien des Français). Au revers , deux personnes liées dos à dos à un faisceau d'armes, gardées par un soldat le casque en tête, la pique

à la main , l'épée au côté : la devise est : *HELVETIOR. CONTUM. AC TEMERITAS FERRO FRÆNATA*, (l'opiniâtreté et la témérité des Suisses réprimée par le fer) ; l'exergue porte la date *MCCCCXLIV*. Avec plus de raison , François I<sup>er</sup> , après avoir battu les Suisses à Marignan, le 14 octobre 1514, consigna cette sanglante victoire dans une médaille très - honorable pour notre nation ; son buste , en face , est sur un côté avec son nom , *FRANCISCUS I, REX FRANCORUM* (François I<sup>er</sup> , Roi des Français) ; au revers , un trophée entre deux armées , surmonté d'une couronne de palmes ; on y lit , sur l'exergue : *MARIGNAN* ; et , sur la devise : *VICI AB UNO CÆSARE VICTOS* (j'ai vaincu ceux qui n'avaient encore été vaincus que par César).

#### IV.

On peut facilement anéantir les monumens que l'architecture et la sculpture confient au marbre ou au bronze ; mais les médailles restent ; elles échappent aux outrages du tems et de la barbarie , et traversent les siècles , riches des souvenirs que le burin de l'artiste leur a attachés. Ainsi l'ossuaire de Morat a été détruit , tandis que sa médaille subsiste ; d'un côté est la ville de Morat , avec son lac et le vignoble voisin ; au-des-

sus est l'écusson aux armes de Morat, surmonté de ceux de Berne et de Fribourg, couronnés de palmes : à l'exergue, MURATUM (Morat) ; le revers présente la chapelle remplie des os des Bourguignons tués dans cette fameuse journée ; autour, est cette inscription noble et simple, la même qui était sur l'ossuaire : CAROLI INCLITI ET FORTISSIMI BURGUNDIÆ DUCIS EXERCITUS, MURATUM OBSIDENS, AB HELVETIIS CÆSUS, HOC SUI MONUMENTUM RELIQUIT. A. MCCCCLXXVI (L'armée de Charles, illustre et très-vaillant duc de Bourgogne, assiégeant Morat et taillée en pièces par les Suisses, a laissé ce monument de son passage) ; à l'exergue, OSSUARIUM DE CLADE BURGUND. AD MURATUM (ossuaire de la défaite des Bourguignons devant Morat).

## V.

Nicolas Schiner, évêque de Sion, émit, en 1498, des écus qui, d'un côté, portaient son effigie avec son nom et ses titres de préfet et comte de Vallais ; et, de l'autre, St. Théodule en grand costume épiscopal, ayant à ses pieds le diable avec une cloche. Le prélat voulait conserver une anecdote piquante de la légende de ce saint, patron du Vallais, qui nous apprend

qu'étant allé à Rome sous le pontificat de Léon III , ce pape lui fit cadeau d'une grosse cloche pour son église de Sion ; que , très-embarrassé sur le moyen de la transporter au milieu des Alpes , il n'en trouva point de plus expéditif et de moins coûteux que d'engager le diable à la porter lui-même sur son dos , et que celui-ci fit heureusement ce voyage avec la cloche , gratuitement , il est vrai , mais d'assez mauvaise grâce. Le fameux cardinal de Sion , Matthieu Schiner , parvenu au même épiscopat en 1500 , trouva ce coin si bien choisi qu'il le conserva , à quelques légers changemens près. Dans la suite , ses successeurs ne mirent que la cloche sur leur monnaie : l'esprit malin n'y parut plus , parce que des mauvais plaisans en avaient fait de scandaleux badinages , et que des ignorans avaient pris le diable pour le patron , malgré ses cornes. C'est la première fois que cet ennemi du genre humain a eu l'avantage de figurer sur une monnaie , et ce sera sans doute la dernière ; ce singulier type a valu aux pièces qui le portent d'obtenir les honneurs de médaille dans les collections des curieux.

## VI.

Durant ces troubles qu'on appelle la guerre

des rappes (Rappenkrieg), André Ryff, conseiller et colonel à Bâle, s'employa, avec autant de prudence que de fermeté, à étouffer une sédition des paysans de ce canton, qui avaient pris les armes à l'occasion d'un faible impôt mis sur les denrées, et qui marchaient sur leur capitale. A l'occasion de cette pacification, il se crut digne d'une médaille et se la décerna lui-même; elle présente, d'un côté, les armoiries des trois bailliages insurgés, Farnsbourg, Wallenbourg et Hombourg, autour de l'écu de la famille Ryff, avec ANDREAS RYFF, HAUPTMANN, ANNO 1594 (André Ryff, capitaine, l'an 1594); le revers est rempli par ces deux vers allemands : REBEL-LION ENTSTON ZERGOß KAN DURCH EIN MANN, ZEIGTH DIESES AN. C'est-à-dire : ceci prouve qu'un seul homme peut étouffer une révolte. Cette médaille déplut au gouvernement bâlois, qui en ordonna la suppression; et en fit briser le coin : Ryff en sauva six, qu'il fit enchâsser au fond de six grandes tasses d'argent, dont il se servait souvent pour boire avec ses amis, de manière qu'ils ne pouvaient les vider sans voir de très-près ce monument de sa gloire : on montrait encore à Bâle, il n'y a pas long-tems, un de ces singuliers gobelets. Malgré cette mésaventure, le colonel ne perdit point le goût de vivre dans les

médailles ; trois ans après , il en fit paraître une seconde qui ne fut pas proscrite , comme la première ; d'un côté , est son buste , le visage en face ; le manteau est brodé et le collet frisé : on y lit , ANDREAS RYFF , ÆTA. 44. A° 1597 ; au revers , l'écu de ses armes et ces mots allemands : TRIEBSEL UND NOT WERDT BIS IN TOD ; devise qui signifie : la misère et les besoins nous suivent jusqu'à la mort. Ryff mourut en 1604 , à l'âge de 54 ans. Son épitaphe , placée dans le cloître de la cathédrale , rappelle ses services , et porte entr'autres qu'il réussit heureusement à appaiser des troubles domestiques , et que la mort le surprit au retour d'une conférence destinée à procurer une paix entre les Genevois et la maison de Savoie (Voyez Tonjola, Basilea sepulta, page 47).

## VII.

A la bataille de Dreux , le colonel Tommann , de Lucerne , commandait 21 enseignes ou compagnies au service de Charles IX , formant un corps d'environ 8000 suisses des cantons catholiques , qui contribua beaucoup aux succès de cette journée : Tommann y fut tué avec 11 capitaines et plus de 500 soldats de sa nation ; les capitaines qui lui survécurent , et qui furent blessés pour la plupart , firent frapper à l'hon-

neur de ce combat , livré la veille de St. Thomas (19 décembre 1562) , une médaille d'or de forme ovale , qu'ils portèrent des-lors suspendue à une chaîne de même métal. D'un côté est St. Thomas à genoux , mettant le doigt dans la plaie du côté droit du Sauveur , qui tient une grande croix , à laquelle est attaché un petit drapeau avec la croix blanche des Suisses : le revers est rempli par l'inscription suivante : SUPERSTITES HELVET. LEGION. DUCES SUPERATIS IN VIGILIA D. THOMÆ APUD DRUIDAS HOSTIBUS , HANC SOCIETATEM INSTITUERUNT AN. 1567 (Les capitaines de la légion helvétique qui ont survécu à la défaite des ennemis vaincus près de Dreux , la veille de St. Thomas , ont fondé cette société , l'an 1567). La noble maison d'Affry conserve à Fribourg celle que portait le capitaine Louis d'Affry , l'un de ses ancêtres.

### VIII.

La ville d'Aire ayant été prise par Louis XIII, le 26 juillet 1641 , le colonel Wolfgang Greder , de Soleure , y fut mis en garnison avec son régiment , fort d'environ 1800 suisses ; peu après , il y fut assiégé par les Espagnols ; la ville , mal approvisionnée , fut bientôt réduite aux abois ; plus de 1600 personnes y périrent de faim : un

chien coûtait 22 livres , un chat 12 livres , un rat 30 sous; les soldats firent bouillir le cuir de leurs bandouillères pour le manger. L'argent manquait: Greder fit fondre son argenterie , et battit monnaie pour payer sa troupe ; on conserve encore à Soleure quelques-unes de ces pièces *obsidionales* ; elles sont carrées , et n'ont d'empreinte que d'un côté , où l'on lit : LUD.

XIII. REX PIUS, JUSTUS, INVICTUS. ARIA UNO A° BIS OBSESSA. 1641 (Louis XIII, roi pieux, juste, invincible ; Aire deux fois assiégée la même année , 1641). Greder succomba aux fatigues du siège , et mourut le 17 octobre ; la famine força la place à se rendre aux Espagnols , qui y entrèrent par capitulation , le 7 décembre. Le régiment suisse , diminué des deux tiers, en sortit avec les honneurs de la guerre.

## IX.

En 1704, les Grisons frappèrent une médaille à l'honneur des sources du Rhin. D'un côté est l'écu aux armes des Trois Liges , avec RESPUB. TRIUM RHÆTIÆ FÆDERUM (la république des Trois Liges de la Rhétie). Au revers , le signe du Verseau , couronné de lauriers et placé sur une montagne escarpée , fait sortir le Rhin de deux grandes urnes , dont les eaux se réunissent pour



former un même courant ; autour , est ce vers latin : EUROPE TANTUM LARGITUR RHETIA MUNUS (Tel est le beau présent que la Rhétie fait à l'Europe) ; l'exergue porte : DUO CORNUA RHENI (les deux sources du Rhin) , par allusion au *Rhenusque bicornis* de l'Enéide.

## X.

Vers le milieu du dernier siècle, on trouva beaucoup de paillettes d'or dans la petite Emme : les Lucernois résolurent d'en faire fabriquer des ducats, ayant, d'un côté, les armes de leur canton, avec ces mots : *Vide opes domus meæ* (voyez les richesses de ma maison), et portant au revers un pêcheur d'or au bord d'un torrent, et cette devise, tirée de la Bible, comme la précédente : *Aurum ex septentrione* (l'or vient du septentrion ; mais il paraît qu'on se borna à en faire le dessin ; car ces pièces, annoncées, et impatientement attendues par les amateurs de numismatique, n'ont point encore paru.

## XI.

Samuel Engel, de Berne, si distingué par son savoir, par ses connaissances agronomiques et son zèle à les propager, vécut à Nyon, de 1766

à 1772 ; il avait introduit dans cette contrée la culture des pommes de terre , qui furent d'un grand secours durant la disette des années 1770 et 1771. Avant son départ, la ville de Nyon voulut lui témoigner sa juste reconnaissance pour ses services : elle lui envoya une députation qui le pria d'accepter une médaille d'or du poids de 20 ducats. D'un côté , sont les armes de Nyon , dans un cartouche bordé de fleurs, avec : IN SIGNUM GRATITUDINIS ET REVERENTIÆ CIVITAT. NEVIDUNENSIS ( en preuve de la gratitude et du respect de la ville de Nyon ) ; au revers, une femme légèrement vêtue, les pieds nus, tenant d'une main une javelle d'épis, et de l'autre une corne d'abondance ; à droite, sous un château situé sur un rocher, sont des gerbes entassées ; à gauche, des instrumens d'agriculture et deux ruches d'abeilles ; la devise est : ALTER TRIPTOLEMUS NOBIS HÆC OTIA FECIT (un second Triptolème nous a procuré ce honneur) ; l'exergue porte : SAMUELI ENGEL, URBÆ ET SCALÆ PRÆFECTO ( à Samuel Engel , baillif d'Orbe et d'Echallens ). Ce respectable philanthrope est mort le 26 mai 1784.

## XII.

Une nouvelle médaille vient enrichir nos

collections numismatiques , et figurera d'une manière bien remarquable dans l'histoire métallique de notre nation : c'est celle qui a été frappée à Berne par ordre de la diète , et distribuée par ses députés , le 12 octobre 1815 , sur la place d'armes d'Yverdon , à tous les officiers et soldats suisses qui ont obéi à l'ordre du rappel , et refusé , pour rester fidèles à leur serment , de trahir la cause de Louis XVIII. Cette médaille offre , d'un côté , une couronne de lauriers composée de 22 fleurons , au milieu de laquelle sont ces mots : TREUE UND EHRE (fidélité et honneur) ; et , de l'autre , un écusson avec la croix d'argent des anciens Suisses , et : HELVETISCHE EIDGENOSSENSCHAFT (confédération helvétique) ; elle a été remise à environ 1850 militaires des XXII Cantons. Il est sans doute des décorations plus riches et plus brillantes ; mais il n'en est pas pour nous de plus honorable , et l'on a apprécié ce mot d'un étranger de marque , présent à cette distribution : « *Vous ne verrez nulle part autant de chevaliers sans peur et sans reproche.* »



## VII.

### ANTIQUITÉS.

#### I.

ON convient généralement que l'*Ebredunum* de l'Itinéraire d'Antonin , l'*Eburodunum* de la Table Théodosienne, et le *castrum Ebredunense* de la Notice des Provinces sont un même lieu , et qu'il faut le chercher dans les environs ou dans l'enceinte de la ville d'*Yverdun*; les rapports étymologiques de ces noms viennent à l'appui de cette opinion : des traditions , des passages d'anciens auteurs , et surtout des monumens , attestent l'antiquité de cet endroit , où les Romains avaient un fort ( *castrum* ) , sur la même place peut-être où Conrad de Zæringen fit bâtir , vers l'an 1130 , un château que Pierre de Savoie agrandit en 1256 , et qui , de nos jours , subsiste encore bien utilement , puisqu'il est la résidence du célèbre Pestalozzi et de son nombreux institut. La Notice des dignités de l'Empire indique , dans le IV<sup>e</sup> siècle , un *Præfectus classis barcariorum Ebroduni Sapaudiæ* ; ce commandant de la flotille romaine stationnée à Yverdun était , entr'autres , chargé d'expédier des trains de sapins du Jura , qu'on faisait traverser les lacs de Neuchâtel et de Bienne , descendre par la

Thielle et l'Aar dans le Rhin, par lequel ils arrivaient dans les chantiers où l'on construisait des vaisseaux, sur les côtes de l'Océan. Pline nous apprend que, de son tems, on estimait beaucoup les sapins du Jura. Il y a encore de nos jours à Yverdun une compagnie de bateliers qui a son chef, et qui pourrait bien dériver de celle que les Romains avaient établie pour la navigation des trois lacs voisins : deux inscriptions d'Avenches parlent, l'une de l'*ordo nautarum* et l'autre des *Nautæ Aruranci Aramici*, qui, probablement, faisaient partie de la flotille romaine dont le commandant résidait à Yverdun (Voyez, sur ces inscriptions, le Conservateur Suisse, Tome VII, p. 152 à 163).

En fouillant un terrain voisin du château, où l'on avait déjà précédemment trouvé les mesures d'un magasin détruit par le feu, avec un épais massif de grains de blé réduits en charbon, on vient tout récemment de découvrir un autel votif : la table qui porte l'inscription a deux pieds de front ; on ne peut déterminer au juste sa hauteur, parce qu'elle est brisée par le bas, et qu'il n'en reste qu'environ trois pieds ; l'inscription, exactement copiée, est celle-ci :

VICTORIAE  
IV. S. I. VALL°.  
V S L A

En admettant que l'érosion du tems ou telle autre cause , a effacé la lettre L dans l'espace qui suit IV , et emporté les crochets de la lettre F , dont il ne resterait que le trait perpendiculaire , il faudrait lire ainsi :

VICTORIAE — JULIUS Sexti Filius VALLO Votum Solvit Lubens Merito. Ainsi rétablie , cette inscription nous apprend que Julius Vallo, fils de Sextus , a consacré cet autel à la Victoire, pour accomplir un vœu dont il s'acquitte avec plaisir. Mais qui était ce Julius Vallo ? Il n'est connu que par ce marbre ; et l'on peut présumer que c'était un officier ou un soldat de la garnison du *castrum Ebrodunense* , qui , revenu vainqueur d'un combat , voulut témoigner sa reconnaissance à la déesse de la Victoire , qui lui avait été favorable , et à laquelle il avait fait un vœu dans le moment du danger. Il est très-difficile de déterminer la date de cet *ex voto* : le genre des moulures qui termine l'autel semble appartenir à l'époque de l'empire de Septime Sévère : on a trouvé dans la même fouille une belle corniche bien conservée ; mais l'élégance de son style montre qu'elle a fait partie d'un autre monument que d'un autel votif , dont la base est généralement plus simple et presque sans moulure ; l'O de VALLO,

plus petit de moitié que les autres lettres de ce mot, est encore une inférence que cette inscription n'est pas des beaux siècles, où toutes les lettres gravées sur les marbres étaient égales, et qu'elle date de la décadence de l'Empire.

Nous voyons par les ouvrages de Guillemain, de Plantin, de Wild, de Ruchat, de Bochat, de Schmidt de Rossans, et de nos autres antiquaires, que le Pays - de - Vaud possédait autrefois plus de 80 inscriptions romaines; et qu'il en avait à lui seul plus que n'en comptait toute la Suisse allemande. A présent, il en reste à peine la moitié; les autres ont été ou exportées par la cupidité, qui les a vendues aux amateurs étrangers, ou brisées par l'ignorance, qui les a fait entrer comme matériaux dans des constructions modernes. Un marbre très-intéressant pour les antiquités de l'ancien *Noidenolex* (Neuchâtel) avait été découvert, en 1647, près d'Avenches; le chancelier *Hory* demanda la permission de le transporter dans la ville qu'il illustrait; sur le refus qu'on lui en fit, le pasteur d'Avenches, qui se trouvait présent, se mit à dire: « Cette inscription a bien la mine d'être employée, comme plusieurs autres, à fonder caves et écuries »; et sa prophétie ne tarda pas à se réaliser. Depuis long-tems on désire que les

monumens de notre Helvétie romande soient mieux soignés, que le gouvernement les prenne sous sa sauve-garde spéciale , et qu'un homme versé dans l'archéologie soit établi conservateur de nos antiquités; la mesure est urgente ; car l'inscription de *St. Triphon* a disparu dernièrement , sans qu'on sache ce qu'elle est devenue; la colonne milliaire de *Villeneuve* , qui fait l'un des pieds du lavoir d'une fontaine publique , rongée par les eaux , ne pourra bientôt plus se lire : le petit bain romain découvert près de *Palazieux* a été outrageusement dégradé, ou pour mieux dire entièrement détruit.... Le moyen le plus sûr et le moins coûteux peut-être de conserver ces restes précieux , serait de les déposer, comme il y en a déjà quelques-uns , dans l'église paroissiale du lieu où ils ont été trouvés , d'en garder une liste exacte, de la faire vérifier de tems en tems par un membre des autorités cantonales , et de rendre les municipalités responsables de ce dépôt. Sans ces mesures , nous ne lirons bientôt plus que dans les livres ces inscriptions , qui sont autant de titres d'illustration pour l'ancien *pagus Urbigenus* , dont notre canton fait partie.

## II.

Une colline isolée entre La Sarraz et Arnex ,



canton de Vaud , s'appelle la *Romanaz* ; ce nom indique manifestement une origine *romaine*. En défrichant , l'été dernier ( 1816 ) , une portion inculte de cette colline , on y a découvert d'anciens tombeaux couverts de grandes dalles ; ils renfermaient des squelettes tournés contre l'orient ; quelques – uns avaient les bras étendus ; un autre était d'une taille colossale ; quelques armes et instrumens en fer déposaient à côté d'eux ; sur leur poitrine étaient des plaques de fer à peu près carrées , sur lesquelles on a cru distinguer des caractères incrustés en argent , mais en partie rongés par la rouille et le tems. Aucune inscription n'a été trouvée dans ce local : on conjecture que c'était le cimetière des légionnaires stationnés dans cette contrée. Ces tombeaux ressemblent à ceux qu'on a découverts à Ursins , à Vevey , à Kloten et en divers autres lieux de la Suisse , où il y avait des détachemens de soldats romains.

### III.

*Amsoltingen* est un joli village à une lieue de Thoune , dans une contrée romantique , au bord d'un charmant petit lac , presque au pied du superbe amphithéâtre des alpes de l'Oberland. Ce village passait déjà pour ancien , parce

que la reine Berthe y avait fondé , en 933 , un chapitre de chanoines à l'honneur de St. Maurice ; mais son antiquité est bien plus haute , et remonte au tems des Romains , qui paraissent y avoir eu des habitations et des tombeaux ; on y a fait depuis peu des découvertes intéressantes pour les amateurs d'antiquités ; nous nous bornerons à trois inscriptions , assez bien conservées , que nous donnons restaurées et complétées par M. S. de Wagner, habile archéologue bernois. Ce sont trois épitaphes , comme l'indique clairement la formule D. M. ( aux dieux mânes ) , placée au haut de chacune.

La première est celle d'un père à sa fille :

D M

M. A T tiliaë PAV

SINAE q Væ

VIXIT ANDOS XXV

M. A T tilius PAUSIN

NVS PATER. F C

On la rend en français par : *Marcus Attilius Pausinnus père , a fait élever ce monument à sa fille Marcia Attilia Pausinna , qui a vécu 25 ans.*

La seconde exprime les regrets d'un mari qui consacre le souvenir des vertus de sa jeune épouse , enlevée prématurément à son amour.

( 97 )

D M.

..... PUSINNÆ

VXORI KARISSIMÆ

AC PUDICÆ PIISSIMÆ

QUÆ VIXIT ANN XVIII

DIEBUS IV.

TACICIUS THASEVS

PERINDE KARISSIMI MARITI

F C.

C'est-à-dire : *Tacicius Thaseus, son très-cher mari, a fait élever ce monument à .... Pusinna sa très-chère, très-chaste, très-vertueuse femme, qui a vécu 18 ans et 4 jours.*

La troisième conserve les noms d'un père et d'un fils, qui ont exercé le même métier et appartenu à la même corporation.

CAMILLUS POLYNICES

ATIONE LYDUS ARTIS

AURIFEX CORPORIS

FABRORUM TIGNUARIORUM

APUD EOSDEM OMNIBUS

HONORIBUS FUNCTUS

QUI VIXIT ANNOS.....

ATQUE AMILLIO TAULO

FILIO EJUSDEM ARTIS

ET CORPORIS QUI VIXIT

ANNOS ÆTATIS XXXIII.

Ce qui signifie : *A Camillus Polynice*, Lydien de nation, orfèvre de son métier, membre de la corporation des charpentiers, dont il a rempli toutes les charges, qui a vécu... ans, et à son fils *Amillius Taulus*, du même métier et de la même corporation, qui a vécu 33 ans.

Comme il paraîtra sans doute une dissertation sur ces antiquités et tout ce qui y a rapport, il serait intempestif d'anticiper sur les savantes explications qu'elle donnera : il suffira d'observer que ces inscriptions, trouvées dans l'Oberland bernois, sont de nouvelles preuves du séjour des Romains dans cette haute contrée, dont sans doute ils appréciaient comme nous les beautés.

---

## VIII.

### NOTICE

*sur la Société pour l'utilité générale de la Suisse.*

LES sociétés qui ont pour objet le bien public, prennent ordinairement naissance dans les pays où règne une sage liberté, une religion bien entendue et de bonnes mœurs ; elles y sont le résultat ou du progrès des lumières, ou de circonstances particulières : telles furent celles dans

lesquelles la Suisse s'est trouvée , quand le bouleversement de son antique édifice social semblait porter les coups les plus funestes à sa tranquillité et à son bonheur ; c'est à cette époque que l'héritier du nom et des vertus de l'auteur du *Socrate rustique*, M. le docteur *Hirzel* , proposa , sous le nom de *Schweizerische gemeinnützige Gesellschaft* ( Société pour l'avancement de l'utilité générale de la Suisse ) , une association dont les vues nobles et patriotiques embrassaient la Suisse entière , encore accablée sous le poids de l'oppression et de la misère , et bien digne d'un intérêt actif et généreux.

L'appel qu'il fit , en 1810 , aux amis de la patrie , fut favorablement accueilli dans la plupart des cantons ; et le concours qui le suivit , peu de mois après , promit des résultats d'autant plus heureux que cette nouvelle *Société* se formait sous les auspices de l'ancienne *Société de bienfaisance de Zurich* , que tant de travaux entrepris pour le soulagement de l'humanité environnent de la considération et de la reconnaissance publiques. En effet , que ne pouvait-on pas espérer d'une réunion aussi distinguée de talens , de vues et d'intentions , en faveur d'une patrie à tous si chère ? Que de connaissances précieuses devaient procurer cette action et cette

réaction réciproques du centre et de la circonférence ? Que de rapports intéressans , par lesquels tant d'hommes estimables des différens cantons pouvaient apprendre à se connaître , à s'apprécier , à se témoigner mutuellement une confiance que plusieurs devaient cimenter ensuite par les liens d'une véritable amitié.

La belle carrière de bienfaits et de gloire qu'ont jadis parcourue deux patriotes suisses , dans toute l'acception de ce mot , *Isaac Iselin , de Bâle* , et *Jean-Gaspard Hirzel , de Zurich* , et le but que le fondateur de cette nouvelle *Société* s'est proposé. Rappeler quelques-uns de leurs travaux philanthropiques , qu'attestent encore aujourd'hui d'utiles et d'honorables monumens , c'est répandre des fleurs sur leurs tombes et faire bénir leur mémoire. On peut citer le séminaire de *Marschlins* dans les Grisons ; les poésies nationales et religieuses de Lavater pour remplacer les chants grossiers du peuple ; la biographie des hommes célèbres de la Suisse ; d'excellentes vues pour le perfectionnement de l'agriculture et l'amélioration des mœurs ; le premier germe de l'institut *Pestalozzi* ; le projet de dessèchement des *marais de la Linth* , entreprise devenue nationale , et exécutée de nos jours d'une manière si satisfaisante.

L'impulsion salutaire qu'ont donnée aux esprits ces deux illustres contemporains , a produit dans plusieurs cantons des institutions très-recommandables pour l'instruction de la jeunesse et l'avancement des arts. Ce feu sacré , qui a brillé avec tant d'éclat sur la fin du siècle dernier , a languï pendant quelque tems ; mais il n'était pas entièrement éteint. *Zurich* , qui en fut le foyer , vient de le rallumer sur l'autel élevé à l'humanité et à la patrie , et la *Société* chargée de l'entretenir répond dignement à sa destination. Il serait trop long d'offrir la résumé de ses méditations et de ses travaux pendant les sept années de son existence ; on se borne à indiquer les objets principaux auxquels ils se rattachent.

1°. Les maisons de force pour les individus que la loi a frappés comme perturbateurs de la tranquillité publique.

2°. Les maisons de détention et de correction pour ceux qui ne sont point encore arrivés au dernier degré de la perversité.

3°. Les maisons de travail destinées à soustraire les pauvres valides à la mendicité , fille de la paresse et de la corruption.

4°. Tous les établissemens de charité ; hospices de malades ; secours à domicile pour les vieillards ; soin des enfans pauvres , orphelins ou abandon-

donnés; écoles d'industrie, qui réclament une attention d'autant plus sérieuse, que d'une administration fondée sur de bons principes, dépend en grande partie la moralité des individus qui y sont élevés; ceci est encore plus essentiellement vrai de l'éducation du peuple. Rien n'est donc moins indifférent que le choix des instituteurs et celui des méthodes d'enseignement pour former une population chrétienne et laborieuse.

Quoique ces objets soient plutôt du ressort des gouvernemens cantonaux que des particuliers, ainsi que tout ce qui concerne les assurances contre les incendies, les inondations, les épi-zooties; cependant les vues utiles que la *Société* met en circulation à cet égard peuvent influencer d'une manière efficace et lumineuse sur l'opinion des membres de l'autorité dont ils dépendent; en revanche, elle réclame dans ses attributions spéciales le soin des infortunés de toutes les classes, victimes de malheurs particuliers, ou frappés par des calamités générales, surtout les pauvres aveugles, les sourds et muets: les excellentes écoles qu'une bienfaisance éclairée a fondées pour eux à *Zurich*, sont ouvertes à tous les cantons, sans aucune exception. La sollicitude de cette *Société* se porte encore sur l'avenir de cette classe nombreuse et intéressante d'ou-



vriers, d'artisans, de domestiques, auxquels elle conserve pour le déclin de l'âge le fruit des économies qu'ils ont eu la sagesse de mettre en réserve durant les années de la santé et du travail.

On voit aisément, par la variété et l'importance des objets dont s'occupe la *Société pour l'avancement de l'utilité générale*, qu'elle ne pouvait atteindre son but sans la coopération active d'un grand nombre de correspondans; c'est pourquoi elle a cherché à multiplier ses relations dans tous les cantons. Son règlement organique établit que l'entrée de cette association est ouverte à tout confédéré; qu'elle admet trois membres de chaque canton; qu'elle reçoit ensuite les surnuméraires, qui, après avoir assisté à deux de ses assemblées consécutives, lui sont présentés par les membres de leur canton; qu'il ne peut y avoir qu'une seule voix par canton dans les délibérations de l'assemblée générale, et que les étrangers peuvent être agrégés comme membres honoraires. La *Société* compte actuellement 170 membres des XXII Cantons Suisses, dont 3 du canton de *Vaud*, savoir MM. Money, de Montreux, ministre du St. Evangile, associé en 1813; *Levade*, docteur en médecine à Vevey, et *Bridel*, pasteur à Montreux, associés en 1816.

Les actes que la *Société* fait imprimer chaque année en allemand, renferment, outre le discours d'ouverture du président, l'extrait de sa correspondance, et des notices sur les établissemens de la Suisse relatifs à l'économie générale, ainsi que les projets et vues de bien public qui s'y rapportent. Depuis deux ans, une commission spéciale est chargée de faire un choix des pièces les plus importantes des archives de la *Société*, qu'elle publie par cahiers, dont quatre font l'année d'abonnement : ils paraissent sous le titre de *Gemeinnützige Schweizer*. Il suffit de nommer le rédacteur de ce journal, M. le professeur *Schulthess*, pour en faire l'éloge et recommander cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent aux progrès des lumières et de la civilisation.

Chaque année la *Société* s'assemble à *Zurich*, dans la première quinzaine de mai : l'accueil hospitalier et amical que les membres des autres cantons y reçoivent de leurs collègues, est accompagné des jouissances que donnent les objets d'instruction de tout genre que cette ville renferme dans son sein, et dont l'accès est librement ouvert aux compatriotes qui veulent les visiter ; l'on aime aussi, dans des promenades fraternelles, à suivre les Méandres de la Lim-

math, sous ces frais ombrages qui conduisent au monument du peintre de la nature et de la vertu, et à parcourir les bords de ce beau lac, qui s'élèvent en amphithéâtre, couvert de bourgs, de villages, de hameaux, de métairies, de châteaux subsistans ou en ruines, au milieu des champs de Cérès, des côteaux de Bacchus, des vergers de Pomone, dont les images se doublent sur l'azur des eaux qui les réfléchissent dans leur miroir fidèle. L'horizon de ce magnifique tableau est dessiné par plusieurs chaînes de montagnes plus ou moins éloignées, dont les cimes blanchies s'élèvent jusqu'aux nues. Contrée bénie de la Providence, favorisée de ses dons les plus précieux, riche de talens, d'industrie et de patriotisme, combien tu offres de souvenirs, de charme et d'intérêt aux yeux du Suisse qui te contemple et qui te parcourt avec les plus douces émotions ! puissent tes heureux habitans se rendre toujours plus dignes, par leurs vertus et leur bienfaisance, d'avantages aussi signalés, et du rang honorable et dès long-tems mérité qui leur a été assigné dans la Confédération.

En terminant cette courte notice, je ne puis me refuser au plaisir d'exprimer les sentimens de vénération profonde et d'attachement sincère que m'a inspirés le digne président de cette So-

*ciété*, qui réunit un esprit orné des connaissances les plus étendues et les plus agréables aux vertus simples et modestes des anciens tems. Honoré de son amitié, je les ai puisés ces sentimens, moins encore dans sa correspondance instructive, dans la lecture de ses excellens écrits, ou dans quelques entretiens trop rapides dont rien n'égale la douceur philanthropique, que dans le témoignage public rendu à tous les actes d'une vie entièrement dévouée au soulagement de l'humanité souffrante, comme premier médecin des hospices de *Zurich*, à la consolation des infortunés dans les établissemens de bienfaisance qu'il a fondés ou qu'il dirige, et au bonheur de sa famille et de ses relations, qui l'aiment intimement, à titre de père, de frère et d'ami.

*Veytaux, ce 28 septembre 1816.*

F, L. MONEY, min.



## IX.

### BIENFAISANCE HELVÉTIQUE.

LA tranquillité et le bien-être des braves habitans du *Vallais*, réunis au faisceau helvétique après plusieurs années de déchirement et d'infortune, furent l'été dernier momentanément menacés. Le succès des opérations militaires dans la grande lutte qui devait mettre un terme aux malheurs de l'Europe, rendit nécessaire à cette époque le passage par le *Vallais* d'une armée considérable de troupes alliées, et soumit par conséquent ce pays aux sacrifices inévitables qui en étaient la suite, malgré les secours qui lui furent donnés par les cantons voisins, malgré l'ordre et la discipline que les commandans autrichiens firent observer.

Ces circonstances affligeantes, présentées à la *Société de bienfaisance de Zurich*, excitèrent le plus vif intérêt; des secours furent aussitôt obtenus que sollicités en faveur de ces nouveaux frères, victimes innocentes d'événemens qui devaient puissamment contribuer à l'affranchissement de l'Europe en général et à celui de la Suisse en particulier.

Le Président de la *Société pour l'avancement de l'utilité générale* transmet ces sentimens à ses collègues ; un appel adressé à tous les cœurs religieux et vraiment Suisses fut entendu : la plupart des cantons rivalisèrent de zèle et envoyèrent des offrandes , telles qu'on n'aurait osé en espérer de leur patriotisme, même dans les tems les plus prospères.

La haute diète , alors assemblée, applaudit à ces marques d'union et de bienveillance fraternelles ; rien n'est plus touchant, en effet, que l'expression des sentimens dont ces secours étaient accompagnés : ils ajoutent une nouvelle preuve à ce témoignage honorable dès long-tems rendu à notre caractère national : c'est que, chez nous , les principes de la charité chrétienne et des pures affections n'ont pu être corrompus par le souffle empoisonné des révolutions. Les Suisses peuvent bien être un moment divisés par leurs opinions politiques ; mais jamais elles n'étoufferont chez eux le cri sacré de l'humanité et de la patrie.

La totalité de la collecte , faite en moins de deux mois, s'est élevée à une somme forte de 5433 florins , 20 schellings (le louis d'or à 10 florins). Voici le tableau de cette collecte particulière , dans les cantons où il s'est trouvé des

souscripteurs, et dont les gouvernemens ne sont pas venus directement au secours du *Vallais* :

|                                  |     |      |    |
|----------------------------------|-----|------|----|
| Argovie. . . . .                 | Fl. | 252  | 18 |
| Bâle . . . . .                   | »   | 758  | 2  |
| Glaris . . . . .                 | »   | 831  | 7  |
| Grisons . . . . .                | »   | 220  | —  |
| Lucerne . . . . .                | »   | 1109 | 1  |
| St. Gall . . . . .               | »   | 851  | 36 |
| Schaffouse . . . . .             | »   | 21   | 14 |
| Thurgovie . . . . .              | »   | 23   | 16 |
| Uri . . . . .                    | »   | 2    | 20 |
| Vaud . . . . .                   | »   | 10   | —  |
| Zug . . . . .                    | »   | 50   | 50 |
| Zurich . . . . .                 | »   | 1173 | 6  |
| Unterwald-sous-le-bois . . . . . | »   | 62   | 19 |
| Constance . . . . .              | »   | 5    | —  |

Pour coopérer à cette œuvre de charité et en presser l'exécution, la *Société* chargea l'un de ses membres, M. *Money*, ministre du St. Evangile, demeurant à *Vevey*, dans le voisinage du *Vallais*, de la représenter auprès des comités établis par le conseil d'état de cette république dans les quatre arrondissemens de la route du Simplon, *Brigg*, *Tourtemagne*, *Martigny* et *Monthey*. Voici comment il rend compte, dans une lettre à la *Société*, des principes qui les ont dirigés dans leurs travaux :

« Il a paru évident que toutes les prestations, tant en denrées qu'en charrois et autres objets, régulièrement faites pour l'armée, en vertu de

réquisitions des autorités , appartiennent à une catégorie de dépenses qui ne doivent pas être l'objet de la collecte , parce qu'elles seront toujours indemnisées , si elles ne le sont pas déjà en partie , par les fonds que S. M. l'empereur d'Autriche a mis à la disposition du *Vallais*. »

« Il est tout aussi évident qu'outre les pertes dont l'indemnité est assurée, l'habitant a dû en supporter d'autres , qui , bien que non constatées , sont cependant réelles , et d'autant plus fâcheuses qu'il se trouve , par l'exiguité de ses ressources , accablé sous leur poids , ou hors d'état de les réparer. »

Le tableau général présente un travail des quatre comités du Vallais, d'après lequel les deux sociétés de *Zurich* ont fait, sur trois classes, une répartition de  $\frac{4}{9}$ ,  $\frac{3}{9}$  et  $\frac{2}{9}$  de l'estimation des pertes qu'ont supportées les individus pauvres, lesquels ont reçu comme suit :

|   |                                  |              |
|---|----------------------------------|--------------|
| I <sup>er</sup> Arrondissement. — St. Maurice     | fr.                              | b r          |
| et Monthey . . . . .                              | » 3531                           | 5 3          |
| II <sup>e</sup> Arr. — Martigny . . . . .         | » 1227                           | 6 1          |
| III <sup>e</sup> Arr. {                           | Sion et Sierre . . . . .         | » 257 - 2    |
|   | Louèche et Tourtemagne . . . . . | » 379 5 2    |
|   | Rarogne et Viège . . . . .       | » 242 4 2    |
| IV <sup>e</sup> Arr. — Brigg et Simplon . . . . . | » 2361                           | 7 2          |
|   |                                  | <hr/>        |
|   |                                  | Fr. 7999 8 2 |



Sur la recommandation du conseil d'état du *Vallais*, le Société a accordé L. 200 à *J. G. Zimmermann*, du dixain de *Brigg*, dont la maison, avec tout son mobilier, a été la proie des flammes, et à *M. Reichenbach*, aubergiste au *Bouveret*, L. 80, comme gratification pour l'humanité qu'il a déployée à l'égard des autrichiens blessés au combat de *Meillerie*. Cette gratification lui a été remise par M. le ministre *Money*, avec un témoignage honorable de la part de la *Société*.

Les L. 413, 6 batz restant, demeurent à la disposition de la *Société*, pour accorder des consolations à ceux des malheureux, objets de cette collecte, qui n'auraient pas obtenu une part suffisante, ou qui, oubliés dans la distribution, seraient dignes par leurs circonstances particulières et leur moralité de lui être recommandés.

M. le chevalier *de Rivaz*, vice-grand baillif, dans sa lettre du 1<sup>er</sup> juin 1816, est auprès des deux Sociétés *de bienfaisance* et *d'utilité générale*, l'interprète des sentimens des habitans du *Vallais*. « Il ne nous reste plus, dit ce digne magistrat, » qu'à vous offrir l'expression de notre sincère » reconnaissance pour le noble empressement » avec lequel vous êtes accourus au secours de » nos chers compatriotes. Nous n'oublierons ja-

» mais ce que l'amour de l'humanité a fait pour  
 » nous dans cette circonstance. Les vœux de  
 » ceux qui en ont ressenti les heureux effets ,  
 » ainsi que les nôtres , appelleront sur vous les  
 » récompenses que Dieu réserve, dans un mon-  
 » de meilleur , à ceux qui furent les instrumens  
 » de sa bonté sur la terre. »

MONEY.

---

## X.

### HOPITAL POURTALÈS.

Nous avons publié l'année dernière l'acte de fondation de l'*hôpital Pourtalès* à Neuchâtel , et nous avons pu voir combien cet article a intéressé et réjoui les vrais philanthropes : nous ne doutons point de la satisfaction qu'ils éprouveront en lisant quelques détails sur les succès de cette fondation , bénie de Dieu et des hommes ; ils sont tirés d'un compte publié par ordre de sa direction , en février dernier.

Au commencement de 1813 , la direction fit connaître au public le nombre des malades reçus et traités depuis l'ouverture de cet établissement ; elle se proposait d'en agir de même à l'expiration de chaque année , mais , en décembre

1813, le service ordinaire de l'hôpital fut interrompu. La colonne de l'armée autrichienne qui, à cette époque, traversa la principauté, avait un grand nombre de soldats atteints de fièvres nerveuses : à son passage par Neuchâtel, elle en plaça 125 dans l'hôpital Pourtalès, où il n'existait que 30 lits, et il dut être évacué par tous les sujets du pays, à l'exception d'un seul. Cet entassement de malades, disproportionné au local et aux ressources de la maison, eut les suites les plus fâcheuses : l'ordre et le service furent totalement changés. Les dames hospitalières, épuisées par des fatigues excessives, et exposées, par l'assiduité de leurs soins, à l'infection d'une maladie contagieuse, furent presque toutes grièvement malades : quatre élèves du médecin en chef, sept domestiques ou infirmiers eurent le même sort. Cette crise pénible, qui menaçait l'hôpital d'une désorganisation totale, fut supportée avec courage et résignation. Les dames hospitalières, habituées à servir Dieu dans l'humanité souffrante, prodiguèrent leurs soins à ces soldats étrangers. En mars 1814, l'étendue donnée aux hôpitaux militaires permit enfin l'évacuation de l'hôpital Pourtalès. A cette époque, son aspect était affligeant : le mobilier était en quelque sorte détruit ; l'extrême propreté or-

donnée par le fondateur , avait disparu. La direction fit travailler sans retard à rétablir les objets perdus ou dégradés , et surtout à purifier la maison des miasmes dont elle était infectée : elle résolut de n'y admettre de nouveaux malades qu'au 1<sup>er</sup> octobre ; six mois ayant été jugés indispensables pour le rétablissement du mobilier, et surtout pour l'entière purification des appartemens. Ces détails expliquent la différence sensible qui existe entre le nombre des malades soignés en 1814 , et celui des malades admis dans les années 1813 et 1815.

Le résumé ci-après , tiré des registres de l'hôpital , et dans lequel ne sont point compris les soldats autrichiens , reçus au nombre de 231 , indique le nombre des malades du pays entrés et sortis pendant les années 1813, 1814, 1815.

En 1813 , au 1<sup>er</sup> janvier , il y avait 28 malades. Dans le courant de l'année , il y en est entré 241 ; savoir 146 hommes et 95 femmes.

Pendant le courant de la même année , il en est sorti 248 guéris ou soulagés , 20 y sont morts, 1 seul y est resté.

En 1814 , il y en est entré 79 , dont 51 hommes et 28 femmes ; 52 y ont été guéris ou soulagés , 9 y sont morts , 19 y sont restés.

En 1815 , il en est entré 293 , dont 210 hom-

més, 83 femmes; 266 sont sortis guéris ou soulagés, 18 y sont morts, et 28 y sont restés.

En 1815, le nombre des journées de séjour à l'hôpital a été de 10,220; ce nombre, divisé par 312, total des malades, produit un terme moyen d'environ 33 journées pour chacun.

Des 661 malades soignés durant ces trois ans, 312 étaient affectés de maladies internes, et 333 de maladies externes ou chirurgicales; 16 femmes ont été soignées pendant leurs couches: on a fait avec succès 26 grandes opérations chirurgicales, telles qu'amputations, hernies, hydroèles, cancers, fistules, cataractes, etc.

Les heureux résultats obtenus pendant le cours de ces trois années, ont confirmé la direction dans l'opinion avantageuse qu'elle avait déjà de l'habileté et des talens distingués de M. le docteur de Castella, médecin-chirurgien en chef de l'hôpital. Les dames hospitalières ont toujours été, même dans les momens les plus pénibles, dignes de leur sainte et sublime vocation. L'ordre et l'économie observés dans la maison ont réduit, pour l'année 1815, à 13 batz et un creutzer la dépense d'une journée de malade; dans cette somme, qui monte à L. 1354<sup>r</sup> 10<sup>s</sup>, sont compris non-seulement l'entretien et les médicamens, mais encore les meubles, les trai-

temens d'employés, et tous les autres frais à la charge de l'établissement.

La direction consigne, dans cette même feuille, la mort de M. Jaques-Louis de Pourtalès, fondateur de l'hôpital, né le 9 août 1722, et décédé le 20 mars 1814. Ce respectable vieillard a eu la satisfaction de voir en pleine activité un établissement qu'il avait fondé et doté avec une rare libéralité : il a été témoin des secours que sa bienfaisance a procurés à l'humanité souffrante. Dans quelques visites que son âge et sa santé lui ont permis de faire à l'hôpital, il a entendu les actions de grâces et les bénédictions des malades. A la demande de la direction, qui trouvait convenable que l'établissement possédât le corps de son fondateur, il a été inhumé, le 23 mars, dans le cimetière de l'hôpital : on remarquait dans le nombreux cortège qui accompagnait son cercueil plusieurs hommes qui doivent la conservation de leur vie ou le rétablissement de leur santé aux secours qu'ils ont obtenus dans son hôpital.

Un voyageur s'étonnait de ne trouver aucun monument, pas même son nom, sur le lieu où repose sa dépouille mortelle, on lui dit : levez les yeux et vous le verrez ; — où donc, s'il vous plaît ?

L'HOPITAL POURTALES.



## XI.

### DIALOGUE.

Il y a déjà tant de sermons.

— Je le sais.

On ne lira pas les vôtres.

— Je m'y attends.

Pourquoi donc les publier ?

— Par la raison qui est sous le titre.

Je ne l'ai pas vue.

— Vous n'avez donc pas lu le titre.

Si bien que je vous dirai qu'il porte : *Sermons de circonstances*, et que ceci demande une explication.

— Comment ?

Oui ! Qu'entendez - vous par sermons de circonstances ?

— Je veux dire que ce ne sont pas des sermons ordinaires.

Ordinaires..... et dans quel sens, je vous prie ?

— Dans le sens qu'ils sont relatifs à certains événemens, à l'occasion desquels ils ont été composés, par exemple le massacre des gardes suisses au 10 août, la chute d'une

montagne près de Schwytz, la nouvelle fédération des XXII Cantons, la dédicace d'une église dans les Alpes.

J'entends ; mais quand l'événement est passé ,  
votre sermon ne perd-il pas ce qu'il avait  
de mieux , l'intérêt de l'à propos ?

— Pas entièrement , s'il reste comme monument.

Comme monument , dites-vous !

— Pourquoi pas ? Afin de conserver des souvenirs , on emploie du marbre , du bronze , des couleurs ; on grave des inscriptions ; on frappe des médailles ; moi , je me sers de papier et j'y jette des sermons.

Votre monument est on ne peut pas plus modeste.

— Ce n'est pas le mot ; vous vouliez dire mesquin.

Comme il vous plaira ; encore une fois , on ne vous lira pas.

— Mais je ne le prétends nullement.

Que voulez-vous donc ?

— Qu'on achète le volume...

C'est autre chose.

— N'avez-vous pas vu dans le titre qu'il se vendait au profit des pauvres ?



C'est juste ; vous me le rappelez ; le but est bon, et l'intention fera débiter l'ouvrage.

- Je l'espère. Il ne faut négliger aucun moyen de venir au secours de l'indigence , et celui-ci en vaut bien un autre.

Peut-être...

- Quand on ne peut faire pour les malheureux tout ce qu'on voudrait, il faut au moins faire tout ce qu'on peut.

Je vous en tiens compte ; et, pour vous le prouver, j'achèterai deux exemplaires de vos sermons.

- Bien obligé ; c'est tout ce que je vous demande.

Vous n'exigez donc pas que je les lise ?

- Non sûrement ; il me suffit, je le répète, que vous les achetiez.

Voilà ce qui s'appelle un homme raisonnable ; il fait bon transiger avec vous.

- Je vous prie de plus de les recommander à vos amis.

Je vous le promets ; mais avec la même dispense que vous m'accordez si rondement.

- Cela va sans dire.

Encore un mot ; on m'assure que vous avez mis des notes à vos sermons.

- Et quand cela serait ? on en met bien aux discours académiques ?

J'espère du moins qu'elles ne seront pas grammaticales.

— Non.

Ni théologiques ?

— Encore moins.

Que seront-elles donc ?

— Elles seront historiques.

Pour celles-là, je vous les passe..... et si vos recherches sont bien faites, il en sera de votre ouvrage comme de plusieurs autres livres à moi connus....

— Dont les notes valent mieux que le texte, n'est-ce pas cela ?

Puisque vous le dites vous-même, il me siérait mal de n'être pas de votre avis.

— Eh bien ! quoique mes notes doivent intéresser tout bon Suisse et que l'ouvrage soit au profit des pauvres, il se vend mal.

Je n'en suis point surpris.

— Expliquez-vous, s'il vous plaît ?

C'est le premier mot du titre qui vous perd.

— Je ne vous comprends pas.

Il fallait *discours* de circonstances ; et vous avez mis gauchement *sermons*.

— Ce seul mot....

Certainement ; dans notre siècle, qu'un bon ou mauvais plaisant a nommé le siècle de pa-

pier, un mot imprimé pour un autre fait plus qu'on ne pense.

— J'y suis.

Or donc à bon entendeur salut.

P. B.



NOTA. — Les Sermons ou Discours de circonstances dont il s'agit dans ce dialogue, sont accompagnés d'une vingtaine de notes, dont les principales sont : — Table chronologique de la formation du Corps Helvétique, depuis sa fondation à nos jours. — Chronologie des batailles livrées par les Suisses pour établir leur indépendance. — Formule du serment au pacte fédéral prêté à Zurich, le 7 août 1816. — Liste de tous les officiers des gardes suisses qui ont péri le 10 août 1792. — Tableau des sommes données pour rebâtir l'église de Château-d'Oex, après l'incendie de 1800. — Tableau des sommes envoyées dans le canton de Schwytz après l'écroulement du Rossberg, en 1806. — Etat de l'armée de la Confédération Suisse, en 1815. — Sur les écroulemens de nos montagnes. — Sur la forteresse de Huningue. — Sur le serment qui précède les élections dans les gouvernemens démocratiques. — Sur la médaille distribuée à Yverdon aux soldats suisses revenus de France. — Sur le culte des funérailles et les cimetières, etc.



## XI.

## LE REPOS DE MARIE.

*(Article communiqué).*

DANS les vallées alpestres du Simmenthal, non loin des bains de Weissenbourg, le bruyant Buntzibach forme une cascade. En face de cette chute pittoresque, un ami de la nature, de la retraite et des douces affections, a fait établir un banc qu'il a nommé *le repos de Marie*. Une jeune et belle bernoise, également distinguée par sa modestie, ses talens et son amabilité, Mlle. Marie B. . . . , venait souvent s'y reposer dans ses promenades solitaires, méditer au milieu des grandes scènes de ce sévère local, et nourrir son cœur des souvenirs de son excellent père, mort victime du plus généreux dévouement, en soignant, dans les hôpitaux de Berne, les soldats autrichiens atteints de la fièvre nerveuse (*omnibus bonis flebilis*) : on la pria de composer une inscription pour ce reposoir rustique. Familiarisée avec la poésie allemande, elle y traça six vers dont la teinte douce et mélancolique charme tous les connaisseurs. Un marin anglais qui augmentait alors la bonne compagnie des

bains , les traduisit presque mot à mot dans sa langue : un jeune littérateur vaudois les imita en français. On pourra choisir entre les trois versions , qui méritent d'être conservées.

Der wilde Wasserfall sey dir das Bild des Lebens ;  
So fließt der Strom der Zeit in flücht'gem Wechsel hin,  
Der kurze Traum verschwindt ; du träumtest nicht  
vergebens ,

Wenn Liebe und Freundschaft dir den rauhen Pfad  
umblüh'n.

Der Seele stilles Glück , trotzt aller Macht der Zeiten,  
Der Tugend Blume blüht in ferne Ewigkeiten.

---

The image of life this wild waterfall hows  
And time's like the stream of this river flows ;  
The dream passes rapid ; but you dream not in vain ,  
If friendship and love strew with flowers the lane ;  
And soul calm and happy defies all the efforts of  
time ,

And virtue's sweet flower blooms in eternity's clime.

---

De ce lieu retiré la cascade sauvage  
T'offre de notre vie une fidèle image ;  
Ainsi coule du tems le fleuve passager :  
Vivre sur cette terre , hélas ! n'est que songer ;  
Le songe n'est pas vain , quand une main chérie  
Sème pour toi de fleurs le chemin de la vie....  
Si le calme du juste habite dans ton cœur ,  
Tu peux alors du tems braver la tyrannie :  
La vertu refleurit au séjour du bonheur.



## XIII.

### DITHYRAMBE

*pour la Société Suisse de Musique, réunie à  
Fribourg les 7, 8 et 9 août 1816.*

Un nuage sinistre étendu sur nos têtes,  
Semblait naguère encore annoncer des tempêtes

Aux enfans de la liberté :

Le brillant Apollon, le dieu de l'harmonie,

Dissipe ce nuage, et le ciel d'Helvétie

A repris sa sérénité.

Douce et consolante harmonie,

Toi qui sais calmer nos douleurs !

Descends, viens charmer notre vie ;

Descends des cieux ! viens dans nos cœurs !



Vous qui venez orner la fête fraternelle

Où l'aimable FRIBOURG aujourd'hui nous appelle ;

Salut à vous ! salut trois fois !

Déployez vos talens : que l'orgue magnifique ,

La harpe attendrissante et le haut-bois rustique

Résonnent bientôt sous vos doigts !

Qu'elle soit à jamais bénie

La fête où nous voyons lié

Le charme heureux de l'harmonie

Aux plaisirs purs de l'amitié



L'écho de nos vallons, l'onde de nos fontaines,  
L'oiseau dans nos bosquets, le zéphir dans nos plaines....

Tout est concert harmonieux.

Imitez-les, ô vous ! dont Polymnie inspire  
En ce beau jour la flûte, ou la voix, ou la lyre,  
Par vos accords mélodieux.

Tous les fils de la même patrie,  
Pour mieux chanter ses douces loix,  
Qu'une mutuelle harmonie  
Unisse vos cœurs et vos voix !



Sitôt que tu parus, ta force irrésistible  
Dompta les animaux, rendit l'homme sensible,  
Ceignit les cités de remparts ;

Et la brillante Grèce et la fière Ausonie  
Proclamèrent partout la touchante harmonie,

Le premier, le plus beau des arts.

Le son de tes accords magiques

Captive nos cœurs et nos sens,

Et nos ames sont sympathiques

Comme tes concerts ravissans.



C'est encor ton pouvoir qu'un long charme accom-  
pagne,

Qui rappelle le Suisse absent de sa montagne

Aux lieux qui furent son berceau :

A l'or que lui promet une terre étrangère ;

Tu lui fais préférer le chalet de son père

Et les chansons de son hameau.

Voix touchante de la patrie ;  
Qui dis si bien, ô mon pays !  
Cimente la sainte harmonie  
De tes fils à jamais unis.



D'où vient l'aimable accord qui préside à nos fêtes ;  
Dont nos yeux, dont nos voix, sont les sûrs interprètes ?  
Il vient de vous, sexe enchanteur !  
Qu'il est doux de vous voir, plus doux de vous entendre  
Animer un clavier, soupirer un air tendre  
Qui retentit à notre cœur !

Et vous ! qui de la NUTRONIE  
Etes les plus beaux ornemens,  
Mettez toujours en harmonie  
Et vos vertus et vos talens.



Avant de te quitter, ô ville hospitalière !  
Où chaque citoyen nous tend la main d'un frère,  
Reçois nos regrets et nos vœux !  
Que le calme et la paix habitent ton enceinte !  
Des mœurs de nos aïeux conserve bien l'empreinte,  
Pour la transmettre à tes neveux.  
Garde en ton sein, cité chérie !  
Et visite souvent l'autel  
Que nous dressons à l'harmonie  
De tous les descendans de TELL.



Que les bardes des lacs et des monts helvétiques ,  
Modulent à l'envi des chants patriotiques

Que nous redirons tour à tour !

Et que les vrais amis que ce banquet rassemble ,  
Pleins d'un même transport répètent tous ensemble

Le refrain d'un vieux troubadour.....

HELVETIE ! ô noble HELVETIE !

De tous les mots harmonieux

Le nom de ma bonne patrie

Est celui que j'aime le mieux.

P. B.



## XIV.

### FRAGMENT D'UN POÈME NATIONAL.

BERCTHOLD V , dernier duc de Zæringen , à son retour des Croisades , jette les fondemens de Berne , en 1191 , et parcourt ensuite l'Helvétie occidentale pour y établir des tribunaux et rendre la justice à ses sujets , opprimés pendant son absence.

Muse , redis-moi donc en quels lieux ce héros  
Vint , sous l'œil de Thémis , dresser des tribunaux ,  
Où son peuple opprimé pouvait en assurance  
Réclamer sa justice , implorer sa clémence.

Dans un fort dont le nom transmet à l'avenir

De ses aïeux ; de lui , le brillant souvenir ,  
 Près de l'Emme il revoit ce marbre où de la gloire  
 Le fidèle burin a gravé sa victoire (1) :  
 Puis il va visiter cette noble cité  
 Dont le voile des tems couvre l'antiquité ,  
 Soleure , où ces guerriers que l'Helvétie admire  
 Remportèrent jadis les palmes du martyr :  
 Mais de ces lieux , hélas ! témoins de tant d'horreurs ,  
 Le désolant aspect réveille ses douleurs ;  
 La tombe qui renferme et les fils et la mère  
 Renouvelle le deuil de l'époux et du père (2).

Il part , et s'embarquant au pied de ces côteaux  
 D'où la Suse avec bruit précipite ses eaux ,  
 Il admire à loisir deux îles fortunées (3) ,  
 Chefs-d'œuvre de la main qui les a dessinées :  
 L'une dans le miroir de son lac argenté  
 Présente à l'œil ravi son tableau répété ;  
 L'autre , au bord des forêts , offre un secret asyle  
 Qu'enveloppent les bras de la Thielle tranquille :  
 L'humble religion les choisit toutes deux  
 Pour y fixer les pas de ces mortels heureux ,  
 Qui , dédaignant du siècle et la pompe et l'ivresse ,  
 Loin d'un monde imposteur cultivent la sagesse :  
 Berthold qui les entend , du pied des saints autels ,  
 Offrir en sa faveur des vœux aux immortels ,  
 Sent couler en son ame une paix ravissante ;  
 Aux sublimes accords de leur voix consolante ,  
 Par degré dans son cœur le calme renaissait  
 Et de ses sens émus le tumulte cessait :

Témoin respectueux de leurs vertus austères  
 Il quitte avec regret ces pieux solitaires.

Bientôt il aperçoit sur un vaste rocher  
 Ces tours que Neuchâtel de loin montre au nocher :  
 Là , son ami fidèle et son compagnon d'armes ,  
 Elevé dans les camps , blanchi dans les alarmes ,  
 Tout couvert des lauriers cueillis dans cent combats ,  
 Le magnanime Ulrich le reçoit dans ses bras (4).

Quel plaisir pour deux cœurs que la sagesse éclaire  
 De resserrer les nœuds d'une amitié sincère !  
 Heureux quand la douceur d'un mutuel penchant  
 Les livra dès l'enfance à son charme touchant !  
 Mais plus heureux encor lorsqu'une noble estime  
 Consacre cette chaîne et la rend légitime !

« Bercthold, dit le vieillard, quand, sur des bords  
 lointains,  
 Du sang des Musulmans nos drapeaux furent teints ,  
 Au milieu des horreurs du plus affreux carnage  
 J'admirais tes hauts faits et j'aimais ton courage ;  
 A mes yeux maintenant tes paisibles travaux ,  
 Bien plus que tes exploits signalent un héros.

Tandis qu'en d'autres lieux ces tyrans que tu braves  
 Bâtissent des cités pour les peupler d'esclaves ,  
 Et ceignent de remparts ces sinistres palais ,  
 Où se forgent les fers que portent leurs sujets ;  
 Toi, Prince, je te vois, plus grand et plus utile,  
 Pour rendre un peuple libre élever une ville,  
 De l'humanité sainte y proclamer les droits,

Et la mettre en naissant sous l'égide des lois.  
 Fonder et non détruire est la première gloire :  
 Le nom de conquérant est proscrit dans l'histoire ;  
 Que sont-ils ces combats dont tu sortis vainqueur ?  
 Des forfaits éclatans qui désolent ton cœur....  
 Mais briser les liens de ce peuple qui t'aime,  
 En faisant des heurcuz , c'est être heureux toi-même.»

« Du contentement que j'éprouve en ces lieux,  
 Ami ! répond Bercthold, je rends grâces aux Cieux.  
 A mon retour déjà la prompte renommée,  
 En frappant de ton nom mon oreille charmée,  
 M'avait appris qu'Ulrich, juste, équitable et doux,  
 Assurait son bonheur par le bonheur de tous.

Maintenant j'aperçois ces agrestes contrées  
 De pampres, de moissons par tes soins décorées :  
 J'entends des cris de joie et des chants de plaisir ;  
 Chacun parle de toi, mais c'est pour te bénir...  
 Que la même amitié dont la foi nous enchaîne  
 Unisse désormais et ta ville et la mienne !  
 Qu'image de nos cœurs, par un nœud immortel,  
 S'attache l'une à l'autre et Berne et Neuchâtel,  
 Et que leurs citoyens, qu'un même intérêt lie,  
 Sous les mêmes drapeaux défendent la patrie ! »  
 Ainsi parla Zæringen ; et des ce jour heureux  
 Les deux peuples unis réalisent ses vœux.

De ces bords fortunés où règne la justice,  
 Poursuivant son voyage aux opprimés propice,  
 Il entre en ce chemin qu'à travers nos vallons

Ont frayé des Césars les hardis bataillons (5) ;  
 Toujours accompagné d'une brillante élite ,  
 Au pied du frais Jura tour à tour il visite  
 Grandson , qui doit un jour illustrer ses neveux (6) ,  
 Yverdon , rebâti par l'un de ses aïeux (7) ,  
 Orbe , dont le séjour fut long-tems cher aux princes ,  
 Qui des fiers Transjurains gouvernaient les provin-  
 ces (8).

Aubonne et ses côteaux couverts de pampres verts ,  
 Où jadis les Romains , maîtres de l'univers ,  
 Sur les bords du Léman déposant leur tonnerre ,  
 Venaient se reposer des travaux de la guerre ,  
 Et cette colonie où des soldats vainqueurs  
 Apportèrent du Tibre et les lois et les mœurs (9).

Arrivé sur ces bords où fuyant nos montagnes ,  
 Le Rhône des Français court chercher les campagnes ,  
 Zæringen n'entre point en ces fameux remparts  
 Que l'antique Genève oppose à ses regards :  
 Son orgueilleux prélat , appuyé d'un vain titre ,  
 Prétendait réunir et le sceptre et la mître ;  
 De l'aigle des Germains méconnaissant les lois ,  
 De l'absolu pouvoir il affectait les droits ;  
 Et ce peuple dès-lors libre et digne de l'être  
 Dans un évêque obscur reconnaissait un maître (10).

Cependant le héros fendait rapidement ,  
 Sur un esquif léger les plaines du Léman ;  
 Tout-à-coup , échappés de leurs prisons profondes ,  
 Les vents impétueux ont soulevé les ondes ;  
 A leurs longs sifflemens se mêlent dans les airs

Les éclats de la foudre et les feux des éclairs.  
 Les cieux ont disparu ; redoublant ses ténèbres ,  
 La nuit les a couverts de ses voiles funèbres ,  
 Et les flots écumeux entassés sur les flots  
 Menacent d'engloutir l'esquif et le héros.  
 Des nochers du Léman , suivant l'antique usage ,  
 Un vieux pilote tient à Berthold ce langage :  
 « Si tu veux désarmer le céleste courroux ,  
 Bon prince ! aux Immortels fais un vœu pour nous  
 tous. »

« Il est fait , répond-il. » Soudain les vents se taisent ,  
 La tempête se calme et les vagues s'apaisent :  
 L'espoir avec le jour renaît dans tous les cœurs ,  
 Et des fiers aquilons les nautonniers vainqueurs ,  
 Atteignent cette plage où la Morge inconstante  
 Porte au lac le tribut de son onde indolente :  
 Pour accomplir son vœu tout autre eût sur ce bord  
 Construit un monastère , et Berthold creuse un  
 port (11).

Du haut de la colline où Lausanne se montre ;  
 Roger , avec son peuple accourt à sa rencontre :  
 On l'accueille avec pompe , on le comble d'honneurs ;  
 On jonche son chemin de feuillage et de fleurs :  
 Il entre dans la ville , il en parcourt l'enceinte ;  
 Nul à son tribunal ne vient porter de plainte ,  
 Tant un sage pontife en régnañt sur les cœurs  
 A su faire fleurir les vertus et les mœurs !  
 Etranger aux fureurs de ce siècle barbare ,  
 Prodigue envers le pauvre et pour lui-même avare ,  
 Roger vit par le bien qu'à chaque instant il fait ,

Et du Dieu de clémence il est le vrai portrait (12).  
 Bercthold quitte Lausanne : il revoit avec joie ,  
 Dans un vallon fertile aux rives de la Broye ,  
 Moudon , qu'il rétablit sur ces mêmes côteaux  
 Qui des vainqueurs du monde attestent les travaux (13;  
 Et bientôt il arrive à cette église antique ,  
 D'une pieuse reine ouvrage magnifique ,  
 Où reposent en paix au fond des monumens ,  
 De Berthe et de Conrad les poudreux ossemens (14)  
 Sa course cependant s'achève et le ramène  
 Vers ces champs où témoin de la splendeur romaine  
 Avenche offre à Zæringen , en ses murs arrêté ,  
 Les restes imposans de son antiquité :  
 Mais ces restes fameux , ces ouvrages célèbres ,  
 Ces thermes , ces autels , ces monumens funèbres ,  
 Chargés d'éterniser le nom des conquérans ,  
 S'écroulent ébranlés par les efforts des ans.....  
 A l'aspect du néant des grandeurs de la vie ,  
 Le héros s'abandonne à la mélancolie :  
 Il erre solitaire au sein de ces débris  
 Que le tems montre en foule à ses regards surpris.  
 Il aperçoit ici la colonne superbe  
 En cent tronçons brisée et se cachant sous l'herbe :  
 Là , promenant ses yeux sur des fragmens épars ,  
 Il foule sans le voir le nom d'un des Césars :  
 Tout pensif il s'arrête au tombeau de Julie ,  
 Et sur son marbre il lit sa touchante élogie (15) :  
 « Ci-git en son printemps la fille d'Alpinus.  
 Pour te sauver mes vœux ont été superflus ,  
 O mon père ! et je cours à ta voix qui m'appelle

Te suivre et te rejoindre en la nuit éternelle :  
 Je n'ai pu de nos dieux désarmer les rigueurs ;  
 Ton sort a fait le mien..... tu péris.... et je meurs. »

P. B.

## NOTES.

(1) Berthoud, en allemand Burgdorf. Cette jolie petite ville, située à l'entrée de l'Emmenthal, conserve en français le nom de son fondateur, ou du moins de celui qui l'entoura de murs, qui y bâtit un château fort, et fit mettre sur l'une de ses portes : Bertholdus, dux Zæringiæ, qui vicit Burgundiones fecit hanc portam.

(2) Une tradition dont le poète peut profiter, mais que la sévérité de l'histoire rejette, prétend que la 2<sup>e</sup> femme de Berthold V empoisonna à Soleure les deux fils qu'il avait eus de la première, et qu'elle fut condamnée à perdre la tête sur l'échafaud.

(3) L'île de St. Pierre, dans le lac de Bienne, et l'île de St. Jean, dans la Thielle, qui, l'une et l'autre, avaient, avant la réformation, un couvent de bénédictins.

(4) Ulrich, comte de Neuchâtel, contemporain de Berthold V, avait, ainsi que lui, accompagné l'empereur Frédéric-Barberousse dans son expédition en Terre Sainte.

(5) La voie romaine qui longe le pied du Jura, connue sous le nom de Chemin de l'Estraz (via Strata).

(6) Cette petite ville est célèbre par la victoire que les Suisses remportèrent dans son voisinage sur Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, le 3 mars 1476.

(7) Conrad de Zæringen passe pour avoir bâti, vers l'an 1150, le château d'Yverdun, et rétabli cette ville ruinée.

(8) Les rois de la Bourgogne transjurane, Rodolph I, Rodolph II, Conrad et Rodolph III, firent sou-



vent leur résidence soit au château d'Orbe, soit dans le château voisin de Chavornay.

(9) Nyon, qui, dans plusieurs monumens porte le titre de Colonia Julia Equestris.

(10) Quoique Genève fût l'un des trois évêchés dont l'empereur Frédéric I avait donné, en 1156, le vicariat à Berthold IV, ni lui ni son fils n'y furent jamais reconnus : les évêques de ce siège, Arducius et Nantelinus, s'opposèrent avec vigueur et succès aux prétentions des Zæringen.

(11) Conrad de Zæringen, disent nos chroniques, a bâti le château de Morges vers le milieu du 12<sup>e</sup> siècle, et Berthold V y a fait faire les premiers travaux nécessaires à un port.

(12) Roger, qui occupa le siège de Lausanne de 1174 à 1212, fut, à tous égards, un excellent évêque et reconnut le vicariat des Zæringen sur son évêché, mais sous certaines conditions.

(13) Berthold V releva de ses ruines et fortifia Moudon, le Minodunum des Romains, à peu près dans le même tems qu'il bâtissait les châteaux de Morges et d'Yverdun.

(14) Dans l'église de l'abbaye de Payerne, rétablie en 966 par la reine Berthe, furent ensevelis cette même reine, son mari Rodolph II, et son fils Conrad, l'un et l'autre rois de la Transjurane ou petite Bourgogne.

(15) Quoique chacun connaisse la touchante épitaphe de Julia Alpinula, qui était autrefois à Avenches et qu'on n'y trouve plus, on ne sera pas fâché de la lire ici, telle que Gruter nous l'a conservée dans son recueil d'inscriptions :

IULIA. ALPINULA. HIC JACEO

INFELICIS PATRIS INFELIX PROLES.

DEÆ AVENT. SACERD

EXORARE PATRIS NECIM NON POTUI.

VIXI ANNOS XXIII.

## XV.

### ÉPIGRAMMES OU NAIVETÉS, (comme on voudra).

#### I.

Un avocat se désolait  
D'avoir perdu certaine cause  
Que pour imperdable il tenait :  
Tant chagrin fut-il de la chose,  
Que notre homme enfu en perdit  
Et le sommeil et l'appétit ;  
Son médecin , monsieur Posthume,  
Lui dit : vous êtes fou , je croi ;  
Prenez, mon cher , exemple à moi :  
Tous les ans je vois qu'on inhume ,  
Malgré mes drogues et mes soins ,  
Cent de mes malades au moins ;  
Je vous jure , foi d'honnête homme ,  
Que je n'en vis pas moins content ;  
Je dors chaque nuit d'un bon somme ,  
Et n'en perds pas un coup de dent.

#### II.

Comment trouvez-vous notre Suisse ?  
Disait-on à certain Flamand....  
Comment voulez-vous que je puisse  
Vous en parler pertinemment ?  
Ah ! ce n'est pas comme dans nos campagnes ,  
Où rien ne borne à mes yeux l'horizon ;

Savez-vous bien que vos grosses montagnes  
M'ont empêché de voir votre canton.

### III.

Chez Périclès un jour le grave Anacharsis ,  
Se trouvant entouré d'un essaim d'étourdis  
Dont l'indiscrétion frisait l'impertinence ;  
Écoutait leur babil et gardait le silence.  
Quel est cet étranger ? dit en le regardant  
L'un d'entr'eux : il possède un merveilleux talent....  
Quel talent, s'il vout plaît ? — mais celui de se taire.  
Le philosophe alors s'armant d'un air sévère  
Fronce un sourcil épais et leur dit : « Athéniens !  
« Sachez , et vous pourrez tout à votre aise en rire ,  
« Que le talent de ne rien dire  
« Vaut bien l'art de dire des riens. »

### IV.

Le maladroit Jacob, servant son maître à table ,  
Sur lui d'une saussière a versé la moitié ;  
De son habit perdu le maître inconsolable  
Saute à sa canne et veut l'assommer sans pitié :  
« Que ce petit malheur si fort ne vous chagrine ;  
« Contre moi , dit Jacob, n'ayez si grand courroux :  
« Il reste dans le plat assez sauce pour tous ,  
« Et puis nous en avons encore à la cuisine. »

### V.

Un avocat bossu disait à sa partie ,  
Si j'avance un seul mot qui soit faux , je vous prie ,  
Redressez-moi bien vite : à quoi l'autre répond ,  
Je puis vous démentir ; mais vous redresser... non.



## XVI.

### LA CHANSON DES ROUETS.



AINSI que moi filoit jadis  
 La reine Berthe en ce pays.... je file.  
 Par nos rouets , par nos chansons ,  
 Les jours d'hiver nous abrégeons ,  
 Nous filons , nous filons, ma fille et moi.



Quand ma voisine sur le soir  
 Avec sa nièce vient nous voir.... je file  
 Autour du feu nous nous rangeons  
 Et toutes quatre nous chantons.  
 Nous filons , nous filons, ma fille et moi.



A mon joli petit garçon  
 En filant je fais la leçon.... je file.  
 Puis je le vois leste à souhait  
 Sauter autour de mon rouet.  
 Nous filons , nous filons, ma fille et moi.



En filant on peut bien causer  
 Mais du prochain ne faut gloser.... je file.  
 Quand de médire on fait métier ,  
 Le fil devient rude et grossier.  
 Nous filons , nous filons, ma fille et moi.

Ne tordez ni trop ni trop peu,  
Mais gardez un juste milieu.... je file.  
Fille qui songe à son amant  
Va trop vite ou trop lentement.  
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.



Oignez souvent votre rouet,  
Pour qu'en tournant il soit muet.... je file.  
Mettez-y l'huile de douceur,  
C'est le charme de tout labeur.  
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.



Fille dont le rouet fait bruit  
Restera seule jour et nuit.... je file...  
C'est l'emblème de son humeur,  
Et l'amour recule de peur.  
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.



Bien filer du matin au soir,  
Fileuses c'est votre devoir.... je file.  
Et vers vous quelqu'un à son tour  
Filera le parfait amour,  
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.



Filez', filez, mes chers enfans !  
Filez d'accord, filez long-tems.... je file.  
Filez pour nous et nous pour vous.  
Nous filons, nous filons, ma fille et moi.

N. B. Quoique tous les vers de cette chanson populaire soient masculins, et que, par conséquent, elle pèche contre les premières règles de la poésie, on la fait cependant paraître, parce que plusieurs personnes en ont désiré l'impression; parce que sa simplicité convient à la plupart des braves filles ou femmes qui ne laissent pas leur rouet oisif; parce qu'enfin elle est nationale. Elle doit avoir été faite à Payerne, où l'on parle encore «du bon tems où Berthe filait.» Peut-être une main hardie a-t-elle, dans ces derniers tems, interpolé un ou deux couplets au texte original; on n'en répond pas..... mais qu'importe, si, par sa naïveté, elle fait plaisir, et qu'elle rappelle un genre de travail si cher à nos laborieuses grand-mères, si négligé par leurs élégantes petites-filles, et si recommandable que le roi Salomon lui-même, traçant le portrait d'une bonne ménagère, en a dit, il y a bien des siècles: «Elle se procure de la laine et du lin; elle approche ses mains de la quenouille, et ne mange point le pain de paresse! (Proverbes, chap. XXXI). »

---

## XVII.

### HISTOIRE TRAGIQUE,

TIRÉE D'UNE VIEILLE CHRONIQUE MANUSCRITE.

OR est-il qu'en l'an de grace MDXXXI, advint ung faict estrange et pitoyable, voire mesme espouvantable, en la noble et royale Cité de Basle au pays des Souisses. Ung bourgeois de famille honneste et riche, que n'est faulte de nommer, avait espousé la fille d'un gros marchand de dicte ville : ne tardast pas d'en estre jaloux

à oultrance pour leur perte à tous ; il se mist en teste qu'elle avoit une habitude clandestine avecques ung certain serviteur de la mayson , mais n'en avoit certitude aulcune , et preuve patente lui failloit. Une occurence fatale accreust ses doubtes. Le serviteur ayant receu commandement de son maistre d'aller rechercher aulcuns débiteurs en arrière, le mary prouffita de son absence pour furester dans sa chambrette, cherchant curieusement des preuves de son déshonneur ; et voyla qu'il trovast parmi les camisoles du dict serviteur aulcuns passements de soye : sur ce , sa femme estant par luy appelée, il s'enquiert de la pauvrette sy point ne recognaist les dicts passements. Oui , se dist - elle.... Comment , lui fist-il , les ha-t-il doncques , car ilz sont miens ? lors elle advoua qu'elle les luy avoit baillé. Sur ce , le mari voulant la géhenner par violence à faire confession , luy approscha du ventre la poincte de son cousteau (aultres disent poignard), luy jurant que nul mal ne luy seroit par luy faict , sy disoit la vérité ; mais qu'il l'occiroit sans quartier ny miséricorde sy n'advouoit bonnement sa villâynie ; et pour l'engaigner d'avantage lui allast desclarer qu'ayant luy mesme fornicqué en adultère , il la soupçonnoit de luy rendre la pareille ; elle nya fort et ferme de prime abord ; enfin tousjours plus pressée elle confessa

son méfaict , avecques chaudes larmes : adonques son mari la laissa aller. Touste hors d'elle mesme et comme troublée d'esprit, elle s'enfuist soubdainement chez une sienne sœur qui demoroit au village de Prattelen. Cependant les prochains parens et amys firent tant qu'ilz la remirent dans la grace de son mari , qui semblast se laisser accoiser par leurs bonnes paroles et promesses ; sy bien que par ung sabadi , III<sup>e</sup> jour du mois d'Aoust , la femme revint au logys , conduicte et reconfortée par aulcuns parens et amis, ès quelz le mari fist grand chère, et les abreuva-t-il avecques moult bon vin ; puis ilz se retirèrent aprez force grands mercys , et eulz deux passèrent la nuict, dormant en la mesme couche , à celle fin qu'il ne parust ombre de matvays mesnage. Le landemain qu'estoit ung dimanche, ilz dînerent ensemble de toust bon accord, et aulcuns prétendent que divers parens furent de ce banquet, et qu'au despartir le mari les remercya avecques doulces caresses et leur dist que s'ilz venoient souper il lez festineroit plus largement et plus joyeusement : toutes fois cecy n'est pas bien avéré ; ce qui est plus seur, c'est que d'abord qu'ils feurent sortis, il envoya sa chambrière au presche , et qu'il donna congé à deux enfans desja grandelets qu'il avoit d'une première femme , pour aller achepter des



poyres. Estant ainsi demoré seul en son logys ,  
 il ferma l'huis au verrouil , et le misérable for-  
 cené de là mâle rage de sa jalousie , frappa à  
 mort d'un coup de dague sa femme toustes en-  
 ceinte qu'elle estoit, et apres elle il occist une  
 pauvre innocente fillette asgée de quatre ans  
 tant seulement , laquelle estoit le premier en-  
 fant qu'il en avoit eu : ceci faict , il escript ,  
 parmi ces cadavres , avecque leur sang , une  
 lettre au conseil de la Ville ; puis il monte à  
 grande haste à la plus haulte fenestre de son lo-  
 gys , et de là , apres avoir crié pitoyablement  
 trois fois Jésus , il se précipite furieusement dans  
 la rue , où sa cervelle escachée s'espandit sur le  
 pavement : il avoit estaché à son hault de chaus-  
 ses la lettre cy devant mentionnée , qui portoit  
 ce qu'avoit faict , ce que vouloit faire , et pour-  
 quoy ainsy faisoit. « J'ai occis , disoit-il , ma fem-  
 me , pour ce que m'avoit confessé son adultère ,  
 et que par ainsy méritoit peine de mort. J'ai oc-  
 cis ma fillette à celle fin que nul ne pust lui faire  
 vergogne et vitupère du crime de sez parents.  
 Je me suis deffaict moy même , estant mon pro-  
 pre bourreau , par crainte que la justice ne me  
 fit mourir dans les tourments et tortures. » En  
 effect , on sévit sur son cadavre : apres lui avoir  
 rompu bras et jambes , il fut exposé sur une  
 haulte roue , et par apres caché dans un ton-

neau et jecté dans le Rhin. Qu'es-til advenu de sa pauvre ame ? Dieu le sçait. Ce crime fust tant atroce et tant inopiné , que le vieulx père de la femme en perdist le jugement , et que le frère du mary en devinst tellement fol qu'il fallust le lier. Aulcuns soubtiennent que cet enragé jaloux estoit perturbé de mélancholie et quasy démoniaque , par obsession diabolique. Aultres prétendent qu'à la male heure de sa honte découverte , il avoist méchamment blasfémé , maugréant et renyant Dieu comme ung marane , et que Dieu s'estoit retiré de lui comme du Roy Saül , pour le laisser à sa malice désespérée. Quoi qu'il en soit , toust la cité de Basle fust en grand deuil et esmoy , quand c'est affaire fust divulgué , et sembloit-il que la malédiction y fust tumbée , tant les brâves gens estoient desconfits de cette sanglante tragédie , qu' oncques n'eust sa pareille en ce misérable monde , que je sache ; aussy faut-il , quand bien mesme la chose est contre nature humaine et de toust poinct détestable , qu'elle soit remembrée , à ceste fin qu'elle reste en exemple et souvenance à perpétuité , pour destourber tous et ung chacun de l'adultère , par la considération des horifiques et damnales playes qui s'ensuibvent de ceste mâle peste.

## XVIII.

### LA GUERRE DES DEUX ABBÉS.

Fragment de notre histoire nationale du moyen âge. (1)

LA querelle des investitures fut la source des guerres du Sacerdoce et de l'Empire... de ces guerres désastreuses, qui partagèrent l'Allemagne en deux partis opposés, dont l'un soutenait les prétentions des Papes et l'autre les droits des Empereurs. Dans les contrées que nous appelons maintenant la Suisse, l'évêque de Constance, les comtes de Kibourg, de Toggenbourg, de Montfort, de Nellenbourg et leurs nombreux vassaux, ainsi que la ville de Zurich, défendaient la cause de Grégoire VII. Les évêques de Bâle et de Lausanne (2) les comtes de Lentzbourg, d'Oltingen, de Neuchâtel, restèrent fidèles à Henri IV, quoique frappé des foudres de l'excommunication. En 1077, la faction du Pape tenta de déposer cet empereur et élut à sa place Rodolph duc de Souabe, qui chassa de leurs sièges la plupart des évêques et des abbés partisans de Henri, entre autres Otton, évêque de Constance, remplacé par Altmann, évêque de Passau. Ulrich II,

abbé de St. Gall étant mort , l'anti-césar Rodolph lui donna pour successeur un moine de cette abbaye , nommé Lutold , qui lui était dévoué ; mais les religieux ne voulurent point le reconnaître ; ils brisèrent publiquement dans le chœur de leur église son bâton abbatial et finirent par le chasser. Le légitime Empereur ayant battu son rival à Sigmaringen et ayant passé par la Thurgovie, sur la fin de cette année, conféra la riche et puissante abbaye de St. Gall à son parent Ulrich d'Eppenstein , fils de Marquard , duc de Carinthie. Cependant Lutold s'était retiré auprès de l'abbé de Reichenau ; c'était alors Eckard , fils de ce même Eberhard , comte de Nellenbourg , qui en 1052 avait fondé l'abbaye de tous les saints à Schaffouse ( 3 ) Ce prélat , partisan passionné de Rodolph et de toutes ses créatures , résolut d'expulser Ulrich de St. Gall et d'y rétablir son protégé ; pour y réussir , il leva des troupes dans les grands domaines que son abbaye possédait sur les deux rives du lac de Constance , il en obtint de son frère Burcard , comte de Nellenbourg. Ulrich, de son côté, arma les nombreux vassaux de St. Gall , et une sanglante et opiniâtre guerre , qui dura plus de quinze ans , s'alluma entre ces deux abbés rivaux. L'un et l'autre oubliant qu'ils étaient ministres d'un Dieu de paix ,

foulèrent aux pieds la règle de leur ordre , qui défend expressément à tout moine de porter les armes : l'un et l'autre étaient jeunes , lettrés , de noble race , pleins d'activité , féconds en ressources et soutenus par des parens ou des amis puissans ; mais l'abbé de St. Gall était plus brave de sa personne , et quoiqu'il eût moins de vassaux et de soldats que Reichenau , les siens lui étaient plus fidèles : comme Pompée et César , dit un chroniqueur , Eckard ne voulait point d'égal et Ulrich ne voulait point de maître. Il paraît qu'Eckard commença les hostilités , en s'avancant avec ses troupes jusqu'à demi lieue de St. Gall : cependant , par les conseils de quelques hommes prudents et pacifiques , il se retira pour le moment sans l'attaquer. Bientôt après , Ulrich entreprit de bâtir sur la Sitter le château de Krætsern , pour s'assurer une retraite en cas de malheur. Lutold , baron de Regensberg , vint troubler ses travaux ; quoiqu'il dût par son serment protéger et défendre l'abbaye dont il était l'avoué ( 4 ) il n'eut pas honte d'attaquer l'abbé avec des forces supérieures ; mais après un engagement très-vif il fut obligé de se retirer. Ulrich , de son côté , abandonna Krætsern , sans achever un autre fort dans la vallée d'Herbourg , sur les frontières du Rhinthal , pour couvrir ses possessions dans cette

contrée. Ses troupes étaient composées des vassaux de l'abbaye , qui lui devaient, en vertu de leurs fiefs, un service gratuit de 40 jours , d'un petit corps d'étrangers à sa solde , et de quelques auxiliaires que fournissaient soit le duc de Carinthie , son frère, soit les seigneurs qui soutenaient la cause de Henri contre le Pape.

En 1078 , l'abbé de Reichenau s'étant mis en chemin pour Rome , fut arrêté près de Sandomino et livré à l'évêque de Parme , qui le retint près de deux ans en prison , et ne l'élargit enfin qu'aux instantes sollicitations du Pape et de la comtesse Matilde : ayant été malade pendant sa captivité , et le bruit de sa mort s'étant répandu en Allemagne , l'Empereur se hâta de nommer à l'abbaye de Reichenau Ulrich de St. Gall , pour récompenser sa fidélité et l'attacher d'autant plus fortement à ses intérêts. Cette élection ne fit qu'envenimer la haine des deux partis , et causa des maux incalculables à la Thurgovie et aux contrées voisines. Ulrich commença à s'emparer à main armée de sa seconde abbaye et mit garnison dans l'isle fertile , où elle est située. Alors parut sur la scène, pour défendre les droits d'Eckard, Berthold II de Zæringen, chaud partisan du saint siège et ennemi personnel d'Ulrich, dont le père avait enlevé la Carinthie à sa famille. L'intrépide prélat marche à sa

contre et le force à évacuer la Thurgovie et à se retirer dans le Brisgau. Berthold s'en venge en lui enlevant le château de Vissnegg, en pillant les terres que St. Gall avoit au-delà du Rhin, et en percevant pour son compte tous les revenus que l'abbaye y possédait, de manière que, pendant plusieurs années, les religieux n'en retirèrent absolument rien, ni en grain, ni en vin, ni en argent. Guelfe, duc de Bavière, et divers autres seigneurs du même parti, en firent autant aux domaines que St. Gall avait défrichés ou acquis dans leurs états. Réduits à la dernière misère, les conventuels recoururent alors, pour se procurer du pain, aux richesses de leur antique église : ils vendirent ou engagèrent les lames d'argent dont étaient revêtus le grand autel, la chaire et les colonnes de la nef, dix tables, quatorze lampes, des couronnes et une urne du même métal, un calice d'ambre d'un travail précieux, dix-sept étoles brochées en or, et plusieurs autres ornemens et vases de grand prix, dont les empereurs, les rois, les évêques, s'étaient fait un pieux devoir d'enrichir ce monastère, si illustre à tant de titres. Ulrich ne perdit point courage; il traita, par droit de talion, de la même manière, les domaines de ses ennemis : ayant enfin reçu, en 1079, quelques ren-

Thurgovie, rentre de force dans son abbaye de Reichenau, et, après avoir réuni quelques troupes de l'usurpateur Rodolph et des seigneurs de son parti, il recommence la guerre, s'empare de St. Gall, détruit une partie des bâtimens du couvent et de la ville qui se formait autour de son enceinte, et se retire emmenant quelques prisonniers, beaucoup de bétail et un butin considérable : y étant revenu la veille de Noël 1080, il reproduit ce même Lutold, que les moines avaient chassé trois ans auparavant, et veut qu'ils le reconnaissent pour leur abbé. Alors tous les religieux restés au couvent prennent la fuite : les uns vont se cacher dans les cavernes et les rochers des Alpes; les autres trouvent un asyle chez les braves bergers d'Appenzell; tous s'exposent aux plus pénibles privations comme aux plus grands dangers, pour rester fidèles au serment qui les lie à Ulrich, et, par lui, à l'Empereur. Pour assurer sa conquête, Eckard bâtit, l'année suivante, sur une colline voisine de St. Gall, le château de Berneck, dont la garnison tenait en respect toute la contrée et ne vivait que de rapine et de pillage. Ulrich ayant appris les nouveaux malheurs de son abbaye et de ses domaines, revient d'Agen au moment qu'on l'attendait le moins, rassem-



ble une poignée de braves, court attaquer Berneck , l'emporte d'assaut après un siège de dix jours , et passe au fil de l'épée cette garnison de brigands , sans même épargner Folknand de Toggenbourg , qui la commandait. Un succès aussi marqué ne fit que rendre ses ennemis plus furieux ; un grand nombre de comtes et de barons de la Thurgovie , du Lintzgau , du Brisgau , de la Souabe , du Tyrol , jurèrent la perte de cet indomptable abbé , et formèrent contre lui , en 1082 , une ligue formidable. Ulrich ne désespéra cependant point de rétablir ses affaires ; mais se trouvant trop faible pour résister à une telle coalition avec les moyens qu'il avait employés jusqu'à ce moment , il fit ce qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait jamais fait , ni seulement entrepris : il arma les sujets et même les serfs de son abbaye ; il leva pour la défense du pays une milice composée des bourgeois de St. Gall , des laboureurs de la Thurgovie et des pâtres du pied du Sentis et du Gamor ; il leur apprit à se servir de frondes , d'arcs et d'arbalètes , et il profita habilement des inclinations militaires des montagnards d'Appenzell , pour en faire d'excellens soldats : c'est même de cette époque que date l'esprit martial qui valut , dans la suite , à ce canton , une liberté conquise par les exploits de la plus brillante valeur.

Un événement favorable à Ulrich, fut la mort de l'usurpateur Rodolph, à la suite de la bataille de Mersburg (6). A cette nouvelle, ses troupes se hâtèrent de vider la Thurgovie pour se replier sur la Souabe. A la place de Rodolph, les Allemands rebelles élurent Hermann de Luxembourg, qui déposa Luthold, et conféra, en 1083, l'abbaye de St. Gall à un religieux de Reichenau, nommé Vérinhar, qui ne put jamais s'en mettre en possession. Eckard, de concert avec le duc de Zæringen et le comte de Toggenbourg, fit les plus grands efforts en faveur de cet intrus ; leurs troupes combinées surprirent un château qu'Ulrich venait de construire sur les bords de la Thour ; et après l'avoir agrandi et fortifié par de nouveaux ouvrages, elles y laissèrent une garnison. L'abbé de St. Gall ne tarda pas à l'assiéger ; trois fois ses gens montèrent à l'assaut et furent repoussés : mais ayant fait prisonniers, dans une sortie, le commandant de la place et un autre officier de marque, il ne leur laissa la vie et la liberté, que sous la condition que le château lui serait livré, et sitôt qu'il en fut maître, il le rasa. Ce belliqueux abbé tourna ensuite ses armes contre Diethelm, comte de Toggenbourg, qui, pour venger la mort de son frère Folknand, tué à la prise de

Berneck, avait de nouveau ravagé les terres de l'abbaye ; il pénétra , en 1083 , dans ses domaines ; il assiégea la forteresse de Lichtensteig, et réputée imprenable à cause de son assiette escarpée, du nombre de ses tours et de l'épaisseur de ses murailles ; et l'ayant emportée et pillée, il y mit le feu. L'année suivante , Diethelm voulut prendre sa revanche ; il vint à la tête de ses propres troupes et de celles des seigneurs coalisés , attaquer , à forces très-supérieures, les gens de St. Gall presque aux portes de l'abbaye, et les fit reculer jusqu'au bord de la Sitter , près de Krætsern : là , les soldats de l'abbé reprennent courage ; ils s'écrient qu'ils aiment mieux périr de la mort des braves , les armes à la main , que de se rendre ou de fuir comme des lâches , et se disposent à faire face à l'ennemi dans ce poste avantageux : celui-ci, rebuté par la difficulté du local , hésite de les attaquer , et ne les attaque ensuite que faiblement , par des détachemens mal soutenus ; les arbalétriers et les frondeurs d'Appenzell , dispersés sur les côtes voisins , accablent les Toggenbourgeois de traits et de cailloux , et Diethelm finit par se retirer avec une perte assez considérable, en tués et en blessés : parmi ces derniers, était le comte Burcard de Nellenbourg, que ses pillages et ses

cruautés avaient fait appeler l'Attila de la Thurgovie. Ce fut alors que l'abbé fit bâtir une chapelle à l'honneur de Ste. Foy , dans un village très-voisin de St. Gall , nommé Tablat , et depuis St. Fiden , du nom allemand de la sainte. Les années 1085 et 1086 , loin d'apporter quelque relâche aux calamités de cette belle contrée , ne firent que les multiplier : Ulrich , rentré en possession de son abbaye et d'une partie de ses domaines , n'en fut pas plus tranquille : la ligue toujours renaissante de ses ennemis , fortifiée des secours du duc de Zæringen , fondit sur lui par trois points différents : une première colonne parcourut et saccagea toutes les possessions de St. Gall situées entre Bregentz et Constance : une seconde colonne , commandée par le chevalier Adelgos , l'un des meilleurs officiers de son tems , pillâ et incendia Valdkirch , Gossau , Puren et Hérissau ; puis se portant dans les alpes d'Appenzell , elle pénétra jusque près des sources de l'Urnasch , détruisant les chalets , enlevant les troupeaux , et livrant aux flammes les villages de cette haute contrée , pour les punir de leur fidélité à l'abbaye de St. Gall. C'est depuis cette invasion que les Appenzellois des montagnes prirent la sage précaution de bâtir leurs habitations à une certaine distance les unes

des autres , pour qu'en cas d'incendie le feu ne pût se communiquer. Pour achever la ruine du pays , Diethelm de Toggenbourg amena une troisième colonne dans les environs de St. Gall , où bientôt on ne vit que la flamme des bâtimens embrasés , et où l'on n'entendit que les cris du désespoir : « Or en ces tems-là , dit un chroniqueur , il n'y avait chez les nobles que haine , » fureur , rage , vengeance ; et chez leurs sujets , » que soupirs , gémissemens , lamentations et » abondance de larmes. » Bientôt le tocsin retentit des rochers d'Appenzell au lac de Constance : Ulrich , toujours supérieur à ses maux par son courage et son activité , appelle sous sa bannière tous ceux qui peuvent porter les armes ; jeunes et vieux , guidés par le désespoir , accourent autour de leur abbé , qui réunit dans ses rangs les vassaux nobles , les bourgeois de St. Gall , les métayers du couvent , les laboureurs du plat pays , les bergers des montagnes , et jusqu'aux artisans : avec cette petite armée , il ne tarde pas à porter le fer et le feu dans les terres de ses ennemis ; il se poste , près de Krætsern , dans un défilé par lequel Diethelm devait nécessairement passer pour retourner dans son pays ; il jette ses archers et ses frondeurs sur les flancs de cette gorge étroite , dont les gens d'ar-

mes gardent le débouché ; sitôt que les troupes Toggenbourgeoises se sont engagées dans le défilé , les frondeurs les écrasent de pierres , les archers les percent de flèches , les vieux soldats les assaillent de près , la pique ou la hache d'armes à la main : le comte , enveloppé de toutes parts , est enfin forcé , pour sauver sa vie et celle de ses gens , de mettre bas les armes et de conclure , sur le champ de bataille , une capitulation aussi ignominieuse pour lui qu'avantageuse aux intérêts de l'abbé vainqueur.

Pour ajouter une nouvelle scène à cette sanglante tragédie , Gebhard , fils de Berchtold de Zæringen , d'abord religieux de Hirschau , puis porté par le parti du Pape à l'évêché de Constance , du vivant de son légitime évêque , chassé ensuite de ce siège usurpé , reparaît en Thurgovie , et , soutenu des troupes de son frère , Berthold II , de Guelfe , duc de Bavière , et de Burcard de Nellenbourg , il entre dans Constance : alors éclatèrent de nouvelles hostilités , et les partisans des Zæringen vinrent de rechef incendier le faubourg de St. Gall , à peine rebâti. La disette , suite de cette interminable guerre , acheva la ruine d'un pays dont la moitié des terres restaient en friche , manque de bras , et l'autre moitié était mal cultivée. Les chroni-

ques du tems rapportent que , pendant douze ans , les paysans Thurgoviens conduisaient leur charrue tout armés , l'épée au côté et la cuirasse sur le dos , afin d'être toujours en mesure de repousser des agressions sans cesse renouvelées ; et qu'aux époques des semailles et des moissons , il y avait partout des sentinelles et des corps de garde , pour prévenir les surprises et résister aux attaques.

Il survint enfin dans la fortune d'Ulrich un changement aussi heureux qu'il était inattendu : le patriarche d'Aquilée ayant été tué , en 1086 , l'Empereur sachant qu'il fallait pour cette place un homme de cœur et de tête , la conféra à Ulrich : le moine Vérinhar , son compétiteur , le voyant décoré de cette éminente dignité , renonça à toute prétention sur l'abbaye de St. Gall. Il n'en fut pas ainsi de l'intraitable Berthold : il profita de l'absence d'Ulrich , qui était allé prendre possession de son patriarchat , pour se jeter brusquement sur St. Gall ; un détachement de ses troupes entra dans l'église du couvent , tua un religieux , en blessa quelques autres , et brisa une croix qu'un enfant de chœur opposait à leur furie : le soldat qui l'avait brisée en eut bientôt de tels remords , qu'il devint fou et se noya trois jours après dans le lac.

Berthold justifia cette agression en disant que c'était une juste représaille de la prise de Hohen-twiel par Ulrich , qui lui avait enlevé, peu de mois auparavant, cette importante forteresse , à l'aide des intelligences qu'il y entretenait.

Peu après , une nouvelle excommunication fut lancée contre l'Empereur et ses partisans , par conséquent contre Ulrich et son abbaye ; c'en était fait de St. Gall , si la mort de ses ennemis les plus acharnés ne lui eût donné quelque relâche. L'anti-césar Hermann, fuyant devant Henri , fut tué , en 1089 , dans un village de Lorraine ; une maladie enleva l'entrepreneur Eckard de Reichenau ; l'avoué de l'abbaye, qui, au lieu de la défendre , lui avait fait une guerre à toute outrance, Lutold de Regensburg, périt de mort violente, et son fils ne lui survécut que peu de tems. Mais l'implacable Berthold restait encore , ne cessant de provoquer Ulrich et de tourmenter ses sujets.

En 1091, l'Empereur donna à ce prélat l'ordre d'expulser Gebhard du siège de Constance, et de lui substituer Arnolf, religieux de St. Gall; il vint en effet avec quelques troupes pour exécuter cette dangereuse commission : mais les bourgeois de Constance prirent les armes , et , du haut de leurs tours , ils chassèrent, à coups



de pierres et de flèches, Ulrich, Arnolf et leurs gens : ceux-ci, en se retirant, mirent le feu à un faubourg et pillèrent le couvent de Peterhausen. Peu après, les troupes de la ligue, sorties de Constance, saccagèrent les domaines de l'abbaye situés sur leur chemin, et portèrent la dévastation jusque sous les murs du monastère, ne respectant pas même les églises. Les milices de St. Gall, d'Appenzell et des fiefs que l'abbaye possédait en Thurgovie, s'étant promptement réunies, attaquèrent l'ennemi au passage de la Thour, et, bien que fort inférieures en nombre, elles le mirent en déroute, après une mêlée très-opiniâtre. Après que Berchtold eut pris le titre de duc de Souabe par le consentement des principaux seigneurs, finit, en 1093, cette longue et désastreuse guerre, que suivirent des maladies contagieuses et une cruelle famine : la paix nâquit bien moins de la réconciliation des deux partis que de leur épuisement mutuel : la Thurgovie, presque déserte, commença à se rétablir ; l'abbaye de St. Gall se releva peu à peu de ses ruines ; Ulrich, qui était savant pour son siècle, y ramena les muses, que les armes en avaient chassées ; il ranima l'agriculture, que seize ans de combats et d'anarchie avaient à peu près détruite, et s'occupa

avec un zèle infatigable à réparer les malheurs publics. Tantôt à Aquilée , tantôt à St. Gall , comme patriarche et comme abbé , il gouverna avec autant de sagesse que de bonté , et résida alternativement dans ces deux sièges , où il sut se faire craindre et aimer tout ensemble : il n'oublia point dans sa prospérité ceux qui lui étaient restés fidèles dans ses revers , et sa reconnaissance les récompensa , soit en leur donnant des places avantageuses dans les domaines de son abbaye , soit en les appelant auprès de sa personne , où il les combla de biens et d'honneurs. S'étant enfin fixé à Aquilée sur le déclin de son âge , il y mourut dans une heureuse vieillesse , le 13 décembre 1123 , après avoir occupé la place d'abbé de St. Gall pendant 46 ans et trois mois , d'une manière aussi brillante dans la mauvaise fortune que dans la bonne. Egalemeut ferme dans ses désastres et modeste dans ses succès , aussi redoutable à ses ennemis que dévoué à ses amis , unissant les talens militaires aux études et aux arts de la paix , n'ayant jamais ni trahi la cause du malheureux Henri , ni tremblé au bruit des foudres du Vatican , Ulrich d'Ep-penstein occupe sans contredit le premier rang dans la longue liste des abbés de St. Gall.



( 1 ) Les sources dans lesquelles on a puisé pour rédiger ce fragment , sont : Burcard , *De casibus monasterii Sti. Galli* , dans le 1<sup>er</sup> vol. des *Rerum allamannicarum scriptores* de Goldast — la *Chronique helvétique* de Tschudi — la *Gallia Comata* du même — *Historia Zæringo Badensis* , de Schœpflin — la *chronique d'Appenzell* de Gabriel Walser — la *chronique de St. Gall* par Haltmayer. — l'*histoire de St. Gall* par Weguelin — les manuscrits de Ruchat , etc.

( 2 ) Le siège épiscopal de Lausanne était occupé par Burcard fils d'un comte d'Oltingen , qui y monta en 1039 et le garda 50 ans : cet évêque guerrier resta invariablement attaché à l'empereur Henri IV , dont il était un des conseillers ; il le suivit dans plusieurs expéditions , combattit à divers fois sous ses drapeaux , et fut enfin tué le soir de Noël 1088 , à côté de son maître , dans la sanglante bataille de Gleichen en Thuringe.

( 3 ) Voyez sur la fondation de cette abbaye la première pièce de ce volume.

( 4 ) On appelait l'avoué d'un couvent , un laïque qui originairement en soignait l'économie et les revenus , et qui ensuite devait le défendre soit devant les tribunaux , soit par les armes : un serment solennel l'attachait aux intérêts du monastère , dont il était le protecteur. Dans le moyen âge , la plupart des abbayes de la Suisse avaient pour avoués des comtes ou des barons , dans la famille desquels cette charge devint héréditaire.

( 5 ) Goldast , quoique très-savant , se trompe , quand il prétend dans ses notes que Agennum était St. Maurice dans le bas Vallais , qui en latin porte le nom d'Aganum. Il aurait dû faire attention que le tombeau de Ste. Foy était dans la petite ville de ce nom sur la Dordogne , à peu de distance d'Agén , et que c'était un pèlerinage très fréquenté dans le XI<sup>e</sup> siècle.

( 6 ) La plupart des historiens disent que l'anti-césar

Rodolph fut tué à la bataille de Mersbourg ; ce qui n'est pas exact : il fut blessé au ventre dans cette action et y eut la main droite coupée ; mais il vécut encore deux jours : quelques heures avant d'expirer, il se fit apporter cette main et dit aux seigneurs de son parti qui entouraient son lit : « La voilà, cette main que » j'avais levée pour prêter serment de fidélité à l'empereur Henri, mon seigneur ; mais j'ai faussé mon serment » pour usurper un honneur qui ne m'appartenait pas : » vous voyez quelle fin je fais ; blessé à mort dans » cette main sacrilège, c'est maintenant à ceux qui » nous ont dirigés en tout ceci, à voir s'ils ne nous » ont pas conduits dans le précipice de l'éternelle perdition. » (Albertstadt, Ursperg.)

---

## XIX.

### LE FRÈRE FATSCHIN.

QUE le mot *fatschin* vienne de l'allemand *fatschen*, divertir, faire rire, ou de l'italien *facchino*, un porte-faix, peu nous importe : il suffit de savoir que, dans la Suisse intérieure, on donnait le nom de *frère Fatschin* au bouffon qui, les jours de carnaval et d'autres divertissemens publics, devait égayer le peuple par ses bons mots, ses saillies, ses quolibets et quelquefois par ses balourdises. Celui qui remplissait cette charge était un homme habillé, nourri, payé et par conséquent reconnu par l'état : ses joyeuses fonctions lui procuraient une certaine im-

portance et le faisaient jouir d'une grande liberté de parole et même d'action : il était l'intime ami de la jeunesse , le camarade fidèle de tous les gens de plaisir , le compagnon de bouteille de quiconque en voulait vider une ou plusieurs avec lui : il ne se donnait aucun banquet public , aucun repas de noces où ce jovial convive ne parût , et dont il ne fît tout l'agrément par sa gaîté et ses plaisanteries.

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au commencement du XVI<sup>e</sup>, *Henri Fritsch*, d'une ancienne famille de Lucerne, y remplissait ce rôle comique avec le plus grand succès : chaque fois qu'il paraissait dans une fête, citadins et étrangers faisaient foule autour de lui ; la tribu dont il était membre conserve encore son souvenir , et dans ses repas de corps, on boit à sa mémoire dans une large coupe de hêtre garnie en argent, qui vient de lui, et qu'on appelle la *tête de Fatschin*.

De tems immémorial, c'était à Lucerne la coutume de célébrer les derniers jours du carnaval avec un redoublement de gaîté : la société bachique qui s'assemblait au Saffran , partait du lieu de ses séances en faisant une procession , à la tête de laquelle marchait le *frère Fatschin* , dans son grand costume de cérémonie, la marotte à la main , le bonnet garni de plumes de

coq sur l'oreille : toutes les autres sociétés de la bourgeoisie venaient se joindre à celle du Safran , avec leurs bannières , leurs tambours et leurs fifres ; et la jeunesse formait des danses militaires dans les principales rues. Ce *frère Fatschin* jouissait d'une telle réputation , qu'on se l'arrachait : comme les cantons d'Uri , de Schwytz , d'Unterwald et de Zug , n'avaient aucun artiste de ce genre , leurs jeunes gens vinrent plusieurs fois en secret à Lucerne ou dans les environs , invitèrent *frère Fatschin* à une collation ; puis quand il était pris de vin , ils le mettaient sur un bateau et l'emmenaient à *Stantz* , à *Altorf* , à *Schwytz* : cet enlèvement , souvent répété , avait un double but : de s'amuser pendant quelques jours avec ce célèbre bouffon , et de mettre la jeunesse lucernoise dans le cas de venir le chercher , ce qui donnait toujours lieu à quelque fête amicale propre à resserrer les liens de l'ancienne confraternité des quatre premiers cantons. Ce n'était pas seulement le peuple ou les jeunes gens qui prenaient part à ces fêtes joyeuses , mais les principaux magistrats : les conseils même s'en mêlaient et en faisaient les honneurs et les frais , comme le prouveront les curieux détails suivans.

Après que les Bâlois furent entrés , en 1501 ,

dans la Confédération , un de leurs désirs les plus vifs fut de se procurer dans leur ville une réunion de jeunes gens de tous les cantons , principalement des quatre plus anciens , et de célébrer par une fête fédérale leur accession au Corps helvétique : dans ce but , ils chargèrent un de leurs concitoyens , nommé Henri de Hasen , d'enlever *frère Fatschin* et de le leur amener : de Hasen s'acquitta très-habilement de sa commission , s'empara du fameux personnage , et conduisit sa conquête à Bâle , sur la fin de 1507. Cependant Messieurs de Lucerne apprirent , l'année suivante , qu'il y aurait à Bâle une grande fête fédérale dans le courant de mai ; ils pensèrent que c'était le moment de venger l'enlèvement de *frère Fatschin* , et de se faire aider par les cantons voisins pour délivrer cet important prisonnier : la fête , renvoyée à l'automne , fut fixée au vendredi après l'Invention de la Ste. Croix (12 sept.). Le conseil de Bâle envoya des messagers d'état inviter tous les cantons et les villes voisines , et fit d'avance les préparatifs nécessaires pour recevoir amicalement et honorablement tous les confédérés qui se rendraient à cette joyeuse réunion. Bientôt Messieurs de Bâle reçurent la lettre suivante :

« L'avoyer et conseil de la ville de Lucerne.

Aux pieux , prudents et sages bourgmestre et conseil de Bâle , nos bons amis et fidèles alliés ; l'offre amicale prémise de vous servir en tout bien , tout honneur et toute sincère affection.

Nous ne doutons point que vous ne soyez informés des grands soucis et chagrins que nous avons éprouvés l'an passé au sujet de notre cher et ancien bourgeois, *frère Fatschin*, qui étant , à cause de son grand âge , presque tombé en enfance , s'est laissé persuader de s'éloigner de nous dans sa vieillesse , et a quitté , par une nuit de brouillards , notre ville et canton , d'une manière si secrète que , pendant quelque tems , nous n'avons pu savoir quel était son dessein. S'il n'avait pas été si vieux , nous aurions pu croire (en ayant bien fait de pires dans son tems) qu'il allait chercher femme. Nous avons enfin appris , chers et féaux confédérés ! comment il est arrivé chez vous , et comme quoi il y a été si amicalement reçu et traité d'une manière si gracieuse , qu'il est tenté d'y rester , comme font volontiers les vieillards là où ils se trouvent bien. Mais , quoiqu'il soit beaucoup mieux à tous égards auprès de vous , néanmoins sa parenté et les frères de sa tribu le regrettent si vivement , qu'il vous serait plus facile de faire rebrousser le Rhin vers sa source , qu'à eux de



supporter plus long-tems son absence : en conséquence , ils nous ont priés de venir à leur aide et d'y employer tous les moyens possibles , comme c'est notre devoir envers un de nos bourgeois et des plus anciens : d'après cet avertissement , nous ne pouvons ni ne voulons mettre obstacle à cette entreprise ; mais comme elle est de nature à faire couler des flots de vin , il serait malhonnête à nous de commencer l'attaque sans avoir prévenu d'avance vos Seigneuries de se tenir sur leurs gardes : aussi , loin de vous le cacher , nous vous faisons savoir , qu'avec l'aide de Dieu , le vendredi après Ste. Croix , sortiront de notre ville , pour se porter sur la vôtre , environ 140 hommes , tant à cheval et à pied qu'en bateaux ; que nous vous attaquerons le lendemain , samedi au soir , de bonne heure , et que nous ferons de notre mieux pour reconquérir notre bourgeois et le retirer de vos mains ; et , comme il a un grand nombre d'amis parmi nos chers confédérés des trois cantons voisins , nous espérons qu'ils nous prêteront aide et assistance , aussi bien que nos chers confédérés de Zug , ainsi que nous les en avons requis. Vous pouvez donc , très-chers amis , vous arranger en conséquence et venir à notre rencontre , de manière à ce que plusieurs tonneaux restent vides ;

en quoi nous serons toujours disposés à vous offrir votre revanche.

Donné à Lucerne, le jour de la nativité de N. D. 1508.  
(8 septembre)

Cette lettre ne resta point sans réponse : et Lucerne en reçut une écrite dans le même esprit et sur le même ton que la précédente, dont elle est le pendant.

Pierre Offenbourg, bourgmestre, et le conseil de la ville de Bâle. Aux pieux, prudens et sages, l'avoyer et conseil de Lucerne, nos bons amis, et chers et féaux confédérés : l'offre amicale prémise de vous servir en tout bien, tout honneur et toute sincère affection.

Nous avons très-bien reçu votre loyale lettre, et compris la déclaration qu'un messenger d'état nous a portée de votre part, par laquelle vous nous faites savoir, qu'aidés de vos voisins vous vous proposez de venir nous enlever votre vieux bourgeois, *frère Fatschin*, maintenant établi chez nous. Nous vous prions de croire que cette nouvelle, loin de nous faire peur, nous a causé la plus sincère satisfaction : nous vous attendrons donc de pied ferme avec notre meilleure artillerie, bien retranchée, grandes et petites pièces, pourvues de leurs munitions, que nous pointerons contre vous pour vous accueillir de

la bonne façon. Venez donc hardiment , nous irons à votre rencontre sans hésiter , pour vous prouver que nous pensons comme nos braves ancêtres, *tant plus d'ennemis tant plus de gloire* ; notre plus ardent désir est que nos frères d'Uri, de Schwytz , d'Unterwald , ou tels autres auxiliaires dont vous jugerez à propos de vous renforcer , soient appelés à se trouver sur le champ de bataille , où nous avons la ferme résolution de les recevoir , eux et vous , avec nos bonnes armes , quelles que puissent être les suites de ce combat , en vin répandu , acier aiguisé , têtes coupées et poulets embrochés : nous avons cependant l'espoir qu'une fois réunis , nous ferons , par la médiation de *frère Fatschin* , un traité d'éternelle amitié , et que ce bon frère , en se laissant persuader de changer de demeure , ne nous bannira pas de son souvenir , mais qu'il nous gardera dans son cœur et nous consolera de son absence par son amitié.

Donné à Bâle , le dimanche après la nativité de N. D.  
(1508).

Dans un siècle où les gouvernemens mettent peu de gaieté dans leurs correspondances et ne paraissent pas aimer le badinage , on pourrait croire ces deux lettres supposées et faites à plaisir , si l'original allemand n'en avait paru dans le V<sup>e</sup> cahier des *Choses remarquables du canton*

*de Bâle*, par le savant Daniel Bruckner, qui les donne comme tirées des anciens protocoles du conseil, aussi bien que les détails suivans sur la fête annoncée dans cette curieuse correspondance.

« Or donc le samedi après Ste. Croix, arrivèrent nos chers confédérés de Lucerne, savoir cent et cinquante beaux jeunes hommes, les deux avoyers, l'ancien et le nouveau, dix et huit membres des conseils et plusieurs autres personnages de distinction, ainsi qu'une honorable députation d'Uri et de Schwytz, pour s'excuser de ce que nos confédérés de ces deux cantons n'avaient pu se rendre à notre invitation, à cause que la fête de la dédicace de leur église se faisait à cette même époque. Ils vinrent en bateau jusqu'à la Byrse, et débarquèrent sur une place où les attendait à cheval le bourgmestre Pierre Offenbourg, accompagné de Frédéric Hardmann et de Matthias Isclin, pour les accueillir amicalement et les conduire de là, en bon ordre, sur la place du marché au grain. On avait aussi choisi dans toutes les tribus les hommes les plus beaux, les mieux équipés et les mieux armés, qui furent, avec la compagnie des jeunes garçons, jusqu'à la Byrse pour leur souhaiter la bienvenue. Lorsque le cortège arriva à Bâle,

*frère Fatschin* sortit de l'hôtel de ville et vint dans la rue, marchant entre M. le grand tribun Léonard Gruoben et M. Guillaume Ziegler, ancien bourgmestre ; là il reçut ses chers amis de Lucerne avec de grands signes d'affection ; et eux, de leur côté, témoignèrent un égal plaisir à le revoir : lorsque toute la troupe fut réunie sur la place du marché au grain , les deux chefs ci-devant nommés , avec les conseillers choisis pour faire les honneurs, conduisirent les Lucernois et *frère Fatschin* au bourgmestre en charge, qui reçut nos chers confédérés d'une manière également affectueuse et honorable : après quoi, chaque confédéré se rendit dans le logement que le conseil lui avait assigné d'avance, spécialement dans les hôtelleries publiques , où chaque aubergiste dut en recevoir autant qu'il en pouvait loger convenablement : les principaux furent placés en maison particulière , et les bourgeois emmenèrent chez eux ceux des confédérés qui se trouvaient être de leur connaissance. On avait aussi préparé trois salles , savoir au Safran , au Puits et à la Tribune des maréchaux , dans lesquelles nos chers confédérés devaient dîner et souper pendant tout le tems de leur séjour , et ils y furent servis du mieux que l'on put ; en poissons , viandes , volailles et gibier.

On avait invité pour leur faire honneur le seigneur évêque avec quelques chanoines et autres ecclésiastiques de distinction : et pour fêter d'autant mieux nos chers confédérés, on donna le dimanche soir, sur la place St. Pierre, un magnifique bal, qui fut divisé en trois à cause du grand nombre de danseurs : l'on y avait conduit un tonneau de vin pour les hommes, et l'on y servit aux dames une collation en confitures et sucreries. Dans les abbayes du petit Bâle, au-delà du Rhin, il y avait deux hommes d'honneur délégués pour soigner les repas de *frère Fatschin*, et présider aux danses. Dans chacune des salles où nos confédérés mangeaient, se trouvaient un des chefs, deux conseillers et six membres de la Tribune, chargés d'ordonner le repas, d'en faire les honneurs, de remercier les convives et de les inviter de nouveau : outre cela, il y avait pour le service deux maîtres d'hôtel, avec un nombre suffisant de valets et de servantes.

Le lundi, messeigneurs de Bâle firent tirer à l'arquebuse, trois goulden pour le premier prix, deux pour le second, etc. Ces prix furent ensuite doublés, et avec chacun il y avait un petit drapeau : le conseil avait fait conduire sur la place un demi foudre de vin, et paya tout ce qui y fut consommé : le seigneur évêque et son

grand-vicaire envoyèrent aux confédérés quelques flacons de malvoisie ; et l'abbé de Lucelle leur fit présent d'un demi foudre de vin , dont il ne resta rien.

On fit aussi porter dans chacune des salles à manger bonne provision de vin , que deux conseillers devaient offrir à ceux qui en voudraient. Nos chers confédérés restèrent avec nous depuis le samedi soir jusqu'au mercredi suivant, qu'ils partirent de bonne heure et furent reconduits jusqu'au pont de la Byrse. On fit porter à Liech-stall 80 carpes pour leur dîner , qui fut offert par une belle députation de six conseillers. Ensuite , le conseil fit payer sans marchander , dans toutes les auberges , les déjeûners , collations , vin pris en se couchant et autres dépenses de nos confédérés , qui furent ainsi complètement défrayés. Aussi nos chers confédérés prirent congé avec grands remercîmens et protestations de sincère amitié , et laissèrent un magnifique présent d'adieu , comme il paraît par les comptes du secrétaire-d'état de Lucerne. Un valet de ville a conduit *frère Fatschin* , qui était très-lourd de corps et très-léger d'esprit ; la ville de Bâle lui a fait faire un habit et une paire de culottes , pour lesquels il a fallu dix aunes de drap ; et le dit *Fatschin* est parti avec nos con-

fédérés , qui lui ont aussi fait présent d'un bel habit. Bientôt après , nos chers confédérés de Lucerne nous ont député leur seigneur avoyer, Jaques de Bramberg , et son secrétaire, pour nous remercier encore une fois, et nous assurer que notre honorable accueil et cordiale réception ne seraient jamais oubliés ; et qu'avec l'aide du Tout-Puissant tout cela contribuerait encore à augmenter l'union et l'amitié des confédérés. »

Tel est le récit naïf de cette fête fédérale, que le chancelier de Bâle nous a conservé comme un *souvenir digne d'éternelle mémoire* ( c'est son expression ) et qui offre plusieurs traits caractéristiques des mœurs simples , amicales et gaies de nos cantons , au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle : il pourra servir de supplément à l'article publié, il y a deux ans , sous le titre de *Visites réciproques des Confédérés* (Conservateur , T. VIII , p. 114 et s.).

---



## XX.

## BIOGRAPHIE

DE LÉONARD THURNEISER DE THURN, CHEVALIER  
DU MONT SINAI.

DE tout tems il y a eu des médecins qui ont quitté les routes battues pour s'en frayer de nouvelles , qui , soit de bonne foi , soit par des spéculations d'intérêt , ont fait entrer dans leurs traitemens des pratiques superstitieuses ou des remèdes mystérieux , qui , quelquefois même , se sont donnés pour soutenir des rapports plus ou moins familiers avec les habitans du monde invisible ; les uns n'ont vu en eux que des charlatans adroits ; les autres les ont pris pour des adeptes au-dessus de l'humanité ; le peuple les a nommés magiciens et tenus pour tels. La Suisse a fourni quelques-uns de ces médecins spagiriques. Après le fameux Paracelse , aucun peut-être n'excita autant la curiosité et ne fit autant parler de lui que Léonard Thurneiser , célèbre dans son tems , quoique peu connu du nôtre.

Cet homme , aussi savant que singulier , na-

quit à Bâle le 6 août 1531 : son père , Jaques Thurneiser , d'abord joailler , puis capitaine dans les troupes piémontaises , le destina de très-bonne heure au métier d'orfèvre et de lapidaire , et lui apprit à fondre les métaux et à graver les pierres fines. Suivant l'usage de ce siècle , où les élèves étaient en même temps les serviteurs de leurs maîtres , il le mit au service de Jean Huber , professeur de physique à Bâle , médecin également célèbre par son profond savoir et par son heureuse pratique , qui attirait à lui des malades du plus haut rang. Thurneiser , doué d'une mémoire prodigieuse , d'une imagination ardente et des plus beaux talents , joints à l'ambition de se distinguer , fit de rapides progrès sous cet instituteur , qu'on appelait à Bâle l'homme de toutes les heures , parce que , tour à tour grave et gai , mais toujours plein de politesse , il était également propre aux conversations badines et aux entretiens sérieux. Son jeune élève l'accompagnait dans ses excursions botaniques , lui composait un herbier , préparait sous ses yeux des médicamens , et lisait avec lui les ouvrages de Paracelse ; à l'aide desquels Thurneiser développa son goût inné pour l'histoire naturelle , la chimie , la métallurgie , et surtout pour les sciences occultes : car dès son enfance

il courait après tout ce qui lui paraissait surnaturel , cherchant les devins, les astrologues , les thaumaturges, les nécromanciens , les alchimistes , assistant en secret à des opérations magiques , et se plaisant avec toute espèce de charlatans. Avidé de son avenir , il voulait à tout prix le connaître; et l'interrogeait par toutes les méthodes usitées dans ce siècle superstitieux. Herborisant un jour dans le Bruderholz, près de Bâle , il rencontra une bohémienne qui disait la bonne aventure d'une manière très-pieuse: elle portait un sac de billets sur chacun desquels était l'indication numérique d'un passage de la Bible : Thurneiser mit la main dans le sac, tira un billet qui portait : Proverbes VI , 23 ; et, de retour chez lui , il trouva : *Pour l'amour des femmes, tel se verra réduit à une croûte de pain* (1).

Il semble que ce fut en vertu de ce pronostic qu'il quitta son maître pour se marier, à peine âgé de 17 ans et n'ayant pas encore de barbe : il épousa donc , en 1547 , une jeune et belle veuve, nommée Marguerite Muller. Une imprudence le jeta bientôt dans de fâcheux embarras; ayant été trompé par des Juifs de Weill , il crut pouvoir mettre en pratique le proverbe : *A fripon , fripon et demi*, et se venger d'une fourberie par une autre; il prit une plaque de plomb, la recouvrit d'une lame d'or, et la vendit à ces

mêmes Juifs pour un lingot pur ; mais ils ne tardèrent pas à découvrir la fraude et rendirent contre lui une plainte au criminel : son père , auquel il avait déjà beaucoup coûté , se trouva dans l'impuissance de le sauver ; son frère Alexandre divulgua méchamment cette affaire : ne sachant que devenir , Thurneiser sortit furtivement de Bâle , en 1548 , et abandonna sa femme , dont il était au reste fort mécontent , parce qu'il avait découvert qu'avant son mariage , et même après , elle avait eu trop de complaisance pour Laurent Vlie , son tuteur. Peu après son évasion , sa femme demanda son divorce et l'obtint , parce qu'il ne put ou ne voulut pas paraître devant le tribunal ; et , par suite des lois alors en vigueur , il perdit son droit de bourgeoisie ; perte qui lui fut d'autant plus sensible , qu'il était d'une bonne et ancienne famille de Bâle.

En quittant sa ville natale , il alla d'abord à Strasbourg ; mais n'ayant pu s'y faire recevoir bourgeois , il passa à Constance , se mit à travailler chez l'orfèvre Huettli et y gagna en peu de tems 500 écus : une maladie dangereuse , et qui épuisa sa bourse , le força à quitter cet atelier. A peine rétabli , il parcourut la France et l'Angleterre , apprit la langue de ces deux pays , et y fréquenta tous les médecins , chimistes , phar-

maciens qu'il put aborder , sans même négliger les charlatans , dont il disait : « Je n'ai rien perdu avec eux et j'y ai souvent beaucoup gagné. »

De retour en Allemagne , et pressé par la misère , il entra comme arquebusier dans le régiment de Tecklenbourg , au service de l'électeur de Brandebourg. Ayant été fait prisonnier , en 1553 , à la bataille de Sievershausen , par Christophe Carlovitz , il quitta le métier des armes , et travailla dans les mines du nord de l'Allemagne : là , ayant trouvé une occasion favorable pour aller à Moscou , Thurneiser passa quelque tems en Russie , parcourut plusieurs provinces de ce vaste empire , et revint à Nuremberg. Dans cette ville industrielle , il fut long-tems employé par Hanz Mastiger , habile artiste , qui lui fit fabriquer divers instrumens d'astronomie pour le célèbre Schœner , professeur de mathématiques. Ce fut à cette époque que sa réputation lui valut d'être nommé par l'archiduc Ferdinand à la place d'inspecteur des mines d'Eberwald en Tyrol , et qu'il épousa , en 1558 , Anne Huettli , fille de l'orfèvre chez lequel il avait précédemment travaillé à Constance : il la mena à Tarentz dans l'Innthal et ensuite à Schurgant , dans les montagnes d'Antesbach , où il établit pour son compte une forge et une fonderie qui

occupaient beaucoup d'ouvriers. Quoique perdu dans un recoin des Alpes, son savoir lui attira la visite de plusieurs grands seigneurs et de quelques savans , entr'autres de Paul Vergier , nonce du Pape et évêque de Capo-d'Istria , et de Jérôme Cardan , si connu par sa prétention à avoir un esprit familier comme Socrate : ce dernier passa quelques semaines avec lui , pour l'initier dans les doctrines théurgiques qu'il professait , et dans la science des horoscopes , alors fort à la mode.

Thurneiser s'étant réconcilié avec son frère Alexandre , l'associa , pour son malheur , à ses travaux métallurgiques , et desservit pendant quelque tems sa place d'inspecteur , avec autant d'intelligence que de bonne foi. Le comte Ladislas de Hag lui donna aussi la direction de toutes les mines de ses vastes domaines. L'empereur Léopold , qui en avait entendu parler avantageusement , lui permit , en 1559 , de disséquer une femme condamnée à mort , à laquelle on avait ouvert les quatre veines dans sa prison , au lieu de la faire périr sur l'échafaud : l'un des fils de l'Empereur , l'archiduc Ferdinand , qui aimait les sciences et les savans , voulut faire sa connaissance personnelle , et ne tarda pas à devenir un de ses plus chauds protecteurs. En 1560,

tous ses ateliers ayant été incendiés par la négligence de son frère, Thurneiser se trouva ruiné ; ses ennemis le noircirent par les plus odieuses calomnies, et il se vit forcé à quitter le Tyrol ; heureusement pour lui que l'archiduc Ferdinand ne l'abandonna pas dans son malheur ; il l'engagea à voyager pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles, et se chargea de fournir en partie aux frais de son voyage, dont il lui donna même le plan. En conséquence de ces arrangemens , Thurneiser envoya chez son beau-père sa femme et ses trois enfans , Jules , Elizabeth et Hedvige , et , sur la fin de 1560 , il partit pour l'Ecosse et les Orcades.

En abordant ces petites et froides îles , son but était de voir , à Kirchwall , l'antique église de St. Magnus , dont on débitait des choses merveilleuses , et d'apprendre des centaines de Mainland quel régime ils avaient suivi pour parvenir à un âge aussi avancé. En 1561 , il parcourut l'Espagne et le Portugal , où il gagna quelque argent en enseignant l'hydrostatique , en établissant des fontaines et en découvrant des sources à l'aide de la baguette devinatoire. Il séjourna à Salamanque , où des maîtres qui se donnaient pour successeurs des druides enseignaient , dans une école souterraine , la magie

blanche, l'alchimie et l'art d'évoquer et de conjurer les esprits (2). Les quatre années suivantes furent consacrées à visiter la Barbarie, l'Égypte, les frontières de l'Abyssinie, d'où il revint en Arabie par la Mer Rouge : de là, il vit successivement la Terre Sainte, les Echelles du Levant, la Grèce, Candie et les îles de l'Archipel : après son débarquement en Italie, où il s'arrêta peu, il se rendit, par la Hongrie, à la cour de l'Empereur, qui le renvoya de suite dans le Tyrol pour en administrer les mines.

Ce long voyage fut très-utile à Thurneiser; il y apprit la langue de plusieurs des pays dans lesquels ses courses lointaines l'avaient porté : il y recueillit de nouvelles connaissances en médecine, en chimie, en botanique; il y étudia avec passion tout ce qui a rapport aux sciences occultes, si accréditées en Orient : il composa sur mer des ouvrages imprimés dans la suite. S'étant joint à la caravanne qui va de Barbarie en Égypte, il y trouva un médecin du mont Atlas, dont il apprit plusieurs arcanes : arrivé sur les bords du Nil, il fit connaissance avec des anciens sages qui vivaient dans des lieux connus des seuls adeptes, et qui lui communiquèrent une partie de leurs découvertes sur la transmutation des métaux. Il passa quelques mois en



Arabie chez un rabbin cabaliste , qui lui enseigna les formules des abraxas , les moyens d'entendre la fille de la voix , l'art de faire des talismans , des amulettes et des anneaux constellés , sans oublier de lui montrer les 32 chemins de la science et les 49 portes de la sagesse , dont la cinquantième ne s'ouvre jamais aux habitans du monde inférieur. Ce juif lui apprit encore l'alphabet céleste , l'usage des dix séphiroths , les propriétés du tetragrammaton ou du nom ineffable des 4 lettres , en un mot les mystères les plus profonds de la cabale (3). Le mont Sinäï fut aussi l'un des objets de sa curiosité : il y monta , entra par des échelles dans le couvent fortifié de Ste. Catherine , passa une nuit dans la grotte de Moïse ; et , après avoir fait les épreuves et prêté le serment d'usage , le supérieur des Caloyers de ce monastère le créa chevalier du mont Sinäï , en lui conférant l'ordre de Ste. Catherine (4). Il fit de là le pèlerinage de la Terre Sainte , y cherchant autant des hommes utiles à ses travaux que des souvenirs chers à sa dévotion : il se promena en observateur sur les tristes rivages du lac Asphaltite , sur les bords fertiles du Jourdain , sur les vertes pentes du Carmel et du Thabor et dans les plaines balsamiques de Jéricho : il visita les églises du St. Sépulcre à Jérusalem.

saalem, de la Sainte Crèche à Bethléem ; de la Ste. Vierge à Nazareth , et voulut voir de près les Druses et les cèdres du Liban. En traversant l'Archipel, il s'arrêta à Pathmos, afin de connaître par lui-même l'ermitage qui passe pour avoir été l'habitation dans laquelle St. Jean composa l'Apocalypse.

A son retour en Tyrol , en 1565 , Thurneiser reçut de la régence d'Inspruck une somme de 700 écus , qui lui fut avancée pour rétablir ses fonderies ; et le comte de Hag lui fit passer des secours d'argent assez considérables. L'archiduc l'envoya , en 1567 , examiner les mines de Hongrie et de Bohême ; il y était encore l'année suivante, qu'il opéra de belles cures dans l'armée impériale et guérit plusieurs soldats atteints d'une esquinancie du caractère le plus dangereux. Ce voyage lui procura la connaissance du comte Joachim de Schlick, grand-bailli d'Ober-Launitz , qui , dans la suite , lui fut très-utile ; mais il s'y fit aussi , par sa hauteur et son ton tranchant , quelques ennemis puissans qui lui causèrent de vifs chagrins. En 1569 , il obtint de ses supérieurs la permission d'aller dans la basse Allemagne , soit pour vérifier diverses observations physiques , soit pour mettre au jour ses ouvrages. Dans le cours de ses voyages mariti-

mes , il avait composé en vers allemands un livre intitulé Archidoxa ; ce livre traitait du cours , de l'action et de l'influence des planètes et des autres globes célestes sur le corps et l'esprit des hommes , sur leurs divers caractères et sur leurs actions , bonnes ou mauvaises , et renfermait de plus des instructions préparatoires au secret du grand œuvre. Il avait encore un autre ouvrage en vers , qu'il désirait faire paraître sous le titre de *Quintessence* ; il y indiquait la liaison et la correspondance intime de la médecine et de l'alchimie , et indiquait la méthode d'analyser toutes substances pour en extraire la quintessence : il avait aussi recueilli dans ses voyages un grand nombre d'observations sur les eaux , soit des fleuves , soit des sources minérales , qu'il voulait communiquer au public : il prétendait encore avoir découvert un procédé chimique par lequel on pouvait déterminer , non-seulement l'état du sang , mais encore la cause et le siège de son mal , pour y appliquer ensuite les remèdes convenables. Il s'agissait non-seulement d'imprimer sa méthode , mais de joindre au texte des planches anatomiques , et les gravures des vases et des instrumens nécessaires : pour cela , il lui fallait des graveurs , et il ne pouvait en trouver que dans les villes de la basse Allemagne , où

florissait l'imprimerie : il quitta donc les mines et les fourneaux du Tyrol , après avoir demandé son congé à ses supérieurs : fatigué de recherches et de travaux qui lui rapportaient fort peu , il abandonna la métallurgie pour se tourner du côté de la médecine , et vint d'abord à Munster , où il fit imprimer ses *Archidoxa* et sa *Quintessence*. L'évêque souverain de cette ville , Jean de Heven , prélat savant mais singulier , qui aimait et recherchait les hommes d'un caractère en rapport avec le sien , distingua bientôt Thurneiser , l'admit à sa cour , et l'attacha , en 1570 , à sa personne , avec le titre et les appointemens de son premier médecin : peu après , il le mena à Nimègue , où il accompagnait Elizabeth , fille de l'empereur Maximilien , fiancée à Charles IX. Dans ce voyage , Thurneiser fit quelques cures heureuses qui augmentèrent sa réputation. A son retour , l'évêque lui offrit de le placer à la tête d'une pharmacie considérable : mais son médecin voulait davantage ; il demandait un laboratoire et tout l'attirail nécessaire à un alchimiste. L'évêque s'étant refusé à cette dépense , qu'il trouvait trop forte , il lui reprocha son peu de générosité , lui déclara qu'il ne voulait plus rester au service d'un grand seigneur qui le récompensait si mal , et le quitta

brusquement pour aller à Francfort-sur-l'Oder. C'est dans cette ville qu'il publia son grand ouvrage hydrostatique , portant le nom des quatre fleuves du paradis terrestre , *Pison* , *Gihon* , *Hidekel* et *Phrat* , dédié au célèbre médecin Jean Hein. De tous ses écrits , c'est , avec son calendrier et son herbier , celui qui lui acquit le plus de célébrité : pour mieux soigner cette édition , il logeait chez son imprimeur Eichorn , chez lequel il fit encore imprimer , l'année suivante , son *Urodocimastique* (l'art de connaître les maladies par les urines). Le comte Schlick ayant , à cette époque , passé par Francfort , le prit avec lui et le conduisit à Prague auprès de l'empereur Maximilien , auquel il demanda et dont il obtint un privilège pour l'impression de ses ouvrages. En revenant à Francfort , il y trouva le nouvel électeur de Brandebourg , Jean Georges : ce prince , qui avait hérité de son père le goût de la minéralogie et de l'alchimie , ayant entendu parler de Thurneiser , lut avec un singulier plaisir ses ouvrages imprimés et quelques fragmens de ses manuscrits , et conçut la plus haute opinion de leur auteur : il aimait à trouver dans son *Pison* la description des rivières et des sources de ses états , leurs propriétés , les plantes qui croissent sur leurs bords , les pierres et les

substances minérales cachées dans leurs lits. Thurneiser n'attribuait pas seulement des qualités physiques aux eaux ; mais il leur accordait des influences morales : c'est ainsi qu'à l'article du Havel , il en dit : « rivière poisonneuse , mais dont les eaux sont malsaines , pesantes , d'une odeur désagréable ; ce qui fait que plusieurs femmes qui en boivent ont la langue méchante , satirique et menteuse. »

L'électeur voyant dans Thurneiser un homme capable de diriger les travaux des mines , d'établir des fonderies , de découvrir des sources médicales , qui , outre cela , prétendait trouver de l'or dans les rivières , dans les ruisseaux , jusque dans les grains de blé , et promettait d'indiquer les lieux du Brandebourg qui recelaient des rubis , des émeraudes , des saphirs et d'autres pierres précieuses , le prit à son service : on le lui avait d'ailleurs donné pour un médecin du premier mérite , et il était puissamment recommandé à la cour de Berlin par le comte de Schlick , par le baron de Closter et surtout par Matthias de Seldern , qui comptait se servir de lui pour ouvrir et pour exploiter de nouvelles mines.

Thurneiser était un très-bel homme , plein de sel et de gaîté , d'une éloquence insinuante et du commerce le plus agréable : comme il flat-

tait tous les goûts de l'électeur , il parvint aisément à le captiver et à gagner ses bonnes grâces. L'électrice étant malade , on le manda auprès d'elle : ayant observé avec soin son visage , il découvrit qu'elle avait un vice secret de conformation (ce qui était vrai) , et assura que , bien que sa physionomie lui en apprît beaucoup sur les causes et le genre de son indisposition , il en saurait bien davantage s'il pouvait avoir l'honneur d'examiner son urine et de la distiller ; c'est ce qu'on lui accorda aisément. Quand il eut procédé selon ses principes à cette analyse , il donna une description de la maladie de la princesse qui lui parut si exacte qu'elle demanda à Thurneiser de la traiter ; il refusa d'abord par modestie ; cédant enfin à ses instances et à celles de l'électeur , il l'entreprit et guérit la malade par des remèdes jusqu'alors inconnus ou inusités. Cette cure lui fit le plus grand honneur dans toute l'Allemagne ; et pour lui en témoigner sa satisfaction , l'électeur le nomma son premier médecin avec une pension considérable ; c'était en 1571.

La guérison de l'électrice mit son médecin à la mode , et lui valut la protection et la pratique de toutes les dames de la cour et de la ville , qui ne l'appelaient que le médecin merveilleux.

Comme il se piquait de préparer des remèdes cosmétiques , il reçut plusieurs lettres de beautés surannées , qui lui demandaient des fards de sa composition , des eaux de jouvence , des huiles employées dans les sérails , des poudres sympathique , en le suppliant de ne pas les nommer et surtout de ne'n pas donner à d'autres. Cette branche d'industrie médicale lui valut beaucoup d'argent.

L'Electeur , auprès duquel son crédit croissait journellement , fit venir de Constance à ses fraix , la femme et les enfans de son premier médecin , et lui donna en 1572 un ancien couvent appelé le Monastère gris , pour y établir une pharmacie , un laboratoire et une imprimerie. Thurneiser consacra une somme considérable à réparer ce vaste édifice ; bientôt ses presses , son apothicairerie et ses travaux chimiques occupèrent environ 200 ouvriers : lui-même commença à afficher un luxe et une magnificence qui fournirent ample matière à ses détracteurs : il portait habituellement des bas de soie , tandis que l'Electeur n'en portait que les jours de gala ; il était vêtu des plus riches étoffes ; il avait au col des chaînes d'or chargées de médailles que divers Princes lui avaient données , et il ne sortait plus qu'en voiture à quatre chevaux. De toutes parts



on le consultait comme médecin , comme alchimiste , comme initié dans les arts magiques. Voulait-on avoir son thème natal , obtenir l'interprétation d'un songe , percer dans les profondeurs de l'avenir ou dans la nuit du passé , procurer des philtres ou des élixirs de longue vie , on s'adressait à Thurneiser et on le payait chèrement. Il avait une immense correspondance qui lui rapportait beaucoup. On conserve à Berlin des lettres autographes , qu'il reçut de l'Empereur Maximilien de la reine Elizabeth , et d'autres têtes couronnées : on l'informait de toutes les découvertes et on lui envoyait des morceaux précieux d'histoire naturelle. Son imprimerie était achalandée ; des savans de pays éloignés l'employaient de préférence ; des professeurs Bâlois vinrent y porter eux mêmes leurs manuscrits : les livres qui sortaient de ses presses avaient au titre , imprimé au couvent gris de Berlin , ( Excusum Berolini in monasterio leucophæo ) et ce mot seul les faisait débiter dans leur tems , et les fait encore rechercher dans le nôtre. Une autre ressource très-lucrative pour Thurneiser était de faire valoir son argent à gros intérêt , d'acheter à bon compte les bijoux et les pierreries des personnes dont les affaires étaient dérangées , et de se charger des commissions sou-

vent bizarres et toujours coûteuses de l'Electeur et des autres grands Seigneurs qui donnaient dans l'alchimie : sa maison était une espèce de lombard fréquenté jour et nuit , et il ne tint pas à ses ennemis de le faire passer pour usurier. Sa fortune allait en augmentant , parce qu'aux pensions connues il en joignait de secrètes ; il en avait une de 500 écus reversible à ses enfans , que lui faisait Jean-Georges , pour lui avoir cédé un manuscrit sur la transmutation des métaux , et ce même prince lui avait assuré 9000 écus pour un autre ouvrage , intitulé *l'art du Rhin* , dans lequel il prouve qu'il y a beaucoup à gagner à faire des ducats avec l'or qu'on tire de ce fleuve.

Thurneiser était un membre très-actif de la Confrairie des Roses-croix , qui , à cette époque , était persécutée en certains pays et favorisée en d'autres , et il travailla à refondre ses anciens statuts , dont il y avait de deux espèces , les ostensibles dont chacun pouvait prendre connaissance ; et les acarnes qui n'étaient connus que des adeptes , sous le serment du secret : (5) pour assurer le mystère des correspondances , il s'occupa à perfectionner ce qu'on appelle le langage philosophique à l'usage des seuls initiés (6). En 1575 il réimprima ses *Archidoxa* avec des explications très-nécessaires à cet ouvrage hermétique. L'année suivante il dédia à Gottard Ketteler , duc

de Courlande , l'apologie de son *Urodocimastique*, dans laquelle on lit que Sigismond I, roi de Pologne, lui ayant envoyé une bouteille de son urine, non-seulement il découvrit sa maladie, mais il annonça le mois et le jour de la mort de ce Prince, qui arriva précisément à l'époque indiquée: Il assure dans un autre de ses ouvrages avoir employé la même méthode à l'égard d'Otton de Prédau, auquel il pronostiqua une apoplexie deux ans avant qu'il en fut frappé. Il fit paraître, en 1578, la première partie de son grand herbier avec des planches en bois; les neuf autres parties sont restées inédites, et la mort l'empêcha de remplir son plan favori, en complétant le grand ouvrage botanique que Conrad Gessner avait laissé imparfait. Il publia dès-lors divers traités sur la magie, les horoscopes, les planètes, les exorcismes, et sur l'essence spiritueuse à tirer des végétaux, tous plus obscurs les uns que les autres: de ses nombreuses productions, son calendrier prophétique est celle qui eut la plus grande vogue en Allemagne.

Thurneiser est le premier qui ait formé à Berlin un cabinet d'histoire naturelle, et sa correspondance lui donna la facilité de l'enrichir de plusieurs pièces rares: il changea l'ancien potager du couvent en jardin botanique, et le peupla de plantes tant indigènes qu'exotiques: il avait

aussi une petite ménagerie dans laquelle il nourrissait entr'autres un élan que le prince Radzivill lui avait donné , et qu'il envoya ensuite à Bâle au professeur Felix Plater ; c'est celui dont parle de Thou dans ses voyages en Suisse : (7) mais cet animal ne survécut pas long-tems à la visite que lui fit le savant Français. Les superstitieux jetèrent des soupçons sur ce pauvre quadrupède ; on le regarda de mauvais œil comme venant d'un magicien et tenant sans doute à la sorcellerie , et une vieille Bâloise lui donna , pour le faire périr , une pomme remplie d'aiguilles.

Après quelques années d'une prospérité brillante , dont Thurneiser abusa en satisfaisant son goût pour la bonne chère , le vin et les femmes , et en se livrant à toutes les dépenses d'un faste ruineux , son crédit et sa fortune commencèrent à décliner. Il avait perdu , en 1575 , sa seconde femme , dont l'activité , l'économie et la bonne conduite retardèrent sa ruine ; l'Electeur l'honora de ses regrets , et nomma lui-même aux enfans qu'elle laissait , des tuteurs pris entre les premiers seigneurs de sa Cour ; et permit à leur père d'ajouter à son nom de famille celui de Thurn ; ce qui semble indiquer qu'il lui donna des lettres de noblesse. Devenu veuf , Thurneiser remit imprudemment la gestion de ses

affaires à son frère Alexandre, homme tout à la fois négligent, libertin et dissipateur, qui acheva d'y porter le désordre, d'où résulta dans la suite un long et fâcheux procès entre les deux frères. Son premier commis, Burcard Speidel, sur lequel roulait le soin de son imprimerie, répondit mal à sa confiance ou pour mieux dire en abusa ; ce qui engagea Thurneiser à vendre son établissement typographique à Michel Hentzke le jeune, qui lui paya une partie du prix convenu, sous la condition expresse que si l'acquéreur venait à mourir et que ses héritiers ne pussent pas acquitter le reste de la somme stipulée, le vendeur rentrerait dans tous ses droits : en vertu de cette clause, Thurneiser reprit, en 1580, son imprimerie, qu'il fit gérer par Simon Hutter.

La peste s'étant manifestée à Berlin, en 1576, Thurneiser n'en fut pas attaqué, mais il eut de violentes migraines qui le tourmentèrent un mois durant ; à peine rétabli, il fut obligé de suivre la cour en divers châteaux qu'elle habita successivement pour se soustraire à la contagion ; mais il ne pouvait se faire à la vie qu'on y menait, et se plaignait surtout des chasses fatigantes dans lesquelles il fallait suivre l'électeur. Pendant cette absence d'environ neuf mois, ses

affaires domestiques allaient toujours plus mal , par la maladresse et les dilapidations de ceux qui en étaient chargés : ses enfans étaient mal élevés , et furent même si maltraités par leur oncle Alexandre , qu'ils prirent le parti de se retirer à Bâle. Son crédit comme médecin reçut ausside rudes atteintes : le célèbre G. Hoffmann , de Francfort , fit un discours académique sur les progrès de la barbarie ( *de barbaria imminente* ) dans lequel il ne ménageait point les disciples de Paracelse , et démontrait , tout en rendant justice à la chimie , que cette science seule ne peut faire un bon médecin : il attaquait vivement Thurneiser , sans le nommer , il est vrai ; mais il le désignait à ne pas s'y méprendre dans le portrait qu'il trace de ces spagiristes avides et impudens , qui vident la bourse des riches , en leur vendant chèrement de prétendus spécifiques tirés des pierres précieuses , des talismans absurdes et des horoscopes trompeurs. Ce discours fut très-approuvé des hommes sensés : il s'en répandit plusieurs copies ; et s'il ne fut pas d'abord imprimé , c'est que Thurneiser réussit assez long-tems à l'empêcher. Peu après , une lettre anonyme acheva de le désoler ; elle lui apprenait que le savant Rollenhagen , recteur du collège de Magdebourg , avait lu à ses disciples

son calendrier prophétique pour leur en montrer toute l'ineptie, et avait traité son auteur de garçon orfèvre, d'apothicaire ignorant, de rustre insensé et bavard, de méprisable charlatan, et même de magicien. Toutes ces attaques causèrent à Thurneiser des chagrins cuisans : il crut devoir s'éloigner de la cour, où l'on commençait à ouvrir les yeux sur son compte ; il demanda un congé à l'électeur sous prétexte de se retirer en quelque lieu tranquille, où il pût travailler sans distraction à finir ses ouvrages commencés ; surtout son grand herbier. Jean-Georges, qui ne lui avait point retiré ses bonnes grâces, le lui refusa long-tems et ne l'accorda enfin à ses instances réitérées qu'en 1579.

Deux ans auparavant, Thurneiser avait été frappé d'apoplexie sur le côté droit et de paralysie sur la langue ; il est intéressant d'apprendre le traitement qu'il employa pour en guérir : il fit hâcher des pigeons blancs qu'il fit distiller dans une infusion de lait et de camphre, et s'en frotta les parties affectées ; il mangea des pigeons de même couleur, étuvés ou rôtis, à tous les repas ; il but beaucoup de vin violent, de bière forte et de teinture de perles, et s'entoura de convives aimables et propres à l'égayer : la cure fut longue, mais elle réussit. Depuis long-tems,

il avait formé le projet de retourner à Bâle , soit pour finir honorablement les affaires fâcheuses qui l'en avaient chassé , soit pour recouvrer le droit de bourgeoisie, qu'il avait perdu. Son frère Alexandre l'entretenait dans cette idée, et elle devint si prédominante chez lui qu'il en prit la nostalgie (8). Ayant enfin surmonté tous les obstacles et obtenu de l'électeur la permission de s'absenter , sous condition de revenir bientôt , il partit pour sa ville natale et y arriva en novembre 1579, avec plusieurs domestiques , cinq chevaux et toutes les livrées de l'opulence. Il commença par s'accommoder avec les Juifs de Weill ; puis il termina le procès intenté contre lui quand il abandonna sa première femme ; comme elle s'était remariée depuis qu'elle avait obtenu son divorce , le magistrat défendit à Thurneiser de passer par la rue qu'elle habitait avec son mari : après quelques démarches préliminaires , le conseil lui rendit son droit de bourgeoisie, dont le recouvrement était le principal objet de son voyage ; mais il le condamna à une amende de 60 florins , et refusa de recevoir son serment de citoyen Bâlois , avant qu'il eût produit un congé authentique de l'électeur , parce qu'à cette époque personne ne pouvait jouir des droits de bourgeois , s'il était lié



par serment au service d'un maître quelconque : on lui permit cependant d'acheter un bien de campagne et une maison en ville : cette maison était située dans le faubourg de St. Léonard, et attenante à un grand jardin , où il fit tout de suite établir un grand laboratoire chimique.

Pendant son absence de Berlin , François Joell , professeur octogénaire de l'université de Gripswalde en Poméranie , l'attaqua outrageusement dans une brochure sur les maladies surnaturelles ( *de morbis hyperphysicis* ) : il attribuait tout le savoir et toutes les cures de Thurneiser à un démon ou esprit familier , qu'il tenait prisonnier dans un vase de cristal ; il prétendait que c'était par son secours que le médecin Bâlois écrivait dans plusieurs langues qu'il n'avait jamais apprises , telles que l'hébreu , l'indien , etc. et appelait sur lui la vengeance céleste , qui ne pouvait laisser impunies les charlataneries d'un pareil magicien. Thurneiser fit imprimer son apologie à Bâle , en 1581 , et répondit avec la plus amère virulence aux imputations de ce *vieux cagot d'hypocrite , plein de fiel* , qu'il appelle un *porc-épic venimeux*. Il était avéré qu'outre sa langue maternelle , qui était l'allemande , et le latin et le grec , qu'il avait étudiés au collège de Bâle , Thurneiser parlait espagnol , ita-

lien, hongrais, français, anglais, hébreu, chaldaïque, syriaque et arabe, et qu'il écrivait même au besoin dans la plupart de ces langues ; mais, doué de la mémoire la plus heureuse, il les avait apprises dans ses longs voyages ; et pour expliquer ce phénomène mnémonique, il n'était nullement nécessaire de recourir aux puissances infernales et de faire de Thurneiser un sorcier en communication avec elles. Toute l'Allemagne s'amusa de cette petite guerre littéraire, qui parut si comique qu'elle donna lieu aux caricatures les plus caustiques (9).

L'électeur ayant rappelé son médecin, Thurneiser laissa apercevoir, la veille de son départ, qu'il avait quelque velléité de se remarier. Un ami officieux lui proposa Marie Herbrott, fille d'un gentilhomme de Ravenstein, établi à Bâle : il n'eut pas le tems de la voir, tant son voyage fut précipité ; mais il demanda qu'on fît son portrait et qu'on le lui envoyât à Berlin. Sitôt qu'il l'eût reçu il en fut si enchanté qu'il résolut d'épouser cette personne, quoiqu'elle ne fût pas de la première jeunesse, ayant passé trente ans. Il demanda en conséquence un second congé à l'électeur, qui se fit beaucoup presser, et ne le lui accorda que sous l'engagement de paraître à sa cour sitôt que son mariage serait con-

clu. Revenu à Bâle, il se fiança à Mlle. Herbrott, le 14 septembre 1580, et célébra des noces pompeuses le 4 novembre suivant : deux jours après, l'anneau nuptial, monté d'une belle émeraude, tomba par hasard du doigt de sa femme, et la pierre se brisa : Thurneiser tira de cet accident fortuit des inductions superstitieuses et conçut les soupçons les plus fâcheux sur la fidélité de sa nouvelle épouse, qu'il ne craignit pas d'accuser, bientôt après, du plus honteux libertinage, avant et même depuis son mariage ; de là une mésintelligence qui, pour leur malheur commun, éclata en scènes scandaleuses. Sur un ordre de l'électeur, qu'il avait probablement sollicité, Thurneiser partit précipitamment pour Berlin avec son fils, au commencement de 1581, laissant à Bâle sa femme et les deux filles qu'il avait eues de sa seconde épouse. Ayant repris les travaux ordinaires de son laboratoire et de sa pratique, il fut souvent obligé de les interrompre, à cause des indispositions que lui causaient les nouvelles de Bâle, d'où on lui mandait que sa femme se perdait de réputation par une conduite plus qu'ellicencieuse ; il prit enfin le parti de la rappeler, et elle le rejoignit en 1582. Cette réunion ne fit qu'augmenter leurs querelles domestiques : la femme, au

dire de son mari , était une dévergondée sans pudeur , qui ne pouvait se passer d'amans : de son côté , elle se plaignait que son mari était avare , jaloux et cacochyme. On ignore par quel moyen de ruse et de violence il en obtint des aveux qu'il tourna contr'elle : quoi qu'il en soit , elle lui confia que , depuis l'âge de 14 ans , elle s'était très-mal conduite , qu'elle avait eu successivement nombre de favoris , et entra dans des détails également infamans pour elle et désolans pour son mari ; celui-ci mit sa confession par écrit , la contraignit à la signer de sa main , en fit dresser des copies par un notaire , et les envoya à son père et à un proche parent , qui devait être son premier séducteur. Elle fut enfin forcée d'écrire à son père pour lui avouer ses égaremens et en demander pardon. Enfin Thurneiser chassa cette malheureuse femme , la répudia avec éclat , et la renvoya à Bâle dans sa famille. Herbrott le père , qui ne croyait point à la vérité d'aveux arrachés par des voies illégitimes , et qu'il attribua à un breuvage qui avait égaré la raison de sa fille , rendit plainte , en juillet 1592 , contre son gendre , devant le consistoire matrimonial de Bâle : ce tribunal déclara sa fille innocente des imputations calomnieuses de son mari ; mais comme aucune

des parties ne demandait le divorce , le consistoire confirma le mariage et intima l'ordre de se fixer à Bâle à teneur de l'engagement pris avant ses noces , dans le cas où son épouse se refuserait de le suivre à Berlin. En attendant qu'il s'exécutât , elle obtint main-mise de toutes les propriétés, meubles et immeubles, que son mari avait dans le canton de Bâle. A cette nouvelle, Thurneiser remue ciel et terre contre cette sentence ; il engage l'électeur à écrire au conseil de Bâle pour se plaindre de l'injustice faite à son premier médecin : le conseil, par une lettre du 11 décembre 1583, répond à ce prince qu'il est prêt à revoir le procès si Thurneiser le demande ; celui-ci exige avant tout que sa femme sorte de sa maison et se dessaisisse des biens que la sentence lui adjuge : il veut de plus que tous ceux auxquels il a intenté cause d'injure dans le cours de son procès , aient à prouver leurs allégués ; sinon qu'ils soient déclarés calomniateurs et punis, à teneur des lois , dans leurs corps et dans leurs biens : on ne lui accorde rien de pareil ; mais de nouveau on lui offre le droit : alors il demande un sauf-conduit pour venir à Bâle ; et comme ce sauf-conduit tarde à arriver, Thurneiser, impatienté de tous ces délais et aigri par ses malheurs , met la der-

nière main à ses moyens de défense, qu'il préparait dès long-tems , et publie , vers le milieu de 1584 , des mémoires justificatifs , ou plutôt un libelle diffamatoire contre le gouvernement de Bâle, contre ses principaux magistrats, contre la famille Herbrott et contre sa femme, qu'il accuse d'inceste, d'adultère et d'actes de faux. Il prétendait entr'autres qu'on lui avait fait un déni de justice , et le droit lui fut toujours ouvert; que sa femme s'était emparée de ses biens par la plus criante oppression, et elle y était autorisée par son contrat de mariage; que tous ses concitoyens s'étaient ligués pour le perdre, et ils n'avaient cessé de le dissuader de suivre à ce scandaleux procès. Ces mémoires , formant un gros volume in-4° de 550 pages , sont devenus très-rares , parce qu'on en a supprimé les exemplaires autant que possible; mais leur publication acheva la ruine de Thurneiser , lui ferma pour jamais les portes de sa ville natale , et lui fit perdre le peu d'amis qu'il y avait conservés (10).

Dans le courant de 1583, Thurneiser avait publié à Berlin une seconde édition , revue et augmentée, de son *Onomasticon* , soit explication des mots étrangers , obscurs et hermétiques qui se trouvent dans les volumineux écrits de Para-

celse , et les IX premiers livres de sa Grande Alchimie , dans laquelle il traite à sa manière de la nature et de l'influence des végétaux, des métaux, des sels et des astres. Au milieu de 1584, il profita d'une absence de l'électeur , qui n'avait cessé de le protéger , pour quitter furtivement Berlin et se retirer en Italie : les brèches qu'il avait faites au trésor de Jean-Georges en prétendant l'augmenter, et l'impossibilité de rendre compte des sommes qu'il en avait reçues, et qui avaient disparu avec la fumée de ses athanors et de ses cornues , furent les causes présumées de son évasion ; l'électeur, assez prudent pour cacher qu'il eût été sa dupe, ne fit aucune recherche contre son alchimiste , et affecta même de le regretter et de le plaindre ; mais ses nombreux créanciers crièrent fort haut.

Dès ce moment, une grande obscurité couvre le reste de la vie de Thurneiser ; on sait seulement qu'il fit à Rome, vers l'an 1586 , en présence du cardinal Ferdinand de Médicis, devenu peu après grand-duc de Toscane , et au milieu d'une foule de spectateurs , la fameuse expérience si souvent citée par ceux qui travaillent au grand œuvre ; il mit un clou de fer dans un creuset, y jeta sa poudre de projection , et le retira changé en or jusqu'à la moitié : ce clou

fut porté à Florence , où il a été long-tems conservé et montré aux curieux. Thurneiser était encore à Rome en 1590 , comme il l'apprend lui-même dans une description qu'il publia des bains d'Atisweill , situés dans le bailliage de Flumenthal , à une lieue de Soleure , dont il donna l'analyse , suivie de règles pour ceux qui en usent. Il faisait grand cas de ces bains , placés dans une charmante contrée , près d'une antique forêt de sapins jadis consacrée à Atis , dont elle conserve le nom (Atisholz). Il y avait même séjourné dans un de ses voyages en Suisse , et son ouvrage leur donna beaucoup de crédit. On présume qu'il était à Cologne en 1591 , d'après un calendrier imprimé dans cette ville avec ses armoiries assez mal gravées en bois , et une curieuse préface sur la magie.

Dès-lors errant en Allemagne sous des noms supposés , en proie à la misère et aux maladies , tombé dans une grande décrépitude physique et intellectuelle , Thurneiser fut près de 5 ans sans donner aucun signe de son existence , et mourut , en 1596 , dans un couvent de Cologne , où il chercha un dernier azyle : il avait 65 ans , et , dans son lit de mort , il se fit connaître à un religieux , auquel il demanda pour toute grâce d'être enseveli à côté d'Albert-le-Grand (11),



A la suite d'une très-courte biographie de cet homme extraordinaire, on trouve le catalogue de ses ouvrages latins et allemands, imprimés et inédits, dans le *Tableau des savans Bâlois qui se sont distingués dans l'étranger* (Adumbratio eruditorum Basileensium apud exteros celebrium. Bâle, 1780). La maison qu'il posséda et habita à Bâle, propriété actuelle de M. G. Haas, célèbre fondeur de caractères, garde encore des souvenirs de son ancien maître. Il en avait fait peindre les fenêtres par Jean-Georges Wannewetsch, artiste distingué dans ce genre. On y voyait des scènes tirées de l'histoire, des figures allégoriques, des emblèmes d'alchimie et de théurgie : il y reste deux panneaux en vitres peintes, qui portent deux petites pièces de vers allemands très-énigmatiques, que Thurneiser composa en 1579, comme la date en fait foi (12). En fouillant les jardins contigus, on y retrouva ses armoiries très-bien gravées sur acier, et quelques vases et instrumens de cuiyre et de fer servant aux expériences chimiques qu'il fit publiquement pendant son séjour à Bâle. La plupart de ses manuscrits sont perdus, ou ont passé dans des mains inconnues : la bibliothèque de Berlin en conserve quelques-uns, entre autres son traité alchimique : *De transmutatione*

*veneris in solem*, et un volume de consultations faites pour des personnages du plus haut rang, et d'expériences urodocimastiques, accompagnées des pronostics qui en résultent.

## NOTES.

( 1 ) Ce genre de divination est de la plus haute antiquité ; les Orientaux avaient un faisceau de flèches, dont chacune était marquée d'une lettre de l'alphabet ; ils en tiraient un certain nombre et pronostiquaient d'après les lettres sorties : c'était les sorts du carquois. Les Grecs interrogeaient Homère et les Romains Virgile, en prenant au hasard un ou deux vers de leurs poèmes : c'était les sorts homériques et virgiliens, sur lesquels Rabelais s'est égayé avec beaucoup d'esprit et d'érudition dans les chapitres X - XI - XII du livre troisième de Pantagruel. Les Chrétiens firent servir au même usage l'Ecriture sainte ; pour cela ils prenaient trois différens livres de la Bible, par exemple les Prophètes, les Evangiles et les Epîtres ; après les avoir posés sur un autel ou sur la chaise d'un Saint, ils ouvraient ces livres et appliquaient les passages qui se présentaient à ce qu'ils voulaient savoir : c'étaient les sorts sacrés : les Conciles défendirent ces pratiques profanes sous des peines graves, et Louis-le-Débonnaire en fit une loi qui portait, que nul ne présomât deviner par le Psautier ou l'Evangile : (article 46 du livre 4 des ordonnances de cet Empereur). Malgré le double anathème de la puissance temporelle et spirituelle, cette superstition subsiste encore parmi nous : rien de plus commun chez le peuple que de demander son avenir à un verset de Psautier. C'est ce que nos paysannes des Alpes appellent piquer un psaume, parce qu'elles se servent d'une épingle pour ouvrir le volume. Maintenant le jeu solitaire des patiences est devenu chez les dames un nouveau moyen de divination.

(3) Conrad Gessner parle positivement de cette école de Salamanque, dans une lettre à Jean Craton de Crafftheim, premier médecin de l'Empereur, datée de Zurich, du 16 août 1566. — „ A l'occasion de Paracelse et de quelques autres spagyriques, il dit : je soupçonne qu'ils sont les successeurs de ces druides qui, chez les anciens Celtes, s'instruisaient dans des souterrains : ce qui se pratique encore de nos jours à Salamanque en Espagne : de cette école sont sortis ceux que nous appelons vulgairement des écoliers ambulans (*Scholasticos vagantes*), parmi lesquels ce Faust, mort il n'y a pas longtems, tenait le premier rang. ” ( V. N<sup>o</sup> 1 *Epistolarum medicinalium Conradi Gessneri* 4<sup>o</sup> Zurich 1587. )

( 3 ) Les personnes qui voudront des détails sur la cabale, les trouveront en latin dans les ouvrages de Reuchlin, de Kircher, de Schramm, et surtout dans la *Cabala denudata* de Knorr : ceux qui les préfèrent en français consulteront le 2d. tome de l'Histoire des Juifs par Basnage ; ce savant ecclésiastique a consacré la plus grande partie de ce volume à faire connaître avec beaucoup d'érudition cette singulière science, qui de nos jours encore a des maîtres et des disciples.

( 4 ) Cet ordre fut créé vers l'an 1070, par les princes chrétiens, après la conquête de la Terre-sainte. Ceux qui le recevaient devaient suivre les constitutions du St. Basile et s'engager, comme les chevaliers de St. Sépulchre, à protéger et à défendre de tout leur pouvoir les pèlerins qui venaient visiter le tombeau de Jésus-Christ : les religieux Grecs du mont Sinaï avaient seuls le droit de le conférer à ceux qui abordaient cette montagne : la croix de cet ordre était une roue à six rais de gueules, clouée d'argent et traversée par une épée sanglante.

( 5 ) Ces réglemens ostensibles, appelés la capitulation des Rose-croix profès, furent confirmés en 1624, dans une assemblée de l'ordre ; où après avoir, selon

leur expression , faits courir la voix par tout l'univers ; ils ne purent réunir que neuf frères et deux apprentis ; ils furent dressés d'abord en langue Allemande : il en parut peu de tems après une mauvaise traduction française , restée manuscrite.

(6) Pour échantillon de cette langue philosophique peu connue et encore moins usitée , nous donnons ici l'Oraison dominicale.

Hai coba 88 ia ril dat.

Ha babi 10 s8ymta.

Ha salba 10 velca.

Ha talbi 10 vemg8 m8 ril dadi me ril dat.

Jo velpi ral ai ril poto i ai saba vaty.

Na 10 s8eldy8s la lai hai balgas me ai ia

— s8 el dy8s lal ei 88 valgas r8 ai

Na mi 10 velco ai rai bedodl8

Nil io c8albo ai lal vagasie

Jean Wilkins , mort en 1672 évêque de Chester , a écrit en anglais un livre de *Lingua Philosophica*.

(7) Voyez la traduction du voyage de Thou en Suisse , page 31 de ce volume.

(8) La Nostalgie est ce que nous appelons communément le Mal du pays , et que les Allemands nomment *Heimweh* : cette maladie , causée par le chagrin d'avoir quitté son pays et la passion d'y retourner , n'attaque guères que les Suisses des montagnes , quand ils sont hors de leur patrie , et n'a pas même de nom en français. ( Conservateur Suisse T. 1. p. 434. et suivantes ).

(9) Une de ces caricatures représentait Turneiser en costume de docteur , une baguette à la main , devant un grand bocal de verre hermétiquement fermé. Dans ce bocal était un petit diable fort mutin , qui faisait la plus plaisante grimace à l'homme qui le tenait dans cette transparente prison , où il y avait un

écritoire, un dictionnaire polyglotte, et tout ce qu'il fallait au secrétaire infernal, pour écrire des consultations sous la dictée du magicien Bâlois.

(10) Voyez la Bibliothèque helvétique de Haller T. II, p. 375, sur ces mémoires, dont le titre seul donne déjà un aperçu : Ein durch Noth gedrunge[n], ausschreiben mein Leonhardt Thurneyssens zum Thurn der Herbrottischen Blutschands, Verkeufferey, Falsch und Betrugs auch der mir und meinen Kinderen zu Basel beschehenen Injurien, Gewalddhat, Spolierung, und Rechtssversagung halber - 1584.

(11) Albert dit le Grand de son nom de famille Gross, fut dominicain, maître du sacré palais, évêque de Ratisbonne dont il quitta le siège, pour redevenir simple religieux : il mourut à Cologne en 1280 à l'âge de 87 ans, et fut un des hommes les plus savans de ce siècle barbare ; il donna dans l'alchimie, chercha la pierre philosophale, et devint le patron des souffleurs. Il était habile mécanicien, et il fit une tête d'airain qui formait certains sons et imitait la voix humaine. Cette tête appelée Androïde ne contribua pas peu à le faire passer pour magicien, ainsi que son cadavre, qui exhumé trois siècles après sa sépulture à Cologne, fut trouvé parfaitement conservé.

(12) Les curieux trouveront ces vers aux quels leur obscurité seule peut donner quelque intérêt, page 160 et 161 de *Eruditi Basilienses apud exteros florentes* de feu Mr. Hertzog, professeur de théologie dans l'université de Bâle, dont il a fait aussi une bonne histoire littéraire, sous le nom d'*Athenæ Rauricæ* (1778).



---

**XXI.****RELATION****DU**

*Débordement de la Veveyse , en Juillet 1726 , par  
Ab. Ruchat , professeur de belles-lettres dans  
l'académie de Lausanne , adressée à J. J.  
Scheuchzer , professeur de physique et mathé-  
matiques dans l'académie de Zurich.*

Monsieur !

LE vendredi soir , 5 du courant , entre onze heures de nuit et minuit , il y eut à Vevay , un déluge tel qu'on n'en avait jamais vu de semblable , causé par une de ces chutes d'eau que vous appelez *Wolkenbruch* , qui se fit sur les monts qui sont au-dessus et au nord de Vevey. Le torrent de la Vevayse , qui coule à côté de Vevay , et qui a un lit très - large et un grand pont de pierre , se déborda d'une telle violence , qu'il gâta une partie du pont , renversa toutes les murailles qui sont le long de ses bords , entraîna de gros quartiers de pierre , et une telle quan-

tité de bois , que l'on en a compté pour la valeur d'environ 2000 francs ; mais sa fureur ne s'en tint pas là ; il se jeta sur la rue qui aboutit au pont , et inonda toutes les boutiques et les maisons de cette rue à la hauteur de 8 pieds, et même au premier étage , tellement qu'il y eut une hôtellerie publique où le torrent entraîna un jeune poulain de deux ans, du grand poile.

Dans une boutique, un enfant au berceau fut sauvé comme par miracle ; l'eau souleva doucement le berceau et le porta jusqu'à une planche attachée au plafond où il s'arrêta , et d'où on le tira ensuite , sans autre mal que quelques vessies blanches qui se sont élevées sur la peau. Il y eut quelques personnes noyées dans leurs lits et toutes les marchandises gâtées. Cette eau se répandit ensuite dans la place du marché , qui s'étend jusqu'au bord du lac , combla les jardins et entra dans les caves d'une autre rue contigue au marché , où elle renversa quelques murailles , ébranla quelques voûtes , et mena partout une quantité prodigieuse de limon et de boue, qu'on a de la peine à ôter et qui cause une grande puanteur. Dans le mesme tems, la foudre tomba au milieu de la ville, sur le coin de dehors de la muraille del'hôpital ; et, de

là , entrant dans une chambre par un trou imperceptible , y rencontra l'espontou de l'hôpitalier , dont elle cassa le bois ou la hampe , sans faire aucun autre mal. Mais pour revenir à l'eau , sa violence fut si grande qu'elle renversa une muraille de 9 pieds d'épaisseur toute neuve , que Messieurs de Vevay avaient commencée au bord du lac et dans l'eau , avec le dessein d'en faire un port fermé , et elle a entraîné si loin les pièces de cette muraille , qu'on n'en voit aujourd'hui aucune trace ; on fait monter la perte , y compris la dépense nécessaire pour rétablir ce que l'eau a gâté , à plus de 100,000 écus blancs : il y a eu deux maisons ruinées aux deux côtés du pont. La paroisse de Monstreaux , qui est près de Vevay , à l'orient , a souffert autant et mesme , dit-on , plus que Vevay , par un effet du mesme déluge , qui s'est jeté sur un torrent qui y coule , nomme la Baïe ; il y eut quantité de terres et plusieurs vignes emportées. J'y connois une seule famille qui a perdu 3000 francs en terres , ou emportées ou endommagées. Le déluge d'eau a ruiné des vacheries considérables qui étoient sur les alpes de ces paroisses , entraîné des troupeaux et des bergers , en sorte que l'on n'y voit aujourd'hui que les rochers tout nuds. Dans le mesme tems , divers endroits du canton de Fribourg qui sont dans



cette lisière ont été considérablement endommagés, ensorte que, dans le village de Châtel-St.-Denis, il y a eu 7 maisons emportées par l'eau. Enfin l'orage se fit aussi sentir dans le bas Vallais, à Monthey, village près du Rhône, dont la moitié a été renversée ou détruite par les débordemens et par le feu du ciel, tellement que les pauvres habitans ont été obligés de se retirer dans les bois, ou de se tenir sur les ruines de leurs maisons. Quelques jours après l'horrible débordement de la Vevayse, le torrent ayant quitté son lict, on y a découvert, dans un endroit qui est près de la ville, une source d'eau minérale semblable à celles de Lausanne, de St. Prex et de Rolle, qui est chargée de fer, de vitriol et d'alun, et quantité de personnes en ont bu avec succès. Si elle pouvait subsister, cette découverte dédommagerait en partie cette ville des maux qu'elle a soufferts : mais il est à craindre qu'on ne la perde bientôt, et que le torrent ne la couvre de nouveau, quand il rentrera dans son lict.

Je pense, Monsieur, vous faire plaisir de vous envoyer la relation de cette inondation de Vevay, d'autant que vous pouvez compter qu'elle est vraie, ayant été voir par mes yeux tous ses

ravages pour en être plus seur. J'ai l'honneur d'être , etc.

Lausanne , le 28 juillet 1726.

AB. RUCHAT , *professeur.*



## XXII.

### ANECDOTES.

VERS le milieu du XI<sup>e</sup> siècle , Thiota , née dans le Rhinthal , causa beaucoup de troubles dans l'évêché de Constance : jeune , belle , éloquente et adroite , elle profita de la crédulité superstitieuse des peuples pour s'attacher de nombreux prosélytes , prit le titre de prophétesse , se donna pour initiée dans les secrets de la divinité , et fit , dans les églises , dans les châteaux , dans les chaumières , sur les grands chemins et jusqu'au fond des forêts des prédications dictées , à ce qu'il paraissait , par un enthousiasme religieux. Thiota annonçait la fin prochaine de notre globe , parlait de ses communications habituelles avec le monde des esprits , et ne se montrait qu'avec le cortège de quelques vieillards

chauves , couverts de haillons et affectant l'extérieur de la plus profonde tristesse : une foule empressée suivait ses pas , se recommandait à ses prières pour détourner la colère céleste , et la comblait de présens , dont la prophétesse distribuait une partie aux pauvres. Salomon , évêque de Constance , alarmé des progrès de cette secte et des désordres qu'elle causait , surtout dans la Thurgovie et le Toggenbourg , fit arrêter Thiota , et la conduisit sous bonne garde à Mayence , où il convoqua un synode pour l'entendre et la juger. L'archevêque Raban et quelques autres prélats l'interrogèrent à huis ouverts dans l'église de St. Alban , et la forcèrent de convenir qu'un prêtre des environs de Winterthour l'avait instruite à jouer cette espèce de comédie , dans le but de gagner de l'argent et de partager avec elle les profits de l'entreprise. Elle fut condamnée à être liée à un poteau , pour recevoir la discipline , à faire une pénitence publique et à se taire. Dès ce moment , on ne parla plus de la Sybille ni de sa doctrine.

Les ennemis des Suisses ont inventé toutes sortes de calomnies , pour attaquer personnellement les fondateurs de l'indépendance helvétique.

que : ils ont entr'autres reproché à Werner de Stauffacher d'avoir volé un cheval aux religieuses de Steinen, près de Schwitz : le fait est faux, et voici ce qui donna lieu à cette inculpation. En 1275, Rodolph de Stauffacher, landammann de Schwitz, père de Werner, l'un des trois libérateurs du Grütli, ayant requis l'abbaye de Steinen de payer une certaine contribution commune à tous les habitans du pays, et ne pouvant l'obtenir, fit arrêter un cheval appartenant à cette corporation religieuse, et le garda en garantie de la somme qu'il réclamait : aussitôt l'abbesse porta plainte à l'impératrice Anne de Hohenberg, femme de Rodolph de Habsbourg qui, pour lors, se trouvait au château de Kibourg, et cette princesse écrivit la lettre suivante, que Tschudi a conservée :

« Anne, par la grâce de Dieu, reine des Romains, aux prudens et honnêtes ammanns, Rodolph de Stauffacher et Werner de Seeven, salut et tout bien ! Ayant, sous le bon plaisir de notre illustre seigneur et roi, pris sous notre spéciale protection et sauve-garde nos chères sœurs en Christ les religieuses de Steinen, de l'ordre de Citeaux, au diocèse de Constance, avec tous leurs biens et domaines ; en conséquence, nous n'entendons pas qu'elles soient

contraintes par nos officiers à aucun tribut. Etant informée que vous, Rodolph de Stauffacher, landammann, avez retenu un cheval appartenant aux dites religieuses, nous mandons à votre discrétion, et vous requerrons de suite de rendre le dit cheval sans retard ni opposition quelconque; vous recommandons au surplus à tous deux, non-seulement de ne plus molester en aucune façon, mais de les défendre, au contraire, de tout votre pouvoir, fidèlement et en toute occasion, contre toute injure et vexation. Donné à Kibourg, le iv septembre de la seconde année du règne de notre prédit Seigneur et Roi.»

— Comme on le voit par cet exposé, il y a bien de la différence entre voler un cheval ou le séquestrer en gage d'une valeur refusée; ce ne serait d'ailleurs pas sur Werner de Stauffacher, encore enfant à cette époque, mais son père Rodolph, que devrait tomber ce reproche de vol, s'il était mérité.

Le baron de Rorschach avait établi un paysan pour concierge de sa tour de Rosenberg, près de Hérisau, avec serment de la garder fidèlement: deux gentilshommes du voisinage, les frères Giell de Glattbourg, s'en emparèrent par surprise, en 1344, et prétendaient la retenir,

jusqu'au paiement d'une somme qui faisait l'objet d'un procès entr'eux et le baron ; ils menacèrent le concierge de le précipiter du haut de la tour s'il ne jurait de la tenir à l'avenir en leur nom et de la défendre envers et contre tous. Le concierge, dévoré de remords, et ayant horreur de ce second serment extorqué par la force, résolut de s'en tenir au premier, et chercha l'occasion de rendre son dépôt au légitime maître. Un jour qu'il s'aperçoit que les deux frères sont séparés, il s'approche de l'un d'eux, qui était courbé sur une caisse pleine de flèches et de jalets ; il l'étend mort d'un coup de hache, court de suite à l'autre, qui regardait par une fenêtre, et l'assomme comme son frère : il restait encore leur valet, ancien soldat, qui ne manquait ni de force ni de courage ; le concierge le cherche, le trouve à l'écurie et le manque d'un coup de hache qui porte à faux : alors ils se précipitent l'un sur l'autre, et, après une lutte vigoureuse, ils tombent sur le plancher, de manière que le concierge était sous le soldat : la fille du premier accourt, et, voyant le danger de son père, elle lui donne un grand couteau de cuisine avec lequel il égorge son antagoniste : alors il jette les trois cadavres dans le fossé et fait avertir le ba-

ron de Roschach, qui, en récompense de ses services, lui donna la place de châtelain de Rosenberg et la déclara héréditaire dans sa famille. Ces tours carrées, enceintes d'un large fossé, étaient autrefois très-communes en Allemagne et en Suisse : peu spacieuses, elles avaient une cuisine et un four au plain-pied, et une salle d'armes au premier étage : le second était partagé en deux chambres, et le troisième était un grenier qui renfermait les munitions de guerre et les provisions de bouche. Quand le pont levis était baissé, il n'y avait pas besoin d'une forte garnison pour le service de la place. Un document de 1253 nous apprend que le possesseur du château d'Arconciel, près de Fribourg, y tenait pour toute garnison un soldat, un chien et un coq (cliens, catulus et gallus).



Henri Lorits, plus connu dans la république des lettres sous le nom de Glareanus, né en 1488 à Mollis, dans le canton de Glaris, était si avide de connaissances que rien ne lui coûtait pour en acquérir. — Mécontent de ce qu'il lisait dans les auteurs classiques et dans leurs commentateurs sur les sources du Rhône, il prit le parti de les aller reconnaître lui-même : il gagna donc, vers l'an 1510, à travers les hautes alpes,

le pied de la Fourche , et descendit le long de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans le lac. Alors il crut pouvoir en parler pertinemment , et rendit ainsi compte de ses observations. « Le Rhône tire son origine des Alpes , et en sort tout près de l'endroit où le chemin du val d'Urseren débouche par la Fourche dans le haut Vallais. Le massif sous lequel sort la source du Rhône n'offre ni rocher , ni caillou , ni terrain : c'est un glacier haut d'environ xvi stades ( huit stades font le mille romain ) ; il est environné de montagnes sauvages , boisées de sapin et d'autres arbres alpestres , et frappe l'œil par sa blancheur , qui présente , selon moi , un aspect formidable ; car on n'y voit ni gazon , ni apparence de végétation ; mais un immense plateau de glaces accumulées et condensées , comme si toutes les pluies s'étaient gelées en tombant. En sortant de sa source , le fleuve ne coule pas vers le nord , comme les anciens l'ont avancé mal à propos , mais au midi , l'espace de xxx stades ; puis il se précipite , pendant xvi stades , jusqu'aux premières habitations qui sont à la tête de la vallée ; dans les C stades suivantes de son cours , il se tourne tantôt vers le couchant d'hiver , tantôt vers le couchant d'été ; courant ensuite à travers le pays des Sédunois et des Vérages , il se



verse enfin dans le Léman. » Dans ces tems encore à demi barbares , les gens de lettres voyageaient peu ; s'ils sortaient de chez eux, c'était tout au plus pour aller visiter quelque académie , quelque bibliothèque ou quelque savant. Glareanus est le premier Suisse qui ait entrepris un voyage périlleux dans une contrée presque inconnue et regardée alors comme inabordable, pour fixer un point de géographie jusqu'à lui très-obscur. Son exemple fut imité, en 1546, par le professeur Munster , de Bâle , l'un des meilleurs cosmographes de son siècle , qui composa une description du Vallais ; description très-curieuse , vu l'époque où elle a été rédigée, et qui sera publiée une autre année.

\* \*

Les cantons firent , en 1511, une expédition dans le Milanais , pour venger le droits des gens indignement violé en la personne de trois messagers d'état de Berne, de Schwytz et de Fribourg , enlevés par un détachement français qui en noya deux : ce premier pas fait, on chercha à faire périr des ennemis qu'on n'osait combattre. Les Suisses , arrivés au bourg de Galerano , où l'on avait empoisonné plusieurs pièces de vin, en burent avec avidité , mais ils en furent quittes pour quelques tranchées. On se refuserait à

croire à cet odieux attentat , absolument étranger au caractère de la nation française , si , indépendamment de nos historiens nationaux , Brantôme , dans ses mémoires (T. VII, p. 156) ne le rapportait avec éloge : voici ses propres paroles en parlant de M. de Chaumont , lieutenant-général du roi de France de-là les monts. « Un des plus beaux traits qu'il fist en sa charge ce fust , lorsque les Suisses , ayant renoncé à l'alliance du roi , vinrent faire une descente vers Milan : il les fist tous esvanouir et retirer sans perte de ses gens ; car il leur fist couper tous les vivres et abattre tous les moulins et fist empoisonner tous les vins à Gallétras , où ils étoient. Mais au diable l'un qui mourut : il falloit bien que l'espice fût tombée au fond ; quelques aventuriers français y allèrent après , environ 200 , qui tous y moururent. » Que penser de ce Brantôme si vanté , qui , après le narré de cet infâme empoisonnement , appelle M. de Chaumont , qui le commanda , *très-homme de bien , très-sage et très-excellent capitaine !*

Matthieu Schiner, ce fameux cardinal de Sion, qui , par ses intrigues politiques , avait joué un si grand rôle en Suisse , s'apercevant , après la bataille de Marignan , que son crédit baissait ,

et que ses compatriotes commençaient à le bafouer , employa , pour recouvrer la considération à laquelle il prétendait, un moyen qui ne réussirait plus de nos jours : quand il voyait arriver à son audience des magistrats ou des officiers de sa nation , il se retirait au fond de sa chambre, comme pour ouvrir des dépêches ou pour lire son bréviaire; en leur tournant le dos, il se trouvait en face d'un grand miroir qui lui répétait ce qui se passait à l'autre bout de l'appartement ; puis il revenait aux arrivans et disait : « Vous, vous m'avez tiré la langue; vous, vous m'avez fait la nique; vous, vous m'avez montré à vos camarades en me faisant les cornes. Surpris de son savoir, ces hommes grossiers et ignorans le prirent pour un magicien , en répandirent le bruit , et dès-lors personne ne se permit plus à son égard ni signe de mépris , ni manque de respect.



Quand Sixte V voulut faire relever, en 1586, le grand obélisque de 72 pieds de haut couché dans le cirque, pour le placer devant l'église de St. Pierre , aucun architecte romain n'osa se charger de l'entreprise. Ce fut Dominique Fontana , de Mélide, village de la Suisse italienne ,

au bord du lac de Lugano, qui l'exécuta, après 4 mois de travail : le Pape en fut si satisfait, qu'il nomma Fontana son architecte. le créa chevalier de l'éperon d'or, et lui assigna une pension de 2000 scudi, qui lui fut comptée si-tôt que l'obélisque fut en place. Il lui fit de plus présent de la machine ingénieuse qu'il avait inventée et employée pour mouvoir cette masse énorme, et lui permit de graver au bas de ce monument égyptien :

*Dominicus Fontana, ex pago agri  
Novocomensis, transtulit et erexit.*

Fontana releva également par ses ordres les obélisques de St. Jean de Latran, de Ste. Marie Majeure et de la porte del Popolo, et restaura les colonnes de Trajan et d'Antonin : son crédit se soutint jusqu'à la mort de Sixte V. Des ennemis jaloux de ses talens et de sa gloire l'ayant desservi auprès de Clément VIII, son successeur, Fontana se retira à Naples en 1592, fut nommé grand-ingénieur par le vice-roi, comte de Miranda, et fit plusieurs ouvrages qui attestaient également son savoir et son génie, entr'autres des machines hydrauliques qui excitèrent l'admiration de tous les connaisseurs. Cet artiste célèbre, plus connu en Italie qu'en Suisse, mourut dans cette capitale en 1607, à l'âge de 64 ans.

\*  
\*  
\*

Louis de Marval , de Neuchâtel , capitaine au régiment des gardes Suisses , fit plusieurs campagnes , dans lesquelles il déploya une rare intrépidité , et se distingua surtout au siège et à la prise de Ste. Menehould , en 1653 ; non seulement on loua en prose ce brave , mais on fit pour lui des vers qui méritent d'être conservés et qui parurent dans la Gazette de Paris du 15 décembre de la même année , dédiés à Mademoiselle de Logueville.

Touchant ce Sainte Menehout  
 Un certain bruit s'épand partout ,  
 Que Marval capitaine Suisse ,  
 Admirable homme de milice ,  
 Plus brave et plus vaillant qu'Hector ,  
 Quoiqu'il soit assez jeune encor ,  
 Fit des miracles à la brèche ,  
 Où sans craindre feu ni flammèche ,  
 Il frappait comme au tems jadis  
 Eut frappé Monsieur Amadis.  
 Jamais en un seul personnage  
 On n'avait vu tant de courage ,  
 De prouesse , de fermeté ,  
 D'ardeur et d'animosité.  
 L'ennemi quoique plein d'audace  
 Lui céda trente fois la place :  
 Le généreux Plessis-Praslin

Sous qui ce grand siège a pris fin ,  
 Avec sentimens d'allégresse  
 Considéra sa hardiesse ,  
 Et cet illustre Général  
 Prisa cent fois le dit Marval ,  
 Le voyant sans en rien démordre  
 Exécuter si bien son ordre :  
 Bref , il fit si bien son devoir ,  
 Qu'à la Cour on le voulut voir ,  
 Et ce voisin des Allobroges  
 Y reçut mille beaux éloges.

Quand , à l'occasion de la paix avec l'Espagne ,  
 en 1668 , le capitaine de Marval fut licencié ,  
 il reçut une chaîne d'or de Louis XIV , en té-  
 moignage honorable de la satisfaction que le  
 Roi avait de ses services.



Près du village de Grellingen , dans la partie  
 Bernoise de l'ancien Évêché de Bâle , il y a un  
 pont sur la Byrse , qui n'a de remarquable que  
 de n'avoir rien coûté à la commune qui le fit  
 construire. Elle l'avaient donné à faire à un ma-  
 çon Italien pour un prix convenu : le pont était  
 achevé ; l'entrepreneur avait payé et congédié  
 ses ouvriers , et il ne lui restait qu'à recevoir la  
 somme stipulée : la nuit qui précéda le jour fixé  
 pour ce payement , un violent orage éclate ; la

rivière grossit et se déborde : le maçon se lève et entend une voix qui crie : « La Byrse a emporté le pont. » A cette nouvelle , le pauvre homme se sauve à travers les montagnes du canton de Soleure et n'a jamais reparu : les uns disent qu'il se tua de chagrin ; d'autres qu'il alla se cacher dans un couvent éloigné : quoi qu'il en soit , le pont n'était point emporté ; il existe encore solidement de nos jours , et personne n'a jamais réclamé l'argent dû à l'entrepreneur.



Genève mérite et occupe dès long-tems une place honorable dans les annales de l'humanité par l'esprit de patriotisme et de bienfaisance qui caractérise ses habitans : il serait trop long d'en rapporter les preuves multipliées. Dans le nombre , il est un homme qu'on ne peut trop souvent présenter comme modèle , et dont le souvenir doit rester en évidence et en bénédiction : c'est Guillaume Franconis , né à Genève , en 1646 , et mort conseiller-d'état en 1722. Ce digne magistrat , fils d'un ancien syndic , proposa , en 1706 , de fonder une maison d'orphelins , pour laquelle il offrait une somme considérable ; mais le conseil , craignant que ce nouvel établissement ne nuisît à l'hôpital , le pria de faire pour les pauvres en général , ce qu'il voulait faire pour les orphelins. L'année sui-

vante , Franconis fit un fonds de 10000 écus en faveur des prosélytes indigens ; il en reçut des remerciemens publics. En 1708, il versa en don 5000 écus dans la caisse de l'hôpital, et en prêta 10000 à la chambre des blés , au 4 pour cent , déclarant cette somme reversible à l'hôpital , après la mort de ses enfans. En 1719, il fit un autre prêt de 12000 écus blancs, sous les conditions les plus favorables , au gouvernement, pour fournir aux dépenses des fortifications. Il refusa , en 1722 , sa paie de conseiller-d'état, et demanda sa démission par scrupule de conscience , parce que sa mauvaise santé ne lui permettait pas de remplir les devoirs de sa charge. Mais le conseil, pénétré d'estime pour sa personne et de reconnaissance pour ses services , l'invita à conserver sa place et son traitement. Le 19 octobre de la même année, son testament fut homologué , et le protocole du conseil porte qu'il était bon juge, bienfaiteur des pauvres , et qu'il avait donné plusieurs preuves de son amour pour sa patrie ; et, sous la date du 8 janvier 1723 , on lit dans le même registre cette phrase remarquable, dont le laconisme en dit plus que la plus longue oraison funèbre : « *L'hôpital a fait une grande perte par la mort de noble Guillaume Franconis, qui donnait seul autant et plus que tout le reste de la ville.* »



Monsieur de Courten , lieutenant-colonel aux  
 gardes , aimait à raconter que , faisant faire l'e-  
 xercice à feu à sa compagnie , un de ses soldats  
 avait son fusil en tel état qu'il ne partit qu'à la  
 cinquième décharge ; le coup fut si violent que  
 le pauvre homme en fut renversé : un sergent  
 s'étant avancé pour relever le fusil , le Vallaisan  
 lui dit : « Gardez-vous d'y toucher ! le drole a  
 encore quatre coups à tirer et vous jouera le mê-  
 me tour qu'à moi. »

Un aubergiste de Schaffouse avait une femme  
 acariâtre , toujours en querelle soit avec son  
 mari , soit avec ses servantes : un étranger ar-  
 rive , et , bientôt ennuyé des criailleries de l'hô-  
 tesse , se dispose à sortir pour aller chercher un  
 gîte plus tranquille : le mari vient à lui , lui  
 prend la main et lui dit : « Eh quoi ! mon cher  
 hôte , n'avez-vous pas honte de votre vivacité !  
 Voici 32 ans que j'entends nuit et jour les cris  
 de ma femme sans jamais perdre patience ; et  
 vous ne sauriez les supporter quelques heures ? »  
 L'étranger resta ; la femme sourit , et les servan-  
 tes eurent un jour de paix.

Un détachement des gardes suisses , commandé

par M. Karrer, de Soleure, se trouvait à Dieppe peu après le 10 août 1792, et se vit menacé d'être traité par les Normands, comme leurs frères d'armes l'avaient été par les Parisiens. Quelques officiers se mirent en sûreté à bord d'un bâtiment anglais, et la plupart des soldats allèrent grossir l'armée de la Vendée, autant pour servir la cause royale que pour venger la mort de leurs frères massacrés aux Tuileries; ils formèrent une compagnie d'environ 120 hommes, qui se battit avec beaucoup de courage en plusieurs rencontres : mais comme elle ne se recrutait pas, elle se trouva presque détruite à la fin de cette guerre. Son capitaine était un des plus beaux hommes et des plus braves, et s'appelait Keller. Il se distingua surtout à Granville, où 20 de ses meilleurs soldats restèrent sur la place. Après l'affaire de Dol, Keller revint à Paris, y vécut caché pendant un an, et, en étant sorti pour retourner vers la Loire, il fut arrêté par un corps de chouans, qui le prirent pour un espion et le fusillèrent. Dans cette compagnie, était un soldat du pays des Grisons, nommé Rynsch, qui se faisait remarquer autant par son inaltérable gaîté que par son intrépidité à toute épreuve. A la fin de la bataille de St. Fulgent, gagnée par les Vendéens, voyant les bleus

en pleine déroute , il tire un fifre de sa poche , et se met à jouer aux fuyards le fameux *ça ira* ; un boulet renverse son cheval , il se relève froidement et continue l'air commencé. Quelque tems après , à l'attaque d'une petite ville ; ce brave Suisse monte , lui sixième , à une brèche fort étroite , et y est tué de plusieurs coups de feu , emportant les regrets de toute l'armée royale.



Monsieur le professeur X reçut une lettre par laquelle on lui demandait, pour la porte d'un cimetière, une inscription latine convenable à ce respectable et mélancolique local ; il répondit par un billet conçu en ces termes : « Avant que de penser au bien , il faut corriger le mal : commencez donc , Monsieur , par empêcher que votre cimetière ne soit journellement profané par ceux qui le traversent. Tant que le lieu où reposent, depuis des siècles, les ossemens de vos ancêtres n'offrira à la vue et à l'odorat que la scandaleuse image d'un retraitsale et infect , je n'ai point d'inscription chrétienne à vous proposer.... Mais il est une inscription païenne qui se trouve sur plusieurs anciens tombeaux ro-

main, et qui me semble convenir parfaitement;  
c'est celle-ci :

HOSPES  
AD HUNC TUMULUM  
NE MEIAS,  
OSSA PRECANTUR TECTA  
HOMINIS.



### XXIII. — BOUTS-RIMÉS.

Aubonne, le 25 août 1817.

Monsieur le rédacteur !

Nous sommes quelques habitués du pied du Parnasse (car nous n'aspirons nullement à grimper sur le double coupeau), qui prenions jadis l'innocente récréation de remplir des bouts-rimés : nous n'ignorions cependant pas que c'était un mauvais genre ; que Sarrazin, il y a plus d'un siècle, en avait fait justice dans son joli poème de Dulot vaincu, ou la Défaite des bouts-rimés, et que l'anathème était encore en force : nous avons même traversé les longues années de la révolution sans penser à notre passe-temps chéri, parce qu'il nous semblait que ce n'était pas le moment de s'occuper de mots ; et, après mûre délibération, nous allions tourner d'un autre côté nos goûts poétiques ; mais ayant vu récemment que le *Mercure de France* ressusci-

tait les énigmes , les logogriphe , les charades et jusqu'aux acrostiches , et qu'on y admettait gracieusement les bouts-rimés , nous avons cru que des Suisses pouvaient se permettre sans scrupule ce que des Parisiens se permettaient en face d'Apollon , et nous en sommes revenus à nos vieux bouts-rimés. Dans une de nos dernières séances , nous sommes convenus de les choisir à la pluralité des voix , et de n'admettre aucun mot barroque , burlesque et tenant au style de la halle , ce qui diminue la difficulté ; mais nous pensons l'avoir augmentée en précisant le sujet auquel doivent s'appliquer nos rimes. Nous avons , par exemple , pris le canton de Vaud pour thème de ces douze mots : Saturne , taciturne , enivré , azuré , victoire , plantureux , vineux , urnes , nocturnes , gâté , liberté.

Je vous envoie , Monsieur , celle de ces pièces qui nous a paru la moins mauvaise , avec prière de la publier , si du moins vous la jugez digne de cet honneur.

Du bord de ces rochers où la faux de Saturne  
Des siècles a gravé la marche taciturne ,  
Des beautés du Léman mon regard enivré  
Admire de ses eaux le miroir azuré.

Je contemple ces monts pleins de neige et de gloire  
Où l'écho des glaciers proclama la victoire ;

Je signale à mes pieds ces guérets plantureux  
Ces fertiles vergers et ces côteaux vigneux ,  
Où Bacchus en riant va remplir nos cent urnes ,  
Que la lune embellit de ses pompes nocturnes ,  
Et dont le peuple ardent , du ciel enfant gâté ,  
Broda sur ses drapeaux Patrie et Liberté.

Z. K.

---

## XXIV.

### NAIVETÉS.

La Fleur ! as-tu passé chez ce pauvre Mont fort ?

— Oui Monsieur. — Que fait-il ? — certe ! il souffre bien fort.

— Tant pis , je m'en afflige , et sans doute qu'il jure...

— Nuit et jour , et sans cesse il se donne au Démon.

— Tant pis encor. — Mais c'est , Monsieur , je vous assure ,

Sa seule consolation.

• • • • •

Blaise de grand matin , à midi , sur le soir ,  
Trois fois du même jour chez le juge Maurice  
Heurte à coups redoublés et demande à le voir.  
Le cas est grave , et veut prompt et bonne justice :  
Trois fois on lui répond , ne frappez pas si fort ;  
Prenez mieux votre tems , Monsieur le Juge dort.  
A la dernière fois faisant triste grimace.  
Blaise se prit à dire , après avoir baillé ,

O Ciel ! ne pouvais-tu nous donner dans ta grâce  
Un juge qui fût éveillé !

• • • • •

En certain lieu que je ne nomme pas ,  
Les médecins et les apothicaires  
Etaient devenus magistrats ,  
Et donnaient tout leur tems au publiques affaires :  
Les malades par eux se voyaient délaissés :  
Tous s'en plaignaient , surtout la bonne Gabrielle :  
Que le Ciel ait pitié de nous ! me disait-elle ,  
Hélas ! de ce train là nous voilà tous forcés  
A mourir de mort naturelle.

---

## XXV.

### MES SEMAILLES.

( Fragment. )

Dans mes champs dépouillés l'automne défleurie  
M'offre un aspect encor plein de charme et de vie.  
Là quatre bœufs massifs s'efforcent lentement ,  
A tracer ces sillons nourriciers du froment.  
Le semeur vient après mesurant en cadence  
Ses pas toujours égaux aux jets de la semence :  
Plus loin de deux coursiers le seul henni-ement  
Me fait apercevoir la marche ralentie ;  
Mais avec eux bientôt s'avance l'instrument  
Qui doit cacher le grain qu'à la terre on confie.

Sur le sol recouvert les valets dispersés,  
 Brisant d'un bras nerveux la motte à coups pressés,  
 Elèvent sur cent points du nouveau labourage  
 De fertile poussière un inconstant nuage.

Combien de sons divers animent ce tableau !

Le claquement du fouet, la roue étourdissante,  
 Du laboureur actif la voix forte et bruyante,  
 Sont répétés au loin par l'écho du coteau.

Mais l'ombre qui déjà descend de nos montagnes,  
 S'allongeant par degrés pour voiler les campagnes,  
 On suspend les travaux : c'est au déclin du jour,  
 Du bétail fatigué qu'est fixé le retour,  
 Et j'emporte avec moi la double jouissance  
 Des plaisirs du moment, de ceux de l'espérance.

Beguin 21 septembre.

RIGOR.

## XXVI.

### SUR TISSOT.

Ce médecin fameux, qu'à frappé le courroux  
 Du Ciel, à juste droit de ses talens jaloux,  
 Esculape nouveau, descend aux noirs rivages;  
 Hippocrate l'attend sur les bords du Léthé,  
 Pour conduire ses pas vers ces heureux bocages,  
 Azyles du repos et de la volupté,  
 Où couchés mollement sous d'éternels ombrages,  
 Les amis des humains, les bons rois, les vrais sages,  
 Boivent l'oubli des maux et l'immortalité.

S. BRIDEL.





## XXVII.

## LETTRE

*de Henri Bullinger, pasteur à Zurich , à Jean Pontisella, recteur du collège de Coire , traduite du latin.*

Si vous avez encore la lettre que j'ai écrite à Campell (2) , je vous invite à l'ouvrir et à la lire ; car elle renferme divers points relatifs à la manière de traiter l'histoire des Grisons : ou si vous le préférez , priez-le de ma part de vous la communiquer. Si j'avais su que vous vous occupiez de cette matière , j'aurais peut-être écrit différemment. Je l'exhorte à achever la partie de son ouvrage restée en arrière : c'est-à-dire de joindre l'histoire à la description du pays , comme notre Simler l'a fait dans son livre sur le Vallais. J'ai ajouté que plusieurs personnes, et moi en particulier , l'exhortaient aussi à être simple et concis, et à éviter ces détails minutieux que les lecteurs jugent inutiles. Ce que vous me mandez sur les familles , je le lui ai déjà mandé moi-même ; c'est que toute comparaison entre les grandes familles produit le plus mauvais effet ; leur antiquité peut se déterminer

comme Stumpf (4) l'a fait, par les vieilles chartres et les anciens documens, de même que par les actes publics des couvens, à la fin desquels on nomme ordinairement les témoins, comme par exemple : *quand ceci s'est passé, étaient présens les Salis, les Prévôts, etc.* Dans ces instrumens, il faut observer avec soin quels sont les noms de chaque lieu, montagnes, villages, districts; comme lorsque vous dites : la Brégaille s'appelait autrefois la vallée des Breunes; si vous prouvez par des chartres que c'était le nom du pays qui s'appelle aujourd'hui Brégaille (Bergell), vous rendrez service à la science, parce que la plupart des noms actuels ont été inventés par les modernes. Les évêchés ont des registres où sont portés leurs revenus annuels; les communes en ont également; fouillez-les pour y découvrir les anciens noms géographiques : il sera bon de citer vos auteurs. Si vous, dont le style égale la judiciaire, avez le plan d'embrasser toute l'histoire de votre nation, le mieux serait peut-être que Campell vous laissât le soin d'achever son ouvrage. Vous en feriez alors une mention honorable, et vous reconnaîtriez publiquement que ses travaux n'ont pas peu contribué à l'exactitude de votre livre : ou plutôt

faites tous les deux au défi lequel écrira le mieux l'histoire de sa patrie.

Vous connaissez trop bien Tite-Live et les autres historiens classiques , pour que je doive vous apprendre comment il faut écrire votre histoire : mais je vous dirai un mot sur la manière d'en recueillir les matériaux ; ce qui n'est pas la moindre difficulté. D'abord il s'agit de rassembler et de consulter les chroniques manuscrites qui sont entre les mains de quelques-uns de vos Seigneurs ; ils vous les communiqueront d'autant plus volontiers, ainsi que les privilèges et les titres de leurs familles, que cela vous donnera occasion de parler de la noblesse de leur extraction : informez-vous ensuite de tous les monumens d'antiquité qui existent dans votre pays : médailles , tombeaux , inscriptions romaines, trophées d'anciennes armes ; vous feuilleterez aussi avec fruit les obituaires , les registres , les livres d'impositions , les rôles des censitaires , et , en général , les cartulaires, qui déposent dans les archives des églises , des communautés et des maisons religieuses : les couvens gardent plusieurs manuscrits dont il faut prendre connaissance , ainsi que des chapelles bâties comme monument , soit de quelque bataille , soit de quelque autre événement mémo-

nable. On tire souvent de la terre, des armes employées dans les guerres et des instrumens destinés au culte des payens , qui indiquent la place de quelque combat ou de quelque temple. Divers usages et coutumes populaires rappellent des faits de vieille date , ainsi que les anciennes chansons et les traditions vulgaires , qui ne doivent point être négligées. Je ne doute point, au reste , que vous n'ayez d'avance pourvu aux moyens de rassembler les matériaux nécessaires pour votre rédaction. On peut tirer quelque parti des auteurs qui ont écrit sur vos voisins et sur leurs antiquités. Dans chacune de vos vallées , vivent des hommes instruits , qui sauront, soit vous fournir des particularités intéressantes, tirées des dépôts publics , soit vous raconter ce qui est arrivé de remarquable dans la contrée qu'ils habitent : vous pourrez recourir avec succès , pour rassembler vos matériaux , au crédit du résident du roi auprès des Liges Grises (5), auquel les principaux de votre pays n'ont garde de rien refuser de ce qu'il leur demande.

Gessner dit , dans sa Bibliothèque , que Albert de Belfort a écrit, sur l'histoire et la noblesse de Rhétie un ouvrage qui n'existe plus (6) , et que N. Stupan a composé quelques traités sur le même sujet (7). On a de Cimonetta

un gros volume sur le duché de Milan ; mais j'ignore s'il y a rien de relatif aux Grisons : les autres historiens d'Italie ont probablement fait mention de votre nation dans leurs écrits , au moins en suis-je sûr pour Guichardin et Paul Jove. D'ailleurs , je le répète , n'avez-vous pas parmi vous plusieurs savans et plusieurs nobles qui se feront un plaisir de favoriser vos recherches ? A la prochaine foire , paraîtra la chronique allemande de Wursteisen , sur la ville et le canton de Bâle (8) , qui fera connaître plusieurs faits jusqu'à présent inconnus : il a immensément lu pour composer cette chronique ; et , comme il est fort de mes amis , je le prierai , au cas que vous le désiriez , de vous faire part de tout ce qu'il peut avoir d'analogue à votre plan. Stumpf a beaucoup , dites-vous ; mais il n'a pas tout : il conviendra , s'il est tombé dans quelque erreur , de la rectifier , mais avec modestie. J'ai vu aussi une Rhétie de Tschudi (9) , mais bien différente de celle qu'il a fait imprimer : c'est un ouvrage tout neuf ; et le résident du roi obtiendra aisément de ses héritiers qu'ils vous confient ce manuscrit. Ce que Simler rapporte de l'origine des habitans de Davos (10) , il l'a tiré d'autres auteurs ; mais je souhaite que vous discutiez son opinion , fondée sur ce qu'ils par-

lent allemand, et qu'ils emploient le dialecte vallaisan, tandis que tous leurs voisins se servent de l'ancienne langue rhétique (romantsch). J'ai vu l'année dernière les lettres de noblesse des Prévost, chez M. Funck, qui demandait mon sentiment sur leur authenticité (11) ; j'en possédais une copie, mais sans le blason de leurs armoiries, que je le priai de m'envoyer, pour voir, en confrontant les pièces, si elles portaient l'empreinte de l'époque dont elles ont la date ; mais il ne m'a pas répondu, et il n'en a plus été question dès-lors : j'ignore par qui et pour quelle cause ce document lui avait été confié. Ce qu'il vous a écrit sur la famille Gugelberg, il le tenait d'un homme digne de foi, et Funck fut chargé de le vérifier par nos chroniques ; mais nous n'avons rien trouvé ; ce qui n'a pas empêché Campell de l'insérer dans son ouvrage : je l'ai d'ailleurs averti de ce qu'il avait à faire pour ne pas blesser les autres familles nobles.

Il y a parmi vous des usages qui paraissent incroyables aux étrangers : les députés que nous envoyâmes de Zurich, il y a quelques années, rapportèrent des merveilles de vos lois, de vos vêtemens, de vos repas, de vos coutumes, entr'autres que les femmes grisonnes vont couper et fendre le bois dans les forêts, tandis que chez nous c'est la besogne des hommes ; mais, en

Souabe , n'est - on pas surpris que nos Suisses traient les vaches (12). Un de vos nobles m'a raconté qu'autrefois , quand le seigneur arrivait à Davos , ses ressortissans étaient tenus à lui donner un grand repas en viandes et en poissons , mais sans pain ni vin : ceci suffira pour donner un échantillon de ces tems-là.

Il serait surtout fort intéressant que vous vous étendissiez sur différens points d'histoire naturelle bien connus des habitans des montagnes , mais que ceux des plaines trouvent rares et admirables : nous voudrions que ce fût la première partie de votre ouvrage , et ce serait certainement la plus curieuse. Rien n'est plus commun dans votre Rhétie queles phénomènes dont vous aurez à traiter. Je dis souvent aux voyageurs étrangers , qu'il y a beaucoup et de grandes merveilles dans vos montagnes , ne fût-ce que leur incroyable hauteur. Cette partie de votre ouvrage pourra d'ailleurs éclaircir plusieurs passages de la Bible. Simler a déjà beaucoup fait dans son Cominentaire sur les Alpes , pour lequel je me flatte de lui avoir été de quelque secours ; mais je ne doute nullement que vous , mon cher Pontisella , qui êtes né dans le sein de ces mêmes Alpes , ne puissiez nous en apprendre bien davantage. Quoique Simler me semble

avoir embrassé tout ce qui est relatif aux Alpes en général ; cependant on peut encore ajouter, expliquer et corriger beaucoup sur leurs noms, sur leur hauteur , sur leurs diverses chaînes , sur les chemins qui les traversent , etc. Hâtez-vous donc d'achever ce chapitre des montagnes, dans lequel vous aurez tant à nous apprendre des sources thermales , des lacs alpestres , des poissons qui y vivent , comme j'ai appris qu'il y en avait dans quelques petits lacs du canton d'Appenzell , des torrens et cataractes qui se précipitent des plus hautes cimes, de cette source dont Campell fait mention , qui diminue sensiblement au milieu du jour (13).

O que vos descriptions seront précieuses et dignes d'être lues ! comme les Grecs auraient embelli de pareils sujets ! Dans ce chapitre entreront encore les cavernes , dont j'ai souvent entendu raconter des choses étranges , les défilés, les chemins difficiles , ces routes ouvertes avec le marteau dans les rochers , ces ponts hardis suspendus dans les airs sur d'affreux abîmes : mieux que Simler, vous saurez nous éclairer sur ces avalanches ou masses de neige tombante , qui n'ont été bien décrites par aucun ancien , et dont je ne me rappelle pas qu'Homère aît dit un seul mot. Quand ces neiges se détachent, on



prétend qu'elles font un bruit de tonnerre, qu'elles parcourent de grands espaces , et qu'il suffit quelquefois du bruit d'un tambour pour les mettre en mouvement. On m'a souvent assuré que ceux qui y étaient ensevelis y vivaient assez long-tems , qu'ils entendaient ce que disaient les passans et les gens venus pour les délivrer de cette prison , mais qu'ils ne pouvaient y faire aucun mouvement. Il serait très-agréable pour vos lecteurs d'y trouver des exemples de ces catastrophes , tels que les Glaronnois pourraient vous en fournir. Je voudrais également que vous pussiez nous en dire davantage que Stumpf, sur les glaciers et leurs profondes scissures. Pline prétend que la glace peut se conserver long-tems , être employée comme remède et servir à rafraîchir le vin. En fait-on encore usage chez vous et chez les Italiens ? Est-ce qu'elle se durcit assez pour devenir cristal ? Vous n'oublierez ni les dangers des voyages dans les Alpes , ni la nécessité d'ouvrir, chaque matin, les chemins, en certains tems et en certains passages, ni l'instinct des chevaux de bât : vous indiquerez les précautions que doivent prendre ceux qui traversent ces neiges, le péril où ils sont de geler, s'ils s'arrêtent pour se reposer , l'usage des cercles ou raquettes qu'ils s'attachent sous les pieds

pour ne pas enfoncer, l'espèce de lunettes qu'ils emploient pour préserver leurs yeux , et autres utiles détails de ce genre.

Il faut aussi noter les végétaux particuliers aux Alpes et qui ne se trouvent nulle part ; arbres , comme les aroles , les mélèzes , les ifs.... plantes , comme les narcisses , les joubarbes à toile d'araignée , les lunaires, dont notre Gessner a fait un traité particulier ( 14 ) , et les aconits , dont Wolf ( 15 ) parle dans les lettres du même Gessner. Simler rapporte, d'après Strabon, qu'on trouve dans les Alpes des chevaux et des bœufs sauvages, et un certain quadrupède de la taille du cerf, qu'il ne nomme pas : ce sera à vous à déterminer cette espèce , et à nous décrire le chamois , le loup-cervier , le bouquetin et les cornes de ce dernier , qu'on prétend qu'il dépose , comme les cerfs , ce que je ne crois cependant pas , vu leur grosseur ; j'en ai observé un très - grand , que votre père , d'heureuse mémoire , me montra au château de Haldenstein : mais comment les prend-on, et qu'est-ce que ces roches sablonneuses que vous appelez sulza , que ces animaux vont lécher ( 16 ) ? Stumpf a quelque chose sur la marmotte ; mais il reste à compléter cet article. Il est très-important, en général , de distinguer le vrai du faux

dans ce que les anciens , comme Pline et autres , nous ont rapporté , de les corriger s'ils sont dans l'erreur , et de suppléer à ce qui manque à leurs descriptions ; car si l'on se contente de transcrire sèchement le texte de Pline , d'Ælien , le lecteur ne sait à quoi s'en tenir. A l'égard des animaux domestiques , faites observer quelle incroyable quantité de chevaux , de vaches , de chèvres , nourrissent vos montagnes , comment on les élève dans les pâturages , comment ces bestiaux reviennent dans leurs étables. Donnez aussi des renseignemens sur la vie et les occupations pastorales. Examinez encore si tout ce que les anciens ont avancé sur les ours est fondé en réalité ; s'il est vrai qu'ils dorment en hiver , comme les marmottes , et que leurs femelles ne mettent bas qu'en décembre , comme quelqu'un me l'a affirmé dernièrement des ourses qu'on garde dans une fosse à Berne. Stumpf dit qu'on trouve le faisan dans les Alpes ; Gessner le nie ; probablement que le premier n'entend pas l'espèce si commune sur les bords du Rhodan , mais une autre espèce , que nous appelons faisan de montagnes ou coq de bruyères : je vous invite à éclaircir ce point ; car il serait possible que l'un et l'autre eussent raison. En d'autres pays , les cerfs et les lièvres de couleur blanche

passent pour des prodiges ; les curieux seront bien aises d'apprendre si vous avez des animaux dont le poil soit blanc en certaines saisons , et qui , en d'autres , changent de couleur , comme les lièvres ; et si l'on trouve chez vous des ours blancs. Nos paysans débitent des choses étonnantes sur des serpens que les chasseurs rencontrent parfois dans des lieux déserts ; mais je présume qu'il faut mettre ces récits au rang des fables , d'autant que cette classe de gens ne se fait aucune peine de mentir ; c'est même son langage ordinaire. N'oubliez pas de faire observer que nous n'avons pas de scorpions chez nous , mais qu'ils sont fréquens du côté de l'Italie, et d'indiquer ce qu'il y a de remarquable sur les insectes , par exemple ceux que le peuple appelle teigne des neiges (17).

Plusieurs personnes ne peuvent s'imaginer que vous ayez des maisons et des celliers entièrement taillés dans le roc , comme je l'ai lu quelque part dans Lambin. Il faut indiquer avec soin les pronostics des tempêtes observés dans les montagnes. J'oubliais de vous rappeler que , parmi les merveilles des Alpes qui m'ont le plus frappé , aussi bien que d'autres personnes , est cette contrée de votre pays que j'ai visitée aux environs de Davos , sur la gauche du village de Monstein , où l'été et l'hiver ne sont séparés que

par un espace tout au plus de deux mille pas.

Je me suis étendu sur ces divers objets pour vous engager à contenter ma propre curiosité sur certains points , et celle des étrangers sur d'autres. Quand vous rencontrerez des voyageurs instruits qui ont exploré les Alpes , ils pourront vous rappeler plusieurs choses qui les ont frappés comme rares , tandis qu'elles ne le sont pas pour vous , qui les avez journellement sous les yeux. Si vous pouvez découvrir quelques particularités dignes de foi sur le spectre Echo (18) , ne négligez pas , s'il vous plaît , de me les mander : notre vicaire ne me laissera ni trêve ni repos qu'il ne sache à quoi s'en tenir. Vous aurez sans doute appris que ce fut après la mort de l'évêque de Vercel que le spectre d'Appenzell commença à infester la maison d'un prêtre voisin ; qu'ensuite il vint dans l'hôtel de ville et inquiéta tout le monde par le bruit de son tambour..... Adieu mon cher Pontisella.

#### NOTES.

(1) Il est précieux de recouvrer des lettres du genre de celles-ci , et utile de les publier. Henri Bullinger né en 1504 à Mellingue en Argovie , successeur du réformateur Zwingli dans la charge de premier pasteur de Zurich , où il mourut le 15 septembre 1575 , était non-seulement un des meilleurs théologiens de son tems , mais il connaissait à fond les belles-lettres latines et grecques , l'histoire de sa patrie , la littérature étrangère et nationale. Tous les savans de la Suisse réformée

étaient en correspondance avec lui ; ils lui communiquaient le plan de leurs ouvrages , les soumettaient à sa censure , lui demandaient et en recevaient des avis et des directions. Jean Pontisella , d'une noble famille de la Brégaille , élevé dans l'académie de Zurich , premier recteur du gymnase de Coire et conseiller de cette ville , consulta son ami et protecteur Bullinger sur son dessein d'écrire l'histoire du pays Grison : il lui envoya quelques fragmens de son ouvrage commencé , sollicita ses conseils et en reçut , vers la fin de l'an 1574 , la lettre latine , dont on donne la traduction.

(2) Campell l'un des réformateurs des Églises grisonnes , mort en 1581 pasteur à Schlins , était de Zuts dans l'Engadine. Il composa en beau latin l'histoire de sa patrie et l'envoya pour la retoucher à Bullinger et à Simler , avec lesquels il soutenait d'étroites liaisons. En 1577 , il fit hommage de son manuscrit à la diète des trois Liges qui l'en remercia honorablement : mais trop pauvre pour le faire imprimer à ses frais et n'ayant trouvé aucun libraire qui voulût s'en charger , cet excellent mais volumineux ouvrage , d'environ 4000 pages , est resté inédit. Il en existe dans le pays Grison quelques copies aussi chères qu'elles sont rares ; il y en a une à Milan dans la bibliothèque Firmiane ; une autre doit être en Angleterre dans la bibliothèque du Roi : on parle d'une troisième à Zurich.

(3) Josias Simler né en 1530 à Cappel , gendre de Bullinger , mort pasteur à Zurich en 1576 , a été l'un des pères de notre histoire nationale : outre sa République des Suisses , il publia , en 1574 , une bonne Description du Vallais , suivie d'un savant Commentaire sur Ales lpes en latin. Cet ouvrage fut si bien accueilli , que les Elzéviros le firent entrer dans la collection de leurs Républiques et le réimprimèrent à Leide , en 1633.

(4) Jean Stumpf , né en 1500 et mort pasteur à Stamsheim en 1566 , publia , en 1546 , une bonne Chronique

de la Suisse in-folio, [plusieurs fois réimprimée] dès-lors; elle est en allemand. Pour récompenser l'auteur, les Zuricois lui firent présent de la bourgeoisie de leur ville.

(5) C'était alors Pompone de Bellièvre, grand ami des sciences et des savans : il résidait ordinairement au château d'Haldenstein.

(6) Albert Belli, de Belfort, d'une noble famille de Davos, médecin très-laborieux, avait promis de mettre au jour, vers l'an 1540, un panégyrique historique des trois Ligues; mais cet ouvrage n'a jamais paru, et l'on ignore si le manuscrit existe encore et entre quelles mains il dépose.

(7) Nicolas Stupan, né en 1542 à Pontrésina dans la haute Engadine, d'une famille qui a produit plusieurs gens de lettres, fit ses études dans l'université de Bâle, y devint professeur de médecine, enseigna et exerça cette science avec succès jusqu'à sa mort arrivée en 1621; on a de lui divers ouvrages de médecine, d'astronomie, de politique, et quelques traductions d'auteurs Italiens : ce qu'il doit avoir composé sur l'histoire des Grisons n'a jamais été imprimé et le manuscrit en est probablement perdu.

(8) Christian Wursteisen, né à Bâle en 1534, homme d'une érudition immense surtout dans l'histoire du moyen âge, fut d'abord professeur de mathématiques dans l'université de sa ville natale; il passa ensuite à la chaire de théologie, qu'il quitta pour remplir la charge de chancelier de son canton. Sa grande Chronique de Bâle écrite en allemand parut en 1580 quelques années plus tard que Bullinger ne l'annonçait. Nous ne parlerons pas de ses autres ouvrages : épuisé de travail, il mourut en 1588.

(9) Ægide Tschudi, de la plus noble famille du can-

ton de Glaris, dont il fut landamman, nâquit en 1506 et mourut en 1572. Le mérite de sa grande Chronique Helvétique en allemand, est trop connu pour s'y arrêter. L'ouvrage dont il est question dans la lettre de Bullinger est sa *Gallia Comata* (in folio) qui n'a été imprimé qu'en 1758. Il avait publié en 1538, un traité sur l'ancienne Rhétie, qui est un trésor dans son genre, que le professeur Sébastien Munster, de Bâle, traduisit peu après de l'allemand en latin et fit imprimer à l'insçu de l'auteur : l'original et la traduction sont également au nombre des livres rares.

(10) Voyez sur la colonie de chasseurs Vallaisans, à laquelle le bourg de Davos doit sa naissance, le Conservateur T. II p. 122 etc.

(11) On trouvera dans le Conservateur T. I p. 230 la traduction de ce diplôme. S'il est authentique, il prouverait que la famille Prévost (a Prepositis), du pays des Grisons, possédait déjà en 630 le château de Vicosoprano dans la vallée de Brégaille.

(12) Bullinger fait ici allusion au sobriquet injurieux de Kühmelcher que les Souabes donnaient aux Suisses, et qui causa tant de rixes sanglantes dans le XV<sup>e</sup> siècle.

(13) Cette source temporaire est dans le Val d'Assa près de Rémus, communauté de la basse Engadine. Bullinger est ici mal informé, car c'est tout le contraire de ce qu'il en dit : elle est tellement à sec le matin qu'on peut entrer dans la belle grotte dont elle sort ; à 11 heures on entend le bruit de l'eau qui approche, et à midi un grand ruisseau se précipite de la caverne pour aller se jeter dans l'In.

(14) Ce Traité des lunaires et autres plantes qu'on dit mal à propos briller pendant la nuit fut imprimé à



Zurich, en 1555, avec le Voyage de Gessner au mont Pilate, et le joli poème latin de la Stockhorniade, par Jean Muller, dit Rhellicanus, du nom de son village natal. Ce petit in-4°, de 97 pages, est de la plus grande rareté. Le Voyage au mont Pilate, traduit en français, se trouve dans le tome IV du Conservateur, page 115, ainsi que la Stockhorniade, p. 424.

(15) Le médecin Gaspard Wolf, mort en 1601, fut l'élève, l'ami, et le successeur de Gessner dans la chaire de physique à Zurich : il publia, en 1577, un volume précieux des Lettres de Gessner, et y réunit un travail de ce célèbre naturaliste sur les aconits.

(16) Scheuchzer parle, dans ses Voyages des Alpes, de ces roches fréquentées par les chamois, qui les lèchent avec avidité, soit parce qu'elles sont légèrement imprégnées de nître, soit pour nettoyer leur langue d'une pituite visqueuse qui les incommodé; ils s'y rendent par troupes, et y restent quelquefois deux jours : les chasseurs connaissent ces bancs aréneux et se postent dans le voisinage : c'est surtout dans les alpes de Glaris et des Grisons qu'on en rencontre qui portent les marques de l'érosion causée par la langue des chamois ; et, dans les divers idiômes de ces hautes régions, on les appelle Sulzen, Glæk et Lakinen.

(17) Wagner, dans son Histoire Naturelle de la Suisse, dit qu'il a trouvé dans les neiges des Alpes, ramollies par le soleil, de petites chenilles rougeâtres et velues, qui y vivent. C'est le seul naturaliste qui ait fait cette observation ; mais il est à présumer que ces insectes n'y naissent pas, et qu'ils y ont été portés par le vent.

(1) Bullinger veut sans doute parler d'un phéno-

mène physique , transformé , par la superstition , en spectre , qui inquiéta long-tems les ouvriers , dans les mines d'argent que le landammann Pierre de Buol faisait exploiter aux environs de Davos. Louis Lavater, mort à Zurich , en 1586 , ne manqua pas d'en faire usage dans son singulier *Traité des Spectres* , imprimé pour la première fois , en 1570 , traduit en diverses langues , et dédié à l'avoyer de Berne Jean Steiguer.

(19) Cette lettre est de la fin de l'an 1574 : Pontisella ne put guère profiter de son contenu , puisqu'il mourut de la peste , peu de mois après l'avoir reçue , et que , par conséquent , il n'eut pas le tems d'achever ce qu'il avait commencé. On présume que c'est à l'aide des manuscrits , soit de Campell , soit de Pontisella , que Jean Guler de Weineck , et Fortuné Sprecher de Berneck , l'un et l'autre gentilshommes de Davos , et décorés des premières magistratures de leur pays , ont composé l'*Histoire des Grisons* , le premier , en allemand , sous le nom de *Rhætia* (in-folio, Zurich , 1616.) , le second , en latin , sous celui de : *Pallas Rhætica* (in-4°, Bâle , 1617). Quoiqu'imparfait à plusieurs égards , ce dernier est , au fond , le meilleur ouvrage que nous ayons sur les Grisons. S'il y a en Suisse un canton qui mérite que l'homme de génie s'en occupe , c'est certainement celui-là : la conquête de son indépendance par les plus faibles moyens , ses longues guerres étrangères et civiles , les formes singulières d'un gouvernement qu'on a appelé *CONFUSIO DIVINITUS SERVATA* , le caractère énergique et turbulent de ces peuplades , toujours en guerre avec les élémens et avec elles-mêmes , le spectacle sublime de ces Alpes , d'où sortent le Rhin , l'Inn , l'Adige et l'Adda , cette foule d'accidens , de phénomènes , j'ai presque dit de merveilles , qu'offre

le labyrinthe de ses nombreuses vallées et des monts glacés qui les couronnent, tout commande l'attention du politique, de l'historien, du naturaliste, du géographe, du peintre, et je dois ajouter de l'amateur des langues, puisque c'est la seule contrée où se soit conservé l'ancien idiôme romantsch. Ce n'est pas d'hommes capables de remplir cette intéressante tâche que le pays Grison manque; mais c'est de ces secours et de ces encouragemens littéraires que la nature du régime démocratique n'admet pas facilement dans les contrées qui l'ont adopté.



## XXVIII.

### SOUVENIRS

DE MES PROMENADES DANS L'ÉVÊCHÉ DE BÂLE,  
EN 1802.

(Cet article est continué du Conservateur, tome  
VIII, p. 224 et suivantes).

### DÉLÉMONT.

AU-DELA d'un angle qu'une colline fait avec la chaussée qui vient de Bâle, on entre dans la riante contrée qui renferme Délémont et une trentaine de villages : ici, la perspective, longtemps bornée, s'étend, se développe et se prolonge ; après avoir marché, de défilés en défilés, le long des sinuosités de la Byrse, on retrouve avec plaisir un horizon plus vaste ; et le coup-d'œil embrasse un large bassin, que coupent divers côteaux boisés ou cultivés, et qu'environnent des

montagnes plus élevées, où les troupeaux brou-  
tent d'excellens pâturages. Sur une éminence ,  
paraît la petite , mais jolie ville de Délémont (en  
allemand Delsberg) ; sa situation est charmante ;  
ses alentours sont pittoresques ; son air passe pour  
très-sain , et sa population monte à 1600 ames.  
Les murs dont elle fut jadis entourée , lui donnent  
une apparence que son intérieure dément point.  
Une source d'une abondance et d'une fraîcheur  
remarquable , sort d'une voûte à 200 pas de la  
porte , fournit un grand nombre de fontaines  
publiques et particulières , et fait mouvoir plu-  
sieurs rouages. L'église de l'ancien chapitre de  
Moutiers est décorée par un portail d'un bon  
style : le château , plusieurs fois pris et ruiné  
dans les tems féodaux , fut rebâti , en 1719 , et  
devint un hôtel élégant , très-bien distribué , et  
orné de terrasses et de jardins. Délémont fut  
presque entièrement bouleversé dans le milieu  
du XIV<sup>e</sup> siècle , par ce tremblement de terre qui  
ébranla toute la chaîne du Jura , de Bâle à Bienne ,  
qui culbuta une centaine de temples , de cou-  
vens et de châteaux semés sur ses flancs et dans  
ses gorges , et dont on aperçoit encore des tra-  
ces dans toute cette contrée. Cette ville commen-  
çait à se relever lorsqu'un incendie en consuma  
la moitié , en 1397 ; et , 80 ans après , un second

embrasement plus général que le précédent, n'y épargna que trois maisons, comme l'apprend une inscription, en vers latins, qu'on peut lire à l'hôtel de ville.

Près de Délémont, dans un site très-piquant, est un monastère depuis peu sécularisé; et, dans la ville même, il existait naguère un couvent d'Ursulines, que l'avant-dernier évêque rendit à la véritable destination, de tous les cloîtres, la bienfaisance et l'instruction, en en faisant une maison d'orphelines, et en lui assignant les fonds suffisans pour élever seize pauvres filles de son diocèse : un voyageur qui visitait cet intéressant azyle du deuil et de l'indigence, écrivit sur les tablettes de la supérieure : « Qu'il est doux, après avoir tristement erré autour de ces vieux châteaux, qui ne rappellent rien de consolant, de reposer enfin sa pensée, avec une douce émotion, dans un sanctuaire où la religion tend sa main maternelle à la faiblesse et à l'innocence ! c'est sur sa porte que devrait être tracé ce mot si simple de nos livres sacrés : *Laisse-moi tes enfans orphelins, je prendrai soin d'eux; et que ta veuve place en moi sa confiance.* » La révolution, qu'on disait destinée à remédier à la plupart des maux de l'humanité, a fait disparaître cet utile institut, comme tant d'autres, quoi-

qu'elle eût dû le protéger, puisqu'un de ses résultats le moins contesté a été de multiplier le nombre des veuves et des orphelins. Avant que les évêques de Bâle eussent acquis la ville de Porentrui , en 1271 , Delémont était la capitale de leurs domaines temporels : quelques-uns y ont été élus et y sont morts ; plusieurs y ont long-tems séjourné. Vu sa petitesse et les goûts simples de ses habitans , qui préfèrent la culture des terres à celle des sciences , cette ville n'est pas connue dans la république des lettres : elle a cependant donné naissance , en 1585 , à un savant auquel la médecine et l'humanité doivent un souvenir, ou pour mieux dire un hommage : c'est Jean Prévôt, qui, après avoir lutté contre la misère et l'envie, devint, à 35 ans , professeur dans l'université de Padoue : il fut le premier qui composa, pour la classe la plus malheureuse de la société , surtout dans ses maladies , un ouvrage intitulé : *La Médecine des pauvres*. Il succomba, encore jeune, au chagrin d'avoir perdu sa femme et ses quatre enfans dans l'espace de quelques mois , et ses élèves lui érigèrent , à Padoue , un monument honorable , souvent arrosé des larmes des indigens , dont il fut l'ami le plus compatissant et le plus généreux ; car, est-il dit dans sa biographie, jamais il ne courut avec autant d'empressement au pa-

lais d'un grand seigneur qu'auprès du grabat du dernier artisan. Le district dont Délémont est le chef-lieu, s'appelait anciennement Saltzgaw, la contrée des sels. On ignore d'où lui venait ce nom : les uns ont cru que cette vallée fut longtemps l'entrepôt des sels que la France versait dans les pays limitrophes ; d'autres ont avancé qu'on y exploitait jadis des sources salées, dont il ne reste de nos jours aucune trace qu'une tradition plus que douteuse : quelques antiquaires ont vu dans les habitans de cette contrée une colonie des Salii, peuplade du midi des Gaules, qui serait venue défricher cette partie du Jura. S'il n'y a plus de sources salées, il y a du moins, tout près de Délémont, des eaux minérales dans une prairie au-dessous des ruines de Vorbourg, appelée le petit Champois : elles sont maintenant abandonnées, quoiqu'on leur eût reconnu des vertus médicales, comme il paraît par une brochure que Th. Zwinger, professeur à Bâle, publia, en 1710, sur la nature et l'usage de cette source.

#### LA SORNE.

En dessous de Délémont, près du village de Luttersdorf, la Byrse reçoit la Sorne, petite rivière qui mérite une place dans mes souvenirs, comme elle mérite une visite de tout amateur.

d'une nature effrayante : sa source est dans les cours même de l'ancien couvent de Bellellay , à deux lieues de Pierre-Pertuis , d'où elle descend sous le village de Sornetan , auquel elle a donné son nom : là , grossie de divers petits ruisseaux , elle s'enfonce près d'un moulin dans les noires gorges du Pichoux , qui s'ouvrent au pied d'une montagne déchirée par quelque violente convulsion. Le passage est si étroit , que les sapins élancés des deux côtés , se croisent et dessinent une voûte ténébreuse : le sentier ne porte souvent que sur une saillie de quelques pouces , et sur les pointes des blocs détachés : les rocs qui forment les parois latérales , sont ici taillés à pic ; là hérissés d'angles tranchans ; dans quelques endroits ils sont entassés les uns sur les autres , et la végétation met à profit leurs interstices pour y suspendre des arbrisseaux et y étendre des tapis de mousses et de graminées ; dans d'autres , ils sont percés de grottes , criblés de trous profonds , disposés en gradins successifs : partout il y a désordre , éboulement , destruction arrivée ou sur le point d'arriver : il n'était guère possible d'accumuler plus d'horreur et de majesté sur un espace aussi étroit. Dans le nombre des cascades qu'offre le Pichoux , il en est une surtout à trois étages , et à triple chute , d'une richesse



et d'une magnificence peut-être unique ; à son début , elle tombe dans un vase de rocher taillé en conque marine ; de ce réservoir , où l'onde gronde , bouillonne , écume et se brise en poussière , elle se précipite sur une large table de pierre , qu'elle quitte pour reprendre , par un dernier saut , son niveau , dans un lit légèrement incliné. Cet aspect est d'autant plus frappant , qu'on ne peut s'empêcher d'opposer l'ordonnance régulière de ces eaux avec le désordre de leur cadre , varié chaque printems par la chute de quelque pan des rochers supérieurs : bientôt la scène la plus gracieuse succède à ces sublimes accidens ; on dirait qu'on sort de l'ancre des furies pour visiter le jardin des naïades. Un bosquet se présente ; à travers le branchage des sapins , vous voyez jaillir d'un tapis mousseux , sept sources abondantes et limpides , qui , formant autant de jolis ruisseaux , coulent silencieusement vers la Sorne ; à chaque pas , c'est une nymphe qui penche son urne intarissable ; on dirait l'humide berceau des fleuves , si poétiquement décrit par Ovide : aussi le nom du local répond à la chose , c'est..... Belle-Fontaine. A la fonte des neiges , toute la colline est une nappe d'eau pure , transparente et mobile , où mille petites sources sortent à l'envi , et répètent les

buissons qu'elles abreuvent dans leur miroir azuré. La principale s'échappe d'un canal haut de trois pieds sur deux de large : quelquefois il est si plein que l'eau regorge par un second canal, ouvert quinze pieds plus haut. En tems de sécheresse, on peut s'enfoncer dans cet aqueduc souterrain, qui aboutit à une galerie de 300 pieds de longueur, terminée par un grand réservoir tourné en limaçon, et décoré de concrétions auxquelles les flambeaux prêtent l'éclat du cristal. Un bruit sourd annonce le mouvement des eaux dans l'intérieur de cette montagne, percée de plusieurs autres canaux, et bien digne, par ses phénomènes hydrauliques, de l'attention du naturaliste. En suivant le cours de la Sorne, on visite, près du village d'Undervillers, et sans se détourner de la chaussée, la grotte de Ste. Colombe ; c'est une belle arcade taillée des mains de la nature, dans une profondeur de 80 pieds, sur une largeur de 60 : du haut de la voûte, s'épanche une source de la plus grande fraîcheur, qui forme au fond de la caverne un étang dont la Sorne reçoit l'écoulement. Entre la grotte et la rivière, s'élève une croix : les mères du voisinage baignent leurs enfans rachitiques dans cette eau, dont la vertu est très-vantée, et leur font recevoir la douche, en les plaçant sous la

cascade du rocher. J'y rencontraï une jeune femme , son enfant dans les bras , à genoux devant la croix , baignée de larmes , et épanchant son cœur maternel dans la source des miséricordes. Ces mères éplorées , ces enfans souffrans , cette croix antique et mousseuse , cette caverne sombre et humide , cette eau qui y tombe avec un bruit sourd et monotone , ces alentours mélancoliques , bornés par des rocs stériles et coupés par un ruisseau sur lequel flotte un tapis de plantes aquatiques , l'éloignement de tout ce qui tient au tumulte des grandes sociétés , reportent l'ame au sein de la nature , par des sensations analogues ; et quand cette source ne serait qu'une source ordinaire , l'imagination ne s'élèverait pas moins à cette Providence , qui peut donner à un verre d'eau les mêmes propriétés qu'aux remèdes les plus actifs. Oui ! en tout tems la religion fut le meilleur des médecins : si le corps souffre , elle réjouit le cœur ; si les membres sont malades , elle verse sur l'ame un baume consolateur qui agit puissamment sur le physique , surtout dans la classe inférieure. La dévotion de ces bonnes paysannes à la grotte de Ste. Colombe , tient de si près à l'espérance , et l'espérance est si voisine du bonheur , que ce serait une cruauté d'empêcher les mères de porter leurs enfans , du pied

de la croix dans les eaux de cette source , ou de leur persuader qu'elles n'ont d'autre vertu que celle que leur suppose la tradition ou le préjugé. D'Undervillers à son embouchure dans la Byrse, la Sorne arrose, enfin, une contrée agricole et peuplée , mais dénuée de ces accidens romantiques, qui rendent si intéressante la première partie de son cours.

### CORRENDELIN.

Ce village , voisin de Délémont, renferme une riche fonderie de fer , et doit être visité de nuit. Ce contraste des eaux écumantes de la Byrse , qui meuvent de nombreux rouages , et des flammes ondoyantes qui couronnent de brûlans fourneaux , ce mélange de mouvement, de bruit , de lumière , de chaleur , l'aspect des procédés auxquels nous sommes redevables de ce métal , cause de la plupart de nos biens et de nos maux , suivant que l'agriculteur ou le soldat l'emploie , font de cette usine un spectacle également instructif et pittoresque. Ici , comme à Undervillers , les grains de l'excellente mine de fer dont cette contrée est remplie , se fondent lentement dans un énorme fourneau , s'en échappent en torrens de feu , et se coagulent en longues masses triangulaires , de plusieurs milliers de livres , qui , refroidies , sont transportées dans d'autres

forges pour y être subdivisées : l'imagination se plaît à suivre les différentes métamorphoses de ce métal, sous les mains laborieuses qui lui impriment mille formes diverses, jusqu'à ce qu'elle en aperçoive sortir le soc du laboureur ou le poignard de l'assassin, le ressort d'une montre ou le boulet rouge qui, à travers les airs, va incendier les flottes et les cités.... Mais combien le philanthrope préfère les forges pacifiques consacrées au service de l'agriculture, où se préparent ces haches, ces faux, ces coutres, ces bêches, instrumens conservateurs de la vie et de l'abondance, à ces ateliers menaçans qui n'enfantent que des sabres, des baïonnettes, des mousquets, des bombes, et tous ces moyens de carnage, que la guerre inventa pour donner la mort de près ou de loin ;

Tant le fer nourricier  
Est plus noble et plus saint que l'homicide acier !

Correndelin est le premier village de la prévôté de Moutiers-Grandval. Cette petite province (maintenant réunie au canton de Berne, ainsi que la plus grande partie de l'évêché de Bâle) peut avoir 8 lieues de long sur 4 de large ; elle compte 39 villages ou hameaux, formant 29 communes et 9 paroisses ; les quatre paroisses inférieures portent le nom de *Prévôté sous les ro-*

ches , et sont catholiques , les cinq supérieures sont de la communion réformée , et s'appellent *Prévôté sur les roches* ; elles sont séparées par la borne naturelle de ces superbes rochers , si souvent peints ou décrits. La population est d'environ 7500 âmes , dont 1500 dans la partie catholique et 9000 dans la réformée : cette dernière se divise en trois vallées distinctes ; celle de Moutiers , ou le Grand-Val proprement dit , qui commence au village de Roche ; celle de Tavanne ou d'Orval , continuation de la précédente , qui se termine au fameux passage de Pierre-Perthus ; celle du Petit-Val , autrement Val de Sorbetan. Tout le pays parle français , à l'exception d'une petite colonie d'anabaptistes et de quelques hameaux isolés , sur la frontière du canton de Soleure , qui ont conservé la langue allemande ; mais les paysans se servent habituellement entre eux d'un patois formé de mots celtes , latins , français et allemands , inintelligible aux étrangers , très-énergique pour ceux qui le comprennent , quoique désagréable à l'oreille , par la manière traînante de le prononcer. Il y a peu de grands villages , mais beaucoup de petits , placés ; pour la plupart , dans des sites qui attirent l'attention de l'observateur. Quel'autres aiment ces villes à longues avenues d'arbres , symétri-

quement alignés, à fossés remplis d'une eau stagnante, à remparts menaçans, à rues tirées au cordeau, à citadelle hérissée des foudres de la guerre.... l'enfant de la nature aime ces hameaux qui n'ont pour avenue que des forêts, pour remparts que des rochers, pour fossés que des ruisseaux, pour rues que des rideaux de futaie, et pour citadelle que l'abri d'un coteau voisin. Tel est le village de Roche, perdu dans des groupes d'arbres, arrosé par la Byrse buissonneuse, protégé par le coupeau d'un mont arrondi, dont les bois et les pâturages se partagent les flancs ; ce mélange confus des têtes des arbres et des toits des maisons, cette ombre des bâtimens qui s'allie aux ombres des feuillages, ces souches penchées, ces troncs mousseux, ces rameaux plus ou moins serrés, à travers lesquels on démêle çà et là quelques habitations, du genre le plus rustique, jettent sur tout ce local un charme inexprimable. Embellis des mains de la seule nature, parés de cette décoration champêtre où l'art n'entre pour rien, ces asyles du travail et de la paix captivent la pensée par ces simples, ces antiques images, qui rappellent au souvenir attendri les chênes hospitaliers de Mamré, et les tentes pastorales de Sichem ; en effet, la plupart de ces maisons ressemblent de loin à des

tentes , par l'angle aigu des deux pans de leur dôme , qui , de part et d'autre , dépassent les parois des flancs. Les habitans de la Prévôté sont , en général , actifs , laborieux , économes : ils ne manquent ni d'esprit , ni d'industrie , ni de courage. L'éducation des enfans , surtout dans la partie réformée , est fort bien soignée : peu de jeunes gens sortent des écoles publiques sans savoir lire , écrire et calculer. Le culte est fréquenté avec dévotion et assiduité par ceux même dont les habitations sont les plus distantes de la paroisse ; on aime à voir dans leurs temples autant d'attention que de décence ; et leur musique d'église , soutenue par le son des haut-bois et autres instrumens à vent , a quelque chose de simple et d'agreste qui va au cœur , parce que ce chant est parfaitement à l'unisson de la nature de ces vallées.

#### LE PONT DE PENNE.

De tous les ponts sur lesquels on passe la Byrse , aucun n'est d'un effet plus piquant par le ton majestueux de ses alentours , et sa situation hasardeuse dans une des gorges les plus serrées de la vallée , que le pont de Penne , dont le nom , d'origine celtique , indique un lieu fortifié par la nature : des rochers excavés par les siècles et par les frimats , surplombent au-des-



sus ; des arbres aux rameaux pendans l'enveloppent de leur ombrage mélancolique ; des escarpemens l'encaissent dans leurs flancs abruptes : la rivière bouillonne et s'élargit en s'échappant de cette arche solitaire..... le bruit retentissant de sa fuite, la teinte lugubre de ce site , où le soleil luit à peine une heure par jour, l'humide fraîcheur qui y règne en tout tems, livre le voyageur à une vague impression de tristesse et d'inquiétude analogue à ce local menaçant : il croit entrer dans une caverne faiblement éclairée d'en-haut, où il entrevoit, à travers un sombre feuillage , des blocs prêts à se détacher : appuyé sur le parapet , il cherche de quel côté sera l'issue ; investi par des sapins qui se croisent , par des rocs qui penchent les uns sur les autres , par des eaux qui occupent le seul débouché , c'est avec une secrète joie qu'il aperçoit enfin le chemin qui va le mettre au large. Un peu en-dessous , est une haute et large embrasure, entre deux rochers rapprochés , qu'on prendrait pour les arcs - boutans d'une voûte dont le cintre serait écroulé : dans cette embrasure se sont établis des pins, des frênes , des hêtres, qui étalent un feuillé diversement nuancé ; on dirait qu'ils gardent le vestibule d'un temple du dieu des forêts : toute cette paroi est tapissée d'une tenture

de mousses, de graminées et de plantes saxatiles, dont l'humidité entretient la perpétuelle verdure. Cent pas au-dessus de la route, on découvre, dans l'enfoncement d'un rocher caverneux, un échafaudage en fortes poutres, sur lequel on ne peut parvenir que par des échelles, et dont l'origine et l'usage ne sont pas déterminés. D'après une vieille tradition, le peuple y voit les restes de l'ermitage de St. Germain, premier apôtre de ces vallées, dans lesquelles il prêcha l'Évangile. Des personnes mieux instruites n'y voient qu'une espèce de corps-de-garde, d'une date beaucoup plus récente, d'où quelques hommes armés de cailloux pouvaient à leur aise assommer les passans. En effet, ce passage était jadis si important, qu'il ne serait point étonnant qu'on l'eût fortifié à la manière du XII<sup>e</sup> siècle. Quand, en 1499, une armée d'Empire tenta de pénétrer dans la Prévôté, pour punir ses habitans d'avoir combattu dans les rangs des Suisses à Dornach, les montagnards se réunirent sur ce point; et, suivant la tactique alors usitée, ils roulèrent des arbres et des pierres sur un ennemi trop nombreux pour être attaqué à l'arme blanche. Lorsque les Suédois, pendant la guerre de 30 ans, ayant chassé l'évêque de Bâle de la partie germanique de ses états, menacèrent

d'envahir la partie helvétique , les Prévôtois firent, sur les rochers qui dominent la route, de grands amas de cailloux et de troncs , et répondirent à un officier qui les sommait de laisser les passages libres : « Si nos arquebuses ne peuvent vous empêcher d'entrer , voilà ce que nos femmes et nos enfans rouleront sur vous. A l'aspect de ces redoutables arsenaux, les Suédois , qui ne se souciaient point de se faire écraser , n'insistèrent pas davantage. Non loin de ce même pont de Penne, était un long bloc de marbre brut, taillé en forme de siège, à côté d'une source fraîche qui se détache en cascade. C'était là que, jadis , les religieux de Moutiers bornaient leurs promenades solitaires , se reposant à la fin des beaux jours, et se livrant à la méditation au milieu de ces sévères paysages. Lorsqu'on fit , en 1752, la belle chaussée qui traverse la Prévôté, on fut forcé , quoique à regret , de sacrifier à l'élargissement du chemin ce monument d'antiquité monastique , où l'on aimait à s'asseoir à côté du souvenir des pieux cénobites qui avaient jadis fréquenté ce reposoir. Si le banc est détruit, il reste un nom commémoratif à ce lieu, qui s'appelle encore : *la Réclame de St. Germain* ; là, dit-on , cet homme de foi , de travail et de paix se rendait sur le soir, soit pour rappeler ses moi-

nes, qui défrichaient des terre-pleins entre les rochers, et qui éclaircissaient les forêts, soit pour s'entourer des habitans de ces âpres vallées, dont il adoucissait les mœurs en leur enseignant une religion d'amour et de bienfaisance.

### BOURG DE MOUTIERS.

De l'extrémité des superbes rochers de Moutiers au bourg de ce nom, la distance n'est pas grande : ce dernier est situé dans un bassin que la nature et l'agriculture décorent de concert : de hautes collines l'abritent ; des champs, des prés et des bosquets l'environnent ; une avenue bordée de quelques arbres y conduit. Ce bourg, assez joliment bâti, annonce quelque aisance chez ses habitans. Dans sa partie supérieure, est une enceinte de murs qui renferme une vieille église, bâtie par la reine Berthe, et quelques maisons qui servaient jadis de résidence à un chapitre. Une courte notice sur ce chef-lieu de la Prévôté ne sera pas sans intérêt. C'est à la religion que cette haute vallée doit de n'être pas un désert ; avant le VII<sup>e</sup> siècle, où il en est fait mention pour la première fois, ce n'était qu'une vaste et ténébreuse forêt : la trace du chemin que les Romains avaient pratiqué à travers la sauvage Rauracie, s'était peu à peu effacée :

l'horreur de ces défilés déserts, autant que la crainte des bêtes féroces, en écartait les voyageurs. Un gentilhomme de Trèves, nommé Germain, quitta, vers l'an 630, l'abbaye de Luxeuil, où il avait fait ses études, et se retira dans ces solitudes profondes. Gundon, duc d'Alsace, plein de respect pour le savoir, les vertus et la piété de ce cénobite, lui bâtit un couvent dont il fut le premier abbé, dans le lieu même où est à présent le bourg de Moutiers, qui tire son nom de ce monastère, appelé originairement Granfels et ensuite Grandval : bientôt Germain y rassembla quelques moines sous la règle de St. Benoît ; il les occupa à des défrichemens dans les forêts éclaircies, et il attira dans son voisinage une petite colonie de bergers et de bucherons, qu'il prit soin d'instruire, et dont il adoucit les mœurs barbares par les deux plus puissans moyens de civilisation, la religion et l'agriculture. Après la mort de Gundon, son fils Cathic voulut reprendre les donations faites par son père aux religieux de Moutiers, et les traita avec beaucoup d'inhumanité : Germain s'étant rendu auprès de lui pour tâcher de l'adoucir, ne fit que l'irriter davantage ; au sortir de son audience, il fut cruellement massacré par les satellites du duc ; et, regardé comme un martyr,

il ne tarda pas à être canonisé : alors le couvent fut abandonné ; mais bientôt après il se repeupla , et , depuis l'an 770 à l'an 957 , cinq chartres d'empereurs et de rois confirmèrent son existence , augmentèrent ses domaines , le déclarèrent abbaye royale , et ôtèrent aux comtes d'Egisheim leur droit de patronage sur Moutiers , parce que , sous prétexte de le protéger , ces seigneurs ne cessaient de vexer et de dépouiller ce monastère. C'est à cette époque que Grandval devint une école célèbre , où une foule de jeunes gens , dont plusieurs étaient nobles , venaient étudier sous d'excellens maîtres , tirés pour la plupart de la savante abbaye de St. Gall , tels que Ison , qui en fut le premier écolâtre ; Hilpéric , le meilleur calculateur de son siècle , Bobolène , qui écrivit la vie de St. Germain , etc. Ainsi , au milieu des forêts et des précipices du Jura , les muses eurent un culte , un temple et des adorateurs , et firent sortir de cette solitude des géomètres , des littérateurs , des poètes , des musiciens , dont les noms et les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous. La première année du XI<sup>e</sup> siècle , Rodolph III , dernier roi de la petite Bourgogne , donna ou vendit la souveraineté de la vallée et de l'abbaye de Moutiers-Grandval à l'évêché de Bâle , qui l'a possédée

jusqu'à ces derniers tems : 80 ans après, l'évêque chassa les moines du couvent , parce que , dans les longs démêlés du sacerdoce et de l'empire , ils avaient chaudement embrassé les intérêts de la cour de Rome , et il leur substitua un chapitre de chanoines qui , peu à peu , s'empara de toute l'autorité : c'est de son chef , décoré du titre de Prévôt , que cette vallée prit le nom de *Prévôté*, conservé jusqu'à nos jours.

Sous ce régime ecclésiastique , qui se bornait à reconnaître la suzeraineté des évêques de Bâle , la contrée continua à se peupler ; il s'y forma de nouveaux villages ; les habitans , devenus plus nombreux , se procurèrent , soit par argent , soit par force , diverses immunités dont ils se montrèrent très-jaloux : elles datent principalement de l'an 1430 , et l'évêque Jean de Fleckenstein , mérite que son nom soit honorablement cité , pour avoir confirmé et augmenté les privilèges de cette petite peuplade , connue dans les anciens actes sous le titre respectable des *bonnes gens de la Prévôté*. Ils auraient vécu tranquilles , si leurs maîtres , oubliant trop souvent que , par leur état même , ils devaient être des hommes de paix , ne s'étaient mal à propos mêlés des querelles temporelles de leurs voisins , ce qui attira plus d'une fois la guerre et ses désolations sur

la Prévôté : c'est ainsi qu'elle fut ravagée , en 1272 , par Rodolph de Habsbourg , et , en 1367 , par les troupes de Berne et de Soleure , qui , après y être entrées à la suite d'un combat , pillèrent quelques hameaux , et mirent le feu à l'ancien couvent. Obligé de lutter sans cesse contre des maîtres entreprenans , pour conserver et étendre ses privilèges , ce petit pays avait besoin d'une protection tutélaire , et il la trouva dans le plus puissant des cantons : une guerre s'étant élevée , en 1476 , entre deux prétendans à la dignité de Prévôt , l'un de Lucerne , l'autre de Berne , les Bernois embrassèrent militairement la cause de leur concitoyen , qui , d'ailleurs , avait la nomination canonique de Rome ; ils s'emparèrent de la Prévôté et ne la rendirent à l'évêque que sous la condition expresse qu'elle resterait dans leur combourgeoisie , et qu'elle conserverait toutes ses franchises et immunités , dont ils seraient désormais les garans : dès ce moment , elle fut regardée comme incorporée à la Suisse par ses rapports avec Berne ; sa bannière marcha avec celle du canton protecteur , et se montra avec honneur à la sanglante bataille de Dornach : il est vrai que les premiers fruits de cette liaison furent amers pour les Prévôtois , qui virent leurs vallées envahies par les



les troupes de l'Empereur et ne les en chassèrent qu'avec peine. Cependant, les Prévôts tendaient visiblement au despotisme ; des atteintes réitérées aux anciennes libertés du peuple, des amendes arbitraires, des vexations successives entretenaient une fermentation sourde ; elle éclata avec force à l'époque orageuse de la réformation : la grande majorité l'ayant embrassée , il en résulta de longs et tumultueux démêlés, soit avec l'évêque , soit avec le chapitre ; ce dernier abandonna Moutiers ; se retira quelque tems à Soleure , et s'établit enfin à Délémont, où il a subsisté jusqu'à l'entrée des Français. Berne et Soleure intervinrent comme médiateurs ; l'une des églises de Moutiers fut cédée aux habitans pour le culte réformé ; l'autre resta au chapitre , qui conserva tous ses droits politiques sur le pays , et continua à y percevoir ses revenus ; mais , fatigué des embarras que lui causaient leur perception et l'exercice de ses droits, il ne tarda pas à vendre les uns et les autres à l'évêque de Bâle, pour une rente annuelle d'environ L. 500 de France. Comme il s'élevait de tems en tems des différens fâcheux entre les habitans des deux communions , les états de Berne et de Soleure y remédièrent par un arrangement définitif, qui cantonna les catholiques dans la partie inférieure

du pays dite *Sous les Roches*, et les réformés dans la partie supérieure, *Sur les Roches*. Dès-lors la tranquillité publique ne fut plus troublée. Le régime intérieur de la *Prévôté* avait plusieurs formes démocratiques ; mais il offrait aussi un mélange bizarre des droits du souverain et de ceux des sujets, souvent en conflit, parce qu'ils n'étaient pas bien déterminés. Le premier magistrat du pays, élu par l'assemblée du peuple convoquée en plein champ, s'appelait *Bandelier* (Venner) : c'est lui qui gardait la grande bannière et devait la porter dans les combats : il était l'homme du peuple, le défenseur de ses libertés, et le protecteur de ses franchises ; son pouvoir balançait celui de l'évêque et le contenait dans de justes bornes. Les membres des trois tribunaux de première instance étaient également à la nomination des habitans jugés par leurs pairs ; mais il y avait appel au conseil de l'évêque, et, de là, pour les causes civiles, à la chambre impériale de *Netzlar*. La force militaire appartenait au pays même, qui en disposait en faveur des Suisses, chaque fois que le *Bandelier* en était requis de la part de *Berne* ; un seul cas réservé, celui où l'évêque de *Bâle* serait en guerre avec un ou plusieurs cantons ; alors la *Prévôté* restait neutre. Ce qui rendait le

régime épiscopal agréable à ce pays, c'est que ,  
 sous lui , il payait peu et ne pouvait être  
 frappé d'aucun impôt arbitraire ; de toute an-  
 cienneté, chaque charrue payait annuellement  
 36 sous de France (12 batz) , et chaque ménage  
 12 sous , à moins que la mère de famille ne fût  
 en couche au tems du recouvrement de l'impôt ;  
 circonstance qui l'en exemptait. Le manœuvre  
 devait 10 sous, et la veuve un seulement. A  
 chaque changement d'évêque , les habitans lui  
 prêtaient serment de fidélité ; mais celui-ci était  
 préalablement tenu de jurer la conservation des  
 privilèges du pays et de la combourgeoisie de  
 Berne..... combourgeoisie regardée comme le  
 palladium de la liberté publique, et qui coûtait  
 un sou par feu. Le recueil manuscrit des lois ,  
 coutumes et franchises, s'appelle le *Rôle de la*  
*Prévôté* ; il renferme plusieurs usages qui paraissent  
 singuliers de nos jours , mais qui tiennent  
 à la simplicité et à la douceur des mœurs pasto-  
 rales : chaque nouveau marié prêtait un serment  
 de fidélité qui commençait par ces mots, d'un  
 style antique et tendre : « *serez féaux et loyaux,*  
*et aimerez premièrement Notre Dame de Basle et*  
*Notre Dame de Moutiers.* » Pendant sa longue  
 union avec Berne, et, par ce canton, avec la  
 Confédération Helvétique, la Prévôté a toujours

participé aux avantages de cette neutralité qui fit pendant trois siècles le bonheur des Suisses : elle jouissait d'une tranquillité profonde, tandis que la partie germanique de l'évêché fut souvent, et surtout durant la guerre de trente ans, occupée et désolée par les armées ennemies.

#### SOURCE DE LA BYRSE.

Pour aller de Moutiers à la source de la Byrse, vous traversez une charmante vallée, du genre pastoral : vous y trouvez Court, l'un des plus anciens villages du pays, siège de son premier tribunal..... Bévillard, où mourut simple pasteur de cette petite paroisse, Samuel d'Aubigné, petit-fils du célèbre Théodore Agrippa, et cousin de Mme. de Maintenon, qui le laissa végéter dans l'obscurité et dans l'abandon, parce qu'il refusa de quitter les opinions de Calvin pour celles de Rome..... Mallerai, où se livra, en 1367, un sanglant combat, très-désavantageux à Jean de Vienne, alors évêque de Bâle ; ce fougueux prélat, qui préférait la lance à la crosse, mécontent de l'alliance de Berne avec Bienne, avait mis le feu à cette dernière ville : soudain les troupes combinées de Berne, de Soleure et des trois anciens cantons poursuivent la vengeance de cet attentat commis en pleine paix, forcent les retranchemens de Pierre-Per-

tuis , dissipent l'armée épiscopale , et portent , en représailles , la flamme et le fer dans les vallons voisins. Non loin de Mallerai , est le village de Reconvillers , qui oppose des souvenirs pacifiques à ces souvenirs de désolation : c'est là qu'en 1436 , l'état de Berne et l'évêque de Bâle conclurent une paix précieuse à la Prévôté , puisqu'elle assura cette combourgeoisie qui fut long-tems la source de la sûreté et de la prospérité de cette intéressante contrée. Au fond de la vallée , paraît Tavannes ( Tachsfeld ) , dont le château , maintenant détruit , a appartenu à des barons du même nom : famille belliqueuse , opiniâtre , ennemie des Suisses et de leur indépendance , dont Marguerite , la dernière héritière , épousa un comte de Saulx , qui joignit le nom de sa femme au sien , et fut père du fameux maréchal de Tavannes. A dix minutes de ce village , sort d'un rocher mousseux l'abondante et intarissable source de la Byrse ; elle fait en naissant tourner trois roues de moulin , et décore un site singulièrement pittoresque.

La simplicité des bâtimens qui l'avoisinent , la main de l'art , qui met incessamment à profit les bienfaits de la nature , l'écluse rustique qui reçoit ses eaux à l'instant où elles s'échappent d'un massif rocailleux dont quelques jeunes sa-

pins adoucissent les formes anguleuses, la petite rivière qui se hâte de sortir d'esclavage pour se livrer à sa pente et jouir de son indépendance, la verdure des arbres qui ombragent cette scène et des mousses aquatiques qui la tapissent, forment une foule de contrastes et d'harmonies plus faciles à sentir qu'à décrire. C'est là, semble-t-il que la muse touchante de M<sup>e</sup> Deshoulières soupira son élégie du *Ruisseau*; et c'est là aussi que je l'ai reçue avec une impression mélancolique. La peinture et la poésie réclament de concert ce paysage, comme appartenant à leur riche domaine, et l'ont plus d'une fois préféré à Vaucluse.... La source de la Byrse sert de baromètre aux habitans du voisinage; ils assurent qu'aux approches des pluies, elle perd sa limpidité et se trouble sensiblement, mais qu'elle s'éclaircit ensuite pour présager le retour du beau tems: ce phénomène mériterait d'être vérifié. Voyageurs! n'oubliez pas de vous désaltérer à cette eau fraîche et azurée, déjà peuplée de petites truites au sortir des flancs caverneux du rocher qui recèle son inépuisable réservoir.... Asseyez-vous silencieusement à côté de l'urne solitaire qui verse à vos pieds et offre à vos besoins son rafraîchissant tribut.... Saluez, à la manière des Grecs, la nymphe de la fontaine et

le génie du lieu ! Non ! non ! ce ne sera pas sans regret que vous quitterez cette rivière ; et vous vous en séparerez douloureusement, comme on se sépare d'une bonne et fidèle amie, qui tout le long de votre promenade, de Bâle ici , n'a cessé, dans un espace de 15 lieues, d'embellir le paysage, d'égayer les prairies et les bosquets de ses bords, et de rafraîchir la route et les passans par le murmure et le cristal de son onde bienfaisante.... La quitterons-nous, cette charmante source, me disait un ami, sans consacrer notre hommage par une inscription sur le rocher qui la borde? — Elle est déjà faite, lui répondis-je : ce sont ces vers d'Horace pour sa chère fontaine Blandusie, et nous n'y changerons qu'un mot....

Fies nobilium tu quoque fontium,  
 Me dicente cavis impositam abietem  
       Saxis, unde loquaces  
       Lymphæ desiliunt tuæ.



---

**XXIX.****ÉPITAPHE.**

Mont d'indigestion , ci-gît sous cette table  
L'ennemi d'Harpocrate et l'ami de Comus ,  
Gueulard de qui la bouche énorme, infatigable,  
Buvait sec, mangeait bien et parlait encor plus.







## XXX.

## INDÉPENDANCE DE FRIBOURG.

(1449).

*Fragment de notre histoire nationale.*

Tous les cantons suisses ne doivent pas leur indépendance aux mêmes causes et aux mêmes moyens. Les uns l'ont fondée sur l'ancienne base des droits qu'ils y avaient comme hommes libres de l'Empire , ou comme ville impériale : les autres l'ont conquise par la force de leurs armes ; ceux-ci l'ont loyalement achetée par des transactions pécuniaires avec les seigneurs dont ils relevaient ; ceux-là en sont redevables à la générosité des cantons voisins , qui , après en avoir fait la conquête , les ont associés à leur liberté ; quelques autres , dans des tems plus récents , y sont parvenus par des secours externes , au milieu des orages révolutionnaires. Mais aucun n'a obtenu son indépendance d'une manière aussi singulière que Fribourg ; et les détails peu connus de cet événement méritent sans contredit une place dans les pages de l'histoire helvétique.

Bâtie, de 1175 à 1178, dans un site des plus sauvages, où se trouvait déjà un hameau, partie au bord de l'impétueuse *Sarine*, partie sur un massif de rochers escarpés qui longent cette rivière, son fondateur, Berchtold IV, duc de Zæringen, lui donna un code de lois (1), des immunités considérables et une banlieue de trois lieues de diamètre, excepté du côté du couchant, où une portion de cette ville naissante occupait un terrain relevant du fief de l'abbaye royale de Payerne. Son but était d'en faire un asyle pour la petite noblesse, alors opprimée par les grands vassaux de l'Empire, et de la peupler d'hommes, soit de condition libre, soit échappés à la servitude féodale; il prévoyait qu'elle aurait une longue et pénible lutte à soutenir contre les puissans voisins qui l'environnaient; aussi employait-il volontiers cette formule et ce vœu en écrivant aux Fribourgeois : *Salut et victoire sur l'ennemi.*

En succédant à son père, Berchtold V suivit le même plan, et fit, dans le même but, bâtir Berne en 1191, sur un terrain qui relevait de l'Empire. Cette sœur cadette de Fribourg prit des accroissemens successifs, qu'elle dut peut-être autant à sa politique qu'à sa valeur, assura son indépendance à titre de ville impériale, et en

jouit long-tems avant son aînée, dont elle fut souvent la rivale et quelquefois l'ennemie.

A l'extinction de la maison de Zæringen , Fribourg passa par héritage à celle de Kibourg , qui étendit ses franchises, et ensuite à celle de Habsbourg. Rodolph, premier empereur de cette illustre dynastie , la compta parmi ses villes de prédilection ; et , en 1274 , il confirma et augmenta ses privilèges ; dès cette époque, environnée des ennemis de l'Autriche , presque toujours en guerre avec eux , tour à tour alliée de Berne ou combattant contre elle à forces inégales, elle déploya constamment une énergie et une intrépidité supérieures à ses ressources, et rivalisa souvent de valeur avec les Suisses ses voisins. Toujours inquiétée par les comtes de Savoie , qui avaient dessein de s'en emparer pour agrandir leurs états , dont elle était limitrophe , et mal secourue par des maîtres éloignés, Fribourg , malgré son isolement, sa faiblesse et ses pertes , leur resta pendant près de deux siècles inviolablement fidèle, aux dépens de ses plus chers intérêts : elle voyait la Confédération Helvétique se former à ses côtés , de nouveaux cantons la grossir successivement, et quoiqu'elle dût en secret désirer d'y accéder et qu'elle y aspirât sans doute, ce ne fut point Fribourg qui

l'abandonna. Dernière place que les descendants de Rodolph de Habsbourg possédèrent en Suisse , elle recevait une garnison qu'elle était souvent obligée d'entretenir à ses frais ; elle y joignait au besoin ses propres milices , qui s'aguerrirent bientôt ; et quelquefois elle prenait à son service des auxiliaires , comme en 1388 , qu'elle soldait 260 hommes pendant sa guerre contre les Bernois.

Au commencement de la guerre des sept cantons contre Zurich , l'empereur Frédéric parcourut une partie de la Suisse ; arrivé à Fribourg en 1443 , il confirma les privilèges de cette ville , qui , en retour , lui fit présent de 3550 florins d'Empire , et en dépensa 2110 pour lui faire une réception splendide. Ce monarque et sa nombreuse suite furent défrayés pendant dix jours ; festins , bals , spectacles , tout fut employé pour s'assurer les bonnes grâces impériales ; et les Fribourgeois y comptaient d'autant plus que , peu de tems auparavant , ils avaient reçu un rescrit qui portait : « Rodolph , duc » d'Autriche , enjoint à tous ses officiers de prêter secours et assistance aux Fribourgeois en « toutes choses et chaque fois qu'ils en seront » requis par eux , parce que nos chers et loyaux » l'Avoyer , les conseils et l'assemblée de tous

« les citoyens de notre ville de Fribourg en Ucht-  
 « land , mieux qu'aucuns de nos autres sujets ,  
 « servent nous et nos frères en toute bonne fi-  
 « délité et affection.

Guillaume d'Avenches, chevalier du Mont-Sinaï et avoyer de Fribourg, ayant été, en 1445, accusé et convaincu d'avoir reçu de l'argent pour soustraire des coupables à la punition qui les attendait, fut mis en prison ; et sans l'intercession du prince d'Orange, du comte de Neuchâtel et de quelques autres grands seigneurs, se sépara de l'Autriche, mais ce fut l'Autriche il eût payé de sa tête ses prévarications ; on se contenta de le destituer, et de lui faire prêter serment de ne point se venger, de ne point aliéner ses fiefs, de ne point citer ses compatriotes devant des tribunaux étrangers, et de ne point sortir de la ville sans la permission du conseil, sous peine d'être traité comme parjure. Dès ce moment, il devint le plus cruel ennemi de sa patrie, et ne tarda pas à fausser son serment, en se retirant auprès de Louis de Savoie, qu'il parvint bientôt à brouiller avec les Fribourgeois.

Un chambellan du Pape Félix V, père de Louis, passant dans le territoire de Fribourg, fut pillé par des soldats autrichiens, qui lui enlevèrent 4000 goulden ; ils avaient été apostés

par un gentilhomme de la famille Truchsés de Diessenhoffen , qui partagea avec ces bandits le fruit de leur brigandage. Louis s'en prit aux Fribourgeois , et leur demanda avec menace la restitution de cette somme ; ils s'y refusèrent en déclarant qu'ils n'avaient aucune part à ce délit , et que s'ils avaient pu en atteindre les auteurs , ils les auraient sévèrement punis ; mais que ces brigands avaient échappé par la fuite à la vengeance des lois. Irrité de leur refus et excité par l'avoyer proscrit , Louis s'empare de tout ce que les Fribourgeois possèdent dans ses états , fait arrêter leurs marchands à Genève , à Yverdon , à Vevey , rompt tout commerce avec eux et envoie peu après un corps de troupes qui ravage les environs de Fribourg ; la régence de cette ville , sentant la faiblesse de ses moyens de défense , députe quelques-uns de ses membres auprès d'Albert d'Autriche , dit le Prodiges , qui avait Fribourg dans son apanage , pour l'instruire de l'état des choses et lui demander de prompts secours ; l'archiduc envoie de suite une députation qui , de Fribourg , se rend à Genève auprès du duc de Savoie , et lui propose un accommodement auquel Louis se refuse. Le 25 juillet 1447 , cette députation exige le serment de fidélité de tous les Fribourgeois , tant de la

ville que de la campagne , puis s'embarque sur la Sarine , arrive par l'Aar et le Rhin à Seckingen , où Albert se trouvait à cette époque (2) , et lui rend compte des dangers que courent ses fidèles sujets. Au lieu de leur fournir une forte garnison , comme il l'avait promis , ce prince se borne à leur dépêcher un officier de confiance pour commander leurs milices ; c'était le chevalier Louis Mayer , qui peu auparavant s'était distingué par sa belle défense de Rapperschweil contre les Suisses. Sitôt arrivé , il reçoit le serment des magistrats et du peuple , commence les hostilités contre la Savoie avec les milices fribourgeoises et une centaine de stipendiaires vallaisans , fait pendre deux espions et décapiter quelques Fribourgeois pris les armes à la main contre leur patrie. Une seconde députation d'Albert partit pour Genève vers le milieu de novembre , fit de nouvelles propositions à Louis , qui non - seulement les rejeta avec hauteur , mais qui rendit plus sévère encore l'interdiction de commerce qui tendait à affamer les Fribourgeois. Ceux - ci résolurent de se défendre vigoureusement malgré leur faiblesse et le désavantage de leur position ; ils attirèrent sous leur bannière plusieurs soldats qui avaient servi l'Autriche dans la guerre de Zurich contre les

sept cantons ; au commencement de 1448 , ils envoyèrent à Moudon un héraut pour déclarer dans les formes la guerre à Louis de Savoie et à ses sujets , et Guillaume de Lullin , grand-bailli de Vaud , reçut leur défi. Pierre de Mærsperg fut nommé capitaine-général , à 100 goulden d'appointement par mois : Louis Mayer commandait sous lui ; Jean Knuppo leva une compagnie d'archers , Hans Weber en forma une d'arquebusiers , et la charge de maître d'artillerie fut donnée à Claude d'Autignié. Sitôt le printemps venu , les Fribourgeois entrèrent dans les terres de Savoie , prirent et brûlèrent le donjon de Villarzel au pied du mont Gibloux , et allèrent assiéger la petite ville de Montagny , dont le château ne se rendit qu'après une vigoureuse défense , qui ne l'empêcha pas d'être livré aux flammes : ils levèrent de fortes contributions en grains et en argent dans toute cette contrée. Guillaume d'Avenches s'avança contr'eux avec quelques troupes vaudoises et savoyardes , mais il fut repoussé jusque sous les murs de Romont ; un autre détachement du même parti fut complètement défait près de la chapelle de St. Théodule , sur la route de Morat. Berne renonça alors à son alliance avec Fribourg et joignit ses trou-



pes à celles de Savoie : Bienne, Morat, Avenches, Payerne en firent autant; et plus d'une fois, du haut de leurs tours, les Fribourgeois les virent ravager leur domaine. Les Bernois tentèrent d'enlever la porte escarpée de Bourguillon; mais cette entreprise fut heureusement déjouée, ainsi qu'un complot tramé par quelques traîtres qui avaient promis de livrer la ville aux ennemis, et qui furent punis du dernier supplice (3).

Comme la précédente, l'année 1448 se composa, pour les deux partis, de succès et de revers; pendant le carême, les Fribourgeois brûlèrent quelques villages des environs de Morat, et ne respectèrent pas même l'église et le prieuré de Villars-le-Moine (Munchwiler). Ils entrèrent ensuite avec 1600 hommes dans le pays de Schwartzbourg, qu'ils possédaient en commun avec Berne, pour punir les habitans de s'être joints à la coalition de Savoie; et ils en emmenèrent un grand butin, surtout en bestiaux. Mais à leur retour, un corps de Bernois et de Savoyards très-supérieur en nombre les surprit au Pré-Neuf, leur tua 266 hommes, les poursuivit jusque sous les murs de Fribourg et leur reprit tout le butin; cet échec ne découragea point les

Fribourgeois, qui, dès le lendemain, revinrent sur les Bernois postés à Tavel, les chassèrent du cimetière entouré de murs dans lequel ils s'étaient retirés, et regagnèrent le butin et l'honneur perdus la veille, mais aux dépens de plusieurs braves chevaliers et soldats, qui restèrent sur le champ de bataille, et pour lesquels on fonda un anniversaire, en souvenir de leur sang versé pour la patrie.

L'insouciant Albert n'envoyait cependant ni troupes ni argent aux Fribourgeois; mais il leur réitéra l'ordre de continuer à se défendre, sans entendre à aucun accommodement: la ville et la banlieue, appelée le Cercle, étaient également épuisées par cette guerre de désolation; la discorde éclatait par des voies de fait entre les différentes factions: les uns voulaient poursuivre la guerre à toute outrance; les autres se prononçaient pour une prompte paix. Inutilement on demanda un congrès à Bâle, et on sollicita les bons offices du concile qui y était alors assemblé; le Pape Félix, fortement attaché aux intérêts de son fils Louis de Savoie, ne lui permit pas, malgré sa bonne volonté, d'offrir sa médiation: les troubles et les divisions augmentaient d'un jour à l'autre dans cette malheureuse ville:

si l'Autriche avait des partisans , la Savoie en avait aussi soit dans le conseil , soit dans la bourgeoisie , et surtout parmi les paysans du cercle. Guillaume de Felga et Jean de Gambach , allèrent de nouveau supplier Albert de sauver leur patrie en la secourant efficacement, ou de les autoriser à conclure la paix : l'archiduc les congédia avec de belles promesses, dont il n'était point avare , et leur enjoignit de continuer à tout prix cette fatale guerre. Le compte que les députés rendirent de leur infructueuse mission , mit au désespoir le peuple et surtout les paysans ; ils se soulevèrent contre le conseil , déclarèrent hautement que puisque leur souverain les abandonnait , il n'y avait plus de ressource que dans une prompte paix , et forcèrent leurs magistrats à la demander et à la faire , même aux conditions les plus onéreuses. Le roi de France, le duc de Bourgogne, les cantons populaires, la ville de Bâle intervinrent comme médiateurs : des conférences s'ouvrirent et la paix fut enfin conclue le 16 juillet 1448 , à Morat, dans le jardin de l'hôtel de l'Aigle Noire, signée le 18 par le duc à Lausanne, et le 19 par les deux villes de Berne et de Fribourg. Le traité contenait douze articles , dont les principaux

taient le rappel de l'avoyer proscrit, 40000 florins à Louis de Savoie pour les frais de la guerre, la restitution des terres conquises, le rétablissement des églises, châteaux et villages incendiés, le renoncement à l'alliance avec Berne, et la cession à celle-ci de tout droit de co-régence sur le pays de Schwartzembourg. Le conseil de Fribourg dépêcha de suite auprès d'Albert le capitaine Mærsperg, le conseiller de Corbière et le chancelier de Cudrefin, pour lui présenter le traité et demander sa signature. L'archiduc les reçut fort mal, refusa de signer un acte fait sans sa participation, et renvoya durement les députés, en les chargeant d'exprimer aux magistrats et bourgeois toute son indignation contre les auteurs d'une paix également contraire à ses droits et honteuse pour les Fribourgeois; peu après, Albert rappela Mayer et Mærsperg, auxquels il fallut payer 4000 goulden, outre leurs appointemens arriérés. Soleure, en bonne alliée des deux villes, s'entremît avec succès pour que Berne, renonçant à l'article du traité concernant Schwartzbourg, rendit à Fribourg la co-propriété de ce bailliage; ce qui fut exécuté la même année et contribua à rapprocher les deux partis.

Mais si la paix était faite au-dehors , les embarras croissaient au-dedans ; l'argent manquait par l'épuisement des finances ; il fallait faire honneur à des emprunts onéreux ouverts à Bâle et à Strasbourg ; il était urgent de remplir envers la Savoie les conditions pécuniaires du traité ; la bourgeoisie de la ville et les communes de la campagne refusaient tout nouvel impôt et menaçaient de contraindre par la force les conseillers, les nobles et les riches de supporter les frais de cette désastreuse guerre. Tout annonçait que des scènes de sédition , de pillage et de sang allaient consommer la ruine d'une ville où il n'y avait plus ni ordre ni subordination. Alors , par un dévouement patriotique digne des plus justes éloges , plusieurs familles distinguées se portèrent caution de la dette publique, entr'autres les Corbières , les Felga, les Elspach, les Bugniet , les Englisberg, les Praroman ; mais ces sacrifices mêmes étaient insuffisants pour rétablir la tranquillité : il y avait encore d'autres sujets de discorde dans les réclamations des paysans contre les charges féodales dont ils se plaignaient d'être écrasés par les nobles ; et ces griefs agitaient convulsivement les différens ordres de l'état.

Au milieu de cette crise alarmante, les Friourgeois ne démentirent point leur antique courtoisie, et trouvèrent encore de l'argent pour faire une réception splendide à Eléonore, fille de Jaques, roi d'Ecosse, qui passa avec une nombreuse suite par leur ville, au commencement de janvier 1449, pour aller épouser l'archiduc Sigismond d'Autriche. Elle y resta six jours, dont chacun fut embelli par des fêtes marquées au coin de la galanterie de ce siècle; et cette belle princesse en conserva toute sa vie un souvenir affectueux et reconnaissant (4).

Une visite plus sérieuse mit, quelques mois après, le comble à la détresse publique. Tout-à-coup, et sans être attendu, Albert paraît aux portes de la ville; il y entre le 4 août à la tête d'une escorte nombreuse et bien armée, et est accueilli par ses fidèles sujets avec tous les honneurs dus à leur souverain (5); mais, peu touché de ces témoignages de respect et d'affection, ce prince ne tarde pas à manifester son mécontentement aux nobles et aux magistrats qui l'abordent, même à ceux qui lui étaient le plus affidés; bientôt il leur reproche de n'avoir pas reçu à son entrée des présents convenables, quoiqu'on lui eût offert au-delà même de

ce que prescrivait les anciens usages en pareille occasion (6); il exige impérieusement de nouvelles fournitures; puis il demande à titre d'emprunt de fortes sommes à diverses familles, qui s'épuisent pour le satisfaire; et comme il n'avait pas de buffet, une partie de l'argenterie des grandes maisons est mise en réquisition pour le service de sa table.

Le 20 octobre suivant, il donne aux dames de la ville un grand souper, suivi d'un bal magnifique (7), et annonce son prochain départ. Le surlendemain, il tient un lit de justice solennel, dans la grande salle de l'abbaye des marchands, selon le droit que lui donnait le code du fondateur; dans cette audience il juge plusieurs causes; il prend connaissance des griefs de la bourgeoisie contre les magistrats et des paysans contre les seigneurs, promet de les redresser, et expédie quelques chartes qu'il fait signer par son chancelier Pierre Cottler. Le même jour Thuring de Hallweill, grand-maître de sa maison, intime au conseil de régence l'ordre de paraître devant Albert. Ce corps, pris dans les plus nobles et les plus riches familles de Fribourg, était alors composé de 28 membres, y compris Guillaume de Felga, avoyer en charge, Jaques de Praroman, ancien avoyer,

et Jean de Cudrefin, chancelier. Ces magistrats crurent qu'il ne s'agissait que de lui présenter leurs hommages, de recevoir ses derniers ordres et de retirer leur vaisselle. Sitôt qu'ils sont dans la salle, l'archiduc leur adresse les plus sanglans reproches sur la paix conclue sans sa participation, qu'il qualifie de révolte criminelle ; il casse tout le conseil par un acte arbitraire contraire aux franchises de la ville, se fait lire une liste de 50 citoyens, dans laquelle il choisit un nouveau conseil, ne conservant que quatre membres de l'ancien, et leur donne pour avoyer le chevalier Thuring de Monstral, puis il sort brusquement avec toute sa cour. Les magistrats destitués allaient se retirer, lorsque Hallweil rentre, les arrête au nom de son maître, et leur fait prêter serment de ne pas sortir de la salle sans sa permission ; ils y restent dix heures. Alors Hallweil reparaît avec une escorte, les conduit à l'hôtel de ville ; et, sans leur donner aucune explication, leur fait répéter le même serment. Le 24 octobre, sur les deux heures du matin, le grand-maître, accompagné de plusieurs chevaliers, les fait réveiller et les appelle l'un après l'autre dans un cabinet voisin ; là, par son ordre, et sous ses yeux, ils sont liés comme des criminels et envoyés en prison.



L'avoyer de Felga , Rodolph de Vuippens , Peterman d'Englisberg et Herman de Garmissweill , sont jetés au fond de la Tour Rouge , et leurs collègues distribués dans les diverses tours de la ville , excepté l'ancien avoyer de Praroman et deux autres qui restent à l'hôtel de ville sous bonnégarde. La désolation fut générale dans une ville où l'on n'avait encore jamais vu de pareils actes de violence ; les femmes , les enfans , les parens des prisonniers intercèdent vainement pour eux ; et c'est au milieu des larmes et des malédictions qu'exécutaient ces procédés tyranniques , qu'Albert part pour Fribourg en Brisgau , laissant ces malheureux captifs dans des cachots froids et malsains (8). La veille , toute l'argenterie de buffet avait été embarquée sur la Sarine pour être conduite à Seckingen. Le 31 octobre , les prisonniers furent enfin relâchés sous le cautionnement de leurs parens et de leurs amis , et sous la condition expresse d'aller se présenter au plus tôt devant le prince , où qu'il fût. Ils obtinrent cependant comme une faveur de n'y pas tous aller , mais d'y envoyer seulement six d'entr'eux , qui furent les avoyers de Felga et de Praroman , les chevaliers de Vuippens et d'Englisberg , Jean Gambach et Nicolas Buginet. On trouve dans la chronique manuscrite

de Pierre Frugo , chancelier de Fribourg , rédigée vers l'an 1555 , une relation de leur voyage écrite d'un style naïf par l'un d'entr'eux , qui ne craint pas d'appeler Albert *monseigneur le tyran* ; c'est de cette relation pleine de détails précieux , et dont l'auteur ne se nomme pas , que sont tirés les faits suivans (9).

Arrivés à Fribourg en Brisgau le 12 novembre 1449 , et admis à l'audience de l'archiduc , ils promirent par serment de garder les arrêts dans les logemens qui leur furent marqués ; au bout de douze jours , Vuippens fut relâché et envoyé par Albert à Neuchâtel sur le Rhin , pour une négociation importante ; s'étant acquitté avec succès de sa commission , il revint chez lui sans retourner auprès de son seigneur et ne fut point inquiété. Gambach traita de sa rançon et l'obtint au moyen de 1000 florins d'or et d'une quittance de 300 florins prêtés précédemment à l'archiduc. Le 6 janvier , le prince quitta Fribourg , et son chancelier permit aux quatre ôtages qui restaient en arrêt , de sortir pour visiter la ville et les églises ; mais s'étant refusé aux propositions qui leur furent faites par les officiers d'Albert ; et ayant déclaré que ne lui devant rien , ils ne payeraient rien , ils furent de nouveau resserrés , menacés et maltraités.

tés ; on les prévint même que s'ils ne fournissaient les sommes qu'on exigeait d'eux, ils ne sortiraient de prison que pour être conduits à l'échafaud , comme ayant été traîtres à leur prince : ils cédèrent alors à la force , et payèrent pour leur rançon , soit en argent comptant , soit en billets à terme , Felga 1000 florins d'or , Bugniet 560 , Englisberg 400 : Praroman , qui avait résisté le plus long-tems et risqué de mourir dans sa prison , où il fut très-malade , se soumit enfin par le conseil de son confesseur ; sa liberté lui coûta 1050 florins ; ces arrangemens faits , les portes leur furent ouvertes ; ils partirent et arrivèrent à Fribourg le 5 mai 1450 ( 10 ).

Des vexations aussi criantes exercées sur des magistrats auxquels on ne pouvait rien reprocher que d'avoir sauvé leur patrie de sa ruine totale , en faisant la paix sans le consentement de l'archiduc , affaiblirent naturellement le parti de l'Autriche et ouvrirent les yeux des Fribourgeois sur leurs vrais intérêts.

Il semblait juste que les sommes extorquées aux ôtages les dispensassent de nouveaux sacrifices ; mais s'apercevant que d'Halweill , auquel Albert avait donné le commandement de la ville , et le conseil , en partie composé de ses créatures , se disposaient à les forcer de payer encore le

quatre pour cent de leurs biens pour liquider la dette publique , ils se retirèrent à Morat , à Romont et autres lieux voisins , et se refusèrent à toute espèce d'impositions , soit parce qu'ils avaient déjà donné de fortes sommes à Albert pour leur rançon , soit parce que leurs concitoyens n'avaient fait aucune démarche pour les tirer de prison ; alors les paysans , excités par la faction autrichienne , s'emparèrent de la ville et y commirent plusieurs actes d'insubordination et de violence. Le tems se passait en pourparlers avec les fugitifs et en négociations pour prévenir une guerre civile prête à éclater ; les Etats voisins intervinrent amicalement pour tâcher de réconcilier les deux partis , dont l'exaspération allait en croissant. L'avoyer de Monstral , sentant qu'il ne pouvait conserver un poste qu'Albert ne lui avait conféré qu'en foulant aux pieds toutes les franchises de Fribourg , donna volontairement sa démission avant qu'on le forçât d'abdiquer , et fut remplacé par Jean Pavillard ; sous sa présidence , le conseil reprit de l'énergie , et la première preuve qu'il en donna fut d'expulser de ses séances d'Halweill , qui y exerçait un despotisme insupportable. Les députés des Etats conciliateurs tinrent à Payerne une journée qui n'aboutit à rien , et ensuite une autre

à Berne , dont le résultat fut plus heureux , puisqu'ils réussirent à faire mettre bas les armes aux deux partis , à renvoyer dans leurs foyers les paysans du Cercle qui s'étaient emparés de la ville , et à y ramener quelque tranquillité , en attendant qu'Albert eût prononcé sur les griefs des deux partis. Cependant Louis de Savoie crut le moment favorable pour exécuter ses projets sur Fribourg , et fit offrir à l'Autriche d'acheter ses droits sur cette ville ; mais cette vente n'eut pas lieu , parce que la commune écrivit à l'Empereur et aux archiducs pour protester contre une pareille transaction , comme contraire à ses privilèges , et pour demander què si l'Autriche ne voulait plus de leur ville , elle retournât à l'Empire comme ville impériale.

Tel était l'état des affaires , lorsque Hallweil , qui était allé se concerter avec Albert , reparut à Fribourg au printems de 1450 , et y répandit la nouvelle de la prochaine arrivée de son maître ; malgré leurs justes sujets de plainte contre Albert , les Fribourgeois firent de grands préparatifs pour le recevoir honorablement et lui prouver qu'ils n'avaient point démenti leur ancienne fidélité à la maison d'Autriche. Par l'ordre du grand-maître , ils portèrent à l'hôtel de ville , où le prince devait loger , l'argenterie né-

cessaire pour lui dresser un buffet, de riches tapis et divers meubles précieux, et conjurent l'espoir que sa présence mettrait enfin un terme à leurs dangers et à leurs maux. Hallweil annonce bientôt que l'archiduc n'est pas loin ; les magistrats et la noblesse s'empressent d'aller à sa rencontre sur la route de Morat. Tout-à-coup le grand-maître se présente à la tête d'un détachement de cavalerie, enveloppe le cortège, et parle à peu près en ces termes : « Monseigneur » n'ira point chez vous ; par cet acte, que j'ai » ordre de vous remettre, il vous déclare libres » et maîtres de votre sort. Vu la distance des » lieux et l'inclination que vous témoignés pour » les Cantons Suisses, il ne veut plus de vous ; » mais pour vous acquitter envers lui, il garde » votre argenterie. » En même tems il leur remet un parchemin, tourne bride et disparaît. La chartre, lue sur le moment, portait : « Nous » Albert, par la grâce de Dieu Duc d'Autriche, » etc., aux honnêtes, prudens, chers et fidèles, » l'avoyer, les conseillers, les quatre bannerets » et toute la commune, tant de la ville de Fri- » bourg en Nuithonie que de son territoire, » nous vous envoyons l'assurance de nos bonnes » grâces et vous souhaitons toute sorte de biens ! » nous vous adressons Thuring de Hallweill,

» notre fidèle et cher maréchal et capitaine,  
 » bien instruit de nos intentions, et par lui  
 » vous mandons notre désir , que vous ajoutiez  
 » pleine foi et croyance à ce qu'il vous dira de  
 » notre part , comme vous le feriez à nous-  
 » même, et que vous acceptiez ce qu'il vous  
 » communiquera , vous déliant du serment de  
 » fidélité que vous nous avez prêté comme à  
 » votre légitime souverain , et vous le certifiant  
 » sans nulle fraude par les présentes. Donné à  
 » Zurich , sous notre sceau privé, le jeudi avant  
 » le dimanche des Rameaux 1450.»

Les Fribourgeois rentrèrent dans leur ville  
 moins affligés de la perte de leur argenterie ,  
 qu'indignés du procédé dérisoire de leur ancien  
 souverain ; ils firent dresser le même jour un  
 acte authentique de sa renonciation à tout droit  
 sur eux ; ils ne tardèrent pas à sentir qu'ils n'a-  
 vaient pas trop payé la précieuse acquisition de  
 leur indépendance , et s'occupèrent à la conso-  
 lider ; mais ils se trouvaient dans une situation  
 presque désespérée , et ils eurent besoin d'au-  
 tant de prudence que de fermeté, soit pour étein-  
 dre les factions intestines qui les consumaient ,  
 soit pour résister aux attaques de voisins puis-  
 sans qui songeaient à attenter à leur liberté. Le  
 Conseil , qui s'occupait sans relâche de ces ob-

jets importants, était partagé dans ses opinions, non sur le but, mais sur les moyens ; une partie de ses membres voulait qu'on se mît provisoirement sous la protection de Berne ; les autres préféraient celle de la Savoie. Les agens autrichiens travaillaient sourdement les habitans du Cercle ; ils procurèrent des rassemblemens secrets, et apportèrent de Rhinfeld un plan d'après lequel les campagnards devaient surprendre la ville, égorger les conseillers et une partie des nobles et des bourgeois, arborer de nouveau l'étendart d'Autriche et en recevoir une garnison de 400 hommes. Gaspard Grauser, l'un des conjurés, fut si effrayé de cet atroce complot, qu'il vint le révéler au Conseil ; celui-ci prenant sur-le-champ les mesures énergiques qu'exigeait l'urgence du danger, fit saisir et amener en ville les principaux chefs de la conspiration : huit d'entr'eux furent condamnés à mort et eurent la tête tranchée ; d'autres, moins coupables, furent punis par de fortes amendes.

Cependant Louis de Savoie insistait sur l'entier paiement de la somme stipulée par le traité de Morat, dont une partie seulement était acquittée, et avait déjà fait avancer quelques troupes pour exécuter militairement la sentence des arbitres ; leur approche mit fin aux irrésolutions



du Conseil, qui se hâta d'envoyer une députation à Louis, pour l'informer qu'Albert ayant renoncé à tout droit sur leur ville et les ayant délié de tout serment de fidélité ils le choisissaient librement pour leur protecteur, sous la réserve expresse des anciens privilèges dont ils jouissaient sous la maison d'Autriche : ils le priaient de plus, de faire une prompte réponse à leur proposition, parce que d'autres princes offraient de les protéger à d'autres conditions très-avantageuses. Louis accepta sans balancer des offres si conformes à ses désirs et à ses projets ; et le 10 juin 1452, ses envoyés reçurent à Fribourg le serment de fidélité de la ville et du Cercle prêté volontairement ; de son côté, Louis prêta serment de respecter tous les droits, franchises et immunités des Fribourgeois, de les défendre à ses dépens contre tous leurs ennemis et de n'exercer sur eux d'autre autorité que celle qu'avait exercée l'ancien souverain qui venait de les abandonner. En témoignage de satisfaction, le comte remit non-seulement aux Fribourgeois 10000 florins d'or qu'ils restaient lui devoir, mais il ordonna encore à ses receveurs de leur en compter annuellement 2400, jusqu'à la somme de 44,000 florins, voulant que ce subside servît peu à peu à payer

les dettes de cette ville à peu près ruinée , autant par les dissensions du dedans que par les guerres du dehors.

Berne , qui redoutait le voisinage et l'agrandissement de la maison de Savoie , n'approuva point que Fribourg se fût mis sous sa protection ; elle renouvela d'anciennes prétentions ; il y eut même de part et d'autre des préparatifs hostiles ; mais ces nuages se dissipèrent , et Louis ayant payé aux Bernois 15000 florins qu'ils répétaient des Fribourgeois , la bonne harmonie se rétablit entre ces deux villes voisines , qui renouvelèrent leurs anciennes alliances et y restèrent dès-lors fidèles.

Sous ce nouveau régime , Fribourg se releva peu à peu de ses pertes ; l'agriculture , négligée pendant plusieurs années , se rétablit ; les fabriques de drap (11) et les tanneries , qui avaient auparavant été une des sources de la prospérité publique , fleurirent de nouveau ; la population s'augmenta d'anciennes familles qui revinrent dans leurs foyers abandonnés durant les troubles , et de nouvelles familles qui acquirent le droit de bourgeoisie. Cette époque fut pour Fribourg ce qu'est une convalescence pour un homme grièvement malade ; mais ce n'était pas encore la santé : il fallait une dernière crise , et cette crise arriva 25 ans après par la guerre de

Bourgogne. Jamais peut-être les Suisses n'avaient couru un pareil danger; Fribourg, placée entre les Cantons qui devaient combattre pour leur existence, et la maison de Savoie, qui avait embrassé le parti de Charles-le-Téméraire, n'hésita point à se ranger sous les drapeaux helvétiques; elle partagea les périls et les lauriers des brillantes journées de Granson, de Morat, de Nancy, et elle y conquist de nouveaux droits à son indépendance absolue et de nouveaux moyens pour l'acquérir. Yolande, douairière de Savoie, qui avait indisposé les Suisses en se joignant à leurs ennemis, signa à Berne, le 24 avril 1477, un traité de paix par lequel elle renonça à tout droit de protection sur Fribourg, moyennant la cession de 20,000 florins que cette ville lui avait précédemment prêtés : alors la croix de Savoie fut effacée sur ses portes et remplacée par l'aigle d'Empire. Il ne restait à Fribourg qu'à être admise dans le corps helvétique; et grâce à l'intervention du bienheureux Nicolas de Flue, qui surmonta la répugnance des Cantons populaires à recevoir de nouvelles villes dans la Confédération, Fribourg et Soleure y furent agrégées à la diète de Stanz, le 20 décembre 1481.

En voyant Fribourg exposée, dès son berceau,

à tant de périls , dépouillée et abandonnée par ses anciens maîtres , forcée à rechercher une protection étrangère , luttant tour à tour avec une infatigable énergie contre les convulsions du despotisme et celles de l'anarchie, s'associant par son courage, ses sacrifices et ses exploits, à une nation belliqueuse qui reconnaît et assure son indépendance , l'observateur qui l'a suivie dans ces diverses périodes lui applique ce vers de Virgile :

*Post varios casus , post tot discrimina rerum.*

## NOTES.

P. B.

(1) Ce code primitif fut confirmé en 1249, par Hartmann, comte de Kibourg ; il est en latin et a été publié dans le 1<sup>r</sup> n<sup>o</sup> des Mémoires de la Société pour l'avancement de l'histoire suisse, Berne 1812. (*der schweizerischen Geschichtsforscher*).

(2) Fribourg paya les frais de cette navigation, portés en ces termes dans les comptes du trésorier :  
 “ Item aux Natonney (bateliers) lesquels hont conduict sur l'ayque (l'eau) les Seignieurs dessus es,  
 “ cripts, de Fribourg jusqu'à Seckingen, por 7 jors,  
 “ incloz le retor deis dit compaignions, et por les  
 “ despens que leur hont faict allant et venant, vii  
 “ Lb. , v. s.

(3) Le même compte fait mention du supplice d'un de ces traîtres en ces mots : “ Item à meister Willi,  
 “ carnacier (bourreau) pour écartillier Francey Bor-  
 “ card , xxviii sols.

(4) Un journal du tems nous a conservé les détails de cette réception. "On chevauchast (porte-t-il) avec les chevaulx de cette ville au devant : aussy ly fist-on la porcession solemnelle avecque les torsches de tots les mestiers , ensemble grand somme de petitz enfans portant banderettes d'Osterriche, et criant Osterriche ; et ainsy séjornast la dicte Dame icy , en menant grand joie et spécialement per grand amor qu'elle prinst de veoir la ville , elle volist faire personnellement avecque toute sa routine ( suite ) la visitation per toust la ville et de l'une porta à l'autre . Le mardy elle despartist et alist coucher à Berna ; et payast la ville toz les despens et fut logiée ches mons. l'Advoyé et fuirent faictes 3000 Banderettes , et sonnast-on à sa vegnue et prist-on troys biches pour cuisiner : les despens furent *my. libyres xv sols 1 denier.*

(5) Fryo a inséré dans sa Chronique un récit de cette entrée d'Albert à Fribourg : comme il fait connaître les mœurs et le style de cette époque , il ne sera point déplacé dans ces notes.

" La triumpante receue qui fust faicte au très illustre Prince Albrecht, Duc d'Autriche, en la ville de Fribourg en Vechtland, par ung Lundy IIII jour d'ougst 1449 , estant logé au monastère des frères mineurs , et de sa désolée despartie que il fist à ceulx de dict Frybourg.

" Au nom de Dieu, amen ! Por donner à cognoistre la léaulté et mauvysseté des bons et aussy des mauvaix Princes , leurs vertus et humanitez est assavoir , qu'en la bonne et renommée Ville de Fribourg , ayant les nobles , magnifiques , puyssans et très re-

“ doubtés Seigneurs de la dicte ville entendu l'appro-  
 “ chement de leur Prince le duc d'Aultriche, feusrent  
 “ merueilleusement resjouy, parce qu'ils avaient leur  
 “ totelle confidence, qu'il venoist por le bien et trans-  
 “ quillité, paix et repos de ses très humbles soubjects,  
 “ les queulx de grande affection désiroyent le bien et  
 “ honorablement recepvoir, en toustes humilité et ré-  
 “ vérence. Approschant la porte des Estangs, toustes  
 “ la clergyé tant des chaspelains que religieux, avecque  
 “ les petits innocens en belle procession et grande ré-  
 “ vérence lui allyrent au devant. 2do : Les nobles et le  
 “ Conseil à cheval, aussy belle compegnye de gens de  
 “ pyed avecque l'enseigne de la ville en bel ordre,  
 “ bien armé et accoustré, et les petits enfants avecque  
 “ l'enseygne d'Aultriche ung chacung portant en sa  
 “ main; et devant la dicte porte et le bellouart par le-  
 “ quel endroit fust faict ung personnoyge telz, que de-  
 “ dans l'Estangs St. Christoffle portant sur ses espauls  
 “ nostre Sauveur J. Christ, et devant de la porte de Ja-  
 “ quemard estait St. George sur ung grand cheval toust  
 “ armé, tenant sa lance en la main por saulver la fille  
 “ d'ung Roi d'ung grand Dragon, qui la vouloyt des-  
 “ gloutir, et estoient le Roi et la Royne sur les mu-  
 “ railles de Jaquemard : et en apprez par toustes les  
 “ charrières par où il passoit l'on faisoit des personnoy-  
 “ ges ; des queulx en estoyent mes troys filz Jacob,  
 “ Guillaume et Vulleme Cudriffin

“ ( 6 ) Por la bien vegnue luy fust faict présent par le  
 “ noble Conseil et Communaulté de la dicte Ville de  
 “ Frybourg, L muys de froment, L muys d'espelte,  
 “ CC muys d'avoyne, LX muys de vin, XX beuff

“ gras , CC moutons gras CCC pollailles , XII bac-  
 “ cons gras sallés , DC lb. de beurre , I bosset de sel  
 “ XXXVI lb. de cyre , XXXVI lb. de coriande , avec-  
 “ que beaucoup d’autres douceurs et comme à Prin-  
 “ ce de corps et bien. N’estant le Prince satisfait ,  
 “ se fist encore délivrer CXXVI muys d’avoine  
 “ CCCCLXXIII lb. beurre frays , XXXVIII pots  
 “ beurre cuyt , XXXVI formaiges , I Schiba de sel ,  
 “ XXXVII lb de cyre et XXXVI lb de confitures.  
 “ ( ibidem ).

( 7 ) Et au commencement de l’arrivée du dict prin-  
 “ ce , sa grace fist à préparer ung banquet et souper ,  
 “ auquel furent convoyés les nobles et conseillers , pa-  
 “ reillement les nobles Dames d’estat et d’honneur de  
 “ la ville , et fust ce par ung lundy , auquel convive  
 “ por l’honneur et révérence du dict Prince , la no-  
 “ blesse et principaux fisrent ung grand buffet de tous-  
 “ te leur vaysselle d’argent et argenterie , chascung à  
 “ son endroit à la bonne foy , sans y pencer nul mal  
 “ qui leur en deust advenir ; ains aprez souppe et  
 “ grand festin , par les gentils hommes furent les Da-  
 “ mes menées sur la mayson de l’ale du drap pour  
 “ danser et laissèrent leur vaysselle : auxquelles danses  
 “ vint le Prince , accompagné de ses Seigneurs , Ba-  
 “ rons , Chevalliers , Escuyer , dansant en grand joye ,  
 “ jusqu’à XI heures en la nuyct ; lequel joye puis ap-  
 “ près en grand tribulation et angustie se convertist.  
 “ ( ibid ).

( 8 ) Nicod Bugnyet l’un des prisonniers composa ,  
 dans la tour de la porte de Morat , une espèce de chant  
 plaintif , inséré dans le Conservateur Suisse ( T. V.  
 p: 479. ) comme étant le plus ancien morceau de poé-  
 sie de notre Suisse Romande.

( 9 ) Cette relation recommandable par sa véracité  
 et sa naïveté est asscz peu connue , quoique M<sup>r</sup>. de

Zurlauben l'aît publiée dans ses Tableaux de la Suisse édition in-4°. vol. VI , Section des preuves N° XXVI

( 10 ) Voici comment la chronique de Fruyo raconte leur retour :

„ Le mardy ensuyvant ils fisrent compte avec leur  
 “ hostesse Dame Margreth Herpstin , por la despense  
 “ qui n'estoit pas petite : par ainsi, loué soit Dieu de  
 “ sa grace et miséricorde , sont iceulx Seigneurs pri-  
 “ sonnyers esté liberé ; et sont esté traicté par le dict  
 “ Prince et ses nourrices , comme avez ouy ci-dessus.  
 “ A cause de quoy, une chacune Commune doibt bien  
 “ regarder et considérer de ne tumber en tel incon-  
 “ venient et entre les mains de tieul Prince tyran :  
 “ car à un bon Prince appartient léaulté ; ce que ne  
 “ se trouva au dict Duc d'Aultriche , fors méchanceté  
 “ et ravissement de corps et biens : par ainsi le ven-  
 “ dredy , après fête St. George , ils partyrent au nom  
 “ du bon Jhésu de la préditte ville de Frybourg en  
 “ Brysgow , et allyrent] disner à Neuffchastel sur le  
 “ Rin , avecque le Conte Jehan de Tyerstein , lequel  
 “ leur dist qu'ils n'entrassent pas dans la ville de Fry-  
 “ bourg en Uechtland , que premièrement ils ne feus-  
 “ sent bien asseurés. La Ville de Neuffchastel leur  
 “ envoyast le vin d'honneur. Depuis là ils arrivassent  
 “ à Basle : là leur fust aussy envoyé le vin d'honneur ;  
 “ ainsy fist Henry Albeisen , et seurent là bien receus  
 “ et eurent grand joye de leur libération ; cela faict,  
 “ restarent jusques au mardy , qu'ils allisrent cou-  
 “ cher à Balstall , et le mercredy disner à Solleurre.  
 “ illec leur feust aussy envoyé le vin d'honneur. Pa-  
 “ reillement leur envoyast Cuonrad Krafft quatre pots



“ de bon vin , et leur vinst faire compagne l'Advoyer  
 “ Spiegelberg de Solleurre: Depuis là ils vindrent à  
 “ Berne; là feusrent ils aussy honorablement receu.  
 “ leur présentant le vin d'honneur: aussy fist le Sgnr.  
 “ de Wattenwyll et le Trésorier Wendschatz. par  
 “ ainsy le dernyer jour d'Avryl , ils arrivèrent à Mo-  
 “ rat , chié Peterman Volschi et le samedi après,  
 “ qu'estoit le second jour de May , veinst à Morat , la  
 “ femme du dict Nicco Bunyet , Peterman et Nicco  
 “ Bugnyet et ses fils, François sa fillie, et Glauda sa  
 “ niepce femme de Willhelm Aigre , et soy ayant  
 “ trouvé, feust illec grand pleur et toutes foyz joye  
 “ de leur libération. Le Dimanche ils s'en veinsrent  
 “ contre la bonne Ville de Frybourg. Donques une  
 “ chacune Commune et cenlx qui en ont le gouverne-  
 “ ment doyvent bien penser et adviser de gouverner  
 “ et guider leurs affaires saigement et estre bien  
 “ unys, non pas que aulcungs veullent gouverner par  
 “ envyes secrettes et se venger malitieusement. Dieu  
 “ soit loué de tout !

( 11 ) Fribourg avoit anciennement une fabrique de  
 drap très considérable , maintenant tombée: elle forma  
 des entrepôts dans plusieurs villes , entr'autres à Genève , où elle avoit bâti un magasin très vaste : en 1437 , ce  
 bâtiment ayant besoin de réparations , l'Avoyer Felga  
 traita avec l'Evêque qui s'en chargea pour la somme de  
 L 205-14 <sup>s</sup>. La même année , les comptes du trésorier  
 de Fribourg , qui percevait un droit sur chaque pièce  
 de drap fabriqué dans la ville et qui les plomboit ; por-  
 tent : XXIII Livres 16 sols à Meister Hemmerly favre  
 de la villa , por 11873 seils de plon qu'il haz fait por les  
 draps. Ces fabriquans avaient des lois de commerce ,  
 dont Berne demanda copie à la même époque.

# XXXI.

## TRADUCTION

*d'une lettre latine de l'Empereur Sigismond  
au Conseil de Lausanne.*

(1434).

SIGISMOND, par la grâce de Dieu, Empereur des Romains, toujours Auguste, Roi de Hongrie, de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, etc.

Aux honorables Magistrats et Conseillers de la ville de Lausanne, chers et fidèles à nous et au St. Empire, notre grâce impériale et tout bien !

Chers et féaux ! Ce n'est point une nouveauté, mais c'est un usage irrévocablement introduit dès les anciens tems, que les Juifs relevant de la juridiction du St. Empire et y demeurant où que ce soit, après la prise des ornemens impériaux que nos bienheureux prédécesseurs avaient coutume de revêtir en certains tems, leurs apportassent toujours des présens et des dons considérables, en témoignage honorifique de leur respect; de là vient que ces mêmes Juifs sont appelés serfs de la chambre

impériale , puisqu'ils lui doivent leur service et un impôt accoutumé ; or donc après avoir pris heureusement la couronne impériale , et l'avoir notifié à votre pays , comme aussi l'avons fait en Italie, nous aurions fait convoquer les Juifs de toute l'Allemagne, lesquels ont rempli convenablement leur devoir, et nous ont offert leur don en toute obéissance, de manière qu'il en reste peu qui ne se soient exécutés, et de ces derniers encore il en vient tous les jours à notre majesté impériale pour s'acquitter de leurs obligations envers elle.

Comme nous avons appris de bonne part que dans la ville de Lausanne habitent plusieurs Juifs, nous sommes grandement émerveillés de n'avoir pas encore été reconnus par eux dans les formes usitées; et bien qu'il semble ne pas nous convenir de rappeler à ces Juifs ce qu'ils devraient avoir fait de leur propre mouvement, en vertu de l'obéissance et de la soumission qu'ils nous doivent; cependant comme nous envoyons pour d'autres négociations épineuses des ambassadeurs à notre illustre cousin le Duc de Savoie, savoir Guillaume Comte de Montfort, et le brave chevalier Hermann d'Offenbourg, personnages chers et fidèles à nous et au St. Empire, nous leur avons donné charge de vous remettre

la présente lettre, ainsi que de vous faire connaître franchement notre façon de penser sur le fait des Juifs et de suivre à cette affaire ; nous vous invitons donc très-affectueusement d'ajouter foi et créance aux susdits nos députés, dans tout ce qu'ils vous diront de notre part et de les assister favorablement pour forcer les dits Juifs , s'ils se montraient renitens , à remplir leur devoir envers notre majesté impériale , comme les autres l'ont déjà fait ; ne doutant nullement que vous ne mettiez tel ordre à cette affaire, que nous n'ayons pas besoin d'employer à l'égard des dits Juifs des moyens de contrainte qui seraient pour eux d'une incommodité majeure ; ce que faisant vous montrerez une complaisance qui nous sera infiniment agréable. Donné à Bâle, le 27<sup>e</sup> jour du mois d'avril, l'an XLVIII de notre règne en Hongrie, XXIV de notre élection pour Roi des Romains, XVII de notre règne en Bohême et I de notre Empire.

Par ordre de Monseigneur l'Empereur ,  
 Gaspar SLICK, Chevalier, Chancelier.

NOTE. L'Empereur Sigismond étant au Concile de Basle, cherchait tous les moyens de remplir ses coffres ordinairement vuides; un de ceux qu'il employa alors, fut de déclarer que bien qu'il fût Roi des Romains depuis 1410, il n'était cependant Empereur que depuis

1433 qu'il avait mis la couronne impériale sur sa tête : en conséquence , il exigea des Juifs , à titre d'Empereur , le même tribut pour son joyeux avènement , qu'il en avoit tiré 24 ans auparavant , quand il avoit été élu Roi des Romains. Il paraît que les Juifs allemands s'en acquitèrent de bonne grâce , d'autant qu'à l'exemple de son père Venceslas , Sigismond leur avait concédé de grandes franchises et accordé sa protection spéciale , qu'ils payaient il est vrai très chèrement. Les Juifs lausannois ne montrèrent pas la même condescendance , et ce fut pour les forcer à lui faire ce présent qu'il écrivit au Conseil de Lausanne. Il suffisait que l'évêque de ce diocèse fût prince d'Empire pour que Sigismond regardât cette cité comme relevant du corps Germanique ; car elle n'était pas proprement ville impériale , puis qu'elle ne payait point les mois Romains , ainsi que la chose est évidente par la matricule de l'Empire , qui taxe son évêque à 60 gulden , 14 cavaliers et 60 fantassins , sans faire aucune mention de la ville , qui si elle eût été impériale aurait dû ses mois Romains séparément , comme Bâle , Schaffouse , St Gall , etc. On ignore ce que firent les Juifs de Lausanne : Ruchat qui a inséré la lettre de l'Empereur dans ses Collections diplomatiques , n'y ajoute aucun éclaircissement sur la suite de cette affaire. On sait seulement qu'à cette époque , il y avait beaucoup de Juifs à Lausanne , qu'ils habitaient le faubourg de la Barre et une rue maintenant détruite qui descendait de ce faubourg à la Madelaine , qu'ils y avaient une synagogue , qu'ils étaient astreints à porter sur leur vêtement une marque particulière pour se distinguer des Chrétiens , qu'on se plaignait souvent

de leurs criantes usures, et qu'ils furent chassés de la ville à diverses reprises, et reçus à demeure en 1419 par l'évêque Guillaume de Challens. Ce n'était pas seulement à Lausanne qu'il y avait des Juifs, mais ils étaient répandus dans le Chablais et dans la baronnie de Vaud, et l'on en comptait un assez grand nombre de familles établies à Evian, à Thonon, à St. Maurice, à Monthey, à Villeneuve, à la Tour-de-Peilz, à Vevey, à Châtel-St.-Denis, à Yverdon et autres lieux dépendans de la maison de Savoie. Cela paraît par le procès criminel qui leur fut intenté, en 1348, par devant les tribunaux de Chillon et de Châtel, comme prévenus d'avoir empoisonné les sources et les fontaines publiques à Vionnaz, à Villeneuve, à Montreux, à Vevey et à Châtel. Une partie des actes de cette étrange procédure, suivie du supplice de plusieurs des accusés, se trouve en latin et en allemand dans la Chronique d'Alsace et de Strasbourg, par Jaques de Kœnigshoven, 1674 in-4. p. 1030 et 1043; et nous nous proposons de les publier en français dans un de nos prochains numéros.

## XXXII.

### DESCRIPTION

#### DES ACIDULES DE SCUOLS,

#### DANS LA BASSE ENGADINE.

UNE antique nation, qui descend des Toscans, habite depuis plusieurs siècles les montagnes Rhétiques; au nombre de ses tribus les plus célèbres est celle qui réside près des sources de l'Inn et

qui en tire son nom. En parcourant ces peuplades alpestres, la réputation d'une fontaine digne d'être célébrée par les Muses, nous invita à la visiter. Près de Scuols, là où des collines commencent à s'élever doucement au-dessus des sources acides qui tiennent lieu de vin aux habitans de la vallée. Soit que le soleil levant rende la lumière au monde, soit qu'il aille se cacher dans le vaste Océan, une ardente jeunesse y court à l'envi et remporte ses urnes pleines de cette onde vrai présent des dieux ; ainsi les abeilles laborieuses se répandent dans la campagne pour y butiner les fleurs. Le vulgaire donne à cette source le nom d'*eau forte*, soit parce qu'elle a la saveur du vin, soit parce qu'elle frappe l'odorat, comme si c'était un mout pétillant. Vis-à-vis, dans la profonde vallée que l'Inn arrose, une autre source plus abondante encore, jaillit au fond d'une caverne secrète, cachée dans une forêt dont l'épaisseur inspire une crainte religieuse ; on l'appelle *fontaine salée*, parce qu'elle offre au palais le goût du nitre et du sel. Pour peindre les vertus de ces sources bienfaisantes, il faudrait être plus éloquent que je ne le suis. Celui que la fièvre pâlit ou que la toux fatigue en boit, et bientôt il recouvre la santé ; celui dont le cou est grossi par un goître pareil à un ballon ne

tarde pas à trouver du soulagement dans cette onde salubre..... ainsi parlait un vieillard qui nous servait de guide, et il parlait d'après sa longue expérience. La nature sait ainsi tirer parti des propriétés de toutes ses œuvres et les accommoder à notre usage; mais aussi elle n'accorde pas tous ses dons également; ici elle n'a point suspendu les raisins aux côteaux, ni peuplé d'arbres les plaines voisines; ce n'est tout autour que des Alpes, qui, cachant dans les nuages leurs cimes aériennes, versent les frimats sur les champs qu'elles dominant. On y voit, il est vrai, verdoyer les pâturages et les forêts de leurs flancs escarpés, et jamais on n'y manque de ces laitages dont la blancheur le dispute à celle de la neige; mais, plus que tout cela, ces ondes salubres et intarissables méritent le nom d'heureux aux bergers dont elles arrosent la contrée. O ! si j'avais encore la verve poétique de ma jeunesse, quelle réputation ne ferais – je pas à cette fontaine de santé? je la rendrais plus connue que celle d'Aganippe, et rien dans le monde n'égalerait sa célébrité. Mais si j'ai repris mon luth dédaigné des Muses, et dès long-tems condamné à un triste silence; c'est pour toi, ô Gessner le premier des enfans d'Esculape ! c'est pour t'offrir un sujet plus digne de tes talens que des



miens. Grâce à l'influence de Minerve et à ton génie observateur , tu connais la nature, ses procédés secrets, les mystères de ses merveilleuses opérations, et ta gloire porte ton nom jusqu'aux cieux , tandis que mes minces talens sont circonscrits dans les bornes les plus étroites.

En juin 1561.



NOTE. — Fabrice Montan , long-tems professeur à Zurich, était à cette époque premier pasteur de Coire; Conrad Gessner lui demanda quelques détails sur les acidules de Scuols , près de Culdera dans l'Engadine : il alla en conséquence les visiter ; mais plus poète que naturaliste, il se borna à lui envoyer la petite pièce précédente ; elle est en vers de la plus pure latinité, digne d'un littérateur dont les ouvrages rappellent souvent l'esprit d'Ovide et la manière de Tibulle. — On ne saurait en juger par la traduction , que l'on donne uniquement pour ceux qui ne peuvent lire l'original , imprimé dans les *Miscellanea Tigurina*, tome III, partie 3, page 405 et suivantes, avec plusieurs autres pièces charmantes du même auteur. — Quant aux gens de l'art , ils consulteront sur ces acidules , peu connues hors du pays des Grisons , la Description du docteur J. Stupan , faite en 1702, que Scheuchzer a insérée dans son *Hydrographie Helvétique* , page 303 et suivantes, et celle du docteur Sylvius Anhorn de Hartweis , publiée en 1717 dans

les Actes de l'académie des curieux de la nature, centurie IX, page 50 et suiv. Excepté ces deux médecins Grisons, personne ne s'est occupé de ces acidules, dont la médecine pourrait tirer un aussi grand parti que de celles de Spa, auxquelles elles ressemblent beaucoup. — Ebel remarque que dans toute l'Engadine il n'existe nulle part des hommes aussi forts et aussi vigoureux que ceux des Scuols; ce qu'il faut peut-être attribuer à ces eaux acidules dont ils boivent journellement.



## XXXIII.

### ANECDOTES.

Louis, comte de Neuchâtel, mort sans héritiers mâles en 1363, laissa ses états à Isabelle sa fille aînée, à condition qu'elle céderait à sa sœur cadette Verenne, la petite ville de Landeron et quelques autres fiefs; ces deux sœurs se brouillèrent peu après avec leur belle-mère, Marguerite de Vufflens, dame de Champvent, à l'occasion de son douaire, et en vinrent à une guerre ouverte; Marguerite s'empara de Boudry, en brûla une partie et emprisonna ses principaux habitans, après les avoir pillés; les deux sœurs lui rendirent la pareille et dévastèrent quelques villages de ses domaines. On proposa divers arbitrages, qui furent rejetés;

enfin après plusieurs années d'hostilités réciproques , Philippe-le-Bon , Duc de Bourgogne , fut accepté pour médiateur ; il prononça le 13 juillet 1378 à Châlons-sur-Saône une sentence définitive , acceptée par les parties belligérantes et Boudry fut rendu à Isabelle , moyennant 200 florins d'or payés à sa belle-mère. Cet acte très-original ordonne qu'il y aît désormais oubli , paix et amitié entre ces Dames , et compense les dépens , après avoir taxé les bijoux qu'elles se sont enlevés , ainsi que les vols , incendies , pillages et meurtres perpétrés des deux parts. Marguerite porte en compte 6000 florins pour deux hommes qu'on lui a tués : Isabelle , plus modeste , n'en porte que 2000 pour le pillage de Corcelles et trois de ses gens occis , sans parler , dit-elle , d'un impotent que sa belle-mère avait fait pendre par mépris à la porte de Boudry , et pour lequel elle ne demande rien.



La famille des Zwinger , qui a fourni huit professeurs à l'université de Bâle , n'est pas moins remarquable par son origine que par son érudition : elle descend des barons de Brandis , si fameux dans les annales helvétiques du moyen-âge. Frédéric , l'un des bâtards de cette puis-

sante maison , ennemi irréconciliable des quatre premiers Cantons , guerroyait [sans cesse contr'eux, venait tuer les sentinelles jusque sous les murs de Lucerne, et portait dans sa bannière de gueules les trois anneaux d'argent passés l'un dans l'autre, appelés Zwinger en allemand suisse; il périt ainsi que son père à la bataille de Sempach , en 1386 ; sa veuve et ses enfans allèrent alors s'établir en Thurgovie. Son petit-fils Jean Zwinger , baillif de Bischoffzel pour l'évêque de Constance , sauva en 1452 cette ville assiégée par les Autrichiens , en y faisant entrer un convoi de vivres ; ce qui lui valut le surnom honorable de Speiser (nourricier). Son fils Jacob se rendit à Bâle pour traiter de la rançon de son cousin Sigismond de Brandis prisonnier des Suisses , qui ne voulaient point le relâcher, et il réussit par son éloquence dans cette négociation. L'Empereur Frédéric III, dont ce chevalier était un des favoris fut si satisfait de sa délivrance , qu'il voulut en témoigner sa reconnaissance à son libérateur , quoiqu'il fût son ennemi ; en conséquence, il lui envoya en 1492 des lettres de noblesse et des armoiries dont l'écu portait une épée d'argent en champ de gueules , en signe de sa valeur : le casque de l'écu avait pour cimier un chasseur en longue

barbe sans bras , pour marquer , dit la lettre d'armes , que l'éloquence l'emporte sur la valeur. Il eut un fils nommé Léonard , auquel la ville de Bâle fit présent de sa bourgeoisie , en 1556 , et qui fut la souche de tous les Zwinger , qui ont fleuri dans ce canton.



Dans la paroisse du Locle est une colline appelée le *Crêt - Vaillant* , et l'origine de ce nom mérite d'être connue. Pendant le siège de Nancy en 1479 , un détachement de Bourguignons s'étant glissé dans le comté de Vallengin pour le piller , les femmes du Locle se rassemblèrent sur cette colline ; de là , secondées par quelques hommes , elles fondirent sur l'ennemi ; elles portaient des cendres dans leur tablier , et les jetaient aux yeux des Bourguignons qui en étaient aveuglés , et qu'elles assommaient ensuite à coups de massue , ou qu'elles perçaient avec des fourches de fer. Ces amazones eurent l'honneur de la journée , chassèrent les fourrageurs du pays , et leur enlevèrent un drapeau , qu'elles appendirent elles-mêmes dans l'église du Locle ; ce trophée y est resté jusqu'en 1758 , que , tombant de vétusté , il en fut ôté lorsqu'on

rebâtit ce temple , ainsi qu'un autre drapeau , que les hommes de la même contrée avaient bravement gagné à la même époque. Voici la naïve relation de ce *fait d'armes* , telle qu'on la trouve dans les fragmens qui nous restent de l'ancienne chronique du chapitre de Neuchâtel. « Obmis ne doit estre le beau faict d'ar-  
 » mes de nos montagnons , et vault illec à ra-  
 » mentevoir aussi bien que les aultres ; deux  
 » jors aprez la feste de la nativité de N : D :  
 » passèrent le Doubs 600, aulcuns disent octe cent  
 » Borguignons , desseignant faire sacs et pil-  
 » laiges és Brenets , Locle et lieugs proches ,  
 » aussy és maix et cernils le long des chax ; de-  
 » quoi incontinent adverti Jehan Droz , bon  
 » et sage notable compaignon , alla promptement sonner la cloche au Moustier du creux,  
 » disant à tous hommes forts de courre aux ar-  
 » mes et se parassembler en certain lieug dedans les bois ; semblablement furent tost advertis par messagiers les gens de bien de long  
 » et de large ; délibérant le dict Droz pour plus  
 » asseuré profict, de laisser commode voye aux  
 » dicts Borguignons , à celle fin les assaillir  
 » lorsque desbandés seraient par esbattemens  
 » et pillages ; si dict, si faict. Les Borguignons  
 » cuidant regagner le pontenaige, et retourner

» en leur pays panse pleine et butin dessus l'es-  
 » chine, nos montagnons leur sautent rudement  
 » au corps, que desçà que delà, avecque pi-  
 » ques, pertuisaines, aussy couleuvrines, sans  
 » octroyer bague ne vie; tant et tant feurent  
 » dépeschés, moult aussi déjettés delans le  
 » Douxe : toutefois aulcuns nagèrent et gai-  
 » gnerent la rive delà; aulcuns aussy se saulant  
 » contre mont la rivière, treuvèrent deux bat-  
 » teaux, et passés qu'ils furent ces pauvres  
 » Borguignons fouïoient-ils à force, et cuide,  
 » fouïent encore. Par ainsi nos gens reprindrent  
 » tout bestail et butin; mesmement XXII hom-  
 » mes notables, vielx et chenus que les dicts  
 » Borguignons menaient par delà; et fust prin-  
 » se et saignée à tous jours leur bandière et  
 » icelle plantée par gratitude en l'Eglise du  
 » Seigneur: de quel faict et prouesse fust fort  
 » parlé és pays des Liges Suisses, et loanges  
 » baillées aux dicts montagnons, comme juste.



Les eaux minérales de Wälterschwill dans la  
 commune de Bar au canton de Zug, ont été  
 découvertes d'une manière assez extraordinaire,  
 s'il en faut croire nos chroniques. Une troupe

de pèlerins , tant laïques qu'ecclésiastiques de divers cantons , alla , en 1517 , visiter les lieux saints ; du nombre étaient le chevalier Thomas Stocker , Jean de Brandenburg , Werner Steiner et Sigismond Schwartzmaurer , tous quatre de la ville de Zug ; ce dernier étant à Jérusalem fit la connaissance d'un habile médecin Juif , qui se disait de la tribu d'Aser , et il le consulta sur une maladie que les médecins chrétiens avaient déclarée incurable , le Juif lui demanda d'où il était ; et ayant appris qu'il était suisse et de Zug , il lui montra un gros manuscrit hébreu , qu'il tenait de ses ancêtres , et il lui dit : Ce livre m'apprend qu'il y a dans votre pays une montagne nommée Baarbourg , d'où coule au levant une source minérale très-salutaire dans diverses maladies. Il y a quatre siècles que , sur le Baarbourg , était un château habité par des Juifs qui faisaient usage de cette eau ; ces Juifs ayant été chassés de votre pays , cette source fut négligée , mais elle existe..... à votre retour , bâtissez-y des bains et profitez de ce bienfait de la nature : Schwartzmaurer , revenu à Zug , raconta ce qu'il tenait du docteur Juif ; on chercha la source ; on la trouva à la place indiquée , et on y établit des bains qui subsistent encore de nos jours : ils ont été très-fréquentés , tant



qu'ils ont appartenu à l'abbaye de Wettingen, qui y avait fait des logemens commodes et de beaux jardins ; mais depuis 1748 , qu'ils ont passé en d'autres mains , ils tombent en décadence au grand regret des indigènes et des étrangers. Ces bains sont au centre d'une agréable contrée du genre pastoral ; ils jouissent d'un air pur et offrent dans leurs alentours de riantes promenades , surtout au Baarbourg , d'où l'on a une vue très-étendue sur la plaine et le lac de Zug , sur les pentes de l'Albis et le cours sinueux de la Reuss , de Lucerne à Bremgarten.

Dans le cours de ces guerres civiles que nous voudrions pouvoir effacer des belles pages de l'histoire helvétique, il y eut cependant divers incidens honorables , tel que celui que nous allons sauver de l'oubli , et qui date de 1531. Un détachement bernois prit quelques éclaireurs du canton d'Uri , avec le lieutenant qui les commandait, et conduisit ces prisonniers au château de Lentzbourg , alors sous la garde de Nicolas de Diesbach. L'officier fut interrogé sur le plan de campagne et les forces des cantons catholiques ; sur son refus de donner aucun dé-

tail , on le menaça de le mettre à la question pour le faire parler , et de le traiter par représailles , comme un officier du parti Réformé avait été traité dans le camp ennemi. Le lieutenant s'étant rappelé qu'il avait autrefois étudié à l'université de Bâle avec Diesbach , et qu'en se séparant ils s'étaient juré une éternelle amitié , trouva le moyen de lui faire passer son anneau , sur lequel étaient ses armoiries ; cet anneau en dit plus au commandant bernois que la lettre la plus éloquente ; il se présenta au conseil de guerre et plaida la cause de son ancien ami avec tant de chaleur , qu'il obtint que non-seulement le prisonnier ne serait pas mis à la torture , mais qu'il serait renvoyé honorablement chez lui sur sa parole. Telle est souvent la force des amitiés formées dans le premier âge de la vie , qu'elles triomphent de tout ce qui semble devoir en rompre les nœuds , et qu'en cette occasion la guerre la plus affreuse , puisqu'elle était à la fois religieuse et civile , ne porta point coup à l'intime affection qui unissait deux militaires jetés dans des partis si opposés.



En 1542 , le Pape Paul III et l'Empereur Charles-Quint étaient à Lucques ; ce dernier

logeait à l'hôtel Diodati. Dans la nuit du 17 septembre, il entendit beaucoup de bruit; il envoya un de ses chambellans pour s'informer d'où il provenait; celui-ci lui rapporta que la dame du logis était au mal d'enfant, et qu'elle avait un accouchement très-laborieux. Le monarque lui fit dire : « Prenez courage; faites un fils et j'en serai le parrain »; en effet, elle accoucha d'un fils, que l'Empereur tint le lendemain sur les fonts de baptême et que le Pape baptisa lui-même. Ce fut Charles Diodati, qui, devenu grand, quitta Lucques pour cause de religion et se retira à Genève; il en acquit la bourgeoisie en 1572, fut membre du Conseil des LX, et rendit de signalés services à la République; il fut la souche de cette respectable famille qui fleurit encore à Genève, et père du célèbre Jean Diodati, si connu par ses traductions de la Bible en français et en italien.



Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, un pêcheur des bords du lac de Lugano dans la Suisse italienne s'était marié à une jeune fille qu'il aimait éperdument et qui le payait de retour. Vers la fin de la première année de son mariage, ayant fait un effort, il s'ensuivit un anévrisme

que les médecins déclarèrent incurable , et dont la mort devait être la suite dans quelques semaines : sa femme l'assure qu'elle ne veut pas lui survivre , et que sa dernière heure sera aussi la sienne ; le mari cherche à la consoler et à ébranler sa résolution , mais inutilement : elle lui fait part de son projet pour n'être point séparés par la mort , et après l'avoir long-tems combattu il y consent enfin ; le lendemain ils vont se confesser et communier dans l'église de leur paroisse , puis montant sur le sommet d'un rocher dont le lac baignait le pied , ils s'attachent l'un à l'autre avec des cordes , et se précipitent dans les flots , où , deux jours après , on trouva leurs cadavres encore étroitement unis. Personne n'avait eu connaissance de ce projet désespéré qu'un ami du mari , auquel il avait fait prêter serment de ne pas le révéler pendant leur vie.



Je visitais le château d'Altenklingen en Thurgovie ; j'y remarquai un tableau représentant un superbe lévrier , qui sautait au col d'un vieux Suisse en grand costume ; je demandai au concierge ce que c'était que cet animal. C'est , me dit-il , un chien célèbre qui a été admiré et

caressé par un grand roi , et voici ce qu'on en rapporte. Léonard Zollikoffer, de St. Gall , seigneur d'Altenklingen , fut du nombre des députés du Corps Helvétique qui allèrent en 1582 renouveler les alliances avec Henri III : à son départ il ordonne à ses gens d'enfermer ce chien , qui lui était fort attaché , ordre qui fut suivi pendant dix jours. Les députés étaient au Louvre à l'audience du roi , lorsque César arrive , saute au col de son maître et accable de caresses Zollikoffer déconcerté. Henri veut savoir de lui l'aventure dont il paraît si surpris ; il apprend que ce chien s'est échappé de St. Gall et que seul il a fait 120 lieues sur les traces de son maître pour le rejoindre. Le roi dit , voilà un animal fidèle ; j'aimerais à l'avoir. Sire ! répond aussitôt Zollikoffer , ce serait un grand honneur pour lui d'entrer au service de votre Majesté ; mais j'aurais peur qu'il ne désertât. Ce n'est pas tout ; quelques jours après , quoiqu'il eût encore les pieds écorchés , son maître cache dans son collier un billet important et lui dit , allons César ; portez cela à votre maîtresse : le lévrier , accoutumé à de pareils messages , part , et en 48 heures arrive harassé de fatigue aux pieds de Mme. Zollikoffer : la dépêche était pressante , et

il s'agissait d'une affaire qui réussit, grâce à la rapidité et à la discrétion du courrier.



Les jeunes bourgeois de Berne qui formaient ce qu'on appela dans son origine le *Régiment* et ensuite l'*Etat extérieur*, avaient anciennement la coutume, quand ils faisaient des exercices militaires et de joyeux banquets, d'inviter non-seulement la jeunesse des cantons voisins, mais aussi celle des villes de l'Argovie et du Pays-de-Vaud. Lausanne et les quatre bonnes villes ont dans leurs archives plusieurs de ces lettres d'invitation. On peut juger de leur style cordial et de l'esprit fraternel qui les dictait par celle-ci, dont l'original est conservé à Moudon.

AUX HONORABLES SEIGNEURS, MESSIEURS LE CHATELAIN ET CONSEIL DE LA VILLE DE MOUDON,  
NOS TRÈS-HONORÉS SEIGNEURS ET SINGULIERS  
AMIS.

*Messieurs !*

Ayant présenté à nos Souverains Seigneurs notre nouveau Baillif d'Hapsbourg, noble et puissant Hantz Rodolph d'Erlach le jeune, avec très-humble supplication, non-seulement de confirmer nostre élection, mais aussi nous

permettre l'exercice des armes selon nostre ancienne coutume, LL. EE. ont bien voulu accorder nostre demande ; partant sommes délibérés, moyennant l'aide de Dieu, de mettre en possession nostre dict Ballif dimanche 18 de may, et pour ce faict l'accompagner jusqu'à Munsingen ; le mercredi d'après nous exercer aux armes, et le vendredi suivant tenir le festin ordinaire, auxquelles solennités vos nobles et honorables personnes estant de nous trez désirées, nous vous prions trez humblement nous faire l'honneur de vous y voir, en vous transportant vers nous, qui sommes appareillés à vous recepvoir avec toute la courtoisie à nous possible et demeurer tout le tems de nostre vie,

Messieurs !

*Vos affectionnés serviteurs, l'Avoyer, Petit  
et Grand Conseil appelés le Régiment  
de Berne.*

de Berne, 27. avril 1628.



Long-tems avant l'abbé de l'Epée, on s'est occupé en Suisse de l'art d'instruire les sourds et muets ; vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Jean-Conrad Amman, médecin de Schaffouse, a été

un des fondateurs de cette utile science : il inventa une méthode qu'il appliqua avec un succès marqué à Esther Kollard , sourde et muette de naissance ; et il composa un ouvrage imprimé en 1692 et dédié au père de cette demoiselle, qui a pour titre : *Le Sourd parlant* (Surdus loquens). Huit ans après , il en publia un autre , aussi en latin , sur la méthode à suivre pour faire parler les sourds et muets ; ces deux livres sont devenus très-rares ; mais ils n'ont point été inconnus à ceux qui , dans la suite , ont pratiqué et perfectionné le même art ; ils y ont même beaucoup puisé et n'ont eu garde d'indiquer leurs sources.

Dans un de nos régimens suisses , un sergent tenait le rôle de sa compagnie ; après une action , un de ses soldats manqua : il le crut mort et en prit note ; peu de jours après , ce soldat , qui n'était qu'égaré , rejoignit son corps ; mais ensuite étant tombé malade , il finit sa carrière militaire à l'hôpital : voici comme son article était couché sur le rôle du bon sergent , au rapport d'un officier qui l'a vu et l'a copié littéralement :

N<sup>o</sup> 17 : Jacob Fischer , de Mœrlingen , grenadier ,  
mort le 21 juin — par erreur. —  
remort tout de bon le 9 août.





Un jeune paysan s'entretenait avec un de ses voisins, plus âgé que lui, qui criait à tue-tête contre les aristocrates ; le premier lui dit , mais qu'est-ce donc que ces aristocrates contre lesquels vous vous emportez si fort ? ( mâ qu'éte don , que ce tau'z'aristocra , que vo fon tan â brama ). Comment ! lui répondit-il ; tu ne le sais pas : je vais te l'apprendre..... C'est le juge de paix , le pasteur , les municipaux , tous ceux qui ne veulent pas nous laisser faire ce qui nous plaît. (Coumein ! l'ai fe te , lés lo djujo dé pé , lo menistre , lé municipo , ti shiau que ne volian pa no laissi à faire à noutra tîta).



Un autre paysan se plaignait de sa nombreuse famille. — Combien avez-vous d'enfans ? — Hélas ! je n'en ai point. — Comment donc ? — Je n'ai que 5 filles. — Et quoi , n'est-ce pas des enfans ? — Non , Monsieur ! Chez nous il n'y a que les garçons qui soient des enfans. Ceci rappelle un vigneron de la même contrée, héritier d'un oncle , à charge d'acquitter tous les legs : le testament portait un louis pour chacun des enfans d'un parent éloigné ; ils étaient cinq , deux garçons et trois filles. L'héritier ne voulut payer le legs qu'aux deux garçons , prétendant que ,

dans le langage de sa commune , les filles n'étaient point des enfans : il y eut un procès, et il fallut que le tribunal rétablît la véritable signification du mot , en décidant que les filles d'un père étaient tout autant ses enfans que ses fils.



## XXXIV.

### FRAGMENT

*Sur Marligny et la vallée de Bagnes , lu le 27 juillet 1818, devant la Société Helvétique des sciences naturelles réunie à Lausanne.*

Monsieur le président ! Très-chers amis , collègues et confédérés !

De mes fenêtres , j'avais vu flotter jusque sur nos rivages , les derniers débris de la mémorable débacle du 16 juin dernier , et je résolus d'en visiter le théâtre , aussitôt que j'aurais quelques jours disponibles : je partis donc de Montreux , le 5 juillet , avec un ami qui voulut bien m'accompagner dans ce triste voyage , dont la curiosité n'était assurément pas le principal motif.

Ce n'est jamais sans une impression difficile à décrire que j'aborde le Vallais , cette étonnante contrée , qui , toujours en conflit avec les inondations , les écroulemens , les avalanches , présente à l'observateur tous les élémens , comme tous les phénomènes d'une destruction progressive. Après avoir , dans les siècles précédens , terminé tant de guerres féodales , civiles et étrangères , le Vallais ne terminera jamais sa guerre avec une nature sans cesse armée contre ses habitans , dont une partie lui résiste avec une énergie infatigable , tandis que l'autre ne lui oppose qu'une froide apathie,

Après avoir salué , selon ma coutume chaque fois que je passe à Bex , le tombeau de mon ancien ami Escher , de Berg , qui périt au Col de Balme en 1791 (1) , j'arrivai au défilé de St. Maurice , seul endroit par lequel on pénètre de plain-pied dans le Vallais , seule route praticable aux roues , avant qu'on eût ouvert celle du Simplon ; le portail est digne du vaste édifice des Alpes dans lequel il introduit , les dents de Morcle et du Midi en forment les superbes piliers , et un grand fleuve s'en échappe impétueusement et à flots pressés. Je revois toujours avec un nouveau plai-

sir ce beau pont d'une seule arche, qui mène du canton de Vaud dans celui du Vallais ; cette antique ville de St. Maurice, précédemment connue sous les noms d'*Aganum* et de *Tardanæ* ; son abbaye, le plus ancien monastère en deçà des Alpes, encore peuplée d'inscriptions romaines ; son ermitage suspendu à un revêtement d'immenses rochers, qui tour à tour menacent et protègent leurs pittoresques alentours ; et ce champ fameux où les soldats chrétiens de la légion thébéenne furent, en 302, décimés par le féroce Maximien. La route, qui serpente entre le Rhône et le flanc dégradé des montagnes, est coupée par trois torrens, souvent dangereux, qui portent au fleuve leurs eaux noirâtres et amères : bientôt l'admiration vous arrête devant la cascade de Pisse-Vache, toujours superbe, quoique sa hauteur, qu'on porte actuellement à 400 pieds, aît depuis un demi siècle manifestement diminué par l'abaissement du rocher que creuse la Salenche, qui forme cette chute : elle doit être vue peu après le lever du soleil, pour jouir de tous les jeux de la lumière dans le magnifique iris qui en fait la mouvante ceinture. Un peu plus loin, le *Trient*, échappé d'une gorge profonde de la montagne déchirée, vous offre un sévère contraste avec le

gracieux Pisse-Vache ; long-tems resserré dans les Alpes supérieures , ce torrent n'en est que plus fougueux à son issue dans la plaine , jonchée de blocs qu'il y accumule avec profusion : au sortir de l'abîme caverneux dans lequel on l'entend mugir , une partie de ses eaux se dirige de l'autre côté de la chaussée pour le service d'une fabrique de draps récemment établie , et annonçant un principe d'industrie dans une contrée qui en a long-tems manqué.

A quelque distance commencent à paraître les tristes preuves de la dernière débâcle : ce sont des arbres entourés d'une barrière de débris , des terres ensablées , des routes effacées par le limon , des eaux errantes loin de leur lit accoutumé ; plus on approche de Martigny , plus ce désordre et cette confusion vont en croissant : des monceaux de vase desséchée et de décombres de tout genre sont les avant-postes du champ de bataille de désolation que vous allez parcourir : on entre dans la ville par le nouveau pont qui remplace l'ancien. Ici nombre de bâtimens en bois ont disparu et leur lieu ne se reconnaît plus : la plupart des maisons en pierre qui ont résisté au débordement sont inhabitables , soit par les assentimens qu'elles ont éprouvés , soit par le limon qui en remplit les caves , les boutiques et

jusqu'au premier étage : là où cette vase grisâtre et putride est enlevée des bâtimens , elle reste entassée dans les rues , et renferme tous les élémens d'une fermentation malfaisante. La plaine d'un quart de lieu qui sépare la ville du bourg du même nom , étale un cahos d'arbres déracinés , de poutres brisées , de fragmens de planchers , de toits et de meubles , mêlés de blocs de rocher , de cailloux roulés et de graviers en grande partie schisteux : les espaces restés vides sont couverts d'un pied de poussière , que le moindre souffle soulève et disperse. Le bourg a été encore plus maltraité que la ville , et compte un plus grand nombre de bâtimens emportés , dégradés ou encombrés. Si avant d'y parvenir , la débacle ne s'était pas divisée en trois colonnes , qui ont diminué tant sa masse que la violence du choc , tout Martigny eût été rasé de fond en comble.

Pour mieux observer l'ensemble de ce sinistre tableau , il faut monter au château de la Bathie , qui couvre de ses belles ruines féodales un rocher baigné par la Dranse ; du milieu de ses murailles écroulées , une tour ronde , restée fièrement debout , domine un singulier paysage sur le cours du Rhône jusqu'à Sion , dont on distingue les trois châteaux dans un lointain vapo-

reux ; de ce belvédère, le regard erre sur une plaine d'environ une lieue carrée , entre Martigny et le fleuve, absolument blanche, sur laquelle quelques arbres élèvent leur feuillage encore verd : au premier aperçu, on croirait qu'une neige fraîchement tombée l'a couverte ; foins, moissons, toute espèce de culture en un mot a disparu de cette plaine fertile et bien cultivée ; la draperie morte qui la cache actuellement est formée du *détritus* des rochers qui bordent la Dranse , mêlé au terreau végétal dont elle a dépouillé les vallées supérieures. Il est difficile de parcourir cet espace sans enfoncer dans la vase, là où elle est encore humide, ou sans en faire voler la poussière , là où elle est sèche ; il serait même dangereux de s'y promener, s'il survenait un violent coup de vent ; je vis un moment toute cette plaine s'agiter comme une mer en tourmente , et rouler des tourbillons de poudre, qui rappelaient les sables du désert soulevés par ces tempêtes si funestes aux caravannes qui le traversent : l'œil suit jusqu'au bord du Rhône ce dépôt, qui, mêlé avec le terreau naturel, promet les plus riches récoltes aux années suivantes. On aperçoit que, sur la route de Sion, il s'est prolongé jusqu'aux marais incultes de Guerset, dont il a comblé utilement une partie

devenue maintenant susceptible de culture , et qu'il ne s'est arrêté qu'au petit lac de ce nom , à près d'une lieue au-dessus de Martigny. C'est dans cette plaine que périrent plusieurs personnes qui y travaillaient au moment de la débacle ; d'autres se sauvèrent en grimpant sur les arbres , et y restèrent 24 heures et au-delà , avant qu'au travers d'une boue liquide de sept à huit pieds de profondeur , on parvînt à leur tendre secours ; un homme y demeura deux jours enfoncé jusqu'au col , et expira peu d'heures après avoir été découvert et porté en lieu de sûreté. Au moment où la débacle versa dans le Rhône , il fut violemment refoulé du côté de Sion , et sortit momentanément de son lit , là où il n'était pas encaissé , selon le rapport des habitans de la rive opposée , témoins de ce terrible conflit.

Martigny , situé à 336 pieds au-dessus du lac Léman , est le lieu du Vallais le plus anciennement connu sous le nom d'Octodurum : 54 ans avant l'ère chrétienne , ses environs furent le théâtre d'un sanglant et opiniâtre combat entre les Vibériens , habitans du haut Vallais , et un lieutenant de César , nommé Sergius Galba ; ce dernier s'était retranché et occupait , avec la 12<sup>e</sup> légion et un corps de cavalerie , un camp forti-



fié dans lequel , après avoir repoussé les naturels du pays , il ne crut pas pouvoir se maintenir , et qu'il livra aux flammes , ainsi que la ville d'Octodurum. On lit dans les Commentaires de César un récit détaillé de cette action , qui fait honneur à l'intrépidité des anciens Vallaisans , auxquels il ne manqua pour vaincre que la discipline militaire ; leurs descendans sont encore les mêmes , et dans la noble et mémorable lutte qu'ils ont soutenue pour la défense de leur liberté contre les Français en 1798 et 1799 , ils ont dû céder par la même raison qui fit triompher les Romains. Dès lors Martigny fut , pendant deux siècles , le siège des évêques du Valais devenu chrétien , qui passèrent de là à Sion : quelques inscriptions romaines constatent ses titres archéologiques.

Une ville si hasardeusement située au débouché et sur la route d'un torrent aussi intraitable que la Dranse , dut nécessairement être exposée à de fréquentes inondations. La tradition plus que l'histoire en transmet un vague souvenir , bien d'accord , il est vrai , avec l'état physique de la contrée , où des fouilles fortuites ont mis au jour jusqu'à cinq couches distinctes formées par des alluvions successives , sans parler de mesures découvertes à 15 pieds de pro-

fondeur : le plus ancien débordement dont nos annales parlent avec quelque certitude, est celui de 1595 , sur lequel nous aurons occasion de revenir. Martigny se releva peu à peu de cette dernière catastrophe ; un trafic assez actif y vivifiait des foires très-fréquentées et des marchés hebdomadaires aussi peuplés que des foires ; il était le centre d'un commerce d'échange et de détail avec les montagnards de l'Entremont : la route du St. Bernard remplissait sa douane de marchandises apportées d'Italie à dos de mulets, et celle du Simplon commençait à ajouter à sa prospérité, pour long-tems suspendue par ses derniers malheurs. La commune ou la paroisse de Martigny , car c'est la même chose , est très-étendue ; outre la ville et le bourg , elle renferme plusieurs villages et hameaux , dont quelques-uns sont à deux lieues de distance ; le recensement de 1816 porte le total de sa population à 3210 personnes.

Vis-à-vis de Martigny , sur une pente très-rapide au-delà de la Dranse , est le vignoble de la Marque , dont le vin est connu par sa violence , et dont une portion assez considérable a été emportée par le torrent : peu de jours avant la débacle, une détonnation pareille à un coup de canon du plus fort calibre partit du milieu

de ce côteau et alarma Martigny : elle fut immédiatement suivie de l'éruption d'un torrent d'une eau fraîche et pure , qui se précipita à travers les vignes , où l'on voit encore les traces de son passage , et qui tarit entièrement après avoir coulé pendant deux heures. Je me borne à rapporter le fait , et vu l'éloignement du glacier de Gétroz , je ne présume pas que ce phénomène aît rien de commun avec la débacle.

Si l'amateur des vins capiteux peut satisfaire ses goûts à Martigny , il n'en est pas de même de l'amateur de la bonne eau , dont il n'y a pas un verre , ni dans la ville ni dans les environs ; on n'y boit que l'eau de la Dranse , noirâtre , chargée de particules schisteuses , et aussi désagréable au goût qu'à la vue. On peut attribuer, du moins en partie , aux eaux de cette nature , bues et employées à la cuisson des alimens , deux maladies endémiques qui attaquent la population du Vallais , les goîtres et l'imbécillité physique et morale. On a souvent dit aux indigènes , que s'ils ne peuvent ou ne veulent pas se procurer des eaux de source , ils doivent au moins filtrer celles de la Dranse et de leurs autres torrens dans le sable , dont ils ont en abondance ; mais ils ne le font pas. L'année dernière, Martigny s'était enfin déterminé à se donner des fontaines coulantes , dont l'eau dérivait d'une

source pure mais éloignée : les malheurs de cette année retarderont peut-être long-tems l'exécution d'un projet si utile à la santé publique : il importe également à cette santé que Martigny et ses alentours soient promptement débarrassés de ces immenses amas de bois, soit verd soit travaillé qui encombrent les rues, les jardins et les champs : qu'en faire ? dit-on. Le brûler... ? il y en a pour plus d'un demi siècle : non, il faut le flotter par la Dranse dans le Rhône, le rassembler à son embouchure dans le Léman, et le vendre au profit de la masse des victimes de la débacle, comme on a déjà fait de tout le bois arrivé sur les côtes du canton de Vaud, dont l'enchère a produit L. 3526, sans parler des frais que l'Etat a pris à sa charge : ce serait une nouvelle somme à verser dans la caisse destinée à réparer les maux de la calamité actuelle, et l'on ne serait pas excusable de négliger une ressource aussi simple.

Mon plan était de pénétrer dans la vallée de Bagnes ; la route ordinaire par Beauvernier et St. Brancher étant en partie détruite par la débacle, toute communication par cette voie était impossible : je fus donc obligé de prendre le sentier du Mont-Chemin, portion d'une chaîne assez élevée qui domine Martigny : au pied de

la première pente , je traversai les restes des abris sous lesquels une partie des habitans de cette malheureuse ville avait bivouaqué la nuit après l'inondation et les jours suivans , jusqu'à ce qu'on eût la certitude de la totale évacuation du lac de Gétroz , par les chasseurs de chamois, envoyés pour s'en assurer. M. le curé, qui passa cette première nuit au milieu de ses paroissiens pour leur donner les consolations de la religion, me dit qu'il était impossible de voir une scène plus confuse et plus mélancolique que ce mélange d'hommes , d'animaux, de meubles, de denrées jetés pêle et mêle dans cet angle , où le torrent ne pouvait les atteindre ; ce campement, tour-à-tour éclairé par la lune et inondé par la pluie, aurait arraché des larmes aux plus insensibles.

Le Mont-Chemin n'a rien de remarquable que quelques beaux points de vue sur le bas Vallais, qui consolent un peu des disgracieux sentiers qu'il faut gravir : sur ses flancs et à son sommet sont deux ou trois chétifs hameaux, où l'on ne trouve , dans les chaleurs de l'été, qu'une citerne corrompue et dégoûtante : il ne fallait rien moins que la soif qui nous tourmentait , pour vaincre notre répugnance à en essayer ; quelques gouttes d'une mauvaise eau de vie la

rendirent moins malsaine sans la rendre meilleure. Sur le point culminant de la montagne , nous eûmes un moment de plaisir par la découverte de notre beau lac , dont on apercevait à travers la percée de St. Maurice une portion s'étendre comme un large fleuve ; au-dessus se dessinaient les monts de La-Vaux , derrière lesquels on démêlait , sur un dernier plan , la ligne uniforme du Jura. Le Mont-Chemin a été séparé par la Dranse du Mont-Catogne : cette belle alpe du second ordre , moitié en forêts , moitié en pâturages qui appartiennent à la commune de Martigny , s'élève en pain de sucre , et de Vevey on la signale comme un cône régulier , qui semble fermer le fond du Vallais.

Arrivés à mi-côte , nous trouvâmes enfin de l'eau potable à Vence ; ce village est dans un site tellement précipiteux , que les cinq bassins destinés à recevoir cette source précieuse n'ont pu être mis bout à bout ; mais qu'ils ont été placés en gradins , de manière que le trop plein du premier verse dans le second , et ainsi jusqu'au dernier : je n'ai jamais rencontré fontaine d'un style plus singulier. Entre Vence et Levron , on a trouvé des indices d'une mine de plomb ; on y avait même commencé quelques travaux , bientôt abandonnés à cause de la difficulté du

local. La descente se fait par un sentier en zigzag , dont les nombreux et glissans contours fatigueraient davantage , sans le superbe point de vue qui commence à se développer sur les vertes pentes de l'Entremont, couronné de ses brillans glaciers. Fort en-dessous de vous , se fait entendre le bruit tumultueux de la Dranse , et vous démêlez quelques vestiges de la route qui naguères circulait sur ses bords : maintenant abimée, cette route est l'une des plus anciennes qui traversent nos Alpes; dès les tems les plus reculés elle mit en communication l'Italie et la Germanie, par le pays des Helvétiens : des bergers et des chasseurs en tracèrent sans doute les premiers sentiers; des caravannes de marchands ambulans les élargirent; des pionniers romains achevèrent cette voie sous Auguste et y dressèrent des colonnes milliaires, dont quelques-unes existent encore. Là , disais-je à mon ami , ont passé les légions de Cécinna , de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, de Bonaparte : les aigles de Mars ont fixé l'œil perçant des aigles des Alpes : le fracas de la Dranse s'est joint à la musique des instrumens guerriers pour sonner le pas de charge contre les nations; et au milieu de ce tableau désordonné de montagnes ruineuses , de rochers culbutés , de forêts écrasées par

les avalanches, et d'ondes dévastatrices, s'avançaient ces enfans de Bellone, couverts d'armes étincelantes.... Mais si, au sein de ces longs et étroits défilés, une débacle pareille à celle du 16 juin les eût attaqués, qu'auraient fait toutes les forces des hommes contre les forces des éléments ? Tant brillante fût-elle de la gloire de ses exploits passés ou des espérances de ses conquêtes futures, que serait devenue une de ces redoutables colonnes ? Elle eût péri, sans que peut-être un seul soldat eût échappé pour en porter la nouvelle. La Dranse, secondée de ses puissans auxiliaires les rochers et les sapins, eût plus vite nettoyé ce champ de bataille que la plus foudroyante artillerie, et ces conquérans vaincus dans un clin-d'œil par la nature, au profit de l'humanité, n'auraient trouvé d'autre tombeau que les eaux du Rhône et du Léman (2).

Nous aurions pu éviter quelques pas scabreux en prenant par le village de Levron ; mais nous préférâmes la descente de Vence, qui finit vis-à-vis de St. Brancher, que nous désirions voir de près. En face de ce vieux bourg, est une haute colline de terrain marneux, que couronne un massif de rocs absolument nus. En suivant le sentier nous le trouvâmes, sur un espace d'environ cent pas, coupé de profondes scissures,



que le choc de la débacle a ouvertes depuis le torrent au rocher : ces fentes, qui ont à peine un pied de large, inquiètent, non sans raison, les habitans de St. Brancher : ils craignent, s'il survient de fortes pluies, ou à la fonte des neiges du printems, que toute cette colline et les blocs mal assis qu'elle porte, ne s'écroulent dans la Dranse et ne la forcent à refluer sur le bourg qu'elle baigne. Le sentier que nous suivîmes sur cette berge escarpée était si hasardeux, qu'il tomba cette même nuit dans le torrent, et qu'à notre retour il fallut en chercher un autre beaucoup plus haut, qui ne nous parut guère plus solide.

St. Brancher, composé de trois rues assez étroites, est le centre d'une commune de 600 ames ; placé au bas de l'Entremont, il vit du passage des voyageurs et des marchandises ; mais sa situation n'est pas sans danger, parce qu'il se trouve tout près du confluent des deux versans de la Dranse, dont l'un descend du St. Bernard et l'autre sort du val de Bagnes : on est surpris qu'il n'ait pas été bâti quelques cents pas plus haut, sur un large plateau que domine un rocher escarpé, au sommet duquel paraît la chapelle de St. Jean Baptiste, pèlerinage assez fréquenté par les gens du pays. Au coin du bourg

était jadis un château fort, maintenant détruit, dans lequel l'empereur Sigismond , allant, en 1444, d'Italie au concile de Bâle, logea avec une suite de 800 cavaliers. A St. Brancher, la débacle a enlevé 8 granges, entraîné tous les jardins, encombré de graviers et de sables, une grande plaine de champs et de vergers, et emporté le pont.

Quand nous passâmes, la plupart des habitants étaient occupés, soit à achever le nouveau pont, soit à diguer le bourg, pour rejeter la Dranse contre la rive opposée, dont la dégradation est infaillible et prochaine par le choc du torrent, qui la bat continuellement en brèche. Laissant à droite la large vallée de l'Entremont, nous débouchâmes par la gauche dans celle de Bagnes, et nous y entrâmes sous Volège, joli village au milieu d'une riche culture, qui s'étend jusque sur les bancs des rochers supérieurs changés en terrasses, alors jaunes de moissons. Cette commune, qui compte 750 habitants, a moins souffert que St. Brancher; ses pertes sont quelques granges enlevées et une grande étendue de terres arables changées en glariers; on franchit ensuite sur un mauvais pont de bois le triste torrent de Merdanson; dans les grandes pluies, il roule une bouillie

épaisse et marneuse qui descend avec la lenteur de la lave , se grossit des terres aboutissantes , retarde et obstrue parfois le cours de la Dranse, dont il teint les eaux.

La nuit approchait : nous nous hâtons de traverser une longue plaine dont les blés sont cachés sous 7 à 8 pieds de vase ; nous nous glissons dans d'étroits sentiers qui serpentent sur une berge à moitié écroulée ; nous nous démêlons des ruines de quelques bâtimens renversés ; nous gagnons le village de Zabloz par un pont qui plie sous nos pas ; et au moment où le croissant de la lune argentait les glaciers du Mont-Pleureur , nous entrons dans la grande et belle maison de pierre , que l'abbaye de St. Maurice a vendue à M. Gard , président actuel du dixain d'Entremont. C'est à la table et sous le toit hospitalier de ce magistrat distingué , que nous nous reposâmes agréablement des fatigues d'une pénible traite : à peine étions-vous assis qu'une détonnation semblable à celle d'une artillerie lointaine , nous salua du haut des glaciers voisins : c'était un de leurs pans qui , ramolli par la chaleur de la journée , descendait avec fracas sur le berceau de la Dranse naissante. Nous voilà donc dans cette belle et pastorale vallée de Bagnes , jusqu'à présent obscure et peu con-

nue , mais qui par les derniers événemens dont elle a été le lamentable théâtre , vient d'acquiescer une triste célébrité dans toute l'Europe et d'exciter un intérêt égal à ses malheurs.

Le lendemain nous reconnûmes la contrée jusqu'à Lourtier , le dernier des villages de la vallée habitée toute l'année. Ici les dégâts de la débacle sont moins frappans qu'à Martigny , parce qu'ils occupent un espace beaucoup plus étendu ; mais ils n'en sont pas moins déplorable par les massifs de rochers, les débris de forêts et l'épaisse couche de gravier qui encombre les terres basses : c'est là que la colonne destructive a commencé à déposer ses gros bagages , si je puis m'exprimer ainsi. Du glacier de Gétroz à Lourtier elle a enlevé et fracassé 174 mayens ou chalets ; de Lourtier à Zabloz 38 maisons , 112 tant granges que greniers , 41 moulins , martinets , clouteries et foulons , etc. Plusieurs bâtimens sont déchirés par le milieu , d'autres renversés sur le flanc ; un grand nombre de ceux qui sont restés en place sont tellement maltraités qu'il en coûtera moins pour en bâtir d'autres que pour les réparer : des 19 ponts de la vallée , 15 ont disparu ; celui de Zabloz , très-solidelement construit en pierres de taille , opposa un instant ses fortes culées au choc de

la Dranse et la fit refluer de manière à atteindre 50 pieds plus haut le fondement des maisons qui le dominent : si cette résistance eût duré une minute de plus , le village attenante eût été frappé d'une submersion totale ; mais les culées cédèrent , et ce beau village fut sauvé. Les témoins oculaires attestent unanimement qu'au moment où la débacle déboucha du défilé au-dessus de Lourtier , elle s'étendait d'un flanc de la vallée à l'autre , sur un front de 300 pieds de haut ; qu'on ne voyait avancer qu'un massif confus de poutres , d'arbres , de rochers , mêlés d'une boue marneuse , sans apercevoir les eaux qui les poussaient en avant ; qu'une fumée épaisse et noire , causée par le froissement des pyrites , la décomposition des blocs calcaires et le frottement des corps ligneux , couvrait cette colonne , dont l'aspect , le fracas et la marche irrésistible faisaient trembler l'homme le plus intrépide. La débacle éclata sur les 4  $\frac{1}{2}$  heures du soir , atteignit Martigny à 6  $\frac{1}{2}$  , et à 11 entra par le Rhône dans le Léman ; par conséquent elle parcourut en 6  $\frac{1}{2}$  heures l'espace d'environ 18 lieues , du lac de Gétroz à celui de Genève.

Je ne répéterai point devant vous , Messieurs , les détails relatifs à la formation du lac tem-

poraire de Gétroz, à la barre de glace qui le contenait, à la galerie de 600 pieds de long, ouverte au travers de cette barre par l'ordre du conseil d'état de Sion dans le but de faire écouler les eaux supérieures sans danger; je ne reviendrai point sur les circonstances locales de cette inondation, qui, de Lourtier aux bords du Rhône, a coûté la vie à 50 personnes au moins, anéanti environ 500 habitations, tant grandes que petites, et causé des dommages estimés plus de 1,200,000 francs : vous les connaissez déjà par les deux brochures publiées à Vevey, dont l'estimable auteur est resté plutôt en-dessous de la vérité, en parlant des pertes, qu'il ne les a exagérées (3).

Mais je dois à la justice de défendre les travaux, et M. l'ingénieur Venetzsch qui les a dirigés, contre les inculpations peu fondées de gens prévenus ou mal informés. Quand, par une cause très-indépendante de l'ouverture de la galerie, l'éruption survint, le lac de Gétroz avait, par suite de ces travaux, diminué de 45 pieds en hauteur et de 2000 en largeur : par conséquent la galerie si mal à propos blâmée a été d'une utilité incontestable, vu qu'elle a rendu la débacle moins désastreuse qu'elle ne l'eût été, si le lac n'avait pas subi une diminution

de plus d'un tiers dans la masse de ses eaux, en versant tranquillement son trop-plein pendant trois jours; on peut donc affirmer et prouver que cette opération a préservé Zabloz, St. Brancher et Beauvergnier d'une submersion totale, sauvé ce qui reste de Martigny, et épargné une inondation ruineuse du Rhône à toutes les terres basses du district d'Aigle, dans le canton de Vaud, alors couvertes de riches moissons (4).

Comme le but de mon voyage (je crois l'avoir déjà insinué) n'était point l'intérêt de la seule curiosité, mais un intérêt plus vif d'un autre genre, je ne poussai point ma course jusqu'au fond de la vallée : j'avais assez vu de glaciers en ma vie, et un ci-devant lac, c'est-à-dire un lac sans eau, avait peu d'attraits pour moi.

Profondément affligé par le spectacle de cette contrée bouleversée, je m'informai de l'état de ses infortunés habitans, et j'appris avec satisfaction que, dès le lendemain de la catastrophe, les villages élevés que leur situation à mi-côte de la vallée préservait de l'inondation, avaient fait descendre 70 mulets chargés de pains, de fromages, de salaisons, d'habits, de linge, de meubles et d'ustensiles de ménage, distribués de suite entre les plus pauvres; que leurs enfans avaient été paternellement recueillis par les gens

aisés de la commune ; et que la plus touchante compassion avait pourvu aux premiers besoins. Bien que la perte de Martigny , évaluée à L. 600,000 , soit très-considérable , un lieu de commerce se relève plus aisément ; les maisons ne tardent pas à se réparer ; les boutiques se repeuplent de marchandises , et les métiers rappellent les chalands ; il n'en est pas de même de la vallée alpestre de Bagnes : il ne s'y agit pas d'habitations détruites ; car il y a assez de bois pour en rebâtir ; ni de meubles brisés : ils sont si simples qu'on les remplace bientôt ; mais il s'agit de domaines dont le terreau végétal , enlevé par la Dranse qui l'a déposé dans les champs de Martigny , n'a laissé qu'un roc nu ou de stériles glariers , là où était un sol fertile en foins , en légumes , en moissons. C'est perdre non-seulement l'héritage de ses pères , mais l'héritage de ses enfans : c'est perdre tout à la fois son avenir et celui de sa famille..... malheur irréparable , qui , se prolongeant d'une manière indéfinie , pèse d'avance sur les générations à naître ! Certes ! il n'est pas de plus cruel accident pour l'homme des Alpes , qui préfère un domaine de quelques arpens travaillé de ses mains aux plus fortes lettres de change , et qui l'ayant reçu de ses aïeux , ne connaît pas de plus honorable et de



plus riche succession à laisser à ses descendans. Une quarantaine de pères de famille, dont quelques-unes sont très-nombreuses, ont perdu en quelques minutes maison, mobilier, domaine, et n'ont sauvé que leur corps et l'habit de travail qui les couvrait. Les *Bagnards*, c'est le nom que portent les habitans de cette vallée, sont d'autant plus dignes d'intérêt et d'assistance, qu'ils ne se plaignent point, qu'ils ne demandent rien, et que leur patience, loin d'être une résignation apathique et passive, se tourne en courageuse activité : personne ne mendie ; chacun travaille de son mieux à réparer ou à diminuer les dommages ; si la joie ne brille pas sur les physionomies, on y voit régner un calme qui soulage l'observateur. Sans doute ces braves montagnards ne languiront point sans secours : ils en ont déjà reçu et ils en recevront encore ; car ils les méritent, quoiqu'ils ne les sollicitent pas : l'un d'entr'eux servit de guide tout un jour à un étranger ; il lui montra tout ce qui pouvait l'intéresser sur ces rives désolées ; mais il ne lui dit point qu'il venait de perdre son champ, sa maison et trois chalets..... je tiens cette anecdote de l'étranger lui-même.

Si toutes les familles possessionnées au bord du torrent ont éprouvé des pertes plus ou moins

sensibles, la commune de Bagnes a aussi les siennes : elle avait 19 ponts sur la Dranse ; elle en a 17 à rétablir : elle avait sur ses bords des routes sûres et commodes , il faut en créer de nouvelles : elle avait, sur un espace de 3 lieues, des digues bien entretenues , ouvrage de plus d'un siècle ; on devra en fonder d'autres, comme s'il n'y en avait jamais eu. Le *Bagnard*, il est vrai, a beaucoup d'énergie et de constance ; en voici une preuve récente. D'abord après la débacle , c'était le moment de mener les troupeaux dans les riches pâturages qui s'étendent du lac écoulé aux glaciers de Charmontanaz ; mais il n'y avait plus de chemin : soudain 600 personnes de la vallée , hommes et femmes, se lèvent en masse , et ils ont en deux jours tracé, sur près de quatre lieues de terrain, des sentiers suffisans , du moins cette année, pour faire arriver sans accidens leurs vaches à ces hautes Alpes, qu'autre part on eût abandonnées , comme devenues inabordables.

Au reste , les *Bagnards* m'ont paru d'autant moins surpris de ce qui vient de leur arriver , que chaque année quelque torrent , quelque éboulis , quelque avalanche , cause dans l'enceinte de leur vallée des malheurs partiels. Ils n'ignorent pas que leurs pères en ont éprouvé

de pareils au dernier qui vient de les frapper : ils savent qu'en 1545 , l'écrroulement d'un mont miné par le ravin de Vernai , écrasa l'ancien bourg de Bagnes , situé sur une pente rapide à une lieue du nouveau , détruisit ses bains long-tems fréquentés , que rappellent le nom et les armes de la vallée , et fit disparaître leurs eaux thermales , dont il ne reste qu'un maigre filet (5) : ils savent qu'en 1595 , une débacle de la Dranse , provenant de l'éruption d'un lac , formé dans les mêmes lieux et par les mêmes causes , abîma leur vallée ainsi que Martigny , fit périr 140 personnes et continua sept printems consécutifs (6) ; ils savent qu'en 1642 , le torrent de Bruson attaqua le village de Zabloz , et ruina en partie l'église paroissiale , remplie de débris et de limon à la hauteur d'un homme : ils savent , dis-je , toutes ces choses... Ce qui est arrivé autrefois arrive maintenant , et arrivera encore dans la suite ; à la garde de Dieu ! dit le pieux *Bagnard* , préparé à tout événement , et se confiant en la Providence , qui du mal fait sortir le remède. J'avais recueilli , soit par moi-même soit de sources respectables , divers renseignemens sur cette vallée de Bagnes si peu visitée , si bien cultivée , si remarquable par les travaux , les malheurs et le caractère

vraiment suisse de ses robustes et loyaux habitans ; je me proposais de les fondre dans une esquisse statistique, qui vous aurait, Messieurs, plus intéressé que cet informe fragment ; je voulais vous parler de ses mines au XV<sup>e</sup> siècle, de sa sage agriculture, de ses vastes et menaçans glaciers, de son singulier patois, de la vie pastorale de ses bergers, et des diverses curiosités naturelles de cette contrée romantique, que j'ai parcourue moi-même dans les jours de ma jeunesse, où j'éprouvai l'hospitalité de ses habitans, et leur vouai dès-lors une amitié sincère ; mais le tems m'a manqué pour rédiger ces matériaux épars, de manière à oser les présenter à cette savante assemblée. Il me suffira de dire en deux mots, que la vallée de Bagnes, la seule à peu près qui offre une section transversale dans les Alpes Vallaisannes, a onze lieues de longueur depuis Vollège au col de la Fenestre, qui, par la Valpelline, débouche dans la vallée d'Aoste ; qu'elle compte dans les huit quartiers qui la divisent, vingt villages ou hameaux, semés sur différens étages, des bords de la Dranse au sommet de la montagne ; qu'elle renferme vingt-deux alpes à pâturages, sur lesquelles 1200 vaches se portent pendant l'été ; que d'après le dernier recensement sa popula-

tion monte à 3422 ames , et que depuis plus d'un demi siècle on n'y a pas vu un seul procès.

Renvoyant ces détails à un autre tems , je ne puis cependant oublier de faire mention de la *roche de Caron*. Au coin du village dévasté de Champsec, s'élève un roc d'environ 15 pieds de haut, que le débordement de 1595 y a laissé comme un monument de sa violence; deux jeunes frênes le couronnent. Le Nestor de la vallée, Pierre Caron, vieillard de 95 ans, s'y retire à l'approche du péril pour se mettre à l'abri : l'eau commençant à couvrir ce rocher devenu une île, Caron embrasse le plus fort des deux frênes et y reste attaché jusqu'à ce que le flot, dont l'arbre porte encore des traces manifestes, eût passé : cette lame n'étant chargée d'aucun corps pesant, le vieillard échappe et redescend sain et sauf au milieu des débris du village à moitié détruit sous ses yeux : je suis monté sur ce même rocher ; j'ai salué le frêne protecteur ; j'ai trouvé à ses pieds une touffe d'œilletons sauvages (*dianthus Carthusianorum*, n° 899. H.) : vieux disciple de la Flore des Alpes, j'en détachai quatre tiges fleuries; trois ont été placées dans mon herbier; la quatrième est en route pour l'Angleterre. Pourquoi, comme l'anti-

quaire , le botaniste n'aurait-il pas ses inscriptions , ses médailles et ses souvenirs ?

Martigny est souvent visité à cause des deux grandes routes qui y aboutissent de Suisse et d'Italie ; là se disposent les offrandes de l'humanité ; mais on va peu à Bagnes : les chemins sont trop pénibles , j'ai presque dit trop dangereux , pour que les curieux s'y hasardent ; par conséquent cette vallée perd les avantages qu'elle retirerait infailliblement de la visite des voyageurs.

Je n'ai pas besoin , chers amis , chers collègues et confédérés , de vous recommander nos frères dans le malheur. Les cantons dont vous venez leur ont déjà tendu ou vont bientôt leur tendre une main pleine des subsides de l'amitié fédérale. Je n'ai pas besoin non plus de les recommander aux nobles et généreux étrangers qui parcourent notre patrie , et qui ne se montrent pas moins touchés de ses malheurs , que connaisseurs de ses beautés : plusieurs d'entre eux ont déjà échangé de riches dons contre les bénédictions de nos infortunés compatriotes et les nôtres ; je puis en parler pertinemment , parce que , honoré de la confiance de quelques-uns , j'en ai reçu pour le Vallais au-delà de mon attente : je n'avais donc , je le répète , nul be-

soin de les recommander dans cette honorable assemblée..... mais j'avais besoin d'être l'organe de leur vive gratitude auprès de ceux d'entre vous, Messieurs, qui les ont consolés au jour de leur calamité ; j'avais besoin , après avoir parlé du malheur, de parler des bienfaits, et surtout de la reconnaissance (7).

P. BRIDEL.

## NOTES.

( 1 ) Voyez sa mort et son épitaphe dans le Conservateur Suisse, Tome II p: 431. Il faut profiter de l'occasion pour inviter le lecteur à corriger dans cet article une lourde faute d'impression, p. 433 l. 4. ô mon fils, lisez ô mon Dieu

( 2 ) On trouvera dans une Course au St. Bernard en 1801, (Conservateur T: V p: 231) la note des armées connues qui ont traversé le grand St. Bernard et la date de leur passage ; on n'y a pas mis celui d'Annibal, parce qu'effectivement il n'a pas suivi cette route, mais celle du petit St. Bernard ; comme M<sup>r</sup>. J. A. Deluc de Genève, vient de le prouver victorieusement dans un ouvrage récemment publié.

( 3 ) Ces deux brochures, devenues très-rares, ont pour titre, l'une : Eboulement du Glacier de Gétroz ; l'autre Seconde course à la vallée de Bagnes, Vevcy, chez Lœrtscher et fils imprimeurs-libraires : leur plus grand mérite est de ne rapporter que des faits et des détails de la plus exacte vérité.

( 4 ) M<sup>r</sup>. J. C. Escher, conseiller d'état à Zurich ; cet excellent citoyen, si connu par l'entreprise du dessèchement des marais de la Linth, a été lui même examiner le local et les causes de la débacle ; et voici le précis du compte qu'il a rendu à la Société des

naturalistes Suisses , assemblée à Lausanne. Quand le lac de Gétroz a commencé à se vider par la galerie , sa longueur était de 10,000 pieds , sa largeur de 400 , sa profondeur moyenne de 200 ; il contenait environ 800 millions de pieds cubes d'eau : par l'écoulement de la galerie du 13 au 16 Juiu , le niveau du lac baissa de 45 pieds , ce qui diminua sa masse de 270 millions et réduisit la débacle à 530. Si cette galerie si critiquée n'eût pas été faite , le lac se serait élevé encore de 50 pieds , avant d'atteindre le sommet de la barre ; ce qui eût augmenté sa masse de 950 millions : alors la débacle , qui a eu lieu avec 530 millions de pieds cubes d'eau , se serait opérée avec 1750 millions ; et comme elle aurait éclaté plus tard , à l'époque où le Rhône est le plus haut , le désastre eût été bien plus grand , soit dans la vallée de Bagnes , soit à Martigny soit dans le Canton de Vaud , où toutes les terres basses du district d'Aigle eussent été infailliblement inondées , parce que le fleuve eût de beaucoup dépassé les faibles digues qui le contiennent dans son lit , ou les eût entraînées.

( 5 ) Il convient de redresser une erreur du Conservateur ( T. VII. p. 198. ) Trompé par nos vieilles chroniques , qui confondent deux événemens très-distincts , et qui varient sur leurs dates , le rédacteur des Recherches sur les chutes de montagnes en Suisse , avait cru qu'une débacle de la Dranse avait en 1545 ou 1595 emporté les bains et détruit les mines de la vallée de Bagnes. Ayant consulté dernièrement des documens authentiques , il doit à la vérité de remettre les faits à leur place. Les bains de Bagnes furent écrasés en 1545 , par l'écoulement d'une montagne : les mines de Peilloz furent abandonnées en 1723 , parce qu'il ne valait plus la peine de les exploiter : la situation des uns et des autres , à plus d'une demi lieue au-dessus de la Dranse , les mettait à l'abri de



toute inondation, et la débacle de 1595 n'eut rien de commun avec ces deux événemens, l'un antérieur et l'autre postérieur à cette date.

(6) Les documens locaux qui prouvent la vérité de la date 1595 pour la première débacle connue, sont les suivans : 1° une inscription latine à Martigny, dans la maison de M. le peintre Gay, portant : « Submersion de Martigny-le-Bourg et de la plaine, le 4 juin 1595, par une inondation de l'eau de la Dranse, venant du lieu appelé Mauvoisin, dans la vallée de Bagnes. »

2°. Une note, aussi de M. Ignace, magistrat de Martigny et témoin oculaire, conçue en ces termes : 1595, 25 mai, très-grande inondation des eaux sorties avec violence de la vallée de Bagnes ; submersion de Martigny-le-Bourg ; destruction de champs et de villages, dans l'espace de peu d'heures : outre les inconnus, dont on ne fait pas mention, 70 personnes ont péri ; les autres, qui ont cherché leur salut dans les montagnes, ont perdu toute leur fortune : les plus riches sont devenus les plus pauvres.

NB. S'il y a une différence de 10 jours entre ces deux rapports, elle vient de la différence des calendriers ; car à cette époque les uns suivaient le vieux style, les autres le nouveau.

3°. Une feuille anonyme, écrite en caractères gothiques et en vieux style, dont l'original est à Bagnes chez M. le président Gard : ce manuscrit mérite par sa naïveté d'être publié ; en voici la copie exacte.

*Petit discours à la grossure du déchastre survenu  
à Martigny par l'impétuosité de l'eau de la  
Dranse , l'an 1595 et le 4 de juin.*

Amy lecteur ! Tu peux ouyr et contempler choses grandes, notables et admirables, dignes de voir, aussi de remarquer. Par une Divine permission inscrutable, au pays authentique du Valais, est survenu une eau bouillante par impétuosité grande, outre passant toute conjecture humaine : ce a esté fait par un dimanche au soir, l'an misle cent nonante cinq et le quatriesme de juin, pour chastier nos vices et péchés, en amendement de nostre méchanceté. Deux on troys moys avant cestuy déchastre, l'eau de la puante Dranse, dans la vallée de Bagnyes, distilant entre deux monts, bien fort estroitement, en un lieu Planduran appelé, distant de Martigny le chemin de 7 heures, dessus le boys et jeur de Mauvoisin, au cours de l'eau, un grand glacier horrible est tombé en bas à l'autheur de 10 lances (100 pieds) jusqu'à ce qu'il a de l'eau gransdement amassé, à la gransdeur d'une grosse montagne; lequel glacier estant par la chaleur fondu, l'eau dudit gouffre est descendue par là une heure sans aucun résidu. Il a ravagé de basses montagnes; il a emmené des pierres horribles en grande quantité, aussy des boys aux infyns : jusques il est crû plus de 30 foys plus. Il a gasté la planure de Bagnyes, aussy de Sembrancher, aussy de Bauvernier. Un peu plus bas, hélas ! le mal est redousblé; car il a rasé le bourg de

Martigny : les toycts duquel lieu a tous surmonté : il a emmené nos parens et amys , qu'il a tués de trois à quatre vingts , sans épargner la planure du lieu qu'il a ruiné sans rien de résidu ; il a occupé d'un monst jusqu'à l'autre , à la grandeur d'une lance d'auteur. Il a ruyné trois ponts de pierre de grand prix , l'un qui estait en Bagnyes situé ; les aultres deux estaient à Martigny : il a brisé les aultres ponts aussy : en somme toust il a faict misle maux , qui n'est requis de rescrire icy , car il a bien enpouvri toust les habitaus du lieu de Martigny , et certainement l'escrivain de ceci a bien reçu un grand dommaige aussy , comme ceux de la planure de Bagnyes qui sont bien en pauvreté réduicts , du quel dommaige sera à tous fidelles le récompensateur , celsui qui a restauré Job en sa langueur. — Resgardons doncques tous Chrétiens et fidelles , de labourer et vivre honestement. Que ceci soit pour nostre amensdement de mal en bien et vivre saintement selon Dieu et ses commansdements ! en pryant qu'à Dieu plaise nous préserver de tels horribles accidens et d'aultres semblables inconveniens , et nous donner la vie éternellement ! Amen !

Qui scripsit hæc sciebat et semper cum Deo  
vivat ! Amen !

(7) Depuis que cette relation a été rédigée , il est arrivé dans la contrée quelques changemens qu'il ne sera pas hors de propos de faire connaître. L'ancienne route du St. Bernard , de Martigny à St. Brancher ,

abîmée par l'inondation, a été rétablie par les communes les plus intéressées à ces communications. (celle de Bagnes, malgré ses malheurs, a fait seule 1050 journées de pionniers). On peut maintenant y passer aisément à mulet, et dès le printemps elle sera encore améliorée. La route de St. Brancher à Bagnes, d'une lieue et demie, toujours ouverte pour les piétons, se répare : l'année prochaine elle sera accessible en petit char, et sa pente adoucie au point qu'elle ne dépassera pas 2  $\frac{1}{2}$  pouces par toise : le chemin du trop fameux glacier de Gétroz, et de là à celui du mont Durand, est déjà praticable sans nul danger ; les nombreux ponts de bois qui lui sont nécessaires, sont dans ce moment solidement reconstruits par les infatigables Bagnards. Les voyageurs trouveront à Bagnes des guides, des mulets et des comestibles au prix le plus raisonnable, pour aller visiter le fond de cette grande vallée, devenue célèbre par la formation et l'explosion de la débacle, et de tout tems intéressante pour les géologues, les botanistes, les peintres et les amateurs des beautés sévères et des scènes sublimes des hautes Alpes. On peut donc leur recommander cette excursion dans la certitude qu'ils en seront satisfaits à tous égards. De Bagnes, il est encore aisé de faire le tour de ce superbe mont Velan, que feu M. le prieur Murith, le premier qui en ait conquis la cime, a trouvé être de 10,327 pieds au-dessus du niveau de la mer, et de revenir ensuite par le St. Bernard à St. Brancher. Si le tems est favorable, c'est tout au plus l'affaire de trois petites journées, comme le prouve le tableau des distances exactement dressé.

|  | Lieues.         |
|--|-----------------|
| De Bagnes au glacier de Gétroz.....  | 4 —             |
| De Gétroz au glacier du mont Durand.....                                     | 2 —             |
| Du mont Durand au col de Fenestre.....                                       | 1 $\frac{1}{2}$ |
| De Fenestre à Ollomond, 1 <sup>er</sup> village de la vallée<br>d'Aoste..... | 2 —             |
| D'Ollomond à Valpelline.....   | 1 —             |
| De Valpelline à Etroubles.....   | 1 $\frac{1}{2}$ |
| D'Etroubles au couvent du St. Bernard.....                                   | 3 —             |
| Du St. Bernard à St. Brancher.....   | 5 —             |
| 22 septembre 1818.   | Lieues 20 —     |

## XXXV.

### COLONIE ANABAPTISTE.

SUR cette lisière du Jura qui sépare le prévôté de Moutiers-Grandval du canton de Soleure, vivent une centaine de familles anabaptistes ; elles sont établies non dans les villages, dont elles évitent soigneusement le séjour, mais en divers lieux reculés et solitaires, principalement dans cette partie montueuse de la commune de Court, qu'on appelle le Val de Chaluet. Leurs ancêtres quittèrent, vers l'an 1670, le territoire de Berne, parce que le gouvernement exigeait d'eux un serment de fidélité, et voulait qu'au besoin ils portassent les armes pour la défense de la patrie : plutôt que de se soumettre à des lois contraires à leur système religieux, ils ven-

dirent leurs terres, abandonnèrent le lieu de leur naissance, et se retirèrent dans le pays de Moutiers, où ils trouvèrent un accueil favorable et une protection suffisantes. Là ils prirent à bail des métairies isolées, cachées pour la plupart dans d'étroits vallons, et leurs descendants les habitent encore. Bons agriculteurs, habiles tisserands, loyaux dans leurs transactions, ne faisant de mal à personne et faisant du bien à tous, surtout fidèles au oui et au non évangélique, ces respectables métayers, plus ressemblans en divers points aux premiers chrétiens qu'on ne le croit communément, se concilient l'estime et l'affection de tous ceux qui les fréquentent ou qui les visitent : les paysans des environs ne parlent qu'avec une sorte de vénération de la bonne foi, de la bienfaisance et de la régularité de vie qui les caractérisent. Cet ainsi que cette secte, si turbulente à sa naissance, si déraisonnable par sa résistance frénétique à l'ordre civil, et qui souilla son berceau par tous les attentats du délire le plus fanatique, est devenue peu à peu la plus douce, la plus pacifique et la plus endurante de toutes; ainsi a-t-elle enfin obtenu la tolérance qui lui fut refusée, aussi long-tems que ses membres se refusèrent aux obligations et aux devoirs de citoyen. Leur culte est extrême-

ment simple et presque sans cérémonie : leur confession de foi n'admet aucun article qui ne soit littéralement conforme au texte de l'Evangile : leur conduite est scrupuleusement réglée sur le grand principe de ne faire à autrui que ce qu'il voudrait qui lui fût fait. Chez eux , les vieillards sont autant de pontifes exerçant le sacerdoce de la nature , qui surveillent avec la plus infatigable attention les mœurs , les travaux et l'instruction de toute la famille : au milieu d'un peuple qui parle français , les colons anabaptistes ont conservé la langue allemande ; ce qui ne contribue pas peu à les isoler et à les préserver d'innovations : leur conversation est marquée au coin de ce style antique et énergique qui distingue les écrits de Moïse , de David , de Salomon , dont ils font une étude journalière. Ils s'assemblent tour à tour les uns chez les autres , sans éclat mais sans mystère , pour lire les livres sacrés , pour s'exhorter fraternellement à tout ce qui est honnête et louable , et pour invoquer à leur manière ce Père céleste , qui regarde moins aux opinions qu'aux actions de ses enfans , et à qui les sentimens d'un cœur pur et droit sont plus agréables que toutes les doctrines des esprits les plus raffinés ; car c'est le dogme qui fait le catholique ou le protestant ; mais

c'est la pratique de la morale évangélique, prouvée par l'imitation de celui qui nous a apporté des cieux une religion d'amour et de paix, qui fait le chrétien. Ces anabaptistes sont très-reconnaissables à leur barbe, à la modestie de leurs vêtemens sans art, à leur physionomie sereine et patriarchale. Leurs maisons, ordinairement tournées au soleil levant, offrent la plus grande propreté ; leurs fils sont silencieux, dociles et calmes ; leurs filles douces, naïves et fraîches : toute la famille mène une vie sédentaire et laborieuse, qui n'exclut point cette inaltérable gaîté que donne une bonne conscience. Ils ont fondé une bourse destinée à secourir les pauvres de leur communauté ; si l'un de ses membres est dans le besoin, ce qui est rare, parce qu'ils travaillent tous, ils l'entretiennent, sans qu'il soit obligé de recourir à aucune assistance étrangère ; et s'il a mal fait ses affaires, ils lui fournissent les moyens de se relever et de satisfaire ses créanciers..... En entrant sous les toits hospitaliers de ces braves gens, en conversant familièrement avec ces hommes de paix, en les suivant sur la ligne de franchise et de probité dont ils ne divergent jamais ; quand on n'y croirait pas, on apprendrait à croire à la vertu et à l'embrasser comme eux. L'obscurité de leur



vie, le calme de leur existence , le charme de leurs occupations pastorales, l'union touchante qui règne dans leurs ménages et dans leur société, cette simplesse vénérable, fondée sur l'ignorance des vices du grand monde , cet abandon intime de tout leur être à la protection Suprême , qui les fait marcher en assurance , quoique incapables , d'après leurs principes , de se mettre en défense contre aucun agresseur , attachent l'ami de la nature et de la religion par un attrait si touchant, qu'il est tenté de rester avec eux , pour penser et vivre comme eux.

Il est à remarquer que les descendans de ceux qui émigrèrent, il y a un siècle et demi , du canton de Berne pour se soustraire à un régime alors incompatible avec leur doctrine, rentrent, par suite des événemens politiques, dans le territoire de ce même canton ; mais ils ne seront plus forcés de le fuir une seconde fois; la sage tolérance qui y règne leur assure paix et protection, et leur manière actuelle de penser et de vivre est un sûr garant de la fidélité qu'ils porteront à ce nouvel ordre de choses , reçu avec enthousiasme par toute cette contrée , devenue , après de longs désirs et de longs malheurs , partie de la grande famille Helvétique. Oui ! cette famille, maintenant heureuse , aime à compter par-

mi ses enfans les habitans des riches plaines de Porentrui et de Délémont, des belles vallées de Ste. Ursanne et de Lauffon , des rians côteaux d'Arlesheim et de Pfeffingen. Déjà Suisses par le cœur , par les mœurs et les habitudes, ils le sont maintenant par le fait : leurs vœux sont remplis , et ils ajouteront à la force et à la prospérité de la nation qui les a adoptés avec tant de plaisir , et les a réunis dans le même faisceau à leurs frères de Bienne et de la Neuveville , de l'Erguel et du Munsterthal , que la violence d'un directoire usurpateur en avait momentanément arrachés.



## XXXVI.

### LE TOMBEAU DE BERTHE.

On savait par l'histoire que Berthe, reine de la Bourgogne Transjurane , avait été inhumée vers l'an 970 , dans l'abbaye royale de Payerne ; mais aucun monument positif n'indiquait la place où reposaient ses cendres : une tradition constante disait seulement que c'était sous la voûte de la tour de St. Michel , qui servait ja-

dis de péristyle à l'église de cet antique monastère. Une fouille ouverte le 15 octobre 1817 y a découvert un sarcophage taillé dans un bloc du même grès dont cette église, fondée par Berthe, est bâtie : dans ce sarcophage étaient une tête, les os des cuisses et des jambes, l'os sacrum, etc., que les gens de l'art ont reconnu appartenir à un corps de femme : diverses circonstances trop longues pour être détaillées ici, ont porté au plus haut degré de vraisemblance l'opinion que c'étaient les restes de la dépouille mortelle de cette reine : la table qui couvrait ce sarcophage n'a pas été recouverte, parce qu'à une époque inconnue ce tombeau avait été ouvert et dépouillé des objets précieux qu'on déposait dans le sépulcre des princes ; mais quand cette table se serait retrouvée, elle n'aurait offert aucune inscription ni décoration, parce qu'il est prouvé que ce n'était pas l'usage dans le X<sup>e</sup> siècle. Le conseil d'état du louable canton de Vaud ayant mûrement examiné le procès-verbal de cette intéressante découverte, officiellement dressé par les magistrats municipaux de Payerne, a ordonné que ce sarcophage, avec les ossemens qu'il contenait, fût honorablement placé dans l'église paroissiale de cette ville et recouvert d'une table de marbre noir, qui porte

l'inscription suivante , gravée en lettres d'or :

**PIÆ FELICIQ. MEMORIAE**

**BERTHÆ**

**RUD. II. BURGUND. MIN. REG. CONIUG.  
OPTUMÆ.**

**CUJUS NOMEN IN BENEDICTIONEM**

**COLUS IN EXEMPLUM.**

**ECCLESIAS FUNDAVIT, CASTRAMUNIIT,  
VIAS APERIIT, AGROS COLUIT,  
PAUPERES ALUIT,  
TRANSIURANÆ PATRIÆ  
MATER ET DELICIÆ.**

**POST IX SECLA**

**EIUS SEPULC. UT TRADITUR DETECTUM**

**A. R. S. MDCCCXVIII.**

**BENEFICIOR. ERGA PATRES MEMORES  
FILII RITE RESTAURAVERE.**

**S: P: Q: VAUDENSIS.**



Comme le style lapidaire n'est pas familier à chacun, il est à propos de mettre en français cette inscription : la traduction en est, il est vrai, bien éloignée de la simplicité et de la concision de l'original ; mais elle a du moins le mérite d'être aussi littérale que le génie des deux langues peut le permettre.

A BERTHE

De sainte et heureuse mémoire,  
Très-excellente épouse de Rodolph II,  
Roi de la petite Bourgogné.

Son nom est en bénédiction  
Et son fuseau en exemple:

Elle fonda des églises ; elle fortifia des châteaux ;  
Elle ouvrit des routes ;  
Elle mit en valeur des terres incultes ;  
Elle nourrit les pauvres,  
Et fut la mère et les délices  
De notre patrie Transjurane.

Après IX siècles ,  
Le sépulcre où , comme on nous l'a transmis,  
elle fut inhumée,  
Ayant été retrouvé l'an de grâce  
MDCCCXVIII,  
Les fils reconnaissans de ses bienfaits  
envers leurs pères,  
L'ont religieusement restauré.

LE SÉNAT ET LE PEUPLE VAUDOIS.



UNE notice historique de Berthe ne peut  
qu'intéresser tous les amis de la patrie : elle se-

ra tirée des maigres chroniques du siècle obscur dans lequel elle brilla , des chartres qu'elle a signées comme partie contractante ou comme témoin , des traditions recueillies et conservées par les descendans de ceux qu'elle gouverna , et des monumens qui subsistent encore pour attester son règne. Il n'a pas été possible , à travers le voile épais qui couvre le moyen âge , d'assigner toujours des dates exactes et positives : on n'en trouve même aucune pour certains faits importans , et ce vague empêche de donner strictement un ordre chronologique à ce qui va être rapporté de cette reine.

Rodolph II était monté en 911 sur le trône fondé par son père , premier du nom , et gouvernait le royaume qu'il en avait hérité : dans son origine , ce petit état comprenait les trois évêchés de Sion , de Lausanne , de Genève et une partie de la Savoie et de l'Helvétie allemande ; il s'étendait des Alpes occidentales jusqu'à la Reuss , et fut connu dans l'histoire sous la dénomination de petite Bourgogne , de Bourgogne supérieure et de Bourgogne Transjurane , pour la distinguer de la province du même nom située au-delà du mont Jura , qui les séparait l'une de l'autre.

Burcard , comte de Lintzgaw , l'un des prin-

cipaux seigneurs de la Souabe, ayant été en 916  
 revêtu de la dignité de duc, par le consente-  
 ment général des nobles de cette contrée,  
 fut peu de tems après investi des fiefs d'Archang-  
 ger et de Berthold, commissaires de la chambre  
 impériale, condamnés à mort pour cause de re-  
 bellion. Rodolph, qui, à titre de leur parent,  
 avait des prétentions sur une portion de leurs  
 terres confisquées, résolut de les faire valoir et  
 de venger leur mort : il leva donc, au commen-  
 cement de 919, une armée dans la Transjurane,  
 passa la Reuss et la Limmat, mit le siège de-  
 vant Vinterthour, livra bataille au duc Bur-  
 card dans les plaines voisines de Kibourg, et fut  
 battu après un combat long et opiniâtre. Loin  
 d'abuser de ses succès, le duc vainqueur offrit  
 la paix au roi vaincu, lui céda une partie de  
 l'Argovie jusqu'au pied du mont Albis ; et pour  
 cimenter leur union, lui donna en mariage,  
 l'an 922, sa fille Berthe.... reine, qui, suivant  
 l'expression de Muller, rendit plus de services  
 aux sujets de son époux qu'il n'aurait tiré d'a-  
 vantages de la conquête d'une province : celle-  
 ci suivit Rodolph dans la Transjurane, où,  
 sans capitale fixe, elle habita tour à tour So-  
 leure, Payerne, St. Maurice, Lausanne, Orbe  
 et le château de Chavornay. Ce n'est pas le lieu

de rappeler comment Rodolph devint roi d'Italie, en 923 , laissant pendant son absence Berthe gouverner ses anciens états. Bientôt dégoûté de ses nouveaux sujets , il échangea , en 931 , les droits précaires et mal établis qu'il avait sur eux , contre le sceptre d'Arles , et vit son royaume se consolider et s'étendre jusqu'au bord du Rhin , puisque Bâle et Eglisau en firent partie. Après un règne de 26 ans , Rodolph mourut en 936 ou 937 ; et les regrets des Transjurains furent si vifs qu'il ne tint pas à eux de le mettre au rang des saints.

Son fils Conrad , surnommé le Pacifique , lui succéda , à peine âgé de 10 ans ; il fut reconnu par ses vassaux et couronné à Lausanne dans l'église de St. Maire : l'empereur Othon s'étant déclaré son tuteur , vint peu après dans la Transjurane , et l'emmena avec lui sous prétexte de veiller à son éducation , mais au fond pour le tenir en ôtage ; il le garda une douzaine d'années , soit dans ses camps , soit à sa cour , et ne le laissa rentrer dans ses états qu'après avoir épousé sa sœur Adélaïde. Rodolph survécut à sa mère de plusieurs années , régna 57 ans , et mourut vers l'an 993 (voyez, sur la dynastie des rois Rudolphiens , le Conservateur, tome V , p. 324 , 347),



Ces principaux faits établis , il est tems de revenir à Berthe , qui , soit avant , soit après la mort de son mari , soit pendant la minorité de son fils , soit quand il fut hors de tutelle , n'employa le pouvoir plus ou moins étendu dont elle jouit à ces diverses époques , qu'à réparer les maux des Transjurains , à leur assurer les avantages d'un gouvernement juste et bienfaisant , et à procurer la civilisation , l'agriculture et le repeuplement de ces contrées à demi barbares et souvent désolées par des guerres et des invasions ruineuses.

Il est reconnu qu'à cette époque les églises et les abbayes étaient presque les seuls moyens d'adoucir les mœurs , d'étendre les défrichemens , de soulager la misère des serfs , et de répandre par l'éducation quelque lumière dans ce siècle ténébreux , parce que chaque chapitre et chaque monastère devait avoir une école pour les enfans , un hospice pour les passagers , une infirmerie pour les malades. On ne peut donc , sous ce point de vue , qu'applaudir au zèle que Berthe déploya pour les établissemens religieux , dont on lui doit un grand nombre en Suisse.

En 930 , elle bâtit une église à Soleure , en l'honneur de St. Urs et des martyrs de la légion thébéenne , lui assigna des revenus considéra-

bles , y établit un chapitre de 12 chanoines , dont le prévôt jouissait de la plupart des droits régaliens , et releva de ses ruines cette antique cité , brûlée par les Huns. — L'église, le chapitre et le bourg de Moutiers-Grandval lui doivent aussi leur restauration vers l'an 932. — L'année suivante, elle fonda et dota l'église d'Amseltinguen près de Thoun , la dédia à St. Maurice, y attacha un chapitre de chanoines et introduisit ainsi la culture dans cette contrée à peu près déserte , qu'embellit un petit lac très-poissonneux. — De 932 à 935, elle fit construire là où se forma depuis la ville de Neuchâtel , un couvent et une église , comme l'attestait l'inscription latine d'un monument qu'on voyait encore il y a trois siècles : c'était un bas-relief , sur la porte principale de cet édifice, où Berthe , à genoux devant la Sainte Vierge, lui offrait une église ; à ses côtés était un évêque en habit pontifical. — A peu près dans le même tems , elle répara l'église ruinée de St. Ymier, dans l'Erguel , et fit de grandes largesses aux ecclésiastiques qui la desservaient. — Les cartulaires de l'évêché de Lausanne, des abbayes de St. Maurice en Vallais, de St. Victor à Genève, de Ste. Ursanne sur le Doubs, de Romainmôtiers et de divers autres monastères , constatent plusieurs

donations de cette reine en immunités, en cens, en maisons et en terres : ces dernières étaient ordinairement en friche et ne tardaient pas à être mises en rapport par les bras laborieux des moines, qui alors unissaient le travail des mains à la prière.

Mais de toutes les fondations de la pieuse Berthe, l'abbaye royale de Payerne fut sans contredit la plus magnifique et la plus illustre. Payerne (Paterniacum) était un lieu fort ancien, déjà connu du tems des Romains : Marius, qui fut évêque de Lausanne, y possédait et y cultivait une grande métairie, sur laquelle il bâtit une église vers l'an 595 : par la suite il s'y forma un petit monastère, qui était mal administré et presque désert quand Berthe résolut de le relever : elle fit donc bâtir une superbe église et une vaste abbaye ; elle y réunit un grand nombre de religieux sous la règle de St. Benoît ; elle mit à leur tête Majolus, abbé de Cluni, qui vint y passer quelques années pour y affermir la discipline monastique ; elle accorda aux conventuels le privilège d'élire librement après lui leur abbé et leur avoué ; elle les exempta de toute juridiction temporelle de rois ou princes quelconques, ainsi que de la juridiction spirituelle du Pape, bornant leurs rapports avec la

cour de Rome à une légère redevance de deux sols par an ; elle leur prescrivit positivement *d'y exercer chaque jour des œuvres de miséricorde, en toute bonne intention, envers les pauvres, les étrangers et les voyageurs*, et leur donna, soit par sa chartre de fondation du 1<sup>er</sup> avril 966, soit par une chartre de son fils Conrad, du 8 avril de l'année suivante, datée de Lausanne comme la précédente, des fermes, des vignes, des forêts, des péages, des collations d'églises avec jouissance de leurs revenus, des droits de foire, de pêche, de chasse, et jusqu'au droit de battre monnaie. La ville de Payerne dut reconnaître la suzeraineté de l'abbaye. La chartre originale qui nous apprend tous les détails de cette riche fondation, vulgairement connue sous le nom de *testament de la reine Berthe*, s'est conservée jusqu'à nos jours (voyez sa traduction dans le Conservateur, tome III, pages 47 et 63).

Sous le règne de son mari et de son fils, la Transjurane éprouva les plus affreux malheurs, par les ravages qu'y firent à diverses reprises, notamment en 925, 927, 937, 954, ces hordes barbares et peu connues appelées Madschares, Hongrais, Sarrasins. Berthe ne cessa de travailler avec une activité infatigable, soit à

réparer les maux causés par ces redoutables brigands , soit à en prévenir le retour : ici, elle faisait rebâtir les villages et les églises qu'ils avaient brûlés ; là , elle préparait aux habitans des campagnes des abris sûrs contre de nouvelles invasions : elle fit , dans ce but, construire ou relever plusieurs forts , dans lesquels ses sujets pouvaient se retirer avec leurs troupeaux, et braver derrière des murs protecteurs ces bandes d'aventuriers qui n'avaient aucune connaissance de l'art des sièges. Elle choisissait des collines ou des rochers qui commandaient la contrée, les entourait de remparts et de fossés, en rendait les approches à peu près impraticables , et l'entrée si difficile , que, dans quelques-uns de ces ouvrages , il n'y avait point de porte, mais seulement une embrasure au milieu de la tour centrale, d'où l'on faisait sortir au besoin une échelle qui servait de pont-levis. Telles étaient la tour de Gourze , placée sur l'un des points les plus élevés du Jorat, d'où l'on signale les rives du lac Léman et l'intérieur du pays ; la tour de la Molière, appelée dans la suite pour sa belle vue l'œil de l'Helvétie (*oculus Helvetiæ*), qui , d'un côté , domine le lac de Neuchâtel et de l'autre le cours de la Broie ; la tour de Bertholo , qui conserve le nom de sa fondatrice , et qui proté-

geait le vignoble royal de Lutry ; la tour de Neuchâtel , dans laquelle , tandis que son mari faisait la guerre en Lombardie , elle se retira en 927 , avec quelques chevaliers et son cousin Ulrich , évêque d'Augsbourg , chassé de son diocèse par les féroces Hongrais , qui , à cette désastreuse époque , brûlèrent le couvent de St. Gall , mirent à feu et à sang la Thurgovie et l'Argovie , dévastèrent les bords des lacs de Bienne , de Morat , de Neuchâtel , et massacrèrent à Res-sudens , Bozon , évêque de Lausanne , qui leur portait des paroles de paix. Comme à son retour d'Italie , en 946 , Berthe tint quelque tems sa cour au château de Baldern , bâti au pied de l'Albis par l'abbesse de Zurich , Hildegarde , fille du roi Louis-le-Germanique et petite fille de Charlemagne , cette reine passe avec raison pour l'avoir agrandi et fortifié : plus tard , vers l'an 964 , elle édifia les châteaux de Champvent , près d'Yverdon , et de Vufflens au-dessus de Morges : l'architecture de ce dernier porte le caractère des constructions du X<sup>e</sup> siècle.

En ces tems malheureux , les communications étaient difficiles et dangereuses ; Berthe , qui pensait à tout , ne négligea point les grands chemins : elle purgea de brigands ceux qui étaient pratiqués ; elle en fit tracer de nouveaux ; elle répara ceux qui étaient dégradés , entr'autres la

route qui menait de Payerne à Soleure , le long de la Broie et de l'Aar , et de Soleure à Bâle par les vallées du Jura : d'anciens documens apprennent qu'elle ordonna de rouvrir le passage de Pierrepertuis , encombré par le laps du tems , de restaurer l'ancienne voie romaine dans le Munsterthal , et de jeter des ponts sur la Suse et la Byrse. Ces travaux furent exécutés par un corps de pionniers dont le chef était un ingénieur écossais nommé Mackenbri , qui fut , dit-on , la souche des seigneurs de Tavanne.

Un des services les plus signalés que cette excellente princesse rendit aux Transjurains , fut de favoriser l'agriculture , d'établir de nouvelles vignes le long des lacs , et d'encourager le travail , soit dans les campagnes , soit dans l'intérieur des ménages : elle émancipa plusieurs serfs , à condition de créer des fermes sur des terrains en friche qu'elle leur donnait à cultiver. Vers l'an 934 , elle fixa quelques familles de laboureurs autour de l'église de Joulens , qui se joignirent aux familles des pêcheurs barraqués au bord du lac , et commencèrent la ville de Morges : elle accorda diverses exemptions aux colons , qui mirent en valeur les côteaux voisins de son château d'Yverdun et des tours antiques d'Orbe. Cette bonne reine aimait à encourager

le travail partout où elle le trouvait : ayant, dit le journal de St. Romuald, rencontré dans un pâturage une jeune fille qui filait en gardant quelques brebis, elle lui fit un riche cadeau : le lendemain plusieurs nobles dames parurent à la cour avec un fuseau, dans l'espoir de recevoir aussi un présent; mais la reine se contenta de dire , en faisant allusion à un trait de la Bible qui était sa lecture habituelle : « La paysanne est venue la première; comme Jacob, elle a emporté ma bénédiction et n'a rien laissé pour Esau ». Elle - même donnait l'exemple du travail : un sceau attaché à une chartre la représentait filant au fuseau et porte ces mots : Bertha humilis regina (Berthe , humble reine). Sa selle , conservée à Payerne , montrait, avant qu'on l'eût réparée , qu'une quenouille y était adaptée , pour qu'elle pût filer en voyageant; et jusqu'à nos jours est resté dans la Suisse romande le souvenir proverbial : *du bon tems où Berthe filait* les vêtemens de la famille royale. Autant était-elle ennemie de la paresse chez les personnes valides, autant elle était prompte à secourir les véritables indigens : chaque jour elle leur donnait audience à une heure fixe; elle écoutait leurs plaintes et proportionnait ses aumônes à leurs besoins; elle les interrogeait sur les gran-



des routes , entrait dans leurs chaumières , visitait les hôpitaux et les infirmeries des divers monastères de ses états ; et quand cette femme , aussi respectable comme mère de famille que comme reine , parcourait sur sa haquenée ses domaines particuliers et allait inspecter les métairies appartenant à la couronne , elle ne manquait jamais de s'arrêter pour recevoir la requête du pauvre et lui ouvrir son aumônière.

Aucun historien ne nous a conservé la date de la naissance et de la mort de Berthe ; mais puisqu'elle épousa Rodolph II en 922 , et qu'elle signa une chartre de son fils Conrad en 967 , on peut présumer qu'elle parvint à l'âge de 70 ans et peut-être au-delà. Elle laissa de son premier mari trois fils , Conrad , troisième roi de la Transjurane , Burcard , évêque de Lausanne et ensuite archevêque de Lyon , un fils posthume qu'une chartre mentionne sous le nom de Rodolph , et une fille , Adélaïde , d'abord mariée à Lothaire , roi d'Italie , ensuite femme de l'empereur Othon-le-Grand , et enfin canonisée. La politique , ou plutôt l'intérêt de son peuple , lui fit contracter , vers la fin de 938 , de secondes noces avec Hugues , roi d'Italie , dont les nombreuses infidélités , ou pour mieux dire les honteuses débauches , semèrent sa vie d'amer-

tume ; veuve par sa mort, arrivée en 647 , elle se fixa dans la Transjurane , et finit ses jours à Payerne , dans la pratique de la piété, du travail et des œuvres de bienfaisance.

Tels sont les principaux traits biographiques de cette princesse , qu'on doit appeler , à juste titre, la mère de ses sujets et les délices de ses peuples. Son bienfaisant souvenir a traversé près de neuf siècles sans être obscurci : les habitants de l'ancienne Transjurane n'ont jamais oublié sa domination maternelle et tout le bien qu'elle a fait à leurs ancêtres. Payerne, qui prospéra à l'ombre du monastère qu'elle y avait fondé , et qui, d'un bourg obscur devint une ville si importante , que, traitant d'égale à égale , elle conclut, en 1225 , avec Fribourg une alliance renouvelée en 1349 , et en 1343 un pacte de combourgeoisie avec Berne , basé sur des relations plus anciennes.... Payerne surtout avait le nom de Berthe en singulière vénération , et l'on y était persuadé qu'elle aurait obtenu les honneurs mérités de la canonisation , si sa chartre , en exemptant l'abbaye de la suprématie pontificale , n'avait pas déplu à la cour de Rome. L'heureux hasard qui fit découvrir son tombeau combla de joie tous les citoyens de cette ville , parce qu'elle leur fournit les moyens

d'honorer les mânes de leur royale bienfaitrice. Sitôt que la table destinée par l'ordre du conseil d'état à recouvrir son sarcophage fut arrivée de Vevey , où l'inscription a été gravée dans les beaux ateliers en marbre de M. Doret, les Payer-nois se disposèrent à la mettre en place. Le 15 août 1818 fut fixé pour transférer dans le temple paroissial les ossemens de Berthe, recouverts dans l'ancienne église abbatiale : à la tête du convoi , qui se mit en marche à 11 heures du matin , quatre jeunes filles vêtues de blanc portaient le petit cercueil qui les contenait , recouvert d'une pièce de percale blanche et d'un schall noir, bordé de franges d'argent : suivaient en costume le juge de paix, le pasteur de la paroisse et tous les magistrats municipaux : venait ensuite un nombreux concours de personnes des deux sexes , tant de la ville que de la campagne. Le cercueil fut respectueusement déposé dans le sarcophage , élevé sur un socle de grès ; puis M. le juge de paix lut un discours dans lequel il établit la validité des preuves qui certifient que ces *reliques* , si l'on peut les appeler de ce nom , retrouvées dans l'emplacement primitif de la sépulture de Berthe , sont incontestablement les restes de son enveloppe mortelle (1); il rappela les vertus , les

bienfaits, les fondations, et en général les beaux souvenirs de cette reine chérie, et exprima le tribut de vénération et de reconnaissance que le canton de Vaud paie à sa mémoire. La table chargée de l'inscription fut alors posée sur le sarcophage qu'elle renferme maintenant. Après un moment d'un silence religieux, l'orgue fit entendre, sous une main habile, une musique analogue à la circonstance : des strophes, composées pour cette simple et touchante cérémonie, furent chantées par une belle voix, et le refrain en fut répété par un chœur de jeunes filles. Avant de sortir du temple, le conseil municipal fit dresser le procès-verbal de ce qui s'était passé, et la fête se termina à la manière des vieux Suisses, par un banquet amical, où l'on n'oublia point le vin qui croît au pied de la tour de Bertholo.

Toute l'Europe éclairée applaudira sans contredit à l'hommage rendu par les magistrats d'un peuple libre à la mémoire d'une reine bienfaisante. Il est hors de doute que ce monument d'une reconnaissance héréditaire, qui fait le plus grand honneur au patriotisme du conseil d'état, qui l'a décerné, ne soit visité autant par les étrangers que par les nationaux, et que le jour de la restauration du tombeau de Berthe,

ne soit un des jours les plus remarquables que l'histoire inscrira dans les fastes du canton de Vaud.

BRIDEL.



## NOTES.

( 1 ) On a fait diverses objections contre l'identité des ossemens de Berthe , auxquelles on ne répondra pas dans cette note , parce qu'elles proviennent de l'ignorance de l'histoire et des coutumes du moyen âge : mais on doit relever une assertion répandue dans le public ; c'est que feu M<sup>r</sup>. Millin , consulté sur le lieu du tombeau de la Reine Berthe , avait répondu qu'il étoit à Paris et non à Payerne. Nous ne faisons point l'injure à ce savant respectable , de lui attribuer une bévue aussi grave : sans doute , et c'est dans ce sens qu'il aura donné son avis , qu'il y a à Paris , au musée des monumens Français , sous le N<sup>o</sup>. XII , un cénotaphe en pierre , sur lequel sont les statues du Roi Pepin , mort en 768 , et de sa femme Berthe , morte en 783 , Il a incontestablement voulu parler de cette Berthe de France dite au grand pied , fille de Charibert comte de Laon , et nullement de la Reine du même nom , fille de Burcard Duc de Souabe et femme de Rodolphe II Roi de la Transjurane , soit petite Bourgogne , contrée qui à

cette époque était séparée et absolument indépendante du Royaume de France.

( 2 ) Notre grand artiste, le Chevalier Hedlinger de Schweitz . écrivait à un de ces amis , « De tous les » monumens destinés à combattre l'oubli , les médailles sont les seuls qui bravent l'injure des siècles : le tems qui dévore tout semble les respecter » Les manuscrits ont été souvent la proie des flammes allumées par la malice ou par l'ignorance : les tableaux n'ont pas eut un sort plus heureux : les ouvrages même des sculpteurs qui paraissent plus durables , le sont bien moins que les médailles .... Après une longue suite de siècles , lorsqu'ils ont répandu leurs ténèbres sur l'histoire des peuples , on voit tout à coup sortir du milieu des ruines des médailles , qui fixent les dates et ressuscitent des faits dont elles seules ont été les fidèles dépositaires. » Pourquoi donc ne consignerait on pas aux générations futures , la restauration du tombeau de Berthe , par une médaille mémorative ? certainement elle ne resterait point pour le compte de l'artiste jaloux de la gloire de la nation , qui en graverait le coin et le frapperait en argent ou en bronze ... Combien de Suisses en prendrait un exemplaire ! On la choisirait pour prix d'émulation dans nos écoles de jeunes filles : les Numismates , dont on compte en Europe les cabinets par milliers , s'empresseraient d'en enrichir leur collection. En attendant mieux , voici l'idée de cette médaille.... D'un côté se-

rait une femme couronnée , assise sur un socle et filant au fuseau , avec cette légende :

ADMOVIT COLO MANUM REGIA NETRIX

Le revers porterait dans le champ ce simple mémorial chronologique :

PIÆ BERTHÆ  
TRANSIUR. REGINÆ.  
SEPULC. RESTAURAT  
PATERN. HELVET.  
MDCCCXVIII.



## XXXVII.

### STROPHES.

*chantées dans l'église de Payerne le 15 août 1818,  
jour de la restauration du tombeau de la reine  
BERTHE.*



Neuf siècles sont tombés dans le fleuve des âges,  
Sans que ta gloire , ô reine ! ait perdu son éclat ;  
Du séjour immortel accepte nos hommages ,

Epouse de Rodolph et mère de Conrad !  
 Pardonne à cette main sacrilège et barbare  
 Qui profana jadis ton cercueil révééré :  
 Par l'accord de nos vœux l'injure se répare ;  
 Un marbre expiatoire à BERTHE est consacré.

Ta mémoire est toujours bénie :  
 Ton souvenir est toujours beau.  
 Repose en paix , reine chérie ,  
 Dans nos cœurs et dans ce tombeau ! (1)



Dans nos tems orageux de guerre et de ténèbres,  
 Astre consolateur ! sur nous tu te levais :  
 Tu dissipais de Mars les nuages funèbres  
 Par le flambeau des loix et les arts de la paix.  
 Pour adoucir les mœurs des Transjurains sauvages,  
 Tu fondes des moutiers ; tu bâtis des châteaux ;  
 Tu défriches nos monts ; tu peuples nos villages :  
 Tout nous rappelle encor tes bienfaits travaux.



Au cri du malheureux tu fus toujours propice :  
 Sous le joug des tyrans tout un peuple abbattu  
 Se relève..... et soudain à ta voix protectrice  
 L'esclave est affranchi ; le pauvre est secouru.  
 Sur les rives de l'Aar , dans les champs de la Broie,  
 Des pentes de l'Albis aux ondes du Léman ,  
 En utiles labeurs ta bonté se déploie ;  
 Et Payerne elle-même en est un monument.



Modèle du palais comme de la chaumière ,  
 Encourageant la ville , instruisant le hameau ,



Toi-même travaillais, royale filandière !  
 Et le sceptre en tes mains s'alliait au fuseau.  
 Si des jours écoulés nous consultons l'histoire,  
 Qui n'aime à revenir, dès que ton nom paraît,  
 Vers ce tems, ce bon tems d'instructive mémoire  
 Où sur son palefroï notre BERTHE filait ?



O toi de nos vallons la mère et les délices !  
 Au nom de ce Titus, l'amour du genre humain,  
 Nous unirons ton nom si cher à tous les SUISSES ;  
 L'un et l'autre gravés par le même burin.  
 De nos braves aïeux la dette fut immense ;  
 Leurs fils y font honneur en ce jour solennel :  
 Le culte le plus juste est la reconnaissance,  
 Et désormais chez nous ta tombe en est l'autel.

---

(1) Le chœur répète le refrain après chaque strophe.

---

## XXXVIII.

### CHANT NATIONAL

POUR LA SOCIÉTÉ HELVÉTIQUE DES SCIENCES NATURELLES, RÉUNIE A LAUSANNE LES 27, 28 ET 29 JUILLET, 1818.

De la nature ô bienfaisante étude,  
 Que de trésors par toi nous sont ouverts !  
 Qui te chérit n'a point de solitude,

Et ton domaine est ce vaste univers.  
 Tu sais tirer des creusets du chimiste  
 Le philtre heureux qui suspend nos douleurs ,  
 Semer de fleurs les pas du botaniste ,  
 Et du colon seconder les labeurs.

Ton triple empire a-t-il quelque merveille  
 Dont le mystère échappe à tes travaux ?  
 Flore te doit sa brillante corbeille ,  
 Pan sa houlette et Vulcain ses fourneaux.  
 L'oiseau dans l'air et le poisson sous l'onde ,  
 Le quadrupède errant parmi les bois ,  
 Le cristal même en sa grotte profonde  
 Sont des sujets dociles à ta voix.

Honneur à toi , Plin<sup>e</sup> de l'Helvétie (\*),  
 Qui de Linné préparant les succès ,  
 Fus le premier des fils de ma patrie  
 A qui Vesta dévoila ses secrets !  
 Par tes leçons Zurich , Berne , Genève ,  
 A la nature ont dressé leur autel :  
 Les bords du Rhin , les rochers du Salève  
 Rendent hommage à ton nom immortel.

(1) Conrad Gessner, professeur dans l'académie de Lausanne, de 1537 à 1540, puis dans celle de Zurich, sa patrie, où il mourut de la peste en 1564, à l'âge de 48 ans.

Nos lacs brillans , nos alpes magnifiques ,  
 De nos glaciers les sourcilleux remparts ,  
 De nos forêts les verdoyans portiques  
 Elèvent l'âme en charmant les regards :  
 Et la montagne où la source murmure ,  
 Et le vallon qu'habite la fraîcheur ,  
 Tout est pour nous un temple où la nature  
 Reçoit nos vœux au nom de son auteur.



Que le guerrier ensablante la terre  
 Par des exploits dont son cœur doit gémir ;  
 La féconder est notre unique affaire ,  
 Et la décrire est notre seul plaisir.  
 Etudier les dons de la nature ,  
 De chaque règne explorer les trésors ,  
 Trouver les lois d'une sage culture ,  
 C'est le grand but où tendent nos efforts.



Rattachons tous notre étude chérie  
 Au bien public , objet de nos travaux ,  
 Et que l'amour de la même patrie.  
 Nous rende amis en nous rendant rivaux.  
 Laissons la gloire et ses jouets futiles  
 Aux écrivains par son prisme éblouis ;  
 Les vrais savans sont les savans utiles ,  
 Et l'éclairer , c'est servir son pays.

Cette nature et si riche et si belle  
 A cependant ses heures de courroux;  
 Des élémens la lutte est éternelle,  
 Et leur fureur vient d'éclater sur nous.  
 De noirs torrens que la terreur précède,  
 Ont désolé nos frères du Vallais ;  
 Mais du désastre est sorti le remède ,  
 Et les malheurs appellent les bienfaits.



Nous tous enfans des tribus helvétiques ,  
 Fils du travail et de la liberté,  
 Consolidons ces nœuds patriotiques  
 Dont notre accord fera la fermeté.  
 Enrichissons notre terre natale  
 Des doubles fruits du génie et des mœurs ,  
 Et renforçons la chaîne fédérale —  
 Par l'union des talens et des cœurs.



Chantons ce jour , qui , comblant notre attente,  
 Rassemble ici des Alpes au Jura ,  
 De nos amis la troupe bienveillante.....  
 Sur nous jamais plus beau jour ne luira !  
 Nos descendans sur ces mêmes rivages  
 En parleront aux siècles à venir ,  
 Et du Léman les romantiques plages ,  
 En garderont le touchant souvenir.

Pour couronner la fête hospitalière  
 Que Lausanne offre à ses sages amis ,  
 Que chaque main serre la main d'un frère ;  
 Symbole cher aux Suisses réunis.....  
 Et que ce cri des fils de l'Helvétie  
 Fasse redire aux échos de nos monts :  
 Vive à jamais notre bonne patrie !  
 Vive la Suisse et ses heureux cantons !

---

## XXXIX.

## LE TORRENT DES ALPES.

## ÉLÉGIE.



Près des sombres rochers et des forêts antiques  
 Qu'on voit se prolonger sur les monts helvétiques,  
 J'ai visité bien loin des brillantes cités ,  
     Un peuple dont les soins rustiques  
     Ont embelli des vallons écartés (1).

Là sous un toit champêtre habite l'innocence ;  
 Et d'un luxe imposteur les plaisirs si vantés ,  
 Ou de l'impie adroit les discours empestés,  
 N'y portèrent jamais leur funeste influence ;  
 De tout tems les autels y furent respectés.  
 La piété paisible y nourrit l'espérance ;  
 La candeur y maintient la douce confiance.

    Au loin s'étend de toute part  
     Des Alpes l'imposant rempart :

---

(1) Le val de Bagnes.

L'hiver et ses frimats sur leur cime élancée  
 Ont fixé pour jamais une masse glacée,  
 Et de leur flanc humide un torrent dangereux  
     Précipite ses noires ondes (1);  
 Il roule en bouillonnant parmi des rocs affreux  
 Et dans des cavités profondes:  
 Mais au sein des vallons, son cours moins ténébreux  
     Arrose des hameaux nombreux,  
     Le champ fécond et la verte prairie  
 Qui de la main de l'homme attestent l'industrie :  
 Le Rhône enfin reçoit ses flots impétueux.

Hélas ! un peuple sage en cultivant ces lieux  
 Par un travail utile écartait l'indigence ;  
 Il ignorait les maux qu'enfante la licence,  
 Et vivait dans la paix, ainsi que ses aïeux.  
 Le Ciel, par d'autres maux éprouvant sa constance,  
     Le frappe d'un coup douloureux.

Au pied des monts altiers, des glaces écroulées  
 Long-tems ont arrêté le torrent frémissant ;  
     Mais ses ondes amoncelées  
     Brisent ce rempart impuissant (2) :  
 Une montagne d'eau s'élance en mugissant ;  
 Un bruit sourd retentit jusqu'au fond des vallées ;  
     Les collines sont ébranlées,  
 Et des flots furieux les rapides progrès  
 Entraînent les rochers, les hameaux, les forêts.  
 Là périt le vieillard, dans son humble chaumière  
     Attendant un plus doux trépas :  
 La mère presse en vain son enfant dans ses bras ;

---

(1) La Dranse.

(2) Le lac temporaire de Gétroz.

Cruellement ravis et l'enfant et la mère  
Disparaissent soudain ; un gouffre est leur tombeau.  
Le torrent a passé.... mais de son prompt ravage

Comment tracer l'effroyable tableau ?

O douleurs ! ô regrets ! sur son rivage

On ne voit plus ni ces gazons fleuris,  
Ni ces arbres si beaux qui promettaient leurs fruits,  
Ni ces fertiles champs cultivés d'âge en âge :

Le laboureur a fui ; sa demeure n'est plus :

Des débris entassés par tout sont confondus ;

D'un horrible cahos la déplorable image

Attriste les regards , et d'un limon fangeux

La terre au loin chargée offre un aspect hideux.

De leur douleur amère entendant le langage ,

O qui soulagera tous ces infortunés .

Qu'un fléau destructeur laissa dans l'indigence ?

Au désespoir abandonnés ,

A mourir , sans secours , seront-ils condamnés ?

Non ; le Ciel dans leur coeur éveille l'espérance :

L'active charité va réclamer pour eux

Les bienfaits qu'elle sait répandre :

Dans nos parvis sacrés sa voix s'est fait entendre ;

Elle a sollicité des tributs généreux ;

Et les divers enfans de la vieille Helvétie ,

Imitant leurs sages ayeux ,

Se sont montrés bientôt , par des dons précieux ,

Dignes de leur noble patrie.

L'opulent étranger qui visitait ces lieux

A senti son ame attendrie ,

Et n'a point été sourd au cri du malheureux.

Bienfaisance , ô vertu chérie

Sur les pas de la charité

Tu cours adoucir la souffrance

Et consoler la pauvreté :

Aux yeux du mortel attristé

Tu fais briller un rayon d'espérance,  
Et son coeur ranimé par la reconnaissance  
Retrouve , sous tes traits , la céleste bonté.

St. Saphorin, 20 Septembre 1818.

A. MOURON.



## XL.

### EXTRAITS

D'UN JOURNAL MANUSCRIT.

QUAND je voyage dans notre patrie , je ne suis ni Argovien , ni Zuricois , ni Soleurien ni Fribourgeois , ni Vallaisan : je suis Suisse ; je ne suis ni Catholique , ni Réformé , ni Morave : je suis Chrétien ; je ne suis ni démocrate , ni aristocrate , ni ochlocrate , ni ultra , ni citra : je suis patriote dans l'ancien sens de ce mot. Je parcours mon pays pour m'éclairer et non pour endoctriner les autres : je ne crois nullement , parce qu'une chose ne se fait pas dans mon canton natal , qu'elle ne puisse être bonne dans un autre , et vice-versâ ; et quand il s'agit de constitution , comme quand il s'agit de machine , je



préfère naturellement celle qui marche : surtout je ne parle jamais de principes libéraux , de charte , de moralité , etc. , parce que , pour les mots , comme pour les vêtemens , je ne suis pas à la dernière mode.

---

25 JUIN 1818. — J'étais à Bienne quand je vis arriver une nombreuse députation du gouvernement de Berne, présidée par S. E. l'avoyer de Wattenwille : elle allait recevoir le serment de la partie de l'évêché de Bâle réunie à la Suisse, en 1815, par le congrès de Vienne. M'étant informé pourquoi , depuis plus de deux ans que la réunion était en force, cette cérémonie n'avait pas eu lieu , on me répondit qu'on avait attendu qu'il y eût des représentans des préfectures du Jura siégeant comme membres , soit dans le grand conseil , soit dans le sénat de Berne. Au bruit des cloches et de l'artillerie, la députation entra à Bienne , en passant sous un arc de triomphe. Après avoir été complimentée par le bourgmestre de cette ville , elle reçut des fleurs et des vers des jeunes filles , et des remerciemens des écoliers , pour la fondation d'un collège très-bien organisé, où les jeunes gens de cette contrée font leurs études :

le soir la ville fut illuminée. Je résolus de suivre à pied la députation , à travers ces romantiques vallées que je revois toujours avec un singulier plaisir , et j'entrai par Pierrepertuis dans le Munsterthal : sur toute la route , je remarquai , non une joie factice et de commande , mais une douce satisfaction. Diverses conversations m'apprirent que les habitans étaient en général très-contens de leur affiliation à la Confédération Suisse , et qu'ils s'en promettaient des effets réparateurs des maux soufferts sous le régime précédent. Sur plusieurs points du chemin , les échos des rochers répétaient des salves de mousqueterie , et les sons de la musique militaire se mêlaient au bruit du canon. La députation fut reçue à Délémont avec les mêmes honneurs qu'à Bienne ; et de plus un bataillon de l'élite était sous les armes. M. le bourgmestre présenta les clefs de la ville à S. E. , qui les lui rendit sur-le-champ , en lui adressant un mot très-gracieux.

Délémont avait été choisi comme le lieu le plus central pour cette solennité , à laquelle durent assister d'office les cinq préfets , leurs lieutenans et leurs greffiers , le clergé des deux communions , les membres de tous les tribunaux et cours de justice , les maires et un dé-

puté de chaque commune. Tous furent logés chez les bourgeois , et en reçurent un accueil qui fait honneur à l'hospitalité et à la courtoisie de cette jolie ville.

Dès les cinq heures du matin du 24 juin , la solennité fut annoncée par 101 coups de canon ; sur les neuf heures , la députation se rendit à l'église au son des cloches et au bruit de l'artillerie : Son Exc. occupa un fauteuil dans le chœur ; tous les fonctionnaires prirent place dans la nef ; les tribunes furent remplies par de nombreux spectateurs, parmi lesquels je ne manquai pas de me ranger. Le président de la députation prononça, debout devant l'autel, un discours plein de sagesse et de patriotisme qui fit la plus vive sensation. Il rappela aux assistans l'ancien gouvernement des évêques , sous lequel ils avaient déjà contracté des liaisons plus ou moins étroites avec divers membres du Corps Helvétique ; liaisons qui leur valurent souvent les bienfaits de la neutralité au milieu des guerres les plus sanglantes : il retraça les malheurs de l'époque où, violemment arrachés de la Suisse, ils furent courbés sous le joug des étrangers ; il fit sentir les avantages de leur réunion au canton de Berne comme partie de cet état, et par lui à la Confédération. « En devenant Bernois, dit-

» il , vous trouvez dans les frères aînés de la  
 » famille à laquelle vous êtes agrégés , un peu-  
 » ple brave , religieux , judicieux et fidèle ,  
 » qui , dans les momens les plus critiques , a  
 » montré un grand attachement pour son anti-  
 » que liberté et ses anciennes institutions , et  
 » qui se distingue par l'excellent esprit dont il  
 » est animé : vous rivaliserez avec lui par vo-  
 » tre patriotisme et votre fidélité. — S'adres-  
 » sant aux ecclésiastiques , il leur dit : « Très-  
 » révérends membres du clergé des deux cultes !  
 » dignes serviteurs de Jésus - Christ ! par vos  
 » soins pieux et persévérans , la jeunesse sera  
 » derechef élevée dans la crainte et l'adoration  
 » de son Créateur ; vous lui enseignerez et lui fe-  
 » rez chérir la sainte doctrine de notre Sauveur ;  
 » vous surveillerez les écoles , afin qu'on y en-  
 » seigne ce qui doit rendre les hommes vertueux ,  
 » bons , honnêtes , soumis à leurs magistrats ,  
 » utiles à leurs semblables ; vous assisterez de  
 » vos conseils les paroissiens confiés à vos soins  
 » religieux , de quelque condition qu'ils soient ,  
 » afin qu'ils vivent en paix et en amitié entre  
 » eux et dans leur famille ; vous leur servirez  
 » d'exemple dans la pratique de la vertu ; vous  
 » veillerez au maintien des bonnes mœurs et à  
 » la fréquentation du service divin ; vous prê-

» cherez la tolérance , l'union , la confiance ,  
 » l'amour du prochain entre les membres des  
 » deux confessions existant sous l'égide de la  
 » constitution ; et par vos études et vos lumières ,  
 » vous serez utiles aux préposés de vos  
 » communes dans tous les objets relatifs à l'administration  
 » des pauvres. Dans vos importantes fonctions , vous  
 » serez , au besoin , puissamment secondés par le  
 » gouvernement ; car il protège , garantit et respecte  
 » les droits des deux cultes ; et sa volonté expresse  
 » est que ses ressortissans soient élevés dans les  
 » sentimens religieux , et que tous les fonctionnaires  
 » publics veillent aux bonnes mœurs , qui sont la  
 » première , l'essentielle base d'un état bien  
 » organisé. »

Je voudrais pouvoir insérer dans mon journal  
 tout cet excellent discours.... le paragraphe  
 suivant a encore fixé mon attention , et j'aime  
 à le transcrire , parce que j'en sens tout l'à-propos.  
 Il regarde les députés des villes de Porentrui ,  
 Delémont, Ste. Ursanne et Laufon. « Vos  
 » bourgeoisies , leur dit-il , sont rentrées dans  
 » tous les anciens droits qui sont compatibles  
 » avec la constitution générale de la République ,  
 » et les conseils auxquels est confiée l'administration  
 » municipale ont reçu l'organisa-

» tion que vous désirez... Il est dans la nature  
» des choses que les villes exercent une influen-  
» ce avantageuse sur les campagnes, lorsque des  
» hommes instruits et bien intentionnés siègent  
» dans les conseils municipaux, et que la classe  
» de gens que les villageois vont consulter dans  
» leurs embarras, les guide avec probité, désin-  
» téressement et dans un esprit conciliant. C'est  
» aussi dans l'enceinte des villes que doivent se  
» trouver des institutions propres à former, par  
» une éducation plus soignée, des hommes vrai-  
» ment éclairés, que les arts et les métiers peu-  
» vent fleurir, que le commerce favorise l'in-  
» dustrie et la circulation de l'argent, que des  
» manufactures procurent de l'ouvrage à la  
» classe indigente, et que les marchés assurent  
» au cultivateur l'écoulement certain de ses  
» produits. Il est donc d'une haute importan-  
» ce que les magistrats de ces cités portent tous  
» leurs soins à ce qu'elles présentent à la foule  
» des campagnards, que des intérêts divers at-  
» tirent presque journellement dans leur en-  
» ceinte, d'utiles exemples de bonnes mœurs,  
» d'amour du travail, de sage économie, de  
» bon ordre, et de bonne intelligence entre les  
» habitants.» L'illustre orateur finit par ce vœu,  
qui retentit dans tous les cœurs et fut répété

par eux. « Le Dieu Tout-Puissant, qui a si  
 » manifestement protégé notre chère patrie au  
 » tems des orages accumulés sur nos têtes, et  
 » qui nous a accordé la grâce de maintenir le  
 » nom Suisse en honneur et en estime, au mi-  
 » lieu des fléaux qui ont affligé l'Europe, veuil-  
 » le bénir le serment que vous allez prononcer  
 » dans ce temple, et qui vous unit, à jamais à  
 » la république de Berne, dont vous êtes par-  
 » tie intégrante ! »

Un des membres de la députation fit alors lecture du serment ; et chaque fonctionnaire, la main droite levée vers le ciel, en répéta avec respect la formule solennelle : puis un *Te Deum* fut exécuté en grande musique, et le cortège, sortant de l'église dans le même ordre qu'il y était entré, accompagna la députation jusqu'au château où elle était logée. Une table de 100 couverts réunit tous les membres de la députation et les principaux fonctionnaires : d'autres tables en avaient environ 500, pour ceux qui n'avaient pas place dans la première. Ce fut un banquet vraiment fraternel, auquel présidèrent la gaîté et l'intimité qui caractérisent nos réunions nationales. Des santés furent portées, au bruit du canon : — A la Confédération. — A la république de Berne. — Au clergé des deux

communions. — Aux militaires. — A l'union constante de toutes les parties du canton. Aux fonctionnaires et députés du Jura, etc. La soirée se termina par un bal nombreux et brillant et par une charmante illumination, ingénieusement décorée de transparens, d'emblèmes, de devises analogues à cette fête de famille.

Le lendemain, 25 juin, chacun des fonctionnaires retourna dans ses foyers, après avoir reçu avec une douce impression de reconnaissance, une médaille commémorative de ce beau jour, qui rattache les loyales peuplades de cette partie du Jura au faisceau de notre Confédération. Cette médaille porte d'un côté les armes du canton de Berne, et de l'autre cette inscription :

CIVIB. IURAN. IN COMMUNEM PATRIAM RECEPTIS,  
ROMAG. PRESTIT. DELEMONTII. 24 Junii 1818.

Sur l'exergue on lit cette devise :

FIDES UTRIMQUE FALLERE NESCIA.



29 JUIN 1818. — J'étais venu à Berne le cœur encore plein des sentimens que la simple et auguste cérémonie dont j'avais été témoin à Délémont doit réveiller chez tout Suisse charmé de l'accroissement et de la prospérité de la commune patrie : une scène d'un autre genre, mais d'un égal intérêt, m'y attendait : j'en profitai pour observer et pour sentir.



C'était l'anniversaire de la bataille de Laupen, dans laquelle, le 28 juin 1339, une armée d'environ 5600 hommes, dont 4000 Bernois de la ville et de la campagne, 300 auxiliaires du pays de Hassli, autant des vallées du Simmenthal, 900 des trois premiers cantons et 80 casques de Soleure, battit et mit en fuite l'armée de 5000 hommes de cavalerie et de 15000 d'infanterie, formée par une ligue de Seigneurs qui avaient juré la destruction de Berne et des premiers cantons : les Bernois étaient commandés par Rodolph d'Erlach, fils de cet Ulrich d'Erlach qui avait, 40 ans auparavant, gagné la bataille de Donnerbuhl contre cette même noblesse.

Le dimanche 28 juin, à 3 heures du matin, je me joignis à une société d'environ 300 personnes qui se forma sur la place du tirage ; et s'achemina bientôt, avec une bonne musique militaire, par la vieille route de Laupen, vers le champ de bataille ; dans tous les villages qu'elle traversa, notre troupe fut reçue avec des cris de joie, passa sous des arcs de verdure et de fleurs, et se grossit des habitans de la campagne ; elle déjeûna joyeusement au-delà de Bumplitz, sur la même colline où l'armée bernoise avait déjeûné en marchant à Laupen.....

colline qui en tire le nom, conservé jusqu'à nos jours, de *Kaisundbrodt* (pain et fromage). Après avoir dépassé la forêt, nous abordâmes, sur les huit heures, les environs du champ de bataille, près du Bromberg : là commença la fête. Pendant une halte que nous fîmes sous quelques chênes séculaires, un grand nombre, soit de Suisses, soit d'étrangers, se réunirent à nous, et prirent comme nous le signe de la Confédération, c'est-à-dire la croix d'argent en champ de gueules. La procession se forma dans l'ordre suivant. Les écoliers du collège et de la maison des orphelins. — La musique. — Les chanteurs de chansons nationales. — Un des ordonnateurs de la fête portant l'épée de bataille de Rodolph d'Erlach, couronnée de lauriers. — Quatre membres de cette illustre famille. — Monsieur le préfet de Laupen. — Les étrangers. — La troupe venue de Berne. — Jeunes gens, hommes faits, vieillards, marchant deux à deux. Environnée d'une nuée de spectateurs, la procession monta sur le Bromberg, colline où le héros bernois avait dressé son plan d'attaque, et d'où l'on découvrait tout le champ de bataille. A l'entrée du local de la fête, les écoliers des deux sexes de Laupen, conduits par leurs instituteurs, nous saluèrent par une belle chanson helvétique.

que : derrière eux étaient sept arcs de triomphe décorés de verdure et de guirlandes , portés par sept paires de robustes campagnards vêtus de vert , sous lesquels défila la procession pour se rendre sur un plateau garni d'un triple rang de bancs. Quelques jeunes garçons assignèrent les places , et les enfans s'assirent sur le gazon au pied des grandes personnes : vis-à-vis , un tertre recouvert de branchages séparait les écoliers de Laupen des musiciens : alors deux jeunes garçons de Berne allèrent prendre au milieu des enfans de Laupen une charmante petite fille de 10 ans , qui tenait une grande couronne de fleurs : elle l'apporta devant une table placée au milieu du local , et l'offrit modestement , en disant : la ville de Laupen consacre cette couronne à la ville de Berne et aux descendans de ses libérateurs ; puis la remit à un citoyen de Berne , qui la reçut comme un gage de l'étroite union des deux villes. Sitôt que la jeune fille se fut retirée , le porteur de l'épée victorieuse s'étant avancé , la présenta à l'un des descendans de Rodolph d'Erlach : celui-ci la prit avec un respectueux attendrissement , et profita du moment pour rappeler à l'assemblée , par quelques phrases courtes , mais énergiques , l'union , le courage et la fidélité qui assurèrent la victoire de ce jour ;

les malheurs de 1798 ; les grandes et sévères leçons qu'ils ont données , et l'utilité des impressions que doit produire une fête dans le genre de celle que nous célébrions. Ce discours improvisé fut accueilli avec acclamation et termina le premier acte de notre drame, après lequel on se dispersa pour prendre quelque repos.

Une heure après , le cor se fait entendre ; la société se rassemble ; chacun reprend sa place : l'un des ordonnateurs de la fête paraît au milieu du cercle et devant le tertre dont il est question plus haut ; puis élevant la voix avec force et dignité ; il démontra de quelle importance il est pour un peuple qui s'est anciennement illustré , de rappeler soigneusement les beaux faits de ses pères , et d'en graver les souvenirs dans les nouvelles générations , par des fêtes assorties à ce but patriotique. Il lut ensuite dans l'Histoire des Suisses , de Jean de Muller , le récit de la guerre , de la bataille , et de la victoire de Laupen , qui sauva Berne , qui assura l'existence des premiers cantons , et par eux celle de la Suisse ( Tome IV , p. 259 — 299 , édition française ). Durant cette lecture , nous avions sous les yeux un plan de la bataille , et devant nous s'étendait la plaine d'Oberwyll et de Widden , dans laquelle ce glorieux

combat s'était livré à pareil jour 479 ans auparavant, de manière que nous pouvions en suivre tous les détails. Cette lecture fut terminée par les cris d'une joye si vivement exprimée, que le sentiment en passa jusque dans l'ame des Anglais qui ne savaient pas l'allemand. Soudain l'air retentit de chants analogues à la circonstance : pendant ces chants très biens exécutés, on découvre le devant du tertre, et nous y apercevons la base d'un monument de forme quarrée, qui doit être érigé en l'honneur des vainqueurs. Sur l'invitation de coopérer à sa construction, chacun s'empresse d'y concourir : nous avons une quantité suffisante de pierres relevées sur le champ de bataille, qui seules doivent entrer dans ce monument du style le plus simple, et des maçons étaient là pour diriger le travail. Les quatre membres de la famille d'Erlach posèrent les 4 pierres angulaires : après eux, tous les assistans, tant étrangers que Suisses, mirent avec zèle la main à l'œuvre au milieu des airs helvétiques. Quand le monument eut atteint la hauteur de quelques pieds, on y planta un grand sapin orné de banderoles aux couleurs de la Confédération : cet arbre y restera jusqu'à ce que le monument soit achevé. C'est ainsi que nous passâmes sur les hauteurs du Bromberg une matinée dont je ne perdrai jamais le déficieux souvenir.

A une heure après midi, le son du cor rappelle la procession qui recommence sa marche dans le même ordre, précédé par les chants joyeux de la jeunesse de Laupen : au delà d'une lisière de la forêt, nous re-

trouvons le chemin de Berne et nous débouchons dans une grande esplanade, où deux routes se croisent entre des arbres chargés de fruits ; c'est là qu'avaient été inhumés les braves Suisses tombés dans le combat, et que les Bernois pieux et reconnaissans avaient, peu après la bataille, érigé une chapelle, où ils faisaient chaque année une procession solennelle ; mais il ne reste aucun vestige de l'ancienne chapelle : à sa place s'élève un grand pommier entre les deux routes. Sous son ombre, les habitans de Laupen avaient formé une chaîne de branchages entrelacés : toute la société l'entoura de ses rangs pressés. C'était un dimanche, et il devait y avoir un culte, d'autant plus que, dans toutes nos fêtes nationales, la religion doit toujours s'allier au patriotisme ; ainsi nous l'ont appris nos ancêtres. Un ministre, membre de la réunion, monta dans cette chaire rustique et lut les prières liturgiques ; les enfans entonnèrent un chant sacré tiré du psaume CXVIII, auquel toute l'assemblée se joignit ; et le prédicateur prononça sur le tombeau des pères un discours à la fois chrétien et patriotique, qui me toucha jusqu'aux larmes, tout en ravivant chez moi le feu céleste de l'amour de mon pays.

Le souvenir de cette mémorable et salutaire journée ne fut pas seulement célébré par un service d'actions de grâces ; mais il le fut encore, selon l'esprit de nos bons aïeux, par des actes de charité et de bienfaisance. Le pasteur officiant avait invité ses auditeurs à se souvenir en bien de leurs compatriotes.

tes malheureux ; tant voisins qu'éloignés ; et l'abondante collecte recueillie en leur faveur , prouva qu'on n'avait point été sourd à ses touchantes exhortations.

Vers les trois heures, nous quittâmes les hauteurs du Bromberg, et nous nous repliâmes sur les habitations situées au pied de cette célèbre colline , pour y prendre quelques alimens. Une nouvelle surprise nous était réservée ; une longue file de tables étaient couvertes des simples mets de la contrée ; tous les membres de la réunion s'y assirent : bientôt arrive une lettre également obligeante et patriotique de M. le président de la Société pour l'avancement de l'histoire nationale ; elle était suivie d'une cinquantaine de bouteilles d'excellent vin vieux du pays , qui valurent un vivat général au noble chef qui les envoyait. Selon l'ancien usage, on établit des majors de table , qui proposèrent diverses santés portées avec acclamation unanime , et accompagnées de chants nationaux : les principaux toasts furent les suivans : A la mémoire des ancêtres qui , dans ces champs , ont sauvé la patrie et la liberté ; puissent leur courage et leur vigueur se perpétuer dans leurs descendants , et soutenir au besoin notre gloire nationale ! — A ceux qui nous ont fidèlement assistés dans la détresse, nos braves confédérés d'Uri , de Schwitz, d'Unterwald , de Soleure , du Hassli et du Simmenthal ; puisse le lien qui nous unit depuis ce jour de danger et de secours , être aussi indélébile que le souvenir de leur loyale amitié ! — A la sœur aînée de Berne , la noble Fribourg , qui , forcée par ses relations , fut alors notre vaillante ennemie , mais qui

dans la suite s'est montrée notre fidèle alliée, dans la prospérité et dans l'adversité; dans les jours de malheur comme dans les jours heureux ! A la Confédération Helvétique ! A la République de Berne et à tous ses ressortissans de la ville et du pays ! Aux dignes magistrats , pères du peuple !

Ainsi s'écoulèrent encore quelques heures de plaisir, autour de ces tables fraternelles; le cor annonce enfin la retraite, et nous partons sous des torrens de pluie. Cependant quelques - uns de nos jeunes gens étaient retournés sur le Bromberg; ils nous rejoignirent dans la forêt , portant sur leurs grands bâtons des Alpes, des couronnes de chêne , au milieu desquelles paraissaient des écussons aux armes de Berne, de ses alliés , du général d'Erlach, des abbayes de la ville, etc.; ils se rangèrent autour de la grande épée du paladin, et c'est ainsi que nous traversâmes les hameaux de Wangen , sous des arcs ornés de verdure et de fleurs: en les quittant, trois coups de tonnerre se firent entendre sur notre droite, et un moment après le ciel reprit sa sérénité, momentanément troublée. La troupe rentra enfin à Berne, au milieu d'une grande foule, accourue à sa rencontre : l'épée du héros fut rendue à son petit-fils : les divers écussons armoriés furent appendus sur la place du tirage : on se sépara en se serrant la main; chacun, en regagnant son logis , se félicita d'avoir partagé les émotions et les plaisirs de cette fête simple, noble et vraiment helvétique. Je passai une partie de la nuit à en écrire de mémoire les détails, dont quelques-uns sans doute me sont échappés; et je me disais, si les vieux Suisses faisaient de grandes choses avec de petits moyens, leurs fils savent du moins les sentir vivement, autant comme des exemples que comme des souvenirs.



# TABLE

## DES

# MATIÈRES.



PAGES.

|  |         |
|--|---------|
| AMMANN, médecin de Schaffouse ,  | 343     |
| Amerbach, père et fils , professeurs à Bâle ,  | 41      |
| Anecdotes numismatiques ,  | 77      |
| Anecdotes diverses ,   | 218—330 |
| Anniversaire de la bataille de Laupen ,  | 425     |
| Antiquités de divers lieux de la Suisse ,  | 90      |
| Avenches (Guillaume d') , avoyer de Fri-<br>bourg ,  | 293     |
| Anabaptiste (colonie) ,  | 381     |
| Bagnes (fragment sur la vallée de) ,   | 346     |
| BERNE consulte les communes allemandes et<br>romandes de son territoire sur le traité<br>de Nyon , | 65      |
| Berthe (tombeau de cette reine à Payerne) ,  | 386     |
| Bienfaisance helvétique envers le Vallais ,  | 107     |
| Biographie de L. Thurneisen de Bâle ,  | 177     |
| Bouts rimés sur le canton de Vaud ,  | 236     |
| Bullinger (H) , grand doyen de Zurich ,  | 253     |
| Burcard d'Oltingen , évêque de Lausanne ,  | 163     |

|   |        |
|---|--------|
| CAMP de Galba , près Martigny ,   | 352    |
| Carricatures singulières ,  | 76—213 |
| Chanson des rouets ,  | 138    |
| Chant pour la Société helvétique des sciences naturelles , réunie à Lausanne, en 1818 , | 409    |
| Chartre d'Albert d'Autriche pour Fribourg ,   | 310    |
| Châteaux bâtis par la reine Berthe ,  | 397    |
| Combat du Crêt-Vaillant, canton de Neuchâtel ,  | 333    |
| — de Krætsern , canton de St. Gall ,  | 157    |
| — de Stanzstadt , canton d'Unterwald ,  | 10     |
| — du Pré-Neuf et de Tavel, canton de Fribourg ,   | 297    |
| Correndelin dans l'évêché de Bâle ,   | 268    |
| DEBACLE de la Dranse, en 1818 ,   | 364    |
| Débordement de la Veveyse , en 1726 ,   | 214    |
| Delémont , canton de Berne ,  | 259    |
| Dialogue sur des Sermons imprimés au profit des pauvres ,                               | 118    |
| Diodati (Charles) de Genève ,   | 338    |
| Dithyrambe pour la Société suisse de musique réunie à Fribourg, en 1816 ,               | 124    |
| EMPOISONNEMENT des Suisses à Galérano ,   | 225    |
| Engel (S.) ; médaille à son honneur ,   | 87     |
| Entrée d'Albert d'Autriche à Fribourg ,   | 317    |

|  |     |
|--|-----|
| Epigrammes ou naïvetés ,                           | 136 |
| Épitaphe ,   | 288 |
| FONDATION de l'abbaye de Payerne ,                 | 395 |
| Forges de Correndelin , canton de Berne ,          | 268 |
| Fragmens sur Martigny et le val de Bagnes ,        | 346 |
| — d'un poème national ,                            | 127 |
| Fribourg (histoire de) sa guerre avec la Sa-       |     |
| voie , et son indépendance ,                       | 289 |
| — ses magistrats mis en prison ,                   | 304 |
| — entre dans la Confédération helvétique ,         | 315 |
| GALERIE pour vider le lac de Gétroz ,              | 366 |
| Gryneus , professeur à Bâle ,                      | 46  |
| Guerre des deux abbés de St. Gall et de Rei-       |     |
| chenau ,   | 145 |
| HEDLINGER, de Schwytz, lettres sur les médailles , | 406 |
| Historiens grisons ,                               | 258 |
| Hôpital Pourtalès à Neuchâtel ,                    | 112 |
| INSCRIPTION du sarcophage de la reine Berthe ,     | 388 |
| Inscriptions romaines d'Amseltingen ,              | 96  |
| Julia Alpinula ; son épitaphe ,                    | 135 |
| LAC temporaire de Gétroz , dans le Vallais ,       | 376 |
| Lettre de l'impératrice femme de Rodolphe de       |     |
| Habsbourg , aux landammann de Schwytz ,            | 220 |
| — de l'empereur Sigismond aux Lausannois ,         | 322 |
| — du comte J. Casimir aux Bernois ,                | 60  |

|  |     |
|--|-----|
| Lettre des Bernois au duc de Savoie ,  | 72  |
| — de l'Etat extérieur de Berne à la ville de<br>Moudon ,                       | 342 |
| — de Lucerne à Bâle et réponse ,   | 158 |
| Lettres de Bullinger à Ponticella ,  | 241 |
| Lourtier , village du val de Bagnes ,  | 364 |
| MARTIGNY et la vallée de Bagnes ; désastres<br>arrivés à différentes époques , | 54  |
| Médailles diverses , 79 , 80 , 84 , 88 , 428 ,                                 | 406 |
| Montan , pasteur de Coire , poète latin ,                                      | 329 |
| Monument sur le champ de bataille de Laupen ,                                  | 429 |
| Moutier , canton de Berne ,  | 276 |
| NAÏVETÉS ,   | 238 |
| Notice sur la Société d'utilité générale de la<br>Suisse ,                     | 98  |
| Or de l'Emme ,   | 87  |
| Oraison dominicale en langue philosophique ,                                   | 212 |
| PARTIS [les) ,   |     |
| Passage d'Eléonore d'Ecosse à Fribourg ,                                       | 302 |
| Patience d'un aubergiste de Schaffouse ,                                       | 233 |
| Payerne consacre le sarcophage de la reine<br>Berthe en 1818 ,                 | 403 |
| Pièces obsidionales du colonel Greder de So-<br>leure ;                        | 85  |
| Pithou (François) de Troie ,   | 41  |
| Pont de Penne , canton de Berne ,  | 230 |

|  |     |
|--|-----|
| Pont de Grellingen, canton de Berne,                             | 230 |
| Présens de Fribourg à Albert d'Autriche,                         | 318 |
| Prestation du serment à Délémont,                                | 417 |
| Prévôt, de Délémont, médecin célèbre,                            | 262 |
| Procès singulier,  | 345 |
| QU'EST-CE que les aristocrates ?                                 | 345 |
| RÉCEPTION des Lucernois à Bâle,                                  | 172 |
| Repos de Marie, inscription,                                     | 122 |
| Rescrit de Rodolphe d'Autriche sur Fribourg,                     | 292 |
| Roche, village du val de Moutiers, canton de<br>Berne,           | 271 |
| Roche de Caron, dans le val de Bagnes,                           | 373 |
| SAINT-BRANCHER, bourg du Vallais,                                | 364 |
| Secours envoyés en Vallais après le passage des<br>Autrichiens,  | 109 |
| Schaffouse, son origine,   | 1   |
| Silléri, ambassadeur de Henri IV, s'oppose au<br>traité de Nyon, | 55  |
| Simler (Josias) de Zurich, historien suisse,                     | 254 |
| Semailles (mes), fragment poétique,                              | 239 |
| Sources de la Byrse, près Tavanne, canton de<br>Berne,           | 22  |
| — temporaire du val d'Assa, dans l'Engadine,                     | 256 |
| Souvenir de mes promenades dans l'évêché de<br>Bâle,             | 259 |
| Stanzstadt, canton d'Unterwald, combat de 1314                   | 10  |
| Stumpf (J.), historien suisse,                                   | 254 |

|   |     |
|---|-----|
| Suicide conjugal ,  | 339 |
| Thiota et sa secte en Thurgovie ,                                   | 218 |
| Tissot; vers sur cet illustre médecin ,                             | 240 |
| Toasts helvétiques portés à Laupen ;                                | 431 |
| Tombeau de Berthe à Payerne ,                                       | 386 |
| Tombeaux trouvés à la Romanaz, canton de<br>Vaud ,                  | 95  |
| Traité (premier) entre la France et les Suisses ,                   | 16  |
| Traité de Nyon , 1589 ,   | 48  |
| Traité des spectres par L. Lavater ,                                | 258 |
| Ulrich d'Eppenstein, abbé de St. Gall et patriarche<br>d'Aquilée ,  | 146 |
| Utilité des couvens suisses du moyen âge ,                          | 8   |
| Val de Bagnes et ses malheurs ,                                     | 364 |
| Visite d'Albert d'Autriche à Fribourg ,                             | 303 |
| Voyage de Berthold V de Zæringen, fragment<br>d'un poème national , | 127 |
| — de Glareanus aux sources du Rhône en 1510 ,                       | 223 |
| — du président de Thou en Suisse ,                                  | 31  |
| — de L. Turneisen , de Bâle , en 1560 ,                             | 183 |
| Walterschwil (bains de), canton de Zug ,                            | 335 |
| Wursteisen , historien bâlois ,                                     | 255 |
| Yverdon; son ancienneté ,   | 90  |
| Zablosz, chef-lieu du val de Bagnes ,                               | 363 |





